

Le dossier des
découvertes interdites

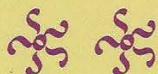


PIERRE LANCE

VOLUME 4

4

SAVANTS MAUDITS



CHERCHEURS EXCLUS

*Progrès censurés... Savoirs perdus...
Thérapies étouffées!*

GUY TRÉDANIEL ÉDITEUR

Viktor SCHAUBERGER - Naturaliste autrichien qui découvrit, dans les années trente, comment produire une énergie égalant 127 fois celle obtenue par les moyens classiques. Aujourd'hui méconnu.

Emilia MASSON - Archéologue française qui découvrit, dans le massif du Mercantour, les traces d'un très antique culte religieux. On dégrada le site pour la discréditer.

André BERTHIER - Archéologue français qui trouva, à La Chau-des-Crotenay, le site authentique de la bataille d'Alésia. Il mourut sans avoir réussi à faire triompher la vérité historique.

Jean ELMIGER - Médecin homéopathe suisse qui mit au point la méthode « homéopathie séquentielle ». Malgré l'accumulation des preuves de validité, il se heurte à l'hostilité du corps médical.

Jean LAIGRET - Médecin et bactériologiste français, parvint à fabriquer du pétrole à partir de cultures bactériennes. Son invention est demeurée inexploitée à ce jour.

Yvette PARÈS - Docteur en sciences et en médecine, devint praticienne des thérapies traditionnelles africaines et prouva leur efficacité contre la lèpre, le paludisme et le sida. En vain !

Marcel VIOLET - Ingénieur français, inventeur d'un traitement électrovibratoire de l'eau dynamisant l'agriculture ou la santé humaine. Jamais reconnu par la science « officielle ».

Raoul ESTRYPEAUT - Professeur français d'anthropologie pathologique, inventa un remède anticancéreux très efficace à base d'enzymes pancréatiques, méprisé par les cancérologues.

Arthur VERNES - Médecin français vainqueur de la syphilis, créa en 1920 un des meilleurs tests de dépistage précoce du cancer, ainsi qu'un traitement efficace, tous deux oubliés.

Matthias RATH - Médecin allemand, créateur du concept de médecine cellulaire et spécialiste de la vitaminothérapie. Bête noire de la « nomenclatura » médicale, qu'il défie sur Internet.

Félix D'HÉRELLE - Médecin québécois, fit carrière en France et inventa un excellent traitement des maladies infectieuses par des virus bactériophages. Mondialement connu puis oublié.

Hulda CLARK - Doctoresse canadienne, spécialiste en physiologie cellulaire, a traité plus de 2000 cancers et accompli six mois de prison aux États-Unis avant d'être libérée sur un non-lieu.

ISBN 978-2-8132-0139-3 20 €



9 782813 201393

DU MÊME AUTEUR

Charles de Gaulle, ce chrétien nietzschéen (La Septième Aurore, 1965)

Le Spiritualisme Athée

(La Septième Aurore, 1966 - 2e édition, l'Ere nouvelle, 1992)

Réflexions d'un hors-la-loi

(La Septième Aurore, 1968 - 2e édition, l'Ere nouvelle, 1989)

Au delà de Nietzsche

(La Septième Aurore, 1976 - 2e édition, l'Ere nouvelle, 1992)

Le Crépuscule des Idéologies (La Septième Aurore, 1978)

L'Origine païenne des prénoms - Calendrier païen

(L'Hespéride, 1977 - Arista, 1985 - Modernes Média, 1989)

La Prodigieuse Aventure de la mort, préface d'Arthur Conte
(L'Ere nouvelle, 1987)

Pour assistance à civilisation en danger (L'Ere nouvelle, 1988)

Trilogie «Le Peuple électeur» (L'Ere nouvelle, 1989) :

La Naissance des dieux - La Gaule éternelle - La Gloire du Verseau

L'Avenir des Gaulois (recueil d'articles, L'Ere nouvelle, 1990)

En compagnie de Nietzsche (recueil d'articles, L'Ere nouvelle, 1991)

Le Premier Président - roman d'anticipation (Filipacchi, 1993)

Le Grand Secret du Ciel : Sommes-nous tous des extraterrestres ?
(Editions des Ecrivains, 1999)

Agonie d'un millénaire (recueil d'articles, Editions des Ecrivains, 2001)

Savants maudits, chercheurs exclus (Tome I, Presses de Valmy, 2001
Guy Trédaniel Editeur, 2003, Tome II, 2005, Tome III, 2006)

Alésia, un choc de civilisations (Presses de Valmy, 2004)

Le Fils de Zarathoustra (Editions Véga/Trédaniel, 2006)

Depuis 1980, Pierre Lance est directeur et rédacteur en chef de la revue de prospective *L'Ere nouvelle*, 193 numéros parus à ce jour.
(BP 171, 06407 CANNES cedex - spécimen contre trois timbres)

Pierre LANCE

**SAVANTS
MAUDITS
CHERCHEURS
EXCLUS**

Tome IV

GUY TRÉDANIEL ÉDITEUR
19, rue Saint-Séverin - 75005 PARIS

TABLE DES MATIÈRES

CHRONOLOGIE
DES
ÉVÉNEMENTS

© Guy Trédaniel Editeur, 2010
www.editions-tredaniel.com - info@guytredaniel.fr

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation
réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8132-0139-3

Remerciements

Certains de mes fidèles lecteurs ont participé activement à la collecte des informations nécessitées par ce quatrième recueil de douze minibiographies. Que veuillent bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance :

Jacques BARASCUD
Gilles LERISSON
Anne MARTENS
Francis PAROZ
Jean-Pierre PICOT
Thierry SAINT-GERMES

SOMMAIRE

Avant-propos	9
Viktor Schauberger.....	11
Emilia Masson.....	37
André Berthier.....	63
Jean Elmiger.....	87
Jean Laigret.....	111
Yvette Parès.....	141
Marcel Violet.....	161
Raoul Estripeaut.....	185
Arthur Vernes.....	209
Matthias Rath.....	235
Félix d'Hérelle.....	253
Hulda Clark	273
Epilogue.....	295
Personnalités du premier tome	299
Personnalités du second tome.....	301
Personnalités du troisième tome.....	305
Bibliographie.....	307
Carnet d'adresses.....	312

AVANT-PROPOS

Lorsque parut le troisième tome de cet ouvrage, je pensais en avoir terminé avec mes chers « Savants maudits ». Non que j'eusse épuisé le sujet, hélas inépuisable, mais parce que je pensais avoir suffisamment démontré, avec ces trente-six biographies publiées, que la force d'inertie de la société (ce que certains nomment la « viscosité sociologique »), aggravée par la conjonction des intérêts en place, des vanités ordinaires, des soucis de carrière et autres « mandarinades », confortée, il faut bien le dire, par l'invraisemblable crédulité du grand public télévisiomane, était capable d'occulter durant des décennies, voire définitivement, des inventions remarquables et attendues, tout en précipitant dans les oubliettes de l'Histoire des personnalités de très grande valeur.

Que la démonstration soit faite, j'en ai reçu de multiples témoignages. Et pourtant, ces mêmes lecteurs qui m'assuraient avoir découvert ou redécouvert à travers mes livres ce phénomène d'une injustice implacable, qui porte un tort immense au progrès véritable en faisant obstacle aux plus grands esprits, ces lecteurs, tout saisis qu'ils étaient d'amertume et d'indignation, en redemandaient encore. Cela me surprenait un peu, car moi-même, je l'avoue, n'étais plus très désireux de me plonger à nouveau dans ces vies bridées ou brisées, dans ces destins semés d'embûches, de déceptions et de trahisons et qu'il est difficile de parcourir sans que la colère vous saisisse ou que l'impuissance vous accable.

Cependant, je me suis laissé peu à peu convaincre de m'attacher derechef à mon écritoire par deux arguments qui m'ont semblé incontournables. Le premier, c'est qu'après avoir rendu justice, autant qu'il m'était possible, à trois douzaines de

ces héroïques pionniers, dont beaucoup n'étaient plus de ce monde, je ne pouvais pas abandonner tous les autres à l'obscurité où d'aucuns espéraient les maintenir à jamais.

Le second argument, qui me parut décisif, était qu'en arrêtant là mes enquêtes, je prenais le risque de laisser croire que j'avais fait le tour des injustices et des félonies qui sévissent dans le monde scientifique et médical, et qu'ainsi les pontifes auraient beau jeu de dire que ces victimes n'étaient qu'une poignée, une minuscule cohorte de malchanceux ou de maladroits, quantité négligeable et inévitable auprès des dizaines de milliers de chercheurs pleinement satisfaits de leur réussite. (Encore que ce « pleinement satisfaits » exigerait un pointilleux inventaire réservant certainement des surprises.)

Etant sans doute le plus paresseux des grands travailleurs, je renâclais encore devant cette tâche qui prenait les allures d'une entreprise interminable, lorsque mon éditeur Guy Trédaniel me porta l'estocade en sollicitant ce quatrième tome, me faisant observer que j'avais commencé là une sorte d'encyclopédie des chercheurs méconnus ou brimés, galerie de portraits à laquelle de nombreux lecteurs s'attachaient de volume en volume, et qu'il me fallait répondre à leur attente. J'objectai que, peut-être, ils allaient se lasser en voyant ces hommes de génie pourtant si différents se cogner toujours aux mêmes murailles, mais Guy me répondit que rien ne laissait présager cela, puisque, depuis sept ans, il devait réimprimer régulièrement chaque volume tour à tour.

M'étant donc fait prier à dose raisonnable, et touché, bien sûr, par les auditeurs de mes conférences qui me demandaient toujours : « Alors, ce quatrième tome, quand sort-il ? », je me suis lancé à nouveau sur la piste des pionniers de la science dont on a refusé de reconnaître les découvertes, alors que beaucoup de celles-ci pourraient aider à écarter les dangers qui menacent notre environnement et notre santé et dont les dirigeants politiques du monde entier ont enfin semblé prendre conscience au cours de l'année 2007. Le film de l'ancien Vice-Président américain Al Gore *Une vérité qui dérange*, la série documentaire télévisée *Vu du ciel* du photographe Yann Arthus-Bertrand, l'entrée fracassante dans la campagne présidentielle française du *Pacte écologique* de Nicolas Hulot, sont autant d'évènements qui exigent la mise en œuvre de découvertes jusque-là occultées. Puissé-je, en redonnant droit de cité aux chercheurs exclus, apporter ma contribution au sursaut salvateur que réclame notre planète en danger.

P. L. - mars 2009

VIKTOR SCHAUBERGER

(1885-1958)

J'ai découvert Viktor Schauberger dans le livre d'Alick Bartholomew *Le génie de Viktor Schauberger* publié en octobre 2005 par *Le Courrier du Livre*. J'ai regretté alors que le troisième tome de mes *Savants maudits, chercheurs exclus* ait été terminé, car ce chercheur aussi génial que méconnu y aurait trouvé pleinement sa place. D'autant plus que ses travaux, vous allez le découvrir, sont précisément de ceux qui peuvent apporter des solutions totalement écologiques aux problèmes énergétiques du monde moderne. C'est dire si je suis heureux de pouvoir le placer en tête de ce quatrième tome.

Schauberger était un naturaliste autrichien qui fut un pionnier de l'**écotechnologie**, c'est-à-dire d'une technologie œuvrant en harmonie avec la nature, observant et respectant le fonctionnement de celle-ci pour s'en inspirer sans le contraindre. Ce fut un ingénieur de haute compétence quoique totalement autodidacte. En notre époque de « scolarisme » intensif et de culte du diplôme, il est de bon ton de regarder de haut les autodidactes et d'affecter à leur endroit une certaine commisération, comme s'il n'était pas incongru de vouloir conquérir en solitaire les richesses du savoir. Certes, on peut comprendre que des universitaires, après avoir passé des années à plancher sur des cours magistraux afin d'être dûment parcheminés, ne puissent accepter sans sourciller l'idée que des hommes passionnés de science aient choisi de tracer eux-mêmes leur chemin dans la jungle des connaissances, et ne puissent moins encore admettre l'hypothèse que ces aventuriers de l'intelligence parviennent un jour à leur damer le pion. Mais les plus éminents d'entre eux ne sont pas sans savoir que lorsqu'il

s'agit de *trouver* ce que nul n'a vu avant vous, l'autodidactisme *et lui seul* peut vous mettre sur la bonne voie. C'est une évidence pour quiconque veut bien y réfléchir quelques instants : Comment celui qui n'a pas recherché *par lui-même* et en toute indépendance d'esprit les informations pertinentes pourrait-il défricher un espace nouveau du savoir ?

C'est ce qui faisait dire au professeur Alexandre Minkowski (1915-2004), agrégé de pathologie expérimentale, professeur émérite de néonatalogie à la faculté de médecine, au cours d'une émission de télévision : « *Nous sommes tous des autodidactes !* », ce qui suscita quelque émotion sur le plateau. Il parlait évidemment de ceux qui veulent réellement faire avancer la science, et doivent donc sortir des avenues balisées par les connaissances transmises et souvent dépassées. Le pionnier, en tous domaines, doit impérativement être ou devenir un autodidacte, quelles que soient sa formation et ses déformations. Serait-il bardé des titres les plus prestigieux, il doit se doter d'un regard neuf et, quand il le faut, s'astreindre à oublier plus qu'à se souvenir.

Viktor Schauberger, comme nous allons le voir, fut vraiment l'autodidacte-type, celui pour qui l'observation attentive de la nature fut la seule « université ». Il gagnait sa vie comme garde forestier, ce qui lui permit d'étudier de près les forces naturelles en action, et le conduisit à s'en émerveiller et à tenter d'appliquer leurs lois aux activités humaines.

Alick Bartholomew décrit ainsi la démarche du chercheur :

« *L'inspiration vint à Schauberger par l'étude des eaux rapides, alors non polluées, coulant dans les Alpes autrichiennes. (...) Il découvrit, par l'intermédiaire du principe d'implosion, c'est-à-dire du mouvement centripète que la Nature applique, comment produire une énergie égalant 127 fois celle obtenue par les moyens classiques. Dès 1937, il avait mis au point un moteur à implosion offrant une vitesse d'éjection des gaz de 1 290 m/s, soit environ 4 fois la vitesse du son.* »

Bien entendu, les nazis, après l'Anschluss (annexion de l'Autriche au Grand Reich), tentèrent de mettre à profit les travaux de l'ingénieur dont ils avaient entendu parler. Bien qu'il soit de bon ton de refuser au nazisme tout aspect positif (ce qui est absurde, car rien au monde n'est tout noir ou tout blanc, comme le suggère le merveilleux symbole chinois du yin-yang), la stricte équité exige de reconnaître que les chefs nazis, férus d'ésotérisme et de parapsychologie, et qui se donnaient comme

adversaires déclarés du matérialisme qui imprégnait de plus en plus la science occidentale, maintenaient leur esprit ouvert dans toutes les directions de la pensée non-conforme. Dans leur désir exacerbé de « changer le monde » par la force d'une idéologie totalitaire, ils étaient attentifs à mettre à leur profit toute recherche s'exerçant hors des sentiers battus.

C'est d'ailleurs une grande chance pour notre civilisation que les nazis, paranoïaques obsédés par leur haine antijuive, emportés par une folie guerrière qui multiplia le nombre de leurs ennemis et hâta de ce fait leur chute, n'aient pas eu le temps d'exploiter à fond les découvertes originales qu'ils savaient « flairer » beaucoup mieux que les scientifiques embourbés des démocraties. Si le III^e Reich avait duré une ou deux années de plus, personne n'aurait pu en venir à bout, car les hitlériens auraient su développer des armes secrètes époustouflantes qui leur auraient assuré la domination du monde.

Mais ce qui est regrettable, c'est que la communauté scientifique du monde libre, engluée dans un conformisme dont nous souffrons encore, n'ait pas su explorer les voies originales dans lesquelles les nazis, eux, avaient su s'engager. Rejetant ces originalités dans un opprobre politique global, les savants occidentaux manquèrent une chance historique. Certes, les Russes et les Américains rivalisèrent dans le but de dépouiller l'Allemagne vaincue de ses savants et de leurs techniques, mais seulement dans les limites de ce qui entrait dans leur vision classique et limitée d'une science trop étriquée.

On ne saurait trouver meilleur exemple de ces chances perdues que les travaux de Viktor Schauberger, que les nazis avaient contraint de se mettre à leur service, et qui n'avait guère les moyens de leur résister, sinon en traînant les pieds de son mieux.

« *En 1941, nous conte Alick Bartholomew, le maréchal Udet, commandant en chef de la Luftwaffe, lui demanda d'aider à résoudre la crise énergétique aiguë que connaissait l'Allemagne; mais les recherches entamées prirent fin lorsque Udet mourut et qu'ensuite, les installations furent détruites par les bombardements alliés. Quand, en 1943, Heinrich Himmler donna à Viktor l'ordre d'élaborer un nouveau système d'arme secrète avec une équipe d'ingénieurs prisonniers de guerre, il n'eut pas d'autre choix que d'obéir.*

Les essais de validation se déroulèrent juste avant la fin de la guerre en Europe. Le 19 février 1945, à Prague, un disque volant fut lancé, qui s'éleva en trois minutes à une altitude de

15 000 m et atteignit une vitesse de 2 200 km/h. Un modèle amélioré fut lancé le 6 mai de la même année, jour où les forces américaines arrivèrent à l'usine de Leonstein, en Haute-Autriche. Devant l'effondrement des armées allemandes, le maréchal Keitel ordonna que tous les prototypes soient détruits. »

Comme vous voyez, nous l'avons échappé belle. Quelques mois de répit, et l'armée allemande aurait disposé d'engins capables de pulvériser toutes les aviations alliées, de s'assurer de nouveau la maîtrise du ciel et la Seconde Guerre mondiale aurait pu avoir une issue fort différente de celle que nous avons connue. On notera au passage la stupidité du maréchal Keitel. Pourquoi détruire des prototypes d'une telle valeur d'avenir, alors que la défaite de l'Allemagne nazie était totale ? On peut comprendre qu'au cours d'un conflit à l'issue encore incertaine un officier estime de son devoir d'empêcher que des armes nouvelles tombent aux mains de l'ennemi, mais devant un écrasement national qui met fin à une dictature politique en même temps qu'à une idéologie sans lendemain, pourquoi priver les générations futures, toutes nationalités confondues, d'avancées scientifiques d'une importance capitale ? Il est vrai que les généraux à l'esprit étroit n'ont jamais manqué à aucune armée.

Le plus ahurissant, c'est que les Américains ne comprirent absolument rien aux techniques de Schauberg. Ils confisquèrent néanmoins tous ses documents et appareils. Après l'avoir placé pendant neuf mois en « détention protectrice », ils le libérèrent finalement, au moment même où ils emmenaient en Amérique de nombreux chercheurs allemands, dont Werhner von Braun, dont ils pensaient qu'ils pourraient contribuer à un essor décisif de la science et de la technologie américaines.

Mais ils se contentèrent d'interdire à Schauberg de poursuivre ses recherches dans le domaine de l'énergie. Interdiction bien superflue, car le chercheur n'avait aucun moyen d'acquérir les matériels de haute qualité nécessaire à ses appareils et que personne, dans les ruines de l'Allemagne et de l'Autriche, n'était en mesure de financer ses travaux, ni même disposé à les prendre au sérieux. Il eut pourtant voulu poursuivre son grand rêve : la propulsion sans carburant.

Dans l'un de ses ouvrages, il décrit ainsi la première observation de propulsion animale déroutante qu'il fit en pleine nuit, près d'une cascade, et qui le conduisit dans cette voie :

« La Lune éclairant l'eau d'une limpidité cristalline révélait chaque mouvement d'un grand banc de poissons. Soudain, ils s'éparpillèrent à l'arrivée d'un autre poisson, plus gros, qui

venait des profondeurs et se préparait à remonter la cascade. Il donnait l'impression de vouloir les disperser par des va-et-vient fulgurants dus à d'amples mouvements de torsion.

Alors, tout aussi brusquement, la grosse truite disparut en remontant l'énorme chute d'eau qui ressemblait à du métal en fusion. En contrebas du cône liquide, par instants, je la voyais danser, animée de frénétiques mouvements vrillés dont, à ce moment, je ne comprenais pas le sens. Quand elle cessa de tourner, il me sembla qu'elle flottait, immobile, comme portée par un courant ascendant. Parvenue à la courbe inférieure de la cascade, elle se cambra puis, d'une forte poussée, se propulsa derrière la courbe supérieure. Là, dans le cours rapide, et d'un puissant coup de queue, elle disparut. (...)

Après des décennies d'observations identiques se succédant comme les perles d'un collier, j'aurais dû parvenir à une conclusion. D'autre part, aucun scientifique n'a pu m'expliquer le phénomène.

Avec un éclairage approprié, il est possible de comparer le trajet des courants de lévitation à un tube vide présent à l'intérieur du voile d'eau d'une cascade. Il ressemble au tunnel visible au milieu d'un tourbillon d'eau émettant un gargouillis dans un tuyau d'évacuation. Ce vortex dirigé vers le bas entraîne tout vers les profondeurs et s'accompagne d'un effet de suscion croissant. Si on imagine que ce tourbillon liquide opère verticalement (c'est-à-dire en montant), on obtient une image de la manière dont agissent les courants de lévitation, et on voit de quelle façon la truite s'élève comme si elle flottait dans l'axe de la chute d'eau. »

Les hommes se sont toujours étonnés des incroyables performances accomplies par les saumons, capables de remonter de puissantes chutes d'eau afin de retourner vers les frayères où ils naquirent, et cela s'apparente évidemment au tour de force accompli par les truites qu'observait Schauberg. Il ne cessa de réfléchir à la façon dont ces poissons pouvaient tirer du milieu ambiant l'énergie nécessaire, que leur seule force musculaire ne pouvait évidemment expliquer.

C'est ainsi qu'il parvint à réaliser un appareil destiné à produire de l'énergie directement à partir de l'air et de l'eau. En hommage à son inspiratrice, il nomma ce premier appareil « turbine truite », préfiguration de ce que devait être plus tard son « moteur à implosion ».

Cette machine stupéfiante fait penser aux expériences beaucoup plus récentes de MHD (magnétohydrodynamique) effectuées par Jean-Pierre Petit (voir le dernier chapitre de mon tome III). Voici le témoignage oculaire de Gretl Schneider, qui eut l'occasion d'assister au fonctionnement de la machine de Schauberger :

« M. Viktor Schauberger me fit une présentation de la machine. La précédente, énorme, n'existe plus. Sa taille a été réduite de moitié et, en fonctionnement, elle développe une formidable puissance. Je versai un pichet d'eau dans sa partie inférieure. La machine émit un son presque inaudible, puis, au même instant, un "pfft", et l'eau perça de part en part une dalle de béton épaisse de 4 cm, ainsi qu'une plaque d'acier trempé de 4 mm avec une telle force que les particules d'eau, invisibles en raison de leur vitesse élevée, traversèrent tous les vêtements au point que nous les perçumes comme des piqûres d'aiguille sur la peau. »

Et Alick Bartholomew ajoute :

« Certaines des machines réalisées par Viktor ne nécessitaient pas de moteur de démarrage et il suffisait de les lancer à la faveur de quelques coups de manivelle. Le lourd centripulseur en avait peut-être besoin mais, après avoir atteint une vitesse suffisante, produisait assez d'énergie pour entretenir sa rotation. Si la machine fonctionne comme Viktor l'affirmait, la génératrice doit produire dix fois plus d'énergie que le moteur n'en a besoin, soit un excédent disponible de 9 fois le courant électrique consommé. Ces machines ne posaient que deux problèmes, à savoir, d'abord comment les arrêter une fois qu'elles avaient démarré, ensuite comment les maintenir ancrées au sol pour empêcher les fortes énergies antigravitationnelles produites de les projeter en l'air. »

Des problèmes effectivement épineux, mais qui eussent été certainement résolus si Schauberger avait eu la possibilité de poursuivre ses travaux. Un demi-siècle plus tard, Jean-Pierre Petit fut confronté aux mêmes difficultés avec la MHD, et les aurait sans doute surmontées s'il n'avait pas été évincé de l'organisme d'État qui avait mis ces recherches en cours, mais s'était effrayé de l'originalité intellectuelle de Petit et de son indépendance d'esprit.

En 1950, Walter Schauberger, le fils de Viktor, qui avait suivi un enseignement classique et qui était maître de conférences en physique, fit une tournée de causeries dans les plus

célèbres universités britanniques, au cours de laquelle il s'efforça de faire comprendre aux chercheurs les conceptions de son père. Interrogés sur ce qu'ils pensaient de la physique de Schauberger, certains auditeurs renommés durent admettre que ses théories étaient très convaincantes, mais ils concluaient tous en disant que si l'on reconnaissait la validité des thèses de Schauberger « Cela voudrait dire réécrire tous les manuels de physique du monde ».

Cela signifiait implicitement qu'aucun d'eux n'était disposé à tenter cette révolution scientifique. Et pourtant, c'est certainement ce qu'il faudra faire un jour (d'ailleurs la physique quantique a déjà bouleversé beaucoup de notions admises), sinon notre civilisation sera incapable de maîtriser les conséquences de son matérialisme aveugle ni de comprendre les possibilités insoupçonnées des êtres vivants, truites ou autres.

Viktor Schauberger, dans son remarquable ouvrage *Notre travail insensé et stupide — origine de la crise mondiale*, consignait cette réflexion :

« L'humanité s'est habituée à tout rapporter à elle (anthropocentrisme). Ce processus nous a empêchés de voir que la vérité absolue est une entité fuyante sur laquelle l'esprit, qui reformule en permanence, porte un jugement presque à son insu. En général, tout ce qui subsiste alors est ce qu'on nous a inculqué péniblement, et à quoi nous nous raccrochons. Donner libre cours à la pensée, permettre à l'esprit d'opérer sans entrave et avec fluidité est trop angoissant et difficile. C'est pourquoi l'activité induite par ces notions débouche inévitablement sur un trafic excrémental dont les effluves malodorants atteignent les cieux parce que ses fondations étaient corrompues et pourries dès le début. Il n'est donc pas étonnant que tout aille de travers, où que ce soit. La vérité ne réside que dans la Nature omnisciente. »

Analyse ô combien prémonitoire, car il écrivait ceci en... 1933, et que nous en mesurons aujourd'hui toute la pertinence. Ce qui est curieux cependant, c'est de voir que dans un même texte, Schauberger condamne à juste titre l'anthropocentrisme, donc l'anthropomorphisme, puis tombe lui-même dans ce travers en nous parlant de la « Nature omnisciente » comme si elle était un être analogue à nous-mêmes, de surcroît supérieur. C'est que l'anthropomorphisme est le plus banal de tous les pièges, tendu à notre intelligence par notre propre esprit, et qu'il faut pour lui échapper s'astreindre à une vigilance de tous les instants. Dans tous mes écrits, mes fidèles lecteurs le savent, je

me suis attaché à dénoncer sans relâche cet anthropomorphisme qui porte presque invinciblement l'homme à se prendre comme le modèle et la mesure de toute chose, comme si l'univers n'était que son miroir, alors qu'en vérité c'est plutôt le contraire. C'est ce phénomène qui porte beaucoup d'entre nous à parler de la nature comme si elle était un être volontaire et calculateur, alors que ce que nous appelons la nature n'est rien d'autre que l'espace dans lequel se déploient tous les vivants, espace qui ne saurait avoir par lui-même ni but, ni volonté, ni sagesse.

Ce que Schauberger ne nous précise pas, c'est que l'anthropomorphisme est à l'origine des religions monothéistes (« *Dieu fit l'homme à son image* »), qui l'ont à leur tour exagéré.

A ce propos, je dois relever une note d'Alick Bartholomew qu'il place tout au début de son livre et qui mérite un commentaire particulier. Il écrit :

« *Note de l'auteur à propos des lettres majuscules.*

Il apparaît mesquin de refuser au Soleil, à la Terre et à la Lune l'honneur que les initiales majuscules confèrent à leurs noms; après tout, les planètes tirent les leurs des dieux. Si d'ordinaire on attribue une majuscule à Gaïa, je pense que la Nature, considérée comme la source de vie, mérite cette forme de reconnaissance. Dans l'intention première de tempérer l'ego humain, nous devons aussi attribuer à la Nature et au Cosmos les identités qu'il convient. En parlant de Gaïa, on utilise la plupart du temps le pronom personnel. J'ai donc fait de même pour la Nature, indépendamment de tout anthropomorphisme. »

Eh bien non ! Justement pas « indépendamment » ! Car la **lettre majuscule anthropomorphise par elle-même le terme qu'elle initie** ! Il est quasiment impossible d'y échapper. Je considère personnellement qu'on ne doit utiliser la majuscule que très exceptionnellement, dans un contexte où elle se justifie, mais ne jamais tomber dans la majuscule systématique, comme le fait la langue allemande pour tous les noms communs, ce qui en dit long...

Schauberger écrit en allemand, mais l'auteur du livre est anglais (traduit en français par Jean Brunet). Il avait donc un choix à faire, car ni l'anglais ni le français ne « majusculisent » les noms communs. Que le Soleil, la Lune, la Terre et les planètes du système solaire méritent la majuscule, cela ne fait pas de doute, d'abord parce que ce sont évidemment des noms propres dont chacun désigne un astre unique, mais aussi en héritage incontournable de la mythologie symbolique, et la plupart

des écrivains adoptent cette manière, tout en maintenant la minuscule dans un *rayon de soleil* ou un *clair de lune*, comme il sied. Mais il me paraît regrettable que Bartholomew ait choisi de mettre partout une majuscule à Nature. Car la nature n'est que le nom donné par commodité à l'ensemble des êtres vivants autonomes et volontaires. La nature, c'est tout le monde, donc ce n'est personne.

De surcroît, Bartholomew se trompe lorsqu'il nous dit que les planètes tiennent leurs noms des dieux. Mais non, c'est le contraire ! L'astronomie a précédé l'astrologie, qui a précédé la mythologie, qui a précédé et favorisé le polythéisme. C'est le danger des majuscules : elles personnalisent, anthropomorphisent et finissent par nous faire voir partout des êtres volontaires comme nous. Mais **c'est l'homme qui a créé les dieux à son image**, et non l'inverse, bien sûr.

Et voici que Bartholomew en rajoute : « *Dans l'intention première de tempérer l'ego humain...* » Mais pourquoi vouloir tempérer l'ego humain ? L'ego humain doit être élevé, ennobli, spiritualisé, mais certainement pas « tempéré », ce qui aboutirait à en faire ce zombie décervelé dont les religions raffolent et dont les politiciens se délectent.

En **majusculisant** puis en divinisant les planètes et les puissances naturelles, les esprits dominateurs n'avaient pour but que d'*humilier* (aplatir dans l'*humus*) les hommes, afin de les rapetisser et les subjuguier en les persuadant de leur **minusculté** au regard des « dieux ».

La nature est une fort belle chose, source de vie en effet, que nous devons comprendre et respecter. Mais gardons-nous, sauf exception, de lui donner une majuscule qui favoriserait dans l'avenir de nouvelles génuflexions, prosternations et superstitions, identiques à celles qui fourvoyèrent jadis le paganisme et l'amènèrent à trahir la sublime éthique naturaliste et écologiste dont nos ancêtres, et plus particulièrement les Gaulois, s'approprièrent à tirer la philosophie individualiste et personnaliste qui nous fait aujourd'hui si gravement défaut.

D'ailleurs, Viktor Schauberger, sans le savoir peut-être, se situait pleinement dans la descendance spirituelle des anciens Celtes (dont le bassin du Danube, donc notamment l'Autriche, fut autrefois le principal domaine européen). Savait-il que dans toute l'aire d'expansion des Celtes, de la mer Noire à la mer d'Irlande, ils avaient gravé des spirales sur les mégalithes ? Cette spirale (dont on retrouve la trace dans le triskèle breton)

qui représentait pour eux à la fois le tourbillon naturel de l'eau et celui des galaxies ? En tout cas, Bartholomew écrit :

« Le vortex et la spirale devinrent les emblèmes de Viktor Schauberger car, à ses yeux, ils étaient la clé de tout mouvement créatif. (...) Toute vie est mouvement. Naturel, celui-ci n'est pas rectiligne, mais dessine des spirales ou mouvements de vortex. La spirale est la morphologie authentique de l'énergie fluide qui engendre l'ordre à partir du chaos. Viktor Schauberger voyait en elle le mouvement naturel de la vie, de la structure galactique à l'atome. Elle est le vecteur d'« analogies » le plus courant — ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. »

Je constate avec une certaine émotion la ressemblance de la démarche de Schauberger avec celle que j'entrepris moi-même en 1962, lorsque, sur le plateau de Gergovie, je me sentis tout-à-coup emporté intuitivement par des retrouvailles spirituelles avec l'âme de nos ancêtres celtes, retrouvailles qui devaient aboutir pour ma part à des recherches historiques dont j'ai exprimé l'essentiel dans mon ouvrage *Alésia, un choc de civilisations* (Presses de Valmy, 2004). C'est par l'intuition et l'observation que Schauberger retrouva le sens profond de la spirale, l'un des plus hauts symboles du monde celtique, et qu'il en exprima la fécondité scientifique et technique, tandis que de mon côté, et beaucoup plus tard, je m'appliquai à en exprimer la fécondité psychologique et philosophique. Et de même que j'ai toujours été instinctivement hostile aux bâtisses rectilignes et carrées comme aux immenses tours verticales qui font les délices de l'architecture moderne, j'ai toujours ressenti une attirance envers les formes courbes et spiralées qui sont plus en accord avec les réalités naturelles. C'est vous dire si je me suis senti en profonde affinité avec les conceptions de Schauberger, telles que nous les décrit Bartholomew :

« Schauberger était en désaccord avec la rationalisme scientifique. Il qualifiait notre géométrie euclidienne de « techno-universitaire ». C'est par essence un système rigide, clos, qui repose sur quatre éléments qui sont le point, la ligne droite, le cercle et l'ellipse; il domine la vision du monde et la pensée contemporaines, mais est incompatible avec la Nature.

Au sein de communautés plus traditionnelles, les sévères lignes droites des édifices étaient souvent adoucies par des enjolivures décoratives, comme celles qu'on peut encore voir sur les larmiers ou les avant-toits dans certains villages alpins. Au

cours du siècle dernier, l'architecture s'est débarrassée de l'ornementation, si bien que nous héritons de constructions offrant des angles nus, et d'une uniformité stérile.

Jusqu'à une époque récente, les Chinois refusaient le modèle euclidien. Leurs conceptions architecturales reposaient sur des principes géomantiques qui identifiaient la ligne droite au trajet suivi par le dragon, personnification de l'énergie destructrice. On la maîtrisait en lui faisant emprunter des courbes et des spirales. Les Chinois avaient alors compris que les lignes droites engendrent des comportements déséquilibrés. Il est peut-être temps d'étudier quel effet pernicieux les boîtes que nous habitons peuvent avoir sur notre psychisme, notamment émotionnel, mais aussi les modalités selon lesquelles notre dépendance à l'égard de la ligne droite induit chez nous telle ou telle attitude. »

On ne peut s'empêcher de penser en effet qu'il y a corrélation entre la société déshumanisée et les architectures massives et rigides de style « stalinien » qui ont envahi le monde. Est-il permis de rappeler que les idéologies totalitaires qui ont terrifié le xx^e siècle : nazisme, fascisme, communisme, ont pris leur envol précisément avec le triomphe de l'architecture rectiligne née dans les années 1930-1940, et qui connut son apogée après la Deuxième Guerre mondiale, dans les années 1950-1960, alors même que le système soviétique engendrait la guerre froide et que le communisme s'installait en Chine. On est en droit de supposer que les systèmes totalitaires sont en affinité avec l'architecture à angles droits et qu'il y a analogie entre le formatage des esprits et leur encasernement dans les immeubles en barres et en tours, surnommés « cages à lapins ».

Reste à savoir si l'immobilier anguleux engendre le totalitarisme ou si c'est le contraire. Question aussi épineuse que celle de l'œuf et de la poule. Mais on doit également considérer la responsabilité de l'explosion démographique. Lorsque les hommes sont trop nombreux, il est à la fois plus facile de les loger dans des barres et de les embrigader politiquement. En tout cas, force est de constater que la Chine d'aujourd'hui a dû renoncer aux principes de géomancie de son architecture évoqués par Bartholomew et qu'elle construit dans ses villes d'immenses clapiers.

En tout cas, on doit admirer la sûreté d'instinct de Schauberger, qui sut très tôt, étant encore tout jeune homme, que l'enseignement universitaire risquait de le formater et de lui faire perdre son accord avec les énergies naturelles.

En témoigne ainsi Alick Bartholomew :

« Viktor venait d'un milieu social rare, même il y a un siècle. Plusieurs des générations familiales qui l'avaient précédé habitaient les forêts alpines intactes. Elles avaient assimilé beaucoup de lois naturelles. Son refus d'aller à l'université était motivé par la peur d'être endoctriné, car il pensait qu'il y perdrait son intuition et la faculté de percevoir que, comme par magie, dans la Nature, tout se tient. Son aptitude naturelle et spontanée à passer d'un niveau de conscience à l'autre était la clef de ses découvertes extraordinaires, qui portaient sur le mode opératoire de la Nature. Il pouvait accéder à un état de conscience d'une acuité rarissime qui lui permettait de décrire comment il se glissait dans le courant d'une rivière, prêt à percevoir intuitivement ce qui était indispensable à la santé de l'eau. »

Viktor Schauberger passa donc sa vie à étudier tous les mouvements de l'eau, y compris de celle qui monte à l'intérieur des arbres. Il en conçut une vision particulière du rôle des forêts et des cours d'eau comme régulateurs et harmonisateurs de la biosphère. Et il ne se contenta pas de décrire des phénomènes et d'établir des théories, mais il réalisa des structures et des machines stupéfiantes qui prouvaient concrètement la véracité de ses conceptions. Ce qui démontre une fois de plus que les preuves les plus éclatantes ne peuvent pas convaincre ceux dont l'esprit est englué dans le conformisme de la « pensée unique » et dans le concept imbécile du *Si c'était vrai, ça se saurait*, qui est un véritable paralysant psychique.

Refuser une théorie contraire à tout ce que l'on a appris durant de longues années d'études effectuées dans les plus prestigieuses institutions est un réflexe humain somme toute normal et que l'on peut comprendre dans un premier temps. Personne ne peut admettre de gaieté de cœur de voir soudain remis en cause tout ce qu'il a patiemment mémorisé sous l'autorité des plus grands professeurs, et de surcroît remis en cause par un homme qui n'a pas d'autre statut social que celui de « garde-chasse ». Reconnaissons qu'il y a là de quoi être totalement déstabilisé et être saisi d'un doute affreux sur la valeur de sa carrière professionnelle, voire de sa propre existence.

Chez certains individus pauvres en force de caractère, l'instinct de conservation suscite alors un véritable maëlstrom psychique montant des profondeurs du cerveau reptilien et qui investit le néocortex d'une unique obsession : repousser avec

vigueur la théorie intempestive, refuser de l'examiner si peu que ce soit, rejeter dans les ténèbres extérieures l'aventurier sans références qui prétend bouleverser la science établie.

Mais, passé ce premier réflexe peut-être pardonnable, comment un honnête homme peut-il s'obstiner dans la négation si des réalisations concrètes d'une efficacité incontestable viennent prouver la justesse de la théorie nouvelle ? À moins de s'enliser dans la plus déshonorante lâcheté, on doit coûte que coûte, non seulement admettre la vérité, mais en outre se ranger aux côtés du pionnier pour soutenir son combat et lui ouvrir de son mieux les voies du succès.

Ceux qui ont le courage de le faire, au prix de difficultés immédiates, en sont récompensés tôt ou tard par les retombées de la réussite finale. Et pourtant ils sont rares, tant il est difficile à l'esprit humain de se projeter en aval du progrès.

Chose étrange, plus le niveau de vie s'est élevé, plus s'est développée la sécurité et plus s'est raréfiée l'audace humaine. Certes, il est plus facile d'être audacieux à celui qui n'a rien à perdre, ce qui était le cas de la plupart des humains jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Et puis les « trente glorieuses » ont permis, du moins en Occident, l'apparition de classes moyennes relativement aisées. L'enrichissement général et le plein emploi, s'ajoutant à la scolarisation massive et prolongée, dotèrent les pays développés d'une population estudiantine nombreuse et persuadée de pouvoir accéder, par la magie des diplômes universitaires, à des situations confortables et sûres. Cet état d'esprit fut encore favorisé par l'expansion excessive des services publics et du fonctionariat de l'Etat-Providence.

On en voit aujourd'hui le résultat : des jeunes gens, qui ont un niveau de vie dix fois supérieur à celui de leurs arrière-grands-parents sont dix fois plus angoissés devant la vie que ceux-ci ne l'étaient. Voilà qui ne favorise guère l'esprit pionnier et n'incite certainement pas à s'ouvrir aux idées originales et risquées. Pour peu qu'un individu se soit fait une place au soleil et qu'il ait situation enviable, charge de famille, belle voiture et prêt immobilier, le voilà quasiment ligoté par son propre confort, frileusement pelotonné au sein d'une institution étatique ou d'une grosse entreprise dans lesquelles il est plutôt déconseillé de faire des vagues. Voyez-vous cet homme-là accueillir à bras ouverts le trublion aux idées neuves qui pourraient bien, si elles étaient admises, faire vaciller le mastodonte économique au sein duquel a fait son trou celui qu'il sollicite ?

Portes closes et volets tirés stopperont l'élan du novateur. Nous sommes entrés dans la société des cloportes.

Et nous sommes loin du milieu dans lequel naquit Viktor Schauburger, dont Alick Bartholomew nous dit :

« Membre d'une fratrie de neuf enfants, il semblait bien s'entendre avec ses frères et sœurs. Son père, surnommé «Ruebesahl» en référence au géant légendaire, puisqu'il mesurait 2,03 mètres, le critiquait. Il en voulait au jeune homme de rejeter ses conseils visant à lui faire dispenser un enseignement universitaire moderne, alors que ses frères étaient d'accord avec lui. »

Je ne puis m'empêcher de voir dans ces quelques lignes la source de l'effrayant conformisme qui empêche la civilisation moderne et la voue à la décadence, voire à l'effondrement.

Des générations de parents modestes à peine sortis de la révolution industrielle n'ont eu de cesse d'enfourner leurs enfants dans les lycées puis les universités, convaincus de leur assurer ainsi un avenir meilleur. Avec, il faut bien le dire, une grosse part de vanité sous-jacente. Combien en a-t-on vu se rengorger de pouvoir dire que leur fils allait être médecin, avocat ou professeur, sans se soucier le moins du monde de savoir s'il était doué pour cela, sans se demander s'il allait vraiment s'épanouir dans ce type de carrière et en s'interrogeant moins encore sur l'avantage ou l'inconvénient que la communauté humaine allait en retirer.

Depuis quelques années, on commence, bien timidement, à se demander s'il ne serait pas plus profitable aux individus comme à la société de ne pas forcer aux études stéréotypées des jeunes gens qui seraient peut-être plus brillants et plus productifs dans d'autres voies. On s'efforce de remettre l'apprentissage en honneur, car le discrédit imbécile du travail manuel a porté à nos sociétés un tort considérable en mettant le bureaucrate au-dessus de l'artisan, ce qui revient à mettre le monde cul par-dessus tête.

Une évolution bien tardive semble se dessiner à ce propos. Ainsi a-t-on vu chez nous, au cours de la campagne électorale présidentielle, un candidat suggérer qu'on pourrait abaisser l'âge de la scolarité obligatoire afin de « libérer » une partie de la jeunesse désireuse de s'investir dans des tâches concrètes. Ce qui eut pour effet de faire monter sur ses grands chevaux une candidate adepte d'une idéologie archaïque, qui tempêta qu'il ne saurait être question de priver des jeunes de l'accès à la « culture générale » et qu'il fallait donc maintenir jusqu'à seize

ans l'obligation de scolarité. C'est une ânerie monumentale. D'abord parce que la « culture générale » est accessible n'importe où à toute personne sachant lire et écrire, et il convient de veiller à ce que ces bases soient efficacement enseignées. Ensuite parce qu'à l'ère d'Internet, tout esprit curieux peut obtenir toutes les informations désirables qu'aucun professeur ne saurait dispenser.

Non seulement Schauburger démontra les extraordinaires propriétés thérapeutiques de l'eau vive, mais il put concevoir des machines capables de redonner vie à des eaux mortes, ce qui lui permettait d'écrire :

« Il est ainsi possible de produire artificiellement une eau potable de qualité pour humains, animaux et plantes, mais en répondant aux critères de la Nature; de rendre le bois d'œuvre et autres matériaux analogues ininflammables et imputrescibles; de faire monter l'eau dans un tuyau vertical sans avoir recours à des pompes; de produire n'importe quelle quantité d'électricité et d'énergie rayonnante presque gratuitement; d'améliorer la qualité du sol et de guérir cancer, tuberculose et pathologies nerveuses.

(...) La mise en œuvre pratique de tout cela (...) nécessiterait sans doute une réorientation complète de tous les domaines scientifiques et technologiques. En appliquant ces lois nouvellement découvertes, je suis déjà l'auteur de quelques réalisations d'envergure destinées au flottage du bois, à la régularisation des cours d'eau, et qui fonctionnent parfaitement depuis une décennie, déconcertant encore aujourd'hui les spécialistes en hydraulique. »

Les spécialistes étant déconcertés, car obligés de constater de visu que le farfrelu autodidacte est beaucoup plus fort qu'eux, leur réflexe « normal » est d'oublier cela au plus vite et de n'en parler à quiconque. Où irions-nous si l'on acceptait que nos diplômes gagnés de haute lutte soient soudain anéantis par un garde forestier insolemment génial ? Motus et bouche cousue. Crève l'humanité plutôt que nos petites carrières dorées sur tranche ! Aussi est-on en droit de se demander si l'auteur ne fait pas erreur lorsqu'il nous dit que les Américains, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale « n'avaient rien compris aux travaux de Schauburger ». Ils ne comprirent rien à ses réalisations, sûrement, mais ils comprirent sans doute parfaitement que ce bonhomme-là pouvait leur « casser la baraque » et inaugurer une science nouvelle dans laquelle ils auraient perdu toutes leurs prérogatives. On peut donc présumer qu'ils mirent beaucoup

d'empressement à oublier complètement ce qu'ils avaient vu et à faire en sorte que Schauburger soit réduit à l'impuissance.

Avant de passer à la réalisation d'engins tout-à-fait extraordinaires, Viktor Schauburger avait déjà su utiliser ses connaissances acquises par la patiente observation de la nature pour accomplir d'étonnantes prouesses, qui stupéfièrent ses contemporains. Par exemple dans cette expérience « grandeur nature » que nous conte Bartholomew :

« Connaisant les conditions originales dans lesquelles l'eau sert au transport des plus lourdes charges, c'est-à-dire par temps froid et nuit claire, il en fit un usage pratique. Durant l'hiver de 1918, la ville de Linz souffrait cruellement du manque de combustible en raison de la guerre, les animaux de trait ayant été réquisitionnés. Un petit cours d'eau qui empruntait d'étroites gorges était considéré comme ne permettant pas le transport des grumes, mais Viktor désirait mettre ses idées à l'épreuve en l'utilisant ainsi. Sa proposition d'aide ayant été acceptée par les autorités, il décrit comment il procéda :

« J'avais observé qu'un niveau d'eau accru après un dégel forme des dépôts de sable qui sont ensuite partiellement résorbés lorsque sa température chute durant les nuits claires et froides. J'attendis alors une augmentation de la force du courant. Elle survint dans les premières heures de la matinée, quand il fait le plus froid, notamment en période de pleine Lune, bien que le volume de la masse liquide soit apparemment moindre en raison de sa contraction due à la baisse de température. C'est dans ces conditions que j'avais prévu de mettre le bois dans la rivière; en une nuit, 1 600 m³ furent descendus dans la vallée. »

Schauburger avait en effet compris que l'abaissement de la température de l'eau augmente sa puissance énergétique. (En tout cas, il est évident qu'elle augmente sa densité.) C'est ce qui lui permet de charrier davantage de sédiments et ainsi de résorber les bancs de sable accumulés sur son cours.

Il en avait conclu que les mêmes conditions devaient permettre au cours d'eau de transporter des chargements de bois d'un poids très élevé. Cette thèse bouleversait complètement les théories de l'hydraulique en vigueur, et remettait notamment en cause les méthodes de gestion des fleuves et des inondations. Malgré le scepticisme des « spécialistes », Schauburger démontra par cette expérience couronnée de succès la justesse de ses théories.

Ce génial découvreur des secrets de la nature aurait voulu pouvoir en discuter avec les scientifiques et les ingénieurs. Mais ceux-ci, on s'en doute, écartaient ses sollicitations et n'entendaient pas condescendre à comparer leurs méthodes éprouvées avec les lubies d'un jeune randonneur des bois.

Toutefois, les circonstances favorisèrent Schauburger. Le jeune homme était alors employé sur les domaines forestiers du prince Adolf de Schaumburg-Lippe, qui se trouva en grande difficulté financière, du fait des dépenses inconsidérées de son épouse, qui menait grand train.

En 1922, l'industrie du bâtiment était en expansion et réclamait du bois d'œuvre. Dans les forêts du prince, des futaies adultes étaient prêtes pour l'abattage, mais elles étaient concentrées dans des zones d'accès difficile et demandaient le recours au flottage du bois. Les techniques en usage consistaient à utiliser des canaux rectilignes descendant les vallées, mais les billes de bois subissaient de considérables dégâts qui en rendaient beaucoup impropres à leur destination première et celles-ci ne pouvaient plus être utilisées que comme bois de chauffage, ce qui représentait un énorme gaspillage.

Soucieux d'éviter ces pertes, le prince promit une récompense à qui pourrait construire un canal mieux adapté afin de descendre sans trop les abîmer les troncs des zones lointaines. Aussitôt, Viktor Schauburger proposa un projet. Mais les administrateurs du domaine le refusèrent, car il faisait fi des principes alors admis en hydraulique. Or, durant une partie de chasse, Schauburger eut l'occasion d'en parler directement à la princesse et celle-ci, intriguée, lui demanda s'il était sûr que sa méthode pourrait permettre de réaliser des économies substantielles. Le jeune homme se fit fort de baisser le coût du flottage de bois à un douzième de ce qu'il coûtait alors, ce qui impressionna la grande dame. Je ne sais si elle supputa combien de réceptions et de robes luxueuses ces économies lui permettraient de s'offrir, mais, passant outre l'absence de diplômes de son garde-chasse, elle lui promit de tripler son salaire s'il réussissait.

Le prince accepta à son tour, posant toutefois comme condition que le canal devrait pouvoir transporter au moins 1 000 m³ par jour et Schauburger releva le défi sans hésiter, ce qui lui valut les moqueries des « experts », qui le prirent pour un hurluberlu et lui prédirent un cinglant échec. Schauburger, devenu le maître d'œuvre d'un canal révolutionnaire, nous conte ainsi la suite de l'aventure :

« Les travaux furent achevés en un peu plus de quatre mois. Les grosses billes étaient préparées. La veille de l'inauguration du canal, je fis un essai. Une grume de taille moyenne y fut plongée. Elle descendit en flottant sur environ 100 m, puis, soudain, se planta au fond, provoquant une élévation de l'eau en amont, et donc un débordement. Je vis les visages méprisants de mes subordonnés, compris que je m'étais trompé dans mes calculs, et le découragement me saisit. On sortit la grume du canal. Je pensais qu'il n'y avait pas assez de tirant d'eau et que la pente était trop faible. Je ne savais pas quoi faire. Alors j'ai renvoyé mes ouvriers chez eux afin de pouvoir réfléchir calmement au problème.

Les courbes du canal étaient correctes; il n'y avait aucun doute à ce propos. Mais que s'était-il donc passé ? Je le longai lentement jusqu'à ce que j'atteigne le siphon et les bassins de décantation, remplis, au-delà desquels il se prolongeait. Je m'assis sur un rocher, au-dessus de l'eau, en plein soleil.

Je sentis brusquement quelque chose remuer sous ma culotte de peau. En me relevant d'un bond, je vis un serpent lové. Je le saisis et le jetai au loin; il tomba dans un bassin et tenta de s'échapper, mais la rive était trop abrupte. Tandis qu'il allait et venait en nageant, j'étais stupéfait qu'il puisse se déplacer si vite sans nageoires. En l'observant avec mes jumelles, je vis qu'il exécutait de singulières reptations. Il atteignit enfin la rive opposée.

Pendant un moment, je me tins immobile et me repassai mentalement les mouvements courbes, horizontaux et verticaux, de son corps. Soudain, je compris comment il y parvenait ! »

La manière dont Schauberger mit à profit l'observation du serpent est époustouflante et elle assura son triomphe. On peut penser que le coup de pouce de la chance vint à point nommé lui offrir ce serpent providentiel. Mais un homme ordinaire n'aurait rien tiré de ce bienheureux hasard. C'est la curiosité exceptionnelle de ce chercheur dans l'âme qu'était Schauberger qui allait faire toute la différence.

Les lecteurs de mon premier volume se souviendront peut-être que c'est également l'observation d'un serpent, paralysé par le froid puis retrouvant peu à peu sa vivacité dans la chaleur du logis, qui plongea René Quinton dans un abîme de réflexions dont allait sortir sa grande théorie sur la chronologie de l'évolution des espèces en fonction du refroidissement progressif de notre planète, théorie qui devait lui valoir d'être salué dans la presse américaine comme étant « le Darwin français ».

Je ne peux me priver ici d'attirer l'attention de mon lecteur sur l'importance de l'observation du comportement des animaux sauvages par nos plus grands esprits, et de l'influence décisive de cette observation sur le progrès des hommes. La vanité des médiocres les porte trop souvent à mépriser nos frères dits inférieurs, alors qu'ils sont en réalité nos ancêtres les plus dignes de respect. À bien y regarder, les animaux ont tout inventé, et, par exemple, nos hélicoptères sont des lourdauds maladroits si on les compare aux libellules. L'homme se targue volontiers d'une intelligence supérieure, tout simplement parce qu'il est rarement capable d'analyser le fonctionnement des intelligences animales.

En fait, l'intelligence animale est immense, mais elle est essentiellement organique et cellulaire, tandis que la nôtre dépend pour sa plus grande part du développement particulier de notre néo-cortex. Certes, cela nous donne le moyen de comprendre des phénomènes qu'un animal ne comprendra pas, mais, en revanche, l'intelligence « décentralisée » de l'animal lui permettra de s'adapter à son environnement bien mieux que nous ne savons le faire, et de rester toujours en osmose avec la nature, capacité que nous avons complètement perdue. Et c'est bien parce que nous l'avons perdue que nous sommes en train de détruire notre berceau planétaire, alors que les animaux sauvages, eux, n'ont cessé de l'enrichir.

Pour ne prendre qu'un seul exemple, mais il est plein d'enseignements, en période de disette, les rats comprendraient qu'il leur est nécessaire de limiter leur descendance, et ils le font. Les hommes, non. Des populations prolifèrent alors que leurs enfants périssent de famine ou de malnutrition, ne connaissant de la vie que la souffrance et l'agonie.

Mais voyons comment Viktor Schauberger sut tirer parti de l'intelligence du reptile observé. Il avait remarqué que le mouvement du serpent était hélicoïdal et faisait penser à la forme d'une corne d'antilope d'Afrique du Sud. Il rappela ses ouvriers, afin qu'ils vident le bassin et sortent le tronc qui s'y était immobilisé. Puis il leur donna des instructions pour qu'ils fixent de minces lattes de bois sur les parois incurvées du canal, de manière à ce qu'elles remplissent le même rôle que les rayures dans le canon d'une arme à feu. Il voulait que ces lattes impriment à l'eau un mouvement rotatif, qui devait être dans le sens des aiguilles d'une montre dans les virages à droite, et inverse dans les virages à gauche. Les ouvriers, motivés par la

promesse d'un doublement de leur salaire, travaillèrent toute la nuit, afin que les aménagements du canal soient prêts pour le jour de l'inauguration.

Le prince et son épouse étaient présents, ainsi que le commissaire en chef délégué à la sylviculture et de nombreux hydrauliciens. Ces derniers étaient convaincus que Schauberger était un illuminé et qu'on n'entendrait plus parler de lui après le retentissant échec qui ne pouvait manquer de survenir.

Après avoir accueilli tout ce beau monde, Schauberger lança les opérations, qu'il nous conte ainsi :

« J'ouvris le sas derrière lequel on avait disposé les petites grumes dans l'eau. C'est alors qu'une bille plus lourde, d'environ 90 cm de diamètre, et qui était passée inaperçue, se mêla aux autres. Le vieux maître bûcheron cria : « Celle-là ne passera pas ». Je fis signe de continuer; la bille indésirable se mit à flotter en direction de la conduite de décharge, bloquant rapidement l'écoulement et provoquant la montée de l'eau. Tout le monde se taisait, regardant fixement la grume qui s'élevait, attendant que le canal déborde. Soudain, un gargouillis se fit entendre. La lourde bille se balança d'abord vers la droite, puis vers la gauche, animée d'un mouvement ondulatoire comme celui d'un serpent, sa partie antérieure sortant de l'eau tandis qu'elle s'éloignait rapidement. Quelques secondes plus tard, elle franchissait la première la courbe du canal. »

Ce fut un immense succès dont la nouvelle se répandit dans tout le pays, au grand dépit des hydrauliciens patentés, stupéfaits d'avoir été surclassés par un homme qui n'avait aucun de leurs diplômes, mais qui avait su cultiver en solitaire son sens de l'observation, son imagination et son intuition, toutes choses qui ne s'apprennent dans aucune école. Les canaux de Schauberger épousaient les méandres de la vallée et leur inventeur - c'est le terme qui convient - plaçait dans les bons endroits des aubes directrices qui donnaient à l'eau descendante le mouvement hélicoïdal recherché. En outre, la température de l'eau était constamment surveillée et Schauberger faisait procéder à des apports d'eau froide là où il le jugeait nécessaire, parvenant ainsi à faire flotter des grumes dans des conditions réputées défavorables et battant tous les records des fréquences de livraison du bois. Personne ne pouvant plus nier la réalité de ses compétences inégalables, la renommée du constructeur du canal de Steyrling s'étendit à toute l'Europe.

Viktor Schauberger fut nommé conseiller d'Etat en flottage du bois d'œuvre et des spécialistes de tous les pays affluèrent pour examiner de près ses canaux (qui sont encore visibles en partie dans l'Autriche d'aujourd'hui). Toutefois, les universitaires qu'il avait ridiculisés (sans le vouloir, puisqu'il avait d'abord tenté de les convaincre) ne lui pardonnèrent pas son succès et montèrent une cabale contre lui. Lassé de cette opposition larvée, il démissionna pour entrer au service d'un des plus grands entrepreneurs autrichiens de maçonnerie, pour qui il conduisit des réalisations dans toute l'Europe.

On peut dire que Viktor Schauberger fut un véritable magicien de l'eau vive, et la connaissance qu'il avait acquise de cet élément primordial lui permit d'avoir des vues quasi prophétiques sur la décadence de notre civilisation. Il lui semblait que l'incapacité dramatique de l'homme moderne à observer la nature était la cause de toutes les disharmonies de nos sociétés.

Alick Bartholomew écrit à ce propos :

« Ses études inspirées et approfondies de l'eau furent à l'origine d'un article fondateur qu'il intitula « Température et dynamique de l'eau ». Elles étaient axées sur l'influence des faibles différences de température, qui est encore ignorée aujourd'hui par l'hydraulique et l'hydrologie modernes. Il démontra que l'eau naturelle, vivante, classiquement considérée comme un corps homogène, est en fait formée de nombreuses strates — ou couches — présentant de subtiles variations de température et de charge électrique qui influencent son mouvement, la structure de son flux et ses propriétés physiques.

Schauberger voyait dans l'eau une substance vivante, palpitante, qui anime toute vie animale, végétale et minérale. Il l'appelait « le sang de la Terre ». Qu'elle soit eau, sang ou sève (qui sont surtout constitués d'eau), elle est le constituant indispensable à toutes les formes de vie, de même que sa qualité et sa température sont déterminantes pour la santé. Quand elle est saine, elle présente une structure complexe qui lui permet de transmettre l'information, véhiculer l'énergie, les nutriments et opérer la guérison, pour s'autopurifier et éliminer les déchets. Il pensait que l'une des causes de la désintégration de notre culture est notre irrespect pour elle — et le fait que nous la détruisions — la porteuse de vie car ainsi nous détruisons la vie elle-même. Il était également profondément convaincu que nos dangereuses technologies engendrent une eau appauvrie qui a

perdu son énergie et sa capacité vibratoire — et qu'elle est effectivement sans vie. Cette eau morte procure une nutrition inappropriée. Aussi pensait-il que son énergie régressive est responsable de pathologies dégénératives comme le cancer, mais aussi d'une intelligence amoindrie et du bouleversement de la société.»

Tout ceci est très plausible, encore qu'il soit difficile de démêler toutes les causes du chaos et de la décadence de la société moderne. C'est une sorte de réaction en chaîne maléfique en passe de détruire l'humanité et il est malaisé de discerner où s'en trouve l'origine première.

Je ne suis pas certain pour ma part que l'on puisse affirmer l'eau « vivante ». Il ne me semble pas que ce terme convienne, même s'il est indéniable que l'eau alimente la vie de diverses manières, y compris les plus subtiles. Mais nous devons, là encore, nous défier de l'anthropomorphisme. Et à ce propos, je relève une erreur d'interprétation sous la plume de Bartholomew (erreur que je me garde d'imputer à Schauberger). Ainsi, il écrit :

« Si nous observons l'eau parcourant une route en pente après une averse, ou encore l'un des minuscules ruisseaux qu'elle forme dans le sable en retournant à la mer, on remarque qu'elle progresse par saccades analogues à des pulsations — tout comme le sang dans les artères et les veines — ; il en est ainsi parce qu'elle est vivante. »

Cette déduction est très téméraire. Car il en est ainsi en raison d'une simple cause physique qui tient à la viscosité relative de l'eau. Si vous déposez avec un compte-gouttes une goutte d'eau sur une table, celle-ci va conserver une forme quasi sphérique, par cohérence des molécules solidaires entre elles, tant du moins que leur ensemble n'atteint pas la masse critique (si vous ajoutez d'autres gouttes) au-delà de laquelle le poids de l'ensemble oblige l'eau à s'étaler. Et dans le cas d'une certaine quantité d'eau dévalant une pente, le même phénomène engendre un écoulement par saccades, dès qu'une flaque atteint la masse critique au-delà de laquelle elle s'effondre sous son propre poids, tandis qu'une nouvelle flaque se reconstitue derrière elle pour s'effondrer bientôt à son tour. Voilà ce qui produit cet écoulement par saccades. En déduire un processus de « vie » est tout-à-fait abusif, et Bartholomew s'est ici laissé entraîner par une vision de l'eau un peu trop idéalisée.

Gardons-nous toujours de nous égarer dans des fantasmes qui prêtent le flanc aux critiques des matérialistes bornés. La

réalité naturelle est suffisamment magnifique pour qu'il soit inutile de lui prêter des attributs qui ne sont pas les siens.

Cependant, la profonde connaissance du comportement naturel de l'eau qu'avait acquise Viktor Schauberger devait le conduire à dénoncer — mais en vain — les aberrations des officiels sortant des universités avec l'illusion d'avoir appris quelque chose sans avoir jamais rien observé de la réalité.

Bartholomew nous explique comment l'aménagement classique des cours d'eau par le génie civil aboutissait à dégrader cet élément et à lui ôter toutes ses vertus :

« Le combat le plus énergique livré par Viktor Schauberger fut celui au cours duquel il essaya de persuader le gouvernement de Bonn (à l'époque la capitale de l'Allemagne de l'Ouest) de rendre leurs cours naturels au Rhin et au Danube. Il était profondément bouleversé par la manière dont on les avait privés de leurs méandres de telle sorte que l'eau ne pouvait plus s'écouler naturellement; c'était comme si on mettait une camisolite de force à quelqu'un. Cela avait pour conséquence l'échauffement excessif de l'oxygène qu'elle contenait, le rendant agressif. Le courant, devenu violent, était propice aux inondations et favorisait la maladie. De plus, l'abattage des arbres riverains ne faisait qu'aggraver le problème.

Le cours des fleuves a souvent été régularisé par l'établissement de canaux présentant une coupe trapézoïdale, cela dans la conviction erronée que l'écoulement serait amélioré. En réalité, cette masse d'eau presque dépourvue de vie ne peut pas charrier les sédiments qui s'y trouvent en suspension, d'où leur dépôt sur le fond, ce qui impose un dragage permanent. Le courant étant régulier, aucun vortex longitudinal réfrigérant ne s'y forme et aucun processus dynamisant ne s'y déroule.

L'eau s'échauffe, coule plus lentement, devenant insipide et trouble. Son énergie ayant été détruite, elle se mue en liquide stagnant et privé de vie. Au lieu d'être un vecteur, un accumulateur et un transformateur d'énergies créatrices de vie, le fleuve est devenu cadavre. »

L'intime connaissance des processus naturels que possédait Viktor Schauberger lui permit d'inventer des ustensiles et des machines d'une efficacité extraordinaire qu'il serait indispensable de remettre au premier plan de nos jours, alors même que l'humanité se trouve menacée par les conséquences dramatiques de ses égarements et de ses faux savoirs. Cet homme de génie inventa notamment la bio-charrue, un outil révolutionnaire qui

permettait d'augmenter spectaculairement à la fois la quantité et la qualité des récoltes.

Dans les années trente, Schauberger fut invité en Bulgarie par le roi Boris III, afin qu'il étudie les causes d'un double phénomène inquiétant que l'on observait dans le nord du pays, à savoir le retrait de la nappe phréatique et la diminution du rendement des terres cultivées qui lui était liée. Or, on s'était aperçu que cette situation s'était établie en même temps que l'introduction des méthodes agricoles modernes basées sur la mécanisation. Schauberger se mit au travail et, comme toujours, donna priorité à l'observation.

Il me faut insister ici encore sur la différence fondamentale qui caractérise ces deux démarches scientifiques : celle du découvreur autodidacte qui observe et réfléchit avant de déclarer qu'il sait, et celle de l'universitaire qui croit savoir parce qu'il a appris des théories qu'il s'efforce d'appliquer par principe, avant même d'avoir regardé de près le terrain où il prétend exercer ses talents. Il est évident à tout esprit de bon sens que, à intelligence égale, le premier seul a les plus fortes chances de résoudre le problème posé, parce qu'il ne quitte pas un instant le contact avec les réalités, tandis que le second les ignore et ne cherche même pas à les connaître, assuré que le diplôme qu'il a en poche lui confère le savoir. Et selon moi, ceci explique tous les déboires du monde moderne et compromet la survie même de notre espèce. Jamais un Schauberger n'aurait dû tomber dans l'oubli.

Au cours de son enquête, car c'est bien le mot qui convient, Schauberger constata une différence importante entre les techniques de labour du nord et du sud du pays. Dans le sud de la Bulgarie, la population était majoritairement d'origine turque et elle pratiquait l'agriculture traditionnelle à l'aide de charrues en bois tirées par des femmes. Les terres y produisaient de très belles récoltes de grande qualité. Mais au nord, les champs étaient labourés avec des charrues en acier tirées par des tracteurs. Schauberger connaissait l'effet destructeur de l'acier et du fer sur l'eau présente dans le sol. Aussi en conclut-il que la raréfaction de l'eau et les mauvais rendements des récoltes au nord provenaient de l'emploi des charrues en acier et au labourage trop rapide que permettent les tracteurs. Alick Bartholomew nous explique ainsi le processus :

« Viktor observa comment les charrues en acier abîment le sol : soumis à une traction rapide, les durs socs d'acier produisent de faibles courants ferro-électriques/magnétiques qui

décomposent les molécules d'eau chargées de nutriments, cela d'une manière identique à l'électrolyse, d'où une déperdition en eau. La tension superficielle de ces molécules étant ainsi réduite, le sol est privé de son potentiel énergétique et ses subtiles énergies nourricières se dispersent avant d'être détruites. Ce phénomène transforme aussi les éléments nutritifs ou les soustrait à la molécule d'eau adulte, aboutissant ainsi à une eau tellurique, « juste-née », sans valeur nutritionnelle. (...)

Schauberger entame des expériences avec le cuivre, ce métal servant initialement de placage aux socs d'acier classiques. Les effets ferro-électromagnétiques destructeurs constatés auparavant étaient ainsi remplacés par une ionisation bio-électromagnétique salutaire qui améliorait la fécondité du sol et la croissance végétale. En raison des remarquables résultats obtenus, cet outil porta le nom de « charrue plaquée de cuivre ».

En 1948 et 1949, on procéda, près de Salzbourg, à des essais sur le terrain destinés à comparer les résultats obtenus avec la nouvelle charrue et ce que donnait l'outil aratoire classique. On découpa les champs en bandes parallèles alternativement labourées avec une charrue traditionnelle et celle de Schauberger, plaquée cuivre. Quand le grain se forma, les différences entre bandes alternées furent manifestes. Là où l'on avait utilisé la charrue plaquée cuivre, la teneur en eau et les énergies nutritionnelles du sol avaient augmenté, et le blé, très dense, mesurait 15 à 20 cm de plus. Dans les bandes labourées avec cette charrue, certains rendements étaient supérieurs de 40 % à ceux obtenus dans les autres. (...)

Ces essais suscitèrent beaucoup d'intérêt, mais Viktor dut affronter la corruption bureaucratique, qui fit échouer ses projets. En raison de la pénurie de cuivre qui sévissait juste après la guerre, il dut se tourner vers le ministère de l'Agriculture pour obtenir ce dont il avait besoin. On dit que le ministre d'alors ne résista pas aux pots de vin que lui versa l'industrie chimique pour introduire les engrais de synthèse, et qu'il attendait de Viktor qu'il fit de même, ce que, bien sûr, il refusa, si bien que les bio-charrues ne furent jamais produites en série. À cette époque, ses recherches ne bénéficiant d'aucune publicité dans les autres pays, on oublia son invention, bien que son institut de recherche, le PKS, ait soutenu la mise au point d'outils de jardinage en cuivre qui sont aujourd'hui commercialisés dans beaucoup de pays. »

L'esprit toujours en alerte, Viktor Schauberger ne cessa jamais d'inventer des machines ainsi que des techniques

capables d'utiliser au mieux les énergies naturelles. Le livre d'Alick Bartholomew est abondamment illustré de schémas explicitant les découvertes du chercheur ou exposant les principes ou le mécanisme de ses machines. A la lecture de cet ouvrage, on prend conscience des formidables découvertes que la « nomenklatura », une fois de plus, a jetées aux oubliettes de la science. Et l'on est horrifié de constater que les travaux de Schauburger, comme ceux de bien d'autres, auraient pu et pourraient encore sauver notre planète de la lente dégradation que lui imposent les petits esprits formatés à grands frais dans nos universités si peu universelles.

EMILIA MASSON

La première fois que je rencontrai Emilia Masson, elle me traita de menteur et je lui assénaï qu'elle avait un caractère de cochon. Les conditions idéales étaient donc réunies pour que nous devinssions les meilleurs amis du monde. Nous avions en effet quelque chose en commun : quand on a une agacerie sur le cœur, on ne l'envoie pas dire.

Cela se passait le 17 septembre 2006, au cours du colloque *Le savoir-vivre* — « *Si c'était vrai, ça se saurait* », organisé à la salle Adyar de Paris par le cinéaste Jean-Yves Bilien et Pierrette Champaloux. Ce colloque de deux jours avait obtenu un grand succès. Les débats étaient animés par Jean-Pierre Lentin, journaliste scientifique et auteur du fameux ouvrage *Ces ondes qui tuent, ces ondes qui soignent* et deux de mes « savants maudits », les docteurs Jean-Pierre Maschi et André Gernez y participaient, entre autres personnalités contestataires du règne des mandarins. L'un des moments forts de cette manifestation était la projection du film de Jean-Yves Bilien et Pantxo Arretz *Mandat d'arrêt contre un chercheur*, retraçant les mésaventures d'un troisième « savant maudit », Loïc Le Ribault. Emilia Masson, qui s'était liée d'amitié avec lui, était venue le représenter, à la suite d'un malentendu qui avait irrité Loïc. Ce dernier reprochait aux organisateurs de ne pas l'avoir invité, ce qui n'avait rien d'étonnant, puisqu'il avait déclaré *urbi et orbi* qu'il ne remettrait jamais les pieds en France. Il se partageait alors entre sa résidence genevoise et le sultanat d'Oman, où la famille régnante lui avait réservé le meilleur accueil, ayant lu le premier tome de ce livre dont le douzième chapitre lui est consacré.

Attentive à défendre de son mieux les intérêts moraux de Le Ribault, Emilia Masson avait consacré à cette mission son

intransigeance et sa pugnacité légendaires, ce qui n'avait pas manqué d'engendrer quelques mouvements d'humeur et quelques heurts verbaux, consécutifs au débat ayant suivi la projection du film. Je n'entrerai pas ici dans le détail de cette controverse, somme toute mineure, sinon pour en tirer la confirmation du caractère souvent ombrageux de ces chercheurs en butte à l'incompréhension et à l'adversité, et qui ont tant d'ennemis qu'ils finissent par douter de leurs amis, ce qui était typiquement le cas de Loïc Le Ribault.

Passée l'irritation du moment, j'avais gardé d'Emilia Masson le souvenir d'une femme de cœur, de tête et de tripes, ce qui avait excité ma curiosité sur son propre parcours. Je voulus en savoir davantage sur ses activités, et ce que j'appris me convainquit qu'elle avait toute sa place dans la présente série de biographies. Je formai le projet de lui dédier un chapitre de ce quatrième tome, car elle aussi se battait bec et ongles dans son domaine de compétences pour faire reconnaître une découverte que d'aucuns se plaisaient à occulter. J'étais d'autant plus heureux de la convier dans ces pages qu'elle était la première femme à figurer dans mes « savants maudits », et la première aussi dans sa discipline : l'archéologie.

Comment ? En archéologie aussi il y aurait des chercheurs exclus, ou du moins brimés ? Cela peut sembler étonnant au premier abord, le public étant évidemment convaincu que dès l'instant qu'on met au jour des objets antiques ou des gravures rupestres, chacun s'empresse de saluer la découverte qui agrandit le patrimoine de l'humanité. Eh bien non ! car la nature humaine est ainsi faite que tout ce qui paraît au soleil fait de l'ombre à quelqu'un, et pour commencer à celui qui est passé à côté du site remarquable sans le voir, et qui est fort dépité qu'un collègue plus méthodique et plus curieux lui ait damé le pion. Et plus le quidam aura de prestige et de notoriété, moins il acceptera d'avoir été coiffé au poteau par quelque outsider imprévu. Certains se trouvant dans ce cas n'hésiteront pas à multiplier les crocs-en-jambe à qui vient piétiner ce qu'ils considèrent très arbitrairement comme leurs plates-bandes personnelles et privées, autant dire leur fief.

Je sus bientôt qu'Emilia Masson avait été victime d'une telle tentative de mise à l'écart. Fort heureusement, son caractère combatif ne pouvait guère s'accommoder de ce rôle de victime. Française par son mariage mais native de Serbie, notre gente dame n'était pas de ces bergères dont on puisse impunément tondre les moutons. Aussi, tandis qu'elle poursuivait sur le

terrain ses fructueuses explorations archéologiques, elle bataillait vigoureusement par ailleurs afin que justice soit rendue, non seulement à ses efforts, mais aussi à la valeur de ses trouvailles, ô combien précieuses pour la connaissance de notre préhistoire.

En effet, c'est forte d'une longue expérience professionnelle et d'une connaissance approfondie des antiquités de nombreux pays qu'Emilia Masson s'était un beau jour passionnée pour l'exploration d'un des plus beaux sites de la Côte d'Azur, connu sous le nom de *Vallée des Merveilles*, où les touristes viennent, souvent sans le savoir, marcher sur les traces de leurs lointains ancêtres, qui admirèrent comme eux ces paysages grandioses, au point de vouloir y graver à jamais les symboles millénaires de leurs croyances cosmologiques.

Chercheur au CNRS depuis 1972, diplômée de l'université de Belgrade et docteur de l'université de Paris-Sorbonne, Emilia Masson avait déjà publié quelques beaux ouvrages, notamment *Les douze dieux de l'immortalité, croyances indo-européennes à Yazilikaya* (Les Belles Lettres, 1989) ou encore *Le combat pour l'immortalité, héritage indo-européen dans la mythologie anatolienne* (PUF, 1991) et *Vallée des Merveilles, un berceau de la pensée religieuse européenne* (Editions Faton, 1993). Eh bien ! le croirez-vous, elle allait dès lors se heurter à une obstruction systématique de la part de certains officiels des Antiquités nationales, qui mirent tous ses travaux en doute.

Ce n'était pas seulement son travail personnel que l'on prétendait ainsi mépriser, mais c'est aussi un dommage considérable que l'on tentait d'infliger sans vergogne à notre patrimoine archéologique. Profondément révoltée par ce comportement indigne, Emilia, de nature plus prompte à lever les poings qu'à baisser les bras, releva le défi et accentua son combat pour la vérité. N'hésitant pas à dénoncer les procédés employés pour la réduire au silence, et même pour lui retirer son permis de recherches, elle publia en 2002 un nouveau livre intitulé *Vallée des Merveilles, Cimes et Abîmes d'une recherche*, dans lequel elle accumulait de nouvelles preuves et où, partant du principe tactique bien connu selon lequel la meilleure défense est encore l'attaque, elle accusait sans hésiter les responsables de cette tentative d'étouffement.

C'est en lisant ce dernier ouvrage que je saisis toute la gravité de l'attentat culturel que d'aucuns voulaient perpétrer et que je fis plus ample connaissance avec la personnalité hors du commun de cette archéologue de choc, aussi apte à

croiser le fer qu'à gratter la pierre. Voici d'ailleurs le texte reproduit au dos du livre, dont la couverture est superbement illustrée par un tableau de Jean-Georges Inca, suggestivement titré : « La roche innominée » :

« En 1991, Emilia Masson est invitée au colloque de Tende, au pied de la Vallée des Merveilles, vallée d'altitude dans le Mercantour, où des milliers de roches gravées à l'Âge du Cuivre/du Bronze font de ce haut lieu archéologique l'un des plus mystérieux d'Europe. »

Cette invitation fortuite est à l'origine d'une passion qui détournera Emilia Masson du Proche-Orient ancien et l'amènera aux antiquités nationales. Guidée par la curiosité du chercheur, aidée par une succession de hasards, elle va mener d'année en année des explorations sur ce massif du mont Bego. Sa connaissance de l'histoire de l'écriture et des religions la conduira à une interprétation du site dans son ensemble. Son intuition aiguisée par l'expérience de sites rupestres lui fera découvrir, dès sa première visite, un immense visage de pierre puis une grotte abritant un culte astral qui lui est associé.

Ces études oscilleront rapidement entre les cimes du mont Bego et les abîmes de la Recherche française. Au fur et à mesure des pages, E.M. révèle des aventures et mésaventures sur le site et à travers les méandres et pratiques des différents corps d'État dont relève la science : dégradations volontaires de monument historique, résultats d'analyses frauduleux, expertise truquée et contre-expertise judiciaire, connivences mafieuses, mandarinats d'un autre âge. La fantastique apathie d'une recherche muselée rappelle à l'auteur les heures sombres de son adolescence à Belgrade.

De la cime des lacs aux falaises de Veules-les-Roses, de l'arrière-pays niçois aux rives du Danube, de l'Action Christine à l'Académie des sciences, du Laboratoire de recherche des musées de France au Palais de Justice de Nice, du magistrat hittitologue au gendarme archéologue, c'est à une épopée scientifique qui plonge au plus profond de nos racines, doublée d'une aventure policière, que l'auteur nous convie. »

Le livre de 300 pages est complété d'un cahier de photographies en couleurs et illustré de nombreux dessins.

« Enquête policière », je l'atteste, les termes ne sont pas trop forts. Car l'auteur a su mener de front — ce qui donne une idée de l'énergie qu'elle est capable de déployer — deux investigations parallèles sur deux terrains différents : l'une au milieu des rochers escarpés du mont Bego, l'autre au milieu des écueils

non moins escarpés des cénacles opaques de la Recherche officielle française. Et sur un terrain comme sur l'autre, Emilia n'a rien laissé passer. Le livre s'ouvre sur une citation savoureuse de René Etiemble (à qui je dois personnellement d'avoir mieux connu Kong-Tseu/Confucius), citation que j'aurais volontiers accaparée pour la placer en exergue de mon propre ouvrage, et que je livre à vos délectations :

« Je me dis souvent que nous manquons fâcheusement d'emmerdeurs qui se chargent de dire leurs quatre vérités à toutes ces bandes ingénieusement armées qui tiennent le haut du pavé, noyautent la presse, terrorisent l'opinion, organisent autour de l'opposant un silence de mort. »

Comme quoi, on peut être professeur en Sorbonne et ne pas se faire d'illusions sur la noblesse falsifiée des élites républicaines. Mes lecteurs ne s'étonneront pas si je revendique hautement la qualité d'« emmerdeur » au sens d'Etiemble. Je crois même pouvoir avancer que c'est chez moi une véritable vocation, comme n'en douteront certainement pas ceux qui me font l'honneur et l'amitié de suivre fidèlement mes écrits depuis plus de cinquante années.

Dès les premières pages du livre d'Emilia Masson, le lecteur est saisi par la qualité de l'écriture, la puissance du style et la sourde passion qui jaillit entre les lignes. J'avoue qu'avant de l'ouvrir j'étais quelque peu sceptique sur l'intérêt que pouvait présenter à mes yeux une exploration archéologique contée par le menu. Certes, l'archéologie m'intéresse, en tant que révélatrice des jalons chronologiques de l'évolution de la civilisation, mais je la voyais plutôt comme une sorte d'arrière-cuisine de l'Histoire, indispensable évidemment, mais peu susceptible de fournir les émotions que nous espérons tous de la créativité artistique ou scientifique. L'archéologue me semblait être un collectionneur de fossiles à la patience admirable, mais confiné bon gré mal gré dans les tâches peu gratifiantes de l'intendance et de la logistique. Eh bien, j'avais tort ! Et je comprends mieux aujourd'hui la fièvre qui peut s'emparer de celui qui s'immerge dans les mystères du passé et qui s'évertue à tirer de quelques objets ou de quelques traces, à peine visibles au commun des mortels, des déductions éclairantes sur ce que pouvait être l'existence quotidienne de nos aïeux, qui n'étaient peut-être pas si différents de nous que la vanité nous le donne à penser, et dont les préoccupations métaphysiques n'avaient sans doute rien à envier aux nôtres, à supposer même que nous n'ayons pas à envier les leurs.

Il me faut ici ouvrir une parenthèse à propos des sens divers que l'on peut donner aux termes « religion », « cultes religieux » ou « pratiques religieuses », autour desquels un certain nombre de malentendus peuvent se développer. Il convient de noter tout d'abord que les conceptions naturalistes, cosmologiques, astrales, solaires et païennes de la préhistoire (dont les gravures du mont Bego, entre autres, portent témoignage) n'ont pratiquement rien de commun avec les religions « modernes » ayant succédé à l'avènement d'un monothéisme anthropomorphique et despotique surgi à travers ce que l'on nomme les « religions du Livre ». Les pratiques ancestrales, telles qu'elles furent étudiées et analysées, notamment par Georges Dumézil et Mircea Eliade (et à son tour par Emilia Masson), étaient paradoxalement beaucoup plus proches des réalités du cosmos, de la nature et de la vie que les affabulations talmudiques, bibliques ou coraniques dont le caractère dogmatique et infantilisant représente à mes yeux une véritable décadence de la métaphysique, probablement symptomatique d'une certaine dégénérescence de notre espèce.

Si je me suis toujours défini personnellement comme étant un « spiritualiste athée », c'est parce que j'ai voulu clairement, dans le droit fil de la pensée nietzschéenne, signifier son congé au dieu omnipotent né dans les sables proche-orientaux et qui, par le truchement de l'impérialisme romain, contamina l'Occident et lui fit perdre son âme. En revanche, j'ai toujours accordé une grande valeur aux antiques croyances indo-européennes (védiques, celtiques, helléniques, germaniques, slaves...), qui auraient certainement pu fournir à l'humanité moderne, compte tenu d'une évolution qu'on eût pu espérer plus harmonieuse qu'elle ne le fut, les bases d'un spiritualisme authentique désormais dramatiquement absent des esprits.

Bien qu'il n'ait pas abordé ces sujets, Nietzsche, athée radical s'il en fut, avait d'ailleurs fait cette observation que je crois très suggestive (je cite de mémoire) : « *Le polythéisme donne déjà une image de la libre pensée, de la polypensée de l'homme.* » Il voyait donc bien une **régression**, et nullement un progrès, dans le passage du polythéisme au monothéisme.

Commentant dans un article de *L'Ere nouvelle* la parution en DVD d'un exposé du Dr André Gernez, je remarquai ceci :

« Dans la seconde partie du film, j'ai été très surpris d'entendre le Dr Gernez aborder ce qu'il appelle « la fonction religieuse », et qui, selon lui, serait très antérieure à l'apparition de la conceptualisation qui caractérise l'homme de Cro-Magnon.

Le problème est que la « fonction religieuse », telle qu'il l'entend, n'a rien à voir avec la religion, puisqu'il s'agit principalement de la perception de la mort, du respect des défunts et des cultes funéraires qui en résultent, lesquels sont très archaïques. Certes, les religions modernes ont intégré tout cela, mais la croyance en des dieux ou en un dieu unique en est totalement indépendante et résulte bien, elle, d'une conceptualisation qui est d'ailleurs relativement récente.

Que la perception de la réalité de la mort ne résulte pas d'une conceptualisation, j'y consens volontiers, puisqu'elle est avant tout un phénomène émotionnel et affectif, déjà présent dans certaines sociétés animales. Mais l'appeler « fonction religieuse » est une erreur sémantique, ou bien il faudrait parler de « fonction religieuse » chez les éléphants, qui accompagnent leurs agonisants en des lieux retirés (les fameux « cimetières d'éléphants »), ou encore chez le chien dévoué qui refuse toute nourriture et demeure gémissant et prostré auprès de son maître en train de mourir.

André Gernez reste très discret sur sa croyance personnelle, mais lâche tout-à-coup cette remarque : « Aujourd'hui, l'athéisme bat de l'aile. » Ce qui est très exact si l'on est à Islamabad ou à Washington, mais radicalement faux si l'on est à Paris ou à Prague (70 % des Tchèques se disent athées), car l'Europe montre une fois de plus, comme au siècle des Lumières, le chemin de la liberté d'esprit. »

En tout cas, c'est avec un intérêt grandissant que je suivais pas à pas le cheminement d'Emilia Masson, ses premiers contacts avec le mont Bego, sa curiosité peu à peu éveillée jusqu'à devenir dévorante. Mais ce qui me fit comprendre dès le début à quel point Emilia s'engageait presque fatalement dans une destinée de « savante maudite », ce fut son premier dialogue avec une sommité qui se jugeait quasiment propriétaire à vie des gravures de la Vallée des Merveilles, sans se préoccuper vraiment des profonds enseignements qu'elles pouvaient fournir. Ce mandarin bien en vue croyait pouvoir faire jouer à sa collègue les « utilités », mais prit soudain conscience que cette femme de caractère n'allait pas se contenter d'un rôle de faire-valoir. Elle-même, de son côté, heureusement douée d'une intuition redoutable, perça très vite à jour les intentions du personnage et se tint aussitôt sur une prudente réserve. Bien lui en prit, car elle sut un peu plus tard que ce « patron » pouvait démarquer les travaux de ses jeunes confrères, voire revendiquer des articles « empruntés » à de trop confiants chercheurs.

Dès lors allait s'instaurer une sorte de duel à fleurets pas toujours mouchetés entre le mandarin désinvolte et rapace et notre archéologue de pointe, celle-ci peu encline à laisser piller ses trouvailles et moins encore à ce qu'on les regarde de haut pour en minimiser la valeur.

Dans la foulée de son récit, on voit combien est importante la méthode employée pour les relevés effectués sur les lieux. Ainsi nous décrit-elle ses investigations sur le terrain :

« La belle saison finit par arriver et par dégager la voie à des prospections. Munie de mes outils d'épigraphiste, j'entreprenais l'étude des gravures en suivant les chemins que j'avais balisés au cours de mes programmations hivernales. Mais, à ma surprise, je soulevais aussi des vagues d'étonnement sur mon passage, car ma démarche posait problème à tous ces familiers du site qui, observant depuis des décennies une seule façon de faire, n'arrivaient pas à comprendre pour quelle raison je me livrais à ces tâches « techniques » et quelque peu astreignantes ; pourquoi je me chargeais personnellement de retracer les dessins gravés sur du papier calque alors que ces « activités subalternes », me disaient-ils, M. X les confiait à des jeunes étudiants.

Pour expliquer ma méthode, je recourais à des comparaisons suggestives. Une étude épigraphique est comparable à un acte d'amour, leur disais-je, aucun intermédiaire ne doit s'interposer entre le chercheur et le document. C'est une affaire exclusive entre une inscription ou une gravure et celui ou celle qui la travaille. Mais, avec ces réponses, je n'étais toujours pas au bout de mes peines. Fallait-il perdre mon temps à élaborer des dessins alors que le procédé de ces jeunes est bien plus simple, plus rapide aussi ? Eux, ils collent la cellophane sur la roche pour la tapoter ensuite avec leur pouce et obtenir ainsi une empreinte de la gravure.

Cette curiosité bienveillante m'éclaira néanmoins sur l'origine des contours flous et parfois même baveux reproduits dans leurs publications. Ils m'avaient intriguée dès le début, mais depuis que j'avais vu les gravures se détacher avec netteté sur les roches, ils m'irritaient franchement. Aussi je m'employais à défendre ma méthode avec simplicité. Un pouce ne regarde pas, ne réfléchit pas, il relève la gravure et ce qui l'entoure. Mon temps, en revanche, n'est pas perdu, il est même précieusement gagné. Car l'essentiel se joue pendant qu'on s'applique à reproduire un tracé. Cet effort fixe l'attention sur la gravure, insistais-je, il permet d'y observer des détails, à première vue imper-

ceptibles, de la raisonner aussi, de réfléchir sur son emplacement, sur son support... »

On mesure ici le travail de fourmi que nécessite la mise au jour de ces travaux antiques auprès desquels passerait en les remarquant à peine le randonneur profane. Toutefois, cette tâche minutieuse accomplie, encore faut-il la publier. Eh oui ! comme tous les chercheurs des diverses disciplines, l'archéologue n'échappe pas à cet indispensable accouchement : la publication. Elle seule peut lui permettre de faire entrer dans l'histoire de la recherche et dans la réalité concrète du patrimoine le fruit de ses travaux. Bien peu de personnes sont conscientes de ce que le progrès de la civilisation en tous domaines est étroitement dépendant de la diffusion des découvertes. À quoi sert-il de créer, d'inventer, fût-ce avec génie, si nul ne le sait et si vos lumières sont mises sous le boisseau ? À quoi sert le meilleur savoir-faire s'il n'est point suivi d'un efficace faire-savoir ? Les lecteurs des trois premiers volumes de cet ouvrage ont déjà quelque idée de cette terrible dépendance dans laquelle demeurent les trouvailles les plus remarquables et qui risquent toujours de n'être pas remarquées, soit parce que le découvreur n'a pas su ou pas pu mobiliser à leur service les puissances médiatiques, car pour cela il lui faut sortir de sa tour d'ivoire et solliciter les publicistes, ce qui le met généralement fort mal à l'aise (c'est ce que Montherlant appelait *la cuisine*), soit, pis encore, parce que des concurrents déloyaux s'appliquent à fermer les portes auxquelles il se risque à frapper.

Qui saura jamais faire le compte des découvertes enterrées et des inventions occultées dont l'humanité ne sait même pas qu'elles lui ont manqué ? Qui pourrait dire combien de noms sont absents pour toujours dans les pages historiques du petit Larousse ? Bien plus sans doute qu'il n'en figure.

Toujours est-il qu'Emilia Masson, sachant mieux que personne à quel point le patrimoine du mont Bego avait besoin d'être popularisé pour ne pas sombrer dans l'oubli, se mit en peine de faire connaître du plus grand nombre les richesses culturelles du lieu. Elle nous conte ainsi ses efforts :

« Alors que l'automne (1992) commençait à empreindre de ses teintes le massif du Bego, je fus gagnée par l'impression que les résultats de mes recherches, loin d'être complets, pouvaient déjà faire l'objet d'une première publication. Grâce aux encouragements de Michel Desclaux, cette impression ne tarda pas à se transformer en intention et même en résolution. Après avoir

suivi mes recherches, stade après stade, il était, me semblait-il, l'un des mieux placés pour évaluer les objectifs qu'elles avaient atteints. Chacune de mes campagnes sur le terrain se terminait en effet dans son bureau à Nice-Matin, donnait lieu à des échanges stimulants et, pour moi, profitables. (...)

— Il me serait facile de vous trouver un éditeur dans la région mais votre texte mérite une audience nationale, déclarait-il en cette soirée de septembre alors que nous nous quittons.

De retour à Paris, avant de me mettre en quête d'un éditeur, une première occasion se présenta d'elle-même. L'ethnologue Jean Cuisenier, qui avait accueilli mon précédent ouvrage dans sa collection des Presses universitaires de France, manifesta de l'intérêt pour mes recherches, avec en tête l'idée d'une nouvelle collaboration. Il en référa au directeur éditorial des PUF, qui, à son tour, vit d'un bon œil une publication sur les gravures du mont Bego.

Curieux de découvrir le site, désireux de juger mes recherches sur place, Jean Cuisenier m'annonça qu'il m'y rejoindrait lors d'un prochain séjour. Cette fois encore, Michel Desclaux joua le rôle d'intermédiaire en avisant Eric Debacker, jeune chargé de mission au Département des affaires culturelles du conseil général des Alpes-Maritimes, qui comptait aussi parmi ses familiers. (...)

Notre expédition aux Merveilles se déroula sous les meilleurs auspices. (...) En suivant ce parcours, l'archéologue du conseil général fut troublé au point d'en éprouver un léger malaise lors de la montée vers la roche du char solaire : depuis des années il avait pressenti l'existence du même circuit mais sans en faire état. L'ombre de M. X planait-elle même sur les zones apparemment hors de son influence ?

Cette visite m'offrit aussi la possibilité de faire évaluer à Eric Debacker l'écart qui existait entre les gravures et leurs copies reproduites dans des publications de M. X. Recourant toujours aux méthodes simples, je posai les reproductions à côté de leurs modèles. L'effet de cette juxtaposition fut tel qu'il remarqua immédiatement les dissemblances entre les figures et envisagea d'emblée une erreur de ma part. Mais les références inscrites sur la roche (zone-groupe-numéro) recoupant celles sur les dessins publiés écartaient le moindre doute.

— Et pourtant, on vient de leur attribuer huit cent soixante mille francs pour passer de tels relevés au scanner ! soupira Eric Debacker malgré lui et sans se rendre compte qu'au delà de l'aveu, il me lançait aussi un avertissement.

Pour la première fois, je pris conscience du pavé que j'étais en train de jeter dans la mare en m'introduisant sur cette chasse gardée. Gardée, depuis plus de vingt ans déjà, et gardée d'autant plus jalousement qu'elle était une source intarissable de financements dont les flots se déversaient en abondance, tant au niveau national qu'au niveau régional. Au nom de l'énigme posée par le site, au nom de relevés qui n'en finissaient pas.

Une situation en somme bien assise. Et voilà que soudain des recherches indépendantes, menées sans subsides, décèlent un plan d'organisation logique au sein des gravures du mont Bego. Il y avait de quoi soulever une tempête ! Je commençais à comprendre aussi pour quelle raison aucun des préhistoriens français ayant pris part au colloque de Tende ne se risquait seul sur les sentiers du Bego.

Au terme de cette visite, on discuta de la publication. Jean Cuisenier paraissait ravi d'accueillir dans sa collection Ethnologies mon étude en herbe. (...) Aujourd'hui, je ris de ma naïveté. Croire au caractère définitif de ce projet, c'était ignorer les complicités qui soudent entre eux nombre de personnages influents. Quelque temps après, se produisit ce qui était dans la logique des choses. Dans un bel échantillon de langue de bois, l'éditeur m'exprima ses regrets... de devoir renoncer à la publication de mes nouvelles recherches.»

De toute évidence, le seigneur du Bego, en réalité quelque peu satanique, s'ingéniait à empêcher Emilia de révéler toute la richesse des gravures rupestres qui parsemaient le site, et utilisait pour cela ses relations. Encore n'étions-nous là qu'au tout début de ses intrigues. Au demeurant, le processus est banal, et nous l'avons vu au cours de notre périple chez les « chercheurs exclus » se reproduire maintes fois selon le plus classique des scénarios. On peut sans peine en retracer le schéma :

1) Un ou plusieurs mandarins parvenus au sommet de leur carrière, sommeillent sur leurs lauriers et monopolisent un filon scientifique dont ils n'exploitent que des parcelles, plus attentifs à dorénavant leur sinécure qu'à favoriser les progrès de la connaissance.

2) Un chercheur indépendant, réellement passionné de faire avancer le savoir dans son domaine de prédilection, s'évertue à déblayer les plus ingrats territoires sans ménager sa peine, voit ses efforts récompensés par de superbes découvertes et nourrit le désir de les révéler à ses contemporains pour l'enrichissement de la culture, et non sans une légitime fierté.

3) Mais voici que les mandarins, dérangés dans le paresseux confort d'une célébrité qui se fane, s'irritent et prennent ombrage du tintamarre déclenché par le trublion qui les surpasse en énergie et en talent. Alors, plutôt que lui prêter main-forte, encouragement et assistance, comme le feraient des chercheurs honnêtes et sincères, ils préfèrent s'ingénier à freiner ses élans, à multiplier les obstacles sur son chemin, à étouffer ou dénigrer autant qu'ils peuvent ces idées intempestives qu'ils ne surent avoir eux-mêmes.

Oui, scénario banal entre tous, qui jalonne malheureusement toute l'histoire des sciences, et qui fit à l'humanité plus de tort qu'on en puisse mesurer.

Certes, il arrive que le chercheur refuse de se résigner, et s'acharne à défendre ses inventions. Certains s'y sont ruinés, y ont laissé le bonheur et la vie, comme Auguste Lumière en montra de nombreux exemples (voir mon tome II). Mais parfois aussi le pionnier triomphe de l'adversité, et après des années de combat sans relâche, franchit le mur de l'opacité. La civilisation fait alors un pas en avant, un petit pas ou un grand pas, et parfois même un bond, c'est selon. Et le peuple de s'exclamer : « Ah ! c'est beau le progrès ! », sans soupçonner un instant que cent autres progrès sont tombés dans les oubliettes, qui peut-être eussent été meilleurs encore, mieux adaptés à la nature humaine et plus respectueux de la nature tout court.

Revenons au parcours d'Emilia Masson, qui n'était pas au bout de ses difficultés, mais qu'un peu de chance et le soutien de bons amis allaient aider à progresser malgré tout.

Après ce premier échec d'un projet de publication, une nouvelle opportunité s'ouvrit devant elle. Un de ses amis mis au fait des derniers travaux d'Emilia et du refus de publication des PUF, s'empressa d'en aviser un éditeur de revues scientifiques qui accepta aussitôt la proposition. Emilia nous conte ainsi la suite des événements :

« Encouragée par cette porte qui s'ouvrait toute grande, je mis une dernière main à mon texte. André Caquot, mon mentor de toujours, avait suivi toutes les phases de son élaboration

dans le même esprit de coopération que par le passé. (...) Prenant très vite conscience de l'apport que ce site protohistorique constituait pour la naissance de l'écriture comme pour l'histoire des religions, il attira l'attention de son collègue et confrère Yves Coppens sur mes recherches dans ce domaine, qui patronna ainsi mes prises de date à l'Académie des sciences. (...) Vers le mois de février 1993, mon travail était prêt. Chargée du manuscrit et des illustrations, je pris le chemin de Dijon. Louis Faton avait certes apprécié les deux, mais son ardeur fut déçue en apercevant les préfaces d'André Caquot et Yves Coppens. (...)

Ce volume se concrétisa avant même que j'eusse eu le temps de m'habituer à l'idée qu'il allait voir le jour. Et je n'en croyais pas mes yeux ! (...) Des réactions nombreuses, émanant de sources les plus variées, allaient rapidement couper court à mes interrogations. (...) Mais ce fut la réaction des lecteurs d'Archéologia qui me réserva la plus belle des surprises. N'ayant jamais travaillé dans le domaine de l'archéologie nationale, j'ignorais à quel point les Français sont sensibles à leur patrimoine. Chaque lettre était en effet une petite révélation en soi qui, au delà de l'attachement pour le site, faisait part de réflexions originales, ou encore soulevait des questions qui touchaient soit au thème du livre, soit à d'autres, susceptibles de s'y rattacher. (...)

Mais pendant que mon éditeur et moi-même goûtions l'euphorie que nous apportait cette avalanche de réactions, le Maître du Bego fourbissait ses armes. La première flèche qu'il décocha fila, je crois bien, en direction de l'éditeur. Flèche à la fois discrète et enduite d'un courroux sanglant, elle atteignit sa cible de plein fouet et commença à entamer le nuage de sérénité qui entourait Louis Faton. »

Là encore, rien que de très banal. Lorsque le chercheur dérangeant ne se laisse pas intimider, la tactique de discrédit consiste à viser l'entourage, à ceux qui lui ont fait confiance ou qui n'ont pas de préjugés contre lui, ou encore qui connaissent mal les tenants et aboutissants et sur lesquels toutes les insinuations et calomnies peuvent avoir prise. Rien de plus facile que de semer le doute dans l'esprit de l'éditeur, qui n'a pas le temps de tout vérifier, et plus encore dans celui des journalistes, disposés à croire tout ce qui est « officiel » et paré de position en vue et de notoriété. Les lecteurs de mes trois premiers tomes sont désormais au fait de ce genre de manœuvres, dont furent victimes tour à tour Solomidès, Le Ribault, Naessens,

Benveniste, Lakhovsky, Lagarde et tant d'autres. Le cas le plus exemplaire à cet égard est certainement celui du professeur Mirko Beljanski, qui, après trente ans de loyaux services à l'Institut Pasteur, fut jeté à la rue et frappé de l'étiquette infamante de «charlatan», pour avoir révélé une découverte qui ruinait la dogmatique dans laquelle s'était enfermé le patron de l'Institut à l'époque.

Emilia Masson se trouvait aux prises avec la même adversité, qui allait toutefois battre un record historique de déloyauté par l'invention pure et simple d'un faux problème de santé qui était censé la rendre incapable de procéder aux recherches dont elle se prévalait. Voici comment elle nous conte l'affaire :

« Mais c'est au site que M. X réservait les éclats de ses premières foudres en y organisant une conférence de presse au tout début de la saison 1993. Officiellement, il devait y parler des activités de son équipe et exposer les résultats obtenus. Cependant, le véritable motif de cette manifestation publique ne resta, semble-t-il, un mystère pour personne. Intrigués par la fureur du «Maître», deux jeunes journalistes, Philippe Bonhème (Alpes Magazine) et Jean-Marc Porte (Montagnes Magazine) cherchèrent à connaître mon point de vue.

— Mais vous avez l'air en pleine forme ! s'exclamèrent-ils surpris en m'apercevant à Tende.

— Oui, je crois l'être... ça vous étonne ?

Cette bonne mine me valut d'apprendre que j'avais un souffle au cœur. Les deux journalistes m'expliquèrent qu'après avoir descendu en flammes ma publication, M. X m'avait gratifiée d'un « souffle au cœur » qui m'interdisait la moindre ascension. En conséquence, mes dessins n'étaient que la copie de ceux de son équipe. Répandu partout, ce diagnostic de « souffle au cœur » est devenu depuis une plaisanterie rituelle dans la vallée. »

Nonobstant ces vilénies, Emilia ne manquait pas d'encouragements de poids. Notamment celui de Jacqueline de Romilly, captivée par les gravures du mont Bego et qui soupçonnait elle aussi l'existence d'une grotte sacrée. Elle aurait aimé accompagner Emilia sur le site, ce qui aurait évidemment fourni à notre chercheuse une caution indiscutable. Malheureusement, Jacqueline de Romilly souffrait déjà de problèmes oculaires qui ne lui permettaient pas l'ascension du Bego. Emilia fut ainsi privée d'une aide précieuse, et surtout du témoignage incontestable d'une personnalité de premier plan, qui aurait pu être présente lors de la découverte de la grotte-sanctuaire qu'elle allait faire

un peu plus tard. Mais elle fit alors la connaissance d'une préhistorienne, spécialiste de la culture campaniforme et de la première métallurgie du cuivre, avec qui elle se lia d'amitié. Celle-ci, qui connaissait fort bien les arcanes de ces milieux de la recherche parcourus d'intrigues et noyauté de positions dominantes, ne manqua pas de l'avertir des nombreux déboires qui l'attendaient.

« Pour un préhistorien et, à plus forte raison, pour une préhistorienne, me disait-elle, il est formellement déconseillé de s'aventurer sur la «chasse gardée» d'un collègue, d'autant plus déconseillé s'il est puissant. Lorsqu'on n'a pas d'appuis, toute découverte, toute publication, toute idée qui sort des sentiers battus, risquent de devenir source d'ennuis. Tout ouvrage novateur est à proscrire... »

« Tout ouvrage novateur est à proscrire. » Mon lecteur ne manquera pas de soupeser les implications d'un tel avertissement, certes d'une grande lucidité, mais qui jette une lumière crue dans les coulisses ténébreuses de la recherche scientifique. « Tout ouvrage novateur est à proscrire », si l'on ne veut pas payer très cher une telle audace. Mais qui ne comprend qu'une telle phrase sonne le glas de la science elle-même ? Comment espère-t-on faire progresser la connaissance si « tout ouvrage novateur est à proscrire » ? L'innovation n'est-elle pas le moteur même de la science ? Si l'innovation se paralyse sous prétexte qu'elle risque d'indisposer quelque sommité, quelle chance avons-nous de résoudre les immenses problèmes qui assaillent aujourd'hui l'humanité et menacent même son destin ?

Lorsque l'on évoque les tragédies qui se préparent pour tous les habitants de notre planète saturée de pollutions chimiques, j'entends des optimistes à tous crins professer que les agressions contre la nature et les hommes engendrées par la science et la technologie, la science et la technologie les résoudront elles-mêmes. Vérité toute théorique reposant sur une vision idyllique de la recherche scientifique qui ne correspond, hélas, à aucune réalité. C'est oublier qu'une armée de cloportes retranchée dans ses divers fromages protège férocement ses rentes de situation et ne voit dans la science rien d'autre qu'une cléricature pouvant apporter honneurs, prestige et retraite dorée.

Et d'ailleurs, à ces utopistes béats qui se persuadent que la Science est une sorte de Vierge Marie qui étend sur nous tous sa sollicitude protectrice, je n'aurai qu'une question à poser : Si l'innovation scientifique et technique était assurée de rencontrer partout l'accueil enthousiaste et le soutien spontané de tous ceux

qui ont à en connaître, comment expliquer les énormes dégâts accumulés par nos industries déchaînées, alors qu'il n'existe pas une seule nuisance — pas une seule, vous dis-je ! — qui n'aurait pu être tarie à la source si l'on avait pris en compte les avertissements, les études et les travaux des novateurs et des chercheurs indépendants ? Mes lecteurs ont pu le constater en lisant le chapitre précédent consacré à Viktor Schauberger. Les dramatiques pollutions des eaux que nous connaissons ne se seraient pas déclarées si n'avaient pas été jetées aux oubliettes les géniales découvertes de cet homme, qui ne séparait jamais dans son esprit le progrès de la science et le respect de la nature. Oui, d'accord, la science peut tout résoudre, mais à la condition qu'on la débarrasse des bureaucraties hiérarchisées dans lesquelles prospèrent les parasites.

Cependant, Emilia Masson poursuivait ses randonnées et ses recherches, mais elle dut bientôt se rendre à l'évidence : après les attaques orales ou écrites, on s'ingéniait à multiplier sous ses pas les entraves matérielles. Le comble fut atteint lorsque des dégradations furent commises sur les gravures répertoriées. On alla jusqu'à gratter la peinture ocre d'origine qui recouvrait certains anneaux, peinture qui, apparemment, gênait beaucoup ceux qui n'en avaient jamais parlé. Auparavant, notre pionnière avait rencontré d'étranges refus de laboratoires officiels pour l'analyse chimique de certains échantillons. « *Peu à peu, nous dit-elle, je prenais conscience du problème. Pour étouffer dans l'œuf une découverte qui visiblement dérangeait, tout un réseau de spécialistes frappait d'interdit même des opérations aussi banales qu'une analyse chimique...* »

Dotée d'une volonté de fer que rien ne pouvait abattre, Emilia Masson avait aussi la chance de pouvoir réunir autour d'elle des amis passionnés prêts à lui prêter main-forte, notamment pour des explorations qui nécessitaient parfois des escalades et des investigations physiques pour lesquelles l'aide de jeunes hommes aguerris était nécessaire. C'est notamment grâce à l'un d'eux qu'elle allait enfin pouvoir découvrir la fameuse grotte culturelle dont elle supputait l'existence. Voici comment elle nous conte l'aventure :

« *Bénéficiant en 1995 d'une autorisation réglementaire et exclusive pour le secteur de la Cime des lacs, je lui consacrais mes investigations de cette saison. Elles commencèrent vers la fin août, en collaboration avec les deux spécialistes choisis par Jean-Paul Jacob. Je retrouvais avec plaisir Hélène Barge et je*

fis la connaissance de Bruno Ancel, archéologue minier et spéléologue, passionné, lui aussi, par son métier. Nous nous sentîmes d'emblée en concordance d'idées, partageant la même curiosité pour le massif triangulaire, animés du même désir de cerner l'organisation de son ensemble culturel. Aussi motivés que nous, les deux jeunes collègues de Bruno Ancel et les deux jeunes gardes saisonniers du Mercantour, Pierre Commenville et David Le Meignen, nous ont prêté main-forte tout au long de ces explorations. »

Rien de tel que les passions partagées, les efforts solidaires d'une équipe motivée qui arpente le terrain réel à la recherche des traces concrètes imprimées par les humains d'autrefois, ces traces que l'on retrouve avec l'émotion de mains tendues par dessus les millénaires, dans un fier défi lancé aux outrages du temps. Emilia devait se sentir réconfortée, accompagnée par cette jeune troupe en quête de vérité historique, loin des calculs et des cabales...

Cependant, malgré leur patience et leur obstination, les explorateurs ne parvenaient pas à trouver le sanctuaire qu'ils cherchaient et dont l'existence ne faisait aucun doute pour Emilia. Leur première campagne ne donna pas tous les résultats escomptés. Ils revinrent trois semaines plus tard, munis d'un équipement plus important.

« *Les journées passaient. L'hiver manifesta ses premiers signes en revêtant le massif d'une couverture blanche et sonnait pour nous l'heure du départ. Mais je ne voulais pas quitter le site sans faire un dernier essai. Il fallait avoir raison de cette fichue galerie qui jouait à cache-cache avec nous. Je révélai mon hypothèse à Bruno.*

— *Pour vous faire plaisir, je vais jeter un dernier coup d'œil dans l'entonnoir, dit-il d'une voix qui laissait un peu d'espoir.*

Il monta, se glissa dans l'entonnoir et disparut. Le temps passa. Nous commençons à nous inquiéter lorsque nous entendîmes soudain sa voix. Il réapparaissait dans la grotte, son corps se dégageant progressivement de la paroi du fond, non loin des gravures.

— *Désormais, je ne me fierai plus aux configurations, mais à vos seules intuitions ! me dit-il avec un sourire. Puis il nous fit part de son travail de détective. (...)*

La galerie-cheminée n'était plus une hypothèse mais bel et bien une réalité éclairant le concept qui avait présidé à l'organisation de cet ensemble culturel. La configuration suggestive de son noyau secret apportait la pièce manquante, celle qui maté-

rialisait la symbolique universelle de toute montagne sacrée, la jonction entre le Ciel et la Terre. Son accès, parfaitement dissimulé par une « lame de roche à double fond », se situait près des motifs indiquant le caractère et le scénario du rituel qu'on y accomplissait. Il s'agissait d'un parcours initiatique caractérisé par l'ascension du couloir-cheminée qui mettait en jeu l'obscurité des Enfers et la lumière du Ciel, la mort suivie d'une résurrection. »

Une victoire importante venait donc de couronner les efforts d'Emilia et de ses compagnons. Il fallait maintenant rendre tout cela public, en espérant que les jaloux désarment. Méfiante, Emilia s'adressa à un laboratoire étranger, l'un des meilleurs, pour obtenir confirmation du caractère non naturel de la fameuse peinture ocre que d'aucuns avaient tenté de faire disparaître. L'analyse fut effectuée à l'Ecole polytechnique de Zürich par Georges Bonani, responsable de l'Institut de physique des particules. Il établit que la peinture ocre recelait des pigments minéraux montrant la présence d'aluminium, de silicium et d'oxyde de fer. Il ne faisait aucun doute que cette peinture avait bien été préparée et appliquée de main d'homme.

Très intéressé par ces résultats, Yves Coppens incita Emilia Masson à prendre date à l'Académie des sciences, ce qui fut fait. Mais une déception attendait Emilia lorsqu'elle voulut procéder à la publication d'un article.

« Comme la fois précédente, précise-t-elle, je comptais accompagner la note à l'Académie par un article plus développé et dûment illustré dans *Archéologia*. Mais l'accueil de Louis Faton ne fut plus le même. Que s'était-il produit ? La satisfaction que cet éditeur privé manifestait pour chacune de mes nouveautés semblait s'être évanouie, au point de lui faire oublier l'excellent score des ventes réalisées par mes écrits.

Quelle qu'ait été la raison de ce revirement, il me laissa sur une sensation d'entrave. Injuste et pesante car elle faisait peser de sérieux doutes sur le devenir de tous ces chercheurs français qui tenteraient en vain de faire connaître le fruit de leurs travaux. Qui se condamnent ainsi à devenir des parias, car ces fruits, fraîchement cueillis à l'arbre de la science ont une saveur amère pour certains mandarins. Il me fallait agir avant d'être enlisée, avant que la nasse ne se refermât définitivement sur moi.

Pour m'exprimer comme je le souhaitais, au moment où je le souhaitais, je décidai d'éditer mes textes moi-même. Grâce au soutien de mes lecteurs et de mes compagnons du Bego, je

créai une association. Son but serait d'étudier notre passé, d'explorer les richesses de notre patrimoine, de publier les études qui lui sont consacrées. L'article primitivement destiné à *Archéologia* inaugurerait cette activité éditoriale. »

Elle créa donc l'Association *À la recherche de notre passé*, afin que puissent soutenir ses travaux tous ceux qui en avaient ressenti l'immense intérêt historique. L'Association publia en 1996 le livre *Vallée des Merveilles, un sanctuaire dévoilé*, dans lequel elle révélait les preuves indiscutables de l'existence dans la vallée d'un très ancien site religieux.

Cette fois, c'en était fait : Emilia Masson avait volontairement rejoint la destinée des « savants maudits ». Car le choix est draconien : ou le chercheur s'efforce de demeurer dans le giron de la science officielle, et il ne peut plus s'exprimer librement car il doit passer sous les fourches caudines des seigneurs féodaux qui le tiennent sous tutelle et le marginaliseront peu à peu s'il prétend suivre sa propre route. Il devient alors un « paria », comme Emilia vient de nous l'expliquer, et ses chances de voir ses travaux publiés s'amenuiseront sans cesse, voire se tariront complètement. Ou bien il se rebelle et prend le large pour sauvegarder sa liberté d'action et son indépendance d'esprit, se mettant en peine de publier lui-même les résultats de ses recherches afin qu'on ne puisse les occulter. Mais alors il perd le contact avec une grande partie du public et ses adversaires auront beau jeu d'ironiser sur ses écrits puisqu'il ne trouve pas d'éditeur. Le mépris savamment répandu sur « l'édition à compte d'auteur » sera utilisé pour nuire à sa réputation. Car s'il est vrai que cette forme de publication permet à tous les incompetents de publier n'importe quoi, il ne faut pas oublier que les plus grands auteurs, découvreurs et créateurs dans toutes les disciplines, ont dû presque tous y avoir recours, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de toucher le public si les intermédiaires naturels que sont les éditeurs se dérobent, soit par manque de jugement, soit parce que les hobereaux de la culture les ont désinformés ou intimidés.

« Des chercheurs qui cherchent, on en trouve. Mais des chercheurs qui trouvent, on en cherche », avait déclaré un jour Charles de Gaulle en Conseil des ministres, et j'ai mis cette phrase en exergue de mon premier tome. Emilia Masson la reprend à son tour et commente :

« Mais ni un homme perspicace et imaginatif comme l'était Charles de Gaulle, ni les nombreux enquêteurs qui avaient fait leur la formule incisive du général en se penchant sur les malaises de la recherche française, ne se sont préoccupés du sort de ceux qui innovent. Ils y auraient pourtant déterré les racines du mal qui ronge notre recherche, les raisons de sa claudication, de ses gâchis, l'explication à la fuite de ses cerveaux. Ils auraient compris que les médiocrates qui tiennent les rênes du CNRS contribuent à son déclin en écrasant d'un côté ceux qui risquent de leur faire de l'ombre, en favorisant de l'autre des personnages insignifiants dont la compétence scientifique réelle est sujette à caution. »

Il y avait encore beaucoup à découvrir sur le mont Bego et Emilia et son équipe s'y employèrent. Mais ils furent alors atterrés de constater que des dégradations, plus graves encore que l'effacement de la peinture ocre, avaient été perpétrées. On s'employait visiblement à « faire le ménage » afin d'ôter toute crédibilité aux comptes rendus d'Emilia Masson. Autrement dit, de la calomnie et du trafic d'influence, on passait au crime pur et simple. Car comment qualifier autrement une destruction de vestiges historiques millénaires, dans le seul but de porter tort au découvertes d'une scientifique ?

Un sculpteur de Nice, membre fondateur du Groupe d'Etudes du Bego en 1970, très intéressé par les publications d'Emilia, avait manifesté le désir de faire sa connaissance. Révoltée par les dégradations et ne sachant trop comment réagir, Emilia répondit à cette invitation et demanda l'avis du sculpteur. Celui-ci, également indigné par ces actes inqualifiables, conseilla à Emilia de porter plainte contre X pour « dégradations volontaires de vestiges archéologiques ». Elle suivit le conseil et se rendit le 9 septembre 1996 à la gendarmerie de Tende pour déposer sa plainte. Ici eut lieu un dialogue qui vaut son pesant de roches gravées :

« Une plainte contre X ? me demanda l'un des gendarmes en toute bonne foi. Pourtant, l'identité des vandales n'est un secret pour personne.

— Certes, mais on n'a pas de preuves ! »

Pas de preuves, peut-être, mais la connaissance des faits et de leurs auteurs par de nombreuses personnes laisse augurer qu'il sera de plus en plus difficile d'étouffer le scandale.

Quoi qu'il en soit, une expertise des vestiges devait avoir lieu peu après. Elle se déroula sous la forme d'une véritable

farce dont l'unique but était de réduire à néant les conclusions d'Emilia. Certains de ceux qui devaient y participer se déroberent sous divers prétextes et les présents, fort mal à l'aise, étaient à l'évidence des mercenaires aux ordres. Je vous fais grâce des péripéties de cette pseudo-expertise et de sa publication rocambolesque. Vous en trouverez tous les détails dans le livre d'Emilia Masson *Vallée des Merveilles, Cimes et Abîmes d'une recherche* et vous pourrez mesurer à quel degré de bassesse peuvent atteindre des personnes d'apparence honorable mais complètement esclaves d'une hiérarchie frelatée.

Au milieu de ces trahisons, survenait parfois un réconfort imprévu. Une personne bienveillante alerta ainsi Emilia :

« Madame Masson, me dit-elle en se manifestant un jour par téléphone, je ne vous connais pas, mais je tiens à vous aider, car dans ma vie j'ai toujours défendu les causes justes. Le poste que j'occupe me permet de suivre en direct la cabale qu'on est en train de monter contre vous. Etant donné ma longue expérience, je pourrai aussi vous guider à travers les méandres de l'administration car vous risquez d'en avoir besoin. Sachez à présent que le rapport d'expertise est arrivé à la DRAC et que vous devez le demander avec insistance à Gutherz. Sinon, il est à craindre qu'on ne vous le communique pas spontanément, car ce texte présente des anomalies. »

Hélas, dans ce genre d'affaire, les soutiens demeurent exceptionnels et c'est le plus souvent la lâcheté qui prévaut. On vit donc se dérouler toutes les péripéties habituelles, selon une chronologie bien connue de tous ceux qui ont eu à étudier de tels conflits mettant aux prises un mandarin et un chercheur authentique. La recette en est si éprouvée qu'il est possible d'en retracer la chronologie consacrée :

a) Premier temps : Le mandarin s'efforce tout d'abord de soumettre le novateur et de le faire rentrer dans le rang. Si la manœuvre réussit, le mandarin prendra soin de s'approprier toutes les innovations et de s'en prévaloir, ne laissant que des miettes à son « dévoué collaborateur et disciple ».

b) Deuxième temps : Si le novateur se rebelle et s'obstine en toute indépendance à défendre ses œuvres, dont la mise en lumière suffit à montrer les erreurs et les négligences du mandarin, celui-ci va tout faire pour le discréditer, dénier toute valeur à ses travaux et tenter par tous les moyens, jusqu'aux plus malhonnêtes, de les occulter.

c) Troisième temps : Si le novateur est doté d'une belle force de caractère, ne lâche pas prise et parvient malgré tout à

faire connaître ses vérités et à se rallier quelques bonnes volontés, alors le mandarin modifie sa tactique et, sans cesser d'utiliser son influence pour barrer partout où il le peut celui qu'il considère désormais comme un ennemi personnel, il va insensiblement modifier sa position scientifique en y intégrant par petites touches les idées nouvelles comme si elles étaient de son cru, jusqu'à pouvoir un jour s'écrier à la cantonnade : « Il n'a rien inventé; je l'ai toujours dit ».

Ce scénario sans faille s'est déroulé des centaines de fois dans l'histoire des sciences, mais son expression la plus célèbre fut certainement le conflit qui opposa Louis Pasteur à Antoine Béchamp (duel que j'ai exposé dans le second chapitre de mon premier tome). Béchamp démontra devant l'Académie des sciences les erreurs de Pasteur. Celui-ci fit tout pour le discréditer et finalement le plagia sans vergogne, adoptant ses découvertes comme si elles étaient les siennes.

Il était donc prévisible qu'Emilia Masson soit victime du même processus, qui semble se dérouler dans le monde de la recherche avec la même fatalité qu'une réaction chimique. Elle nous en donne le récit :

« Pendant que je me battais et débattais sur ces divers fronts, de son côté, M. X évoluait... dans le sens de mes exégèses. Tout en continuant à les discréditer inlassablement, il les « adoptait » subrepticement, enrichissait son vocabulaire de mes expressions et, pour finir, les faisait siennes. (...) C'est dans le chapitre de mon livre qui retrace l'évolution de l'écriture pour y situer les gravures du Bego que X. trouva le filon à exploiter et chercha, pour cette raison sans doute, à s'afficher comme un spécialiste de l'histoire de l'écriture. (...) Il entreprit d'organiser des colloques sur l'écriture et à discourir sur le sujet dans la presse. C'est ainsi qu'il livra ses confidences à Nice-Matin (4 septembre 1999). Posant pour la postérité devant la même gravure immuable, celle du « Sorcier », il annonçait que « l'homme du Bego inventait l'écriture » non sans reconnaître que lui-même « avait mis trente ans à apprendre à lire la pierre mais qu'il était persuadé aujourd'hui que les gravures de la vallée des Merveilles sont l'ébauche d'une proto-écriture, contemporaine des hiéroglyphes égyptiens et de l'écriture cunéiforme de Sumer. » Je pris soin d'informer le journaliste que ces déclarations reproduisaient quasiment mot à mot des propos de mon livre. Ma lettre demeura sans réponse. »

Parbleu ! Qu'aurait pu répondre le journaliste désinformé ? Il n'avait fait qu'enregistrer les propos d'un personnage officiel

haut placé dans la hiérarchie. Tout au plus peut-on espérer qu'il aura retenu la leçon et sera plus circonspect à l'avenir.

Entretemps, Emilia a été privée de son autorisation de recherches sur le site du mont Bego et elle va se morfondre durant quatre années, mise dans l'impossibilité de poursuivre ses travaux, mais non sans continuer à se battre pour faire admettre la véracité de ses conclusions.

Avant de clore ce volume, j'ai demandé à Emilia si la situation évoluait favorablement. Elle m'a répondu en me transmettant deux copies de lettres fort édifiantes que je sou mets ci-dessous à mes lecteurs afin qu'ils jugent par eux-mêmes. La première est adressée par Emilia Masson à un sous-préfet :

« Le 9 septembre 2009

Monsieur le Sous-préfet,

A l'occasion de la fête de Tende, en juillet dernier, j'ai eu le plaisir de vous rencontrer et d'évoquer avec vous mes recherches sur le site protohistorique du mont Bego ainsi que des difficultés auxquelles elles se heurtent. Ceci en particulier pour les objets lithiques conservés voici déjà plusieurs années à la mairie de Tende en attendant qu'un responsable du ministère de la Culture (DRAC) veuille bien se déplacer pour les répertorier, voire les authentifier. Malgré les appels incessants de M. le Maire de Tende, cette situation pour le moins absurde se prolonge. Et, c'est notre patrimoine qui en pâtit au premier chef. Vous m'aviez laissé entendre alors que vous tâcheriez de « débloquer cette situation » et que vous prendriez contact avec M. le Maire de Tende à ce sujet. Mais qu'en est-il depuis ?

En ce qui concerne le discours de Nicolas Sarkozy sur le caractère "infantilisant et paralysant" du système de recherche "à la française", il se trouve toujours sur Google (« Nicolas Sarkozy et la recherche française »).

Je vous prie de trouver ici, Monsieur le Sous-préfet, mes salutations les meilleures.

Emilia MASSON

(Copie à Monsieur le Maire de Tende)

La seconde lettre donne une petite idée des pressions ou de la désinformation que peuvent subir certains journalistes en théorie indépendants :

Le 9 septembre 2009

Madame,

1) *Le 23 juillet dernier, M. le Maire de Tende a pris contact avec vous (AFP Nice) et vous a fait parvenir par courrier électronique une dépêche accompagnée de nombreuses photographies illustrant mes dernières découvertes réalisées sur le site protohistorique de la Vallée des Merveilles. Site dont M. le Maire de Tende est le propriétaire légal.*

2) *Visiblement intéressée par ces documents vous avez — dès leur réception — repris contact avec M. le Maire de Tende qui vous a demandé de divulguer la nouvelle dès que possible " afin que madame Masson ne soit pas pillée une nouvelle fois ".*

3) *Vous avez annoncé alors un nouvel appel plus tard dans la journée ainsi qu'une prise de contact avec " la chercheuse ". Dans ce but vous demandiez mes coordonnées.*

4) *Or, ces appels annoncés n'ont jamais eu lieu. Plus surprenant : vous avez plongé dans un mutisme, voire isolement, vous rendant désormais inaccessible.*

5) *Les appels téléphoniques de M. le Maire de Tende ainsi que les miens sont restés sans succès. Vos collègues vous déclaraient " occupée " ou " absente ".*

6) *Plus tard, on vous disait en vacances en précisant que votre non-réponse signifiait que vous ne jugiez pas la nouvelle digne d'être divulguée.*

7) *Lors de mon dernier appel à l'AFP Nice on m'a appris votre " mutation " à l'AFP Paris où il faut désormais vous écrire. Quant à la dépêche de M. le Maire de Tende, m'a-t-on précisé, vous ne la jugiez point digne d'être divulguée.*

Il est certes de votre droit de changer d'avis et de porter des jugements même sans avoir pris le soin de procéder aux vérifications préalables. Mais votre façon d'agir est pour le moins surprenante : la politesse élémentaire ainsi que les égards que l'on doit à un élu exigeaient une réponse et, le cas échéant, une explication des raisons pour lesquelles vous condamnerez cette découverte.

Quant à moi, instruite par l'expérience, j'ai déposé dès le 24 juillet le dossier qui vous a été envoyé le 23 juillet à l'AFP Nice chez un huissier parisien en faisant état de cet envoi.

Si vous contestez les faits exposés ci-dessus, je vous saurai gré de me le faire savoir. Dans le cas contraire, on pourra considérer que vous les approuvez.

Avec mes salutations les meilleures.

Emilia MASSON

(Copie à M. le Maire de Tende)

Ces courriers montrent bien à quelles manœuvres dilatoires et à quel mur de silence se heurtent les « savants maudits », et nous révèlent en même temps la force tranquille et l'inébranlable détermination dont ils doivent faire preuve et dont, fort heureusement, notre amie archéologue n'est pas dépourvue.

En 2008, Emilia Masson remporta dans sa lutte un certain succès avec un film édité en DVD, dans lequel elle entraîne le spectateur sur le chemin des gravures et les lui révèle une à une, les soulignant de ses belles mains bronzées appliquées sur la roche.

Le film, dédié à la mémoire de André Caquot et Loïc Le Ribault, est superbe. Il met parfaitement en relief les magnifiques paysages de la Vallée des Merveilles et la grandiose solennité du site, confirmant les intuitions d'Emilia. Les gravures sont remarquablement mises en valeur par l'utilisation judicieuse des éclairages naturels et leur valeur historique ne fait pas le moindre doute. Il a fait l'objet d'une projection publique à la mairie de Tende et enthousiasmé ses spectateurs. Il sera vraiment difficile d'effacer Emilia Masson.

ANDRÉ BERTHIER
(1907-2000)

Puisque nous venons d'entrer avec Emilia Masson dans le domaine de l'archéologie, où le public ne s'attend guère à trouver des « savants maudits », demeurons encore un peu dans cette discipline peu controversée, afin d'examiner si l'obscurantisme et la désinformation n'y sévissent pas tout autant qu'ailleurs.

Le cas d'André Berthier me semble à cet égard exemplaire, car non seulement il nous révèle un chercheur talentueux d'une persévérance admirable, mais il dévoile en outre une des plus extraordinaires escroqueries intellectuelles implantées au cœur de l'Histoire de France. Une escroquerie qui se perpétue depuis des décennies sans que nul parvienne à l'ébranler si peu que ce soit, comme si elle était coulée dans le bronze d'une statue. André Berthier aura épuisé sa vie à la dénoncer, accumulant sans relâche toutes les preuves nécessaires, mais il se heurtera toujours aux murs granitiques d'une forteresse imprenable, celle des cloportes fonctionnarisés qui sont censés enrichir le patrimoine national et préserver son authenticité, mais dont le respect de la vérité est le moindre des soucis.

André Berthier est né le 18 mars 1907, à Beaumont-sur-Oise (Val d'Oise). Très tôt passionné par l'Histoire et surtout par ses racines concrètes que sont les traces laissées dans le sol par les civilisations disparues, il entre en 1925 à l'École des chartes et obtient en 1931 son diplôme d'archiviste paléographe. Il est nommé en 1932, à l'âge de 25 ans, directeur du musée Gustave Mercier et de la circonscription archéologique de Constantine, en Algérie. Il se consacre dès 1933 à des fouilles en Numidie centrale sur des basiliques paléochrétiennes.

Mais les premiers pas de sa belle vocation seront interrompus, comme ceux de bien des jeunes gens de son âge, par la

Seconde Guerre mondiale, et il est mobilisé en 1939 dans la 87^e division d'infanterie algérienne, dont il intègre l'artillerie comme brigadier. Il participe en 1940 à la campagne de France, qui lui vaut une citation au combat de l'Ailette. Démobilisé le 15 août 1941, il retourne en Algérie, où il peut à nouveau satisfaire sa passion d'archéologue en dirigeant les fouilles de Tiddis.

Mais André Berthier aime trop son pays pour demeurer « planqué » en spectateur de la guerre. Si captivantes soient-elles, les fouilles attendront. Il faut d'abord écraser les nazis. Et il s'engage en 1943 dans le 4^e régiment de spahis marocains, à Marrakech. Il participe en 1944 à la campagne d'Italie et il est grièvement blessé lors des combats particulièrement meurtriers du Garigliano.

Il retrouve l'Algérie en 1947 et il y accomplira douze ans de mandat comme maire-adjoint, chargé des affaires culturelles. C'est en 1950 qu'il découvre et fouille le sanctuaire punique d'El-Hofra, au sud de Constantine.

En 1951, il est chargé de cours d'Histoire du droit et des institutions à l'Institut d'études juridiques de Constantine. Mais l'archéologie demeure sa passion essentielle et, en 1953, il fouille le chantier de Mechta-el-Arbi. Sa réputation ne cesse de s'étendre et il est nommé en 1954 directeur des archives de l'Est algérien. Il sera élu quatre ans plus tard membre correspondant de l'Académie de Marseille et l'année 1959 le verra diriger les fouilles de la Kalaa des Beni Hammad, au sud du massif du Hodna.

C'est alors que l'infatigable André Berthier va enfourcher le « dada » qui sera l'œuvre ultime de sa vie et c'est en 1960 qu'il commence sa recherche de la véritable Alésia par la méthode du portrait-robot. Élu en 1961 membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles lettres, à l'Institut de France, il n'en poursuit pas moins son activité en Algérie, et lorsque l'indépendance algérienne survient, en 1962, André Berthier est maintenu dans toutes ses fonctions, avec les mêmes activités, dans le cadre de la Coopération. Parallèlement, il poursuit son enseignement à la Faculté de droit de l'université de Constantine, et, ce jusqu'en 1973.

Mais, dès 1964, André Malraux l'a envoyé dans le Haut-Jura, sur le site de Syam Chaux-des-Crotenay, avec pour mission, selon ses propres termes « *de partir à la recherche de notre premier champ de bataille national* ».

Lorsqu'il rentre en France, en 1973, il est nommé à Paris conservateur en chef aux Archives nationales et il est admis à la

retraite en 1978. Toutefois, pour des hommes de cette trempe, le mot « retraite » n'a pas de sens. Ou plutôt si, il en a un et c'est « liberté ». Liberté de pouvoir enfin consacrer toute son énergie à une œuvre de grande ampleur qui sera le couronnement d'une vocation. Chacun de nous ici-haut devrait nourrir le sentiment profond d'avoir quelque chose d'essentiel à accomplir, quelque chose qui soit à la fois le creuset de notre épanouissement et notre contribution personnelle à une civilisation qui nous a beaucoup donné. Nos ancêtres ont semé. Nous avons moissonné. Mais nous devons semer à notre tour pour les générations futures. Qui sait d'ailleurs si nous ne serons pas encore présents, d'une façon ou d'une autre, au milieu des moissonneurs de l'avenir ? Nul n'a mieux exprimé ce sentiment d'une permanence de l'âme qui transcende les générations charnelles que Carl Gustav Jung, écrivant dans son autobiographie :

« Ma vie vécue m'était souvent apparue comme une histoire sans commencement ni fin. J'avais le sentiment d'être un péri-scope historique, un fragment auquel manquait ce qui précède et ce qui suit. Je pourrais très bien me représenter que j'aurais vécu dans des siècles antérieurs et m'y serais heurté à des questions auxquelles je ne pouvais pas encore répondre, qu'il fallait que je naisse à nouveau parce que je n'avais pas accompli la tâche à moi imposée. »

En rédigeant ces lignes, Jung était-il conscient qu'il exprimait exactement la philosophie des druides de la Gaule antique, cette philosophie qui allait périr dans les murs d'Alésia sous les assauts du matérialisme romain triomphant ? Cette philosophie qui allait manquer tragiquement à l'évolution de la France et de l'Europe durant vingt siècles et que nous devrions ressusciter aujourd'hui, afin de redonner aux Européens la conscience de leur destinée et de sa grandeur.

J'ignore si André Berthier avait fait sienne cette haute conception de la pérennité spirituelle des œuvres humaines, mais je ne serais pas surpris que ce soit le cas, car je ne saurais imaginer qu'un homme aussi déterminé à rendre sa juste place géographique à la forteresse gauloise où nos aïeux périrent pour défendre leur liberté n'ait pas étudié tout ce que nous pouvons savoir de l'ancienne civilisation des Gaules et ne se soit pas senti, par delà les siècles, en affinité avec l'éthique grandiose de leurs sages.

Quoi qu'il en soit, notre chercheur-fouilleur émérite crée en 1980 l'Association Lemme Et Saine d'Intérêt Archéologique (A.L.E.S.I.A. - la Saine et la Lemme sont des affluents de l'Ain)

et présente en 1984 la « *Méthode du Portrait-robot dans la recherche d'Alésia* », à la Faculté des lettres de l'université de Bourgogne, lors du 109^e Congrès national des sociétés savantes à Dijon.

Cette formule de « portrait-robot » employée en archéologie peut évidemment étonner le lecteur, habitué à l'entendre plus souvent au cours des enquêtes criminelles. Mais, somme toute, une recherche archéologique ne manque pas de points communs avec une enquête policière. Si, dans la première, les corps des victimes ont disparu, il ne s'agit pas moins de retrouver la « scène du crime » d'après tous les indices qu'il est encore possible de déceler. Et voici comment André Berthier eut l'idée de procéder : N'ayant pas retrouvé à Alise-Sainte-Reine la configuration des lieux décrits par Jules César dans son livre *La guerre des Gaules*, il eut recours à une méthode originale pour découvrir le vrai site. Il établit d'après le texte de César un véritable portrait-robot du site de la célèbre bataille et le « promena » sur la carte de France jusqu'à ce qu'il découvre la topographie qui lui était conforme. Après quoi, fort de sa longue expérience d'archéologue, il se mit en peine d'explorer le site et eut la joie d'y découvrir, non seulement l'exacte topographie des lieux, mais aussi les ruines des fortifications romaines du siège d'Alésia.

Sans doute croyait-il que les pouvoirs publics allaient alors décider de lancer de nouvelles fouilles à Chaux-des-Crotenay, afin de rectifier l'erreur commise par les officiels sous le Second Empire. C'était compter sans les parasites de ministère claquemurés dans leurs routines et qui veulent surtout que rien ne vienne déranger leur petit confort au sein des « vérités établies ».

N'allons pas croire pour autant que Berthier se comporta comme un trublion, un franc-tireur furieux et agressif, comme il arrive souvent à des « savants maudits » indignés que la communauté scientifique ne rende pas immédiatement justice à leurs travaux et n'accepte pas d'emblée une vérité « bouleversante ». Toute la formation de Berthier ainsi que le déroulement de sa carrière au sein des services les plus officiels ne le prédisposaient pas à un tel comportement. Et c'est au contraire une stratégie des plus orthodoxes qu'il adopta, avec une très grande habileté « politique ».

Au sein de la très sérieuse association qu'il créa dans l'espoir de parvenir à faire reconnaître sa découverte, et qui publia une revue ayant pour titre *Les Annales d'Alésia*, il recruta

un « Comité de lecture » constitué de quinze personnalités prestigieuses que personne ne pouvait s'autoriser à traiter de « fantaisistes ».

Qu'on en juge par cette liste alphabétique de leurs noms et références :

M. Jean-Philippe Bidault,
Ancien élève de l'Ecole normale supérieure
Journaliste

M. Edmond Brocard,
Architecte des bâtiments de France de Savoie

M. Pierre Charpin,
Agrégé de lettres,
Professeur au CES Mathurin-Régnier de Chartres

Melle Françoise Gaudrat,
Professeur agrégé de lettres à la Maison d'Education
de la Légion d'Honneur de Saint-Denis

Contre-Amiral Yves Goupil

M. Pierre Justinard,
Conseiller des Affaires étrangères

Melle Martine LANGLADE,
Ancienne élève de l'Ecole normale supérieure et de
l'Ecole nationale d'administration
Auditeur au Conseil d'Etat

Melle Arlette Leconte,
Professeur agrégé de lettres au lycée Jean-Baptiste Corot
de Savigny-sur-Orge

Melle Joëlle Le Morzellec,
Maître-assistant à la Faculté de droit de
l'université Jean Moulin de Lyon

Général de Brigade aérienne Denis Letty

M. Yves Monnier, *Agrégé de géographie*
Maître-assistant à l'université de Créteil

Mme Isabelle de Montpezat,
Historienne

M. Pierre Noaro
Professeur agrégé d'italien

Melle Danièle Porte,
Agrégée de lettres - Maître-assistant en Sorbonne

Général de brigade Henri Salaün

Mme Elisabeth Soppelsa,
*Professeur agrégé d'histoire et de géographie
au lycée Jeanson de Sailly de Paris*

On conviendra que ce Comité de lecture avait de quoi impressionner le public, mais surtout de mettre les détracteurs d'André Berthier en situation inconfortable, s'ils avaient voulu s'aventurer à le tourner en ridicule, ce dont ils ne se seraient certainement pas privés s'il n'avait pas pris la précaution de s'en-tourer d'un aréopage en béton armé.

De surcroît, l'avant-propos de ce premier numéro des *Annales d'Alésia* est un véritable chef-d'œuvre de littérature diplomatique comme j'ai eu rarement l'occasion d'en savourer. Mon amour immodéré de la langue française m'a conduit à goûter ce texte avec ravissement. Aussi ne résisterai-je pas au plaisir de vous en communiquer la teneur, en souhaitant qu'il vous apporte les mêmes joies de l'esprit qu'il m'a procurées, si vous prenez soin de le lire au second degré. Il ne porte malheureusement pas d'autre signature que *Les Annales d'Alésia* et j'ignore donc lequel des membres du Comité de lecture a concocté ce morceau d'anthologie qui mériterait sans conteste un Grand Prix de l'Académie française. Le voici *in extenso*, pour dégustation :

« *Lorsqu'en 1962, depuis le musée de Constantine dont il était alors le conservateur, André Berthier avança l'idée de faire table rase du passé et de reprendre la recherche du site d'Alésia sur la base d'un appareil critique précis et rigoureux, sans doute avait-il sous-estimé grandement l'ampleur et la complexité de la tâche qu'il s'assignait ainsi.*

Par tradition, par prudence aussi, la communauté archéologique française pouvait difficilement accepter un « aggiornamento » aussi soudain. Et c'est très légitimement qu'elle mar-

qua une vive réticence à remettre en cause, au bénéfice douteux d'une querelle centenaire, apparemment stérile et somme toute seconde, une certitude raisonnable fondée sur des témoignages archéologiques tangibles, et dont le mérite premier était d'assurer à la communauté scientifique l'unité et la sérénité nécessaires à la recherche des enseignements du passé. En prétendant aborder ainsi de front le problème de la localisation d'Alésia, André Berthier ne commettait-il pas l'imprudence extrême de relancer une vaine polémique, de porter atteinte à des équilibres universitaires délicats, de ternir, par contrecoup, sa propre réputation d'archéologue compétent et sérieux, pour un résultat finalement fragile, aléatoire et discutable ?

Les difficultés d'ordre méthodologique n'étaient pas moindres. D'une part, était-il scientifiquement acceptable de subordonner la recherche archéologique aux seules conclusions d'une analyse littéraire ? D'autre part, en s'enfermant ainsi dans un cadre théorique aussi rigide, le chercheur ne courait-il pas le danger de faire dire au terrain plus, voire tout autre chose que ce que ce dernier se contenterait de révéler ? Une interprétation par trop systématique des vestiges du sol ne risquait-elle pas de fausser à jamais le fragile témoignage des siècles passés et de vider de tout sens les éléments objectifs mis en lumière par la recherche ?

En un mot, pour l'Université comme pour André Berthier, l'enjeu, c'est-à-dire la localisation géographique d'un affrontement militaire vieux de vingt siècles, justifiait-il par avance les aléas nombreux d'une telle aventure ?

Force est de reconnaître aujourd'hui qu'en vingt ans, le débat souvent tumultueux engagé autour de ces questions au sein de la communauté archéologique française serait sans doute demeuré encore longtemps ouvert, si, tel le Lion de la Fable, le site exceptionnel révélé par l'analyse méthodique du texte de César ne l'avait de lui-même tranché.

Il existe, comme aimait à le rappeler Bonaparte, des « faits séditieux ». Et sans doute l'éperon barré de Chaux-des-Crotenay appartient-il à cette catégorie particulière : jusqu'au milieu des années soixante, cette proue monumentale avait échappé à la perspicacité des archéologues, et sans l'intuition et l'opiniâtreté du conservateur de Constantine, seuls les géologues continueraient aujourd'hui de faire du complexe « faisceau de Syam » leur sujet privilégié d'investigation et d'étude.

Car l'immense chance de la recherche entreprise, et qui l'élève d'emblée au-dessus des partis pris et de la querelle

centenaire des érudits locaux, est précisément d'avoir restitué au patrimoine historique national un site archéologique majeur effacé depuis des siècles de la mémoire des hommes. Et comment ne pas saluer ici l'admirable prescience d'André Malraux qui, en autorisant dès 1964 la recherche sur le terrain, avait eu l'intuition, le premier, que cet éperon sacré, venu du fond des âges, pourrait, enfin, expliquer la première page de notre histoire nationale et lui restituer son incommensurable dignité.

La Chaux-des-Crotenay fut-elle donc l'antique oppidum des Mandubiens ? En présentant pour la première fois dans leur totalité les rapports rédigés depuis vingt ans par André Berthier, ce tome premier des Annales apporte au dossier — déjà fourni sur le plan de la critique historique et militaire — les premiers éléments d'une réponse archéologique solide qui jusqu'à présent lui faisait défaut.

Mais ce site immense de plus de deux mille hectares est loin d'avoir livré tous ses secrets. La recherche archéologique n'y fait que débiter et sera, à l'évidence, œuvre de longue haleine. Les recherches des années récentes ont seulement permis de mieux cerner la physionomie d'ensemble du site et de dégager des hypothèses de travail qui serviront de trame aux recherches ainsi qu'à la réflexion d'ensemble des années prochaines.

Sur le plan archéologique, toute conclusion définitive serait donc, à ce stade, grandement prématurée. Tout au plus peut-on noter la convergence unique, troublante, des textes anciens et des premiers témoins archéologiques, présents là même où la théorie les annonçait, la découverte inattendue d'un système culturel et urbain protohistorique complet et structuré, et la conformité des données géographiques et topographiques aux exigences de l'art militaire. De ce faisceau de résultats naît seulement la conclusion provisoire de la très grande probabilité de se trouver effectivement devant l'Alésia du siège césarien.

Aller au-delà, en l'état actuel de la recherche archéologique, demeure affaire d'intime conviction. Conviction néanmoins ancrée et sereine que le site jurassien est sur le point de recouvrer sa signification historique et militaire, et plus encore son unique et émouvante valeur humaine et spirituelle. La France avait Reims, Chartres et Verdun. Il lui manquait le témoin le plus ancien et le plus vénérable de son unité historique et morale. Voici qu'à son tour enfin, après Bibracte, après Gergovie, émerge de vingt siècles d'exécration et d'oubli l'antique métropole de la Gaule, forteresse formidable au pied de

laquelle les légions de Rome échappèrent de peu à un anéantissement sans gloire.»

Les Annales d'Alésia

Voici donc un texte de fer dans une enveloppe de velours. Le génial rédacteur (ou la géniale rédactrice) de cet avant-propos n'a rien cédé des certitudes d'André Berthier, mais les a enrobées fort habilement d'un glaçage pâtissier au sirop d'orgeat apte à calmer les aigreurs et les grincements de dents des adversaires inéluctables de cette audacieuse entreprise. Il leur a trouvé par avance toutes les excuses possibles, habillant flatteusement leur attitude réactionnaire des vêtements les plus seyants, de sorte qu'ils puissent aborder la lecture de ces *Annales* sans se sentir agressés, et qu'ils puissent même condescendre à leur accorder quelque intérêt, dès lors que leur scepticisme prévisible a été justifié par les nobles scrupules scientifiques dont on les crédite.

Ces pages devraient sans aucun doute être intégrées dans les manuels de *Sciences Po* utilisés pour la formation de nos futurs diplomates et citées comme un modèle de discours subtilement manipulateur. Si tous les ambassadeurs, négociateurs et médiateurs du monde étaient capables d'une telle habileté en technique d'endormissement des ennemis potentiels, il y aurait sans doute beaucoup moins de guerres sur notre planète.

Je dois avouer qu'en ce qui me concerne, je serais dans l'incapacité d'assouplir ainsi mon langage et de me priver de dire qu'un chat est un chat, et plus encore de ne pas manifester mon indignation devant le comportement déshonnête des cloportes de tout acabit. Et si j'avais eu en charge la rédaction de cet avant-propos, voici à peu près comment je l'aurais tourné, du moins dans sa première partie, que je vous propose dans le seul but de vous amuser un peu :

« Lorsqu'en 1962 André Berthier avança l'idée de faire table rase du passé et de reprendre la recherche du site d'Alésia sur la base d'un appareil critique précis et rigoureux, sans doute avait-il sous-estimé grandement la levée de boucliers qu'il allait susciter chez les sentinelles obstinées de l'erreur nourricière.

Par esprit de routine, par vanité aussi, la communauté archéologique française ne pouvait que rejeter sèchement un « aggiornamento » aussi soudain et qui la vouait au ridicule. Et c'est très lâchement qu'elle marqua une réticence absolue à

remettre en cause, au bénéfice d'une recherche honnête de la vérité historique, une certitude fondée sur des approximations archéologiques dénuées de tout fondement sérieux, mais dont le mérite premier était d'assurer à la communauté scientifique fonctionnarisée, et principalement aux érudits locaux campés à vie sur quelques vieux cailloux sans prestige réel, les avantages d'une sinécure sans risques et d'une rente de situation visant à maintenir en l'état les affabulations des mauvais conseillers de Napoléon III. En prétendant aborder ainsi de front le problème de la localisation d'Alésia, André Berthier ne commettait-il pas l'imprudencence extrême de bouleverser des équilibres universitaires enracinés dans une paresse intellectuelle autosatisfaite nourrie aux frais du contribuable, et d'attirer du même coup sur sa propre réputation d'archéologue compétent les foudres de la cohorte des conformistes pantouflards, pour un résultat finalement fragile, sans cesse contesté et critiqué par les cyniques profiteurs du statu quo ?...

...etc, etc. Je vous fais grâce du reste de ma parodie. Je vous en ai dit suffisamment pour que vous mesuriez le contraste entre gant de fer et gant de velours.

Eh bien ! allez-vous me dire, heureusement que vous n'étiez pas chargé de cette présentation des *Annales d'Alésia*, car vous auriez exposé le pauvre Berthier à la colère et à la vindicte sans rémission de ses interlocuteurs et auriez voué son entreprise à l'échec le plus complet. Sans doute. Mais que croyez-vous qu'obtinrent les prouesses diplomatiques déployées par l'auteur réel de l'avant-propos ? Strictement rien !

Pourquoi ? Parce que l'on n'a jamais vu des rats gras-souilllets retranchés dans un fromage moulu à la louche par un empereur abandonner les lieux devant la seule apparition d'une vérité toute nue présentée par un collègue plus savant qu'eux. Et vous aurez beau vêtir cette vérité de voiles attrayants et diaphanes, les rats laveurs n'auront de cesse de la rejeter dans son puits avec pertes et fracas. Berthier au cachot ! Point final.

Toutefois, l'ancien volontaire de la France libre qui avait risqué héroïquement sa vie sur les pentes du Garigliano arrosées par la mitraille allemande n'était certainement pas homme à se laisser imposer silence aussi aisément. Nul doute que ses références guerrières l'aidèrent à obtenir en 1964 l'oreille d'André Malraux et la mission officielle dont il avait besoin pour entreprendre les fouilles du site de Chaux-des-Crotenay malgré de farouches oppositions. Dès ce moment, et jusqu'au dernier jour de sa vie, il se consacra entièrement à exhumer les fortifications

de la ville où fut scellé le destin de la Gaule. Il y fut aidé par André Wartelle, doyen de la Faculté des lettres de l'Institut catholique de Paris, avec qui il écrivit l'ouvrage *Alésia*, puis par Jean-Pierre Picot, son disciple enthousiaste, qui consacre aujourd'hui toute son énergie à ce que l'œuvre de Berthier ne tombe pas dans l'oubli et à ce que soit enfin reconnue l'erreur archéologique situant Alésia à Alise-Sainte-Reine.

Je ne saurais évidemment vous résumer ici ces *Annales d'Alésia*, qui ne comportent pas moins de 130 pages, abondamment illustrées de plans, de cartes et de photographies. Mais elles réunissent les preuves incontestables de la validité des thèses d'André Berthier, et il faut être aveuglé par la mauvaise foi ou la pression d'intérêts coupables pour ne pas en convenir.

La revue s'ouvre sur une carte géographique très précise, qui récapitule et indique sur le terrain les fouilles et sondages effectués de 1963 à 1973. Dix années de travail intense afin de mettre au jour tous les restes identifiables de la bataille d'Alésia.

La première campagne de fouilles, effectuée en 1964, eut lieu sur le territoire de la commune de Syam, et les *Annales* nous précisent :

« Cette mission avait pour objet de vérifier, au-dessus et au-dessous du sol, les titres que paraissait avoir un site du Jura pour être le théâtre véritable des combats d'Alésia. »

Ces titres, avant les reconnaissances et les sondages, venaient de la constatation, après un examen méthodique des cartes et des photographies aériennes, qu'un extraordinaire ensemble de concordances s'établissait entre, d'une part, la situation générale et les détails topographiques du lieu repéré et, d'autre part, les termes les plus précis employés par César pour narrer les circonstances de la bataille, dont le champ, recherché en d'autres lieux, n'avait jamais encore réuni tous les caractères qui pouvaient en faire un site à coïncidence absolue.

Les reconnaissances effectuées sur les communes des Planches-en-Montagne, de Chaux-des-Crotenay et de Syam ont permis de distinguer :

1 - L'oppidum de forme triangulaire dont le périmètre de 15 kilomètres est égal à celui de 10 milles donnés par César : c'est le plateau de Chaux-des-Crotenay-Cornu.

2 - Les deux fleuves, la Saine et la Lemme, affluents de l'Ain, dont le caractère de « rivières vigoureuses » justifie l'emploi du mot flumina et dont les lits creusés verticalement s'accordent avec l'expression radices sublubant.

3 - La plaine de trois milles, localisées en avant (ante) de l'oppidum qui est la plaine de Syam, laquelle mesure exactement 4,50 km et est située entre les collines (intermissam collibus).

4 - La montagne située au Nord (a septentrionibus) qui est la Côte Poire.

5 - La partie de colline regardant vers l'Est (ad orientem solem spectabat) qui est celle qui s'étend du col des Petits Epinois au hameau de Moliboz.

6 - Les loca praerupta qui correspondent aux falaises bordant au Nord-Est le fond de la plaine de Syam qui se termine devant le Pré Grillet.

L'expérience la plus saisissante fut l'exploration de la Côte Poire (a septentrionibus collis). Non seulement cette importante colline, longue de 2,50 km et large de plus d'un kilomètre, avait bien ce trop grand périmètre qui avait empêché César de l'inclure dans ses lignes (propter magnitudinem), mais elle s'ouvrait en V du côté du Nord comme pour faciliter la concentration au sein de sa masse puissante des troupes de Vercassivellaunos (NDPL - Le cousin de Vercingétorix commandant une des formations arvernes de l'armée de secours) tandis qu'au Sud elle dominait par une pente abrupte un pâturage légèrement en pente (Grange d'Aufferin), élevé comme un pavois sur de hautes buttes. Toutes les phases de la bataille finale, engagée par les soldats d'élite de l'armée de secours, pouvaient y être reconstituées dans un paysage qui cadrait à merveille.

Cette plate-forme n'avait pas échappé à la curiosité de A. Rousset, à qui l'on doit un monumental Dictionnaire des Communes du Département du Jura (1853-1858). On y trouve, à l'article Syam, la curieuse information suivante :

« Au Nord-Est de Syam est une colline assez élevée, appelée la montagne de Roussillon, que couronnent deux gros blocs de rocher qui semblent être tombés du ciel et prêts à se précipiter sur le village pour l'écraser. On les nomme Pierres ou Château des Sarrazins, et elles ont été certainement, comme les trois-Commères de Château-Vilain, l'objet d'un culte dans les temps druidiques. On remarque avec étonnement, derrière ces blocs, des vestiges de retranchements et des traces de fossés qui indiquent des travaux militaires exécutés à une époque très reculée. »

Ce camp, dont l'aspect militaire n'avait pas échappé aux érudits locaux, et qui se trouvait si topographiquement conforme à la description de César, s'imposait pour devenir le premier enjeu de nos recherches.

Si nous ne trouvions là aucune trace de fortification faite de main d'homme, il était inutile de persévérer dans nos recherches. Mais également la découverte de vestiges de fossés à cet endroit rendait nécessaire la mise au jour d'autres fossés dans la plaine de Syam.

Les sondages devaient donc se succéder de la colline qui portait le camp à la partie Sud de la plaine de Syam et aucun d'eux ne devait être négatif sous peine de mettre en péril l'hypothèse que nous avons émise. »

On mesure à cette lecture les difficultés rencontrées par un chercheur qu'une belle intuition pousse dans la direction de la vérité, mais que la probité scientifique oblige à ne pas céder à la facilité et à réunir les preuves de ses assertions. Il lui faut alors remuer ciel et terre (c'est bien le cas de le dire) pour que des faits tangibles viennent corroborer son hypothèse de travail et démontrent à qui de droit qu'il vaut la peine de suivre avec des moyens importants la piste de pionnier qu'il a ouverte.

Si vous regardez, comme je vous le conseille, le film que Jean-Claude Picot a tourné sur le terrain des fouilles, sous le titre *La dernière bataille d'Alésia*, et dont André Berthier est évidemment le personnage principal, vous ressentirez pleinement ce double visage du chercheur engagé dans un combat titanique pour le triomphe de la vérité, et qui doit sans cesse balancer d'un pied sur l'autre, tantôt saisi par la subjectivité passionnée du découvreur qui le pousse en avant, et tantôt corseté par l'objectivité scientifique dont il s'impose la rigueur, afin que le tunnel qu'il creuse au sein même de l'Histoire soit solidement étayé, au fur et à mesure de son avancée, par les constats irréfutables des traces matérielles que le temps n'a pas encore effacées.

Et quelle joie, quelle ivresse s'empare du pionnier lorsque, ayant suivi son intuition, son flair, son sixième sens, il découvre soudain, dans le sol qu'il explore, les tranchées, les fossés, les butoirs que les siècles ont recouvert d'arbustes et d'humus, pour les lui conserver, semble-t-il, bien plus que pour les lui cacher. Il note alors fièvreusement dans ses carnets le détail de ses trouvailles et, n'ignorant pas que ceux qu'il dérange feront tout pour discréditer ses travaux, il veille à s'entourer des plus sûrs

témoignages. C'est ainsi que les *Annales* nous content l'un de ces moments forts d'une inlassable quête :

« C'est contre la paroi la mieux conservée de la butte orientale que nous avons ouvert avec une pelle mécanique une tranchée de 20 m de longueur, 2 m de large et 3 m de hauteur à son extrémité. »

Nous avons ainsi obtenu une coupe qui était d'autant plus visible que le sol naturel entamé était de la marne dont la teinte jaune contrastait vigoureusement avec la terre brune de remplissage. On voyait très nettement la trace d'un fossé à fond plat, de 6 mètres de largeur, creusé au pied même de la butte et au-dessus de ce fossé, entaillé dans le talus même, quatre tranchées en V formant quatre rangées parallèles entre elles et parallèles au fossé. La tranchée en V la plus proche du grand fossé renfermait de gros galets au-dessous desquels on remarquait dans la marne une entaille en forme d'ogive renversée.

La coupe fut examinée par des témoins de qualité : deux généraux dont un général d'armée, un professeur aux Arts et Métiers, le Directeur des Carrières de l'Ain, l'Ingénieur subdivisionnaire des Ponts et Chaussées de Campagnol et le Doyen de la Faculté des Lettres de Besançon. »

Comme on le voit : Rien que du beau monde ! Des gens dignes de foi qui pourront attester du sérieux des travaux d'André Berthier et faire pièce aux détracteurs qui prétendraient en douter. Et c'est ainsi que, pas à pas, Berthier et ses collaborateurs vont peu à peu mettre au jour les éléments du formidable travail de terrassement auquel se livrèrent les légions romaines afin que Vercingétorix et ses guerriers ne puissent sortir du piège. Cette enquête historique a quelque chose de fascinant, surtout pour moi qui ai consacré mes premiers écrits à l'étude de la civilisation gauloise.

Nous voyons André Berthier s'avancer, la pelle dans une main et le livre de Jules César dans l'autre, sur le terrain où se déroula, voici vingt siècles, l'affrontement qui allait décider de l'avenir de l'Europe. Et tout concorde, tout s'emboîte parfaitement. Il est hors de doute que nous sommes bien là sur le véritable site d'Alésia. La topographie confirme les descriptions de César, les ruines et les restes de terrassements donnent réalité aux travaux des légionnaires que recréent les *Annales* :

« Si César avait si remarquablement utilisé les buttes naturelles du camp supérieur, il était impensable qu'il n'eût pas fait concourir au verrouillage de la plaine les terrasses formées par

les anciens cours des deux fleuves. Là était l'endroit le plus vulnérable et les Gaulois n'allaient pas manquer d'y submerger par leur flot les lignes romaines.

Si la plaine de Syam était bien celle décrite par César, il était nécessaire de trouver un fossé au pied du talus haut de 15 m que les terrasses offraient naturellement. Nous avons choisi un point quelconque au pied de la terrasse Sud et le sondage a fait apparaître un fossé de même type et de même dimension que celui du camp supérieur.

Si les terrasses avaient permis à César de fermer la plus grande partie de la plaine, un couloir n'en existait pas moins entre les hautes buttes qu'elles offraient et le cours de la Saine. La fermeture de ce couloir était une nécessité absolue et le problème se posait de réaliser un barrage d'une extrême solidité, sans pouvoir cette fois s'appuyer sur un agger naturel de 15 m de hauteur. Il y avait heureusement un ressaut de sable qui pouvait être utilisé, à la condition toutefois de subir une série de transformations capables d'en faire un puissant bastion d'une superficie d'environ 2 hectares.

Nous avons donné le nom d'« ouvrage avancé » à cette butte qui montrait encore un talus de moyenne hauteur (3,50 m) qui, aux premiers regards, paraissait travaillé. On remarquait notamment deux angles saillants. L'un de ces angles avait été ouvert par un carrier au cours d'une tentative d'exploitation du sable et la grande entame qui avait été faite dans la butte permettait de distinguer dans la coupe du terrain un apport artificiel de galets. Cette coupe laissait également constater qu'on avait surchargé de galets placés verticalement le versant de la dune primitive afin d'obtenir l'horizontalité de la plateforme. (...) Tels sont les principaux résultats obtenus dans la recherche de fortifications de campagne sur les lieux qui nous avaient paru en laboratoire être le véritable emplacement des combats d'Alésia. Les Commentaires nous mettaient dans l'obligation d'avoir à trouver des fortifications de campagne aussi bien au camp attaqué par les troupes de Vercassivellaunos qu'aux retranchements formidables (magnitudinem munitionum) qui avaient assuré la défense de la plaine. Les deux se trouvent dans des secteurs très différents éloignés de 1,500 km à vol d'oiseau. Mais, dans les deux cas, les fossés ont été trouvés là où il fallait qu'ils fussent d'après le texte de César.

Au cours de nos sondages, nous n'avons pas fait de découvertes romantiques. Pas d'ossements de guerriers, mais les projectiles de l'antiquité ne disloquaient pas les corps et ne les

enfouissaient pas comme font les explosifs modernes. Pas de pièces de monnaie, mais les Gaulois qui attaquaient torse nu n'emportaient pas sur eux leur pécule. Pas de fragments de poterie, les vases domestiques n'ayant rien à voir dans une lutte en rase campagne. Ce que nous avons trouvé finalement, c'est au fond d'un fossé sur une partie de front où les combats avaient été les plus acharnés, le magma résiduaire de la bataille : galets-boulets, galets calcinés, amas ferreux avec des coulées de rouille qui ne s'expliquent que s'ils représentent la décomposition d'armes de fer. »

J'ai voulu par ces extraits des *Annales d'Alésia* vous montrer la minutie de ces fouilles préliminaires, qui n'étaient pourtant, dans l'esprit d'André Berthier, qu'une ébauche des vraies fouilles archéologiques qu'il espérait susciter en ces lieux chargés d'Histoire. Car bien qu'il n'ait pas douté un instant de s'être trouvé sur le site de la vraie Alésia, il était très conscient que des fouilles beaucoup plus complètes, organisées sur toute la surface du site par une nombreuse équipe de professionnels expérimentés, pourraient seules établir sans contestation possible la réalité du terrain de la grande bataille historique dont nous vivons encore les ultimes conséquences, quoique la plupart d'entre nous n'en sachent rien. Combien de Français sont aujourd'hui en mesure de comprendre la profonde vérité de cette phrase de l'historien britannique Will Durant, auteur de l'ouvrage monumental en vingt-huit volumes intitulé *The Story of Civilization*, que j'aime à citer souvent : « Avec l'indépendance de la Gaule à jamais perdue, le siège d'Alésia eut pour conséquence de soumettre à une orientation radicalement transformée toute l'histoire de la civilisation française. » C'est d'ailleurs ce propos que j'ai développé et détaillé dans mon livre *Alésia, un choc de civilisations* (Presses de Valmy). C'est dire à quel point j'ai pu être sensible aux travaux d'André Berthier.

Je ne vous citerai pas davantage *Les Annales d'Alésia*, car elles donnent tout au long de leurs pages le détail de ces fouilles préparatoires et ce récit très technique peut devenir fastidieux pour le lecteur profane. Mais ce que je voudrais dire, c'est qu'indépendamment de l'intérêt archéologique qu'il faut attribuer au fait qu'Alésia soit situé dans notre pays en son lieu géographique authentique, je crois que la découverte d'André Berthier a une autre conséquence très positive que peut-être lui-même ne soupçonnait pas.

Un certain nombre d'historiens ont mis en doute l'importance de la révolte gauloise menée par Vercingétorix. On a même été jusqu'à dire que le jeune chef arverne était plus ou moins une « création » de Jules César, qui aurait grossi à plaisir les entreprises guerrières du héros de l'indépendance et en aurait fait une sorte de « vedette » dans le seul but de magnifier son propre rôle. Plus Vercingétorix paraissait redoutable, et plus César pouvait tirer avantage de ses victoires contre lui, nourrissant ainsi sa gloire auprès des Romains et préparant sa main-mise politique sur la cité conquérante.

Or, les travaux d'André Berthier, en révélant sur le terrain l'amplitude véritable des fortifications romaines d'Alésia, font justice de cette légende « historico-politique » tendant à minimiser le rôle de l'armée gauloise de Vercingétorix comme celle de l'armée de secours. Car l'immense travail de terrassement des légionnaires de César, qui dura une dizaine de mois, et dont les *Annales* nous révèlent les traces, montre à l'évidence que les Romains étaient extrêmement inquiets de ce que préparaient les deux armées gauloises, celle de Vercingétorix, qui s'était volontairement enfermée dans Alésia afin de fixer autour d'elle celle de César, et l'armée dite « de secours », rassemblant des guerriers recrutés par les émissaires de Vercingétorix dans presque toutes les tribus de la Gaule, et qui se préparait à fondre sur les Romains. N'oublions pas que si César encercle les troupes de Vercingétorix, il est lui-même encerclé à son tour par l'armée extérieure des Gaulois fédérés. Il lui a donc fallu élever des fortifications des deux côtés, œuvre titanesque qui est sans doute à l'origine de cette formule encore fameuse aujourd'hui pour désigner une tâche peu commune : « un travail de Romain ».

Je ne crois nullement crédible le soupçon porté contre César d'avoir amplifié exagérément le rôle de Vercingétorix pour nourrir sa propre gloire. Il n'y avait rien à amplifier. Le jeune chef arverne fut réellement un homme exceptionnel, et il s'en fallut de bien peu qu'il ne remportât la victoire. Il s'en fallut en réalité d'un cheveu, comme je l'ai montré dans ce récit abrégé que j'écrivis en m'inspirant de l'ouvrage de Camille Jullian *Vercingétorix* (où il se réfère au site d'Alise) et que j'emprunte à mon livre *Alésia, un choc de civilisations* :

« "Un million d'hommes autour de moi pour sauver la patrie !" , tel fut le pari de Vercingétorix. Il n'en vint que le tiers, deux fois plus lentement que prévu, et dont la moitié à peine attaqua vraiment l'ennemi. La réponse était trop timide et le

combat, dès lors, devenait presque superflu. On se battit pourtant, et l'on fut même à deux doigts de vaincre. Mais quelle qu'ait pu être l'issue de la bataille, je ne doute pas que l'amertume habitait déjà Vercingétorix.

L'armée de secours eut donc quatre chefs, c'est-à-dire trois de trop. Deux d'entre eux étaient des fidèles de Vercingétorix : l'un son cousin Vercassivellaun et l'autre Comm l'Atrébate. Mais les deux autres, hélas, étaient deux chefs éduens, Eporédorix et Viridomar, dont il ne fallait pas attendre beaucoup de zèle... Si inférieure fut-elle à ce qu'espérait Vercingétorix, cette armée restait impressionnante, et lorsqu'elle parut sur les collines entourant Alésia, recouvrant la crête et les flancs d'une marée humaine, ce fut chez les Romains une heure d'épouvante, tandis qu'une folle joie s'emparait des Gaulois assiégés. Chacun sentit que le moment décisif était arrivé.

Le premier jour, le combat commença en plein midi et les Gaulois de l'armée extérieure attaquèrent en dispersant derrière leur cavalerie des archers et des fantassins. Les Romains repoussèrent tout d'abord les escadrons gaulois, mais furent accueillis ensuite par une volée meurtrière de dards et de flèches qui les firent refluer en désordre. Après cinq heures de combat, les Romains sont sur le point de succomber lorsque César réunit ses cavaliers germains et les fait charger tous ensemble. Déjà fatigués par une longue bataille, les Gaulois ne peuvent résister à cet assaut de troupes fraîches et battent en retraite.

Le lendemain, les Celtes préparent tout un matériel de siège : fascines et grappins en nombre — car les retranchements construits en plusieurs semaines par 40 000 légionnaires sont imposants —, et, au milieu de la nuit, s'avancent en silence, archers et frondeurs en tête, puis attaquent soudain avec une clameur formidable à laquelle répondent les trompes d'Alésia.

Mais les Gaulois de Comm n'ont pas assez reconnu le terrain auparavant et attaquent par malheur à l'endroit où les défenses romaines sont les plus fortes. Les Gaulois sont appuyés par des décharges continues de pierres, de flèches et de balles de fronde auxquelles les Romains répondent par une grêle de pieux et de boulets de plomb. Les Gaulois comblent le fossé mais tombent tout à coup dans les pièges et arrivent à portée des « javelots de rempart » au tir meurtrier. Le jour se lève et les assaillants, sans cavalerie pour les protéger, craignant de voir les légions sortir des camps et s'élancer sur eux, font retraite sans avoir pu entamer les lignes romaines.

Le troisième jour enfin, l'armée de secours se décide à l'assaut général. L'attaque gauloise se déclenche simultanément par l'intérieur et par l'extérieur, car César, assiégeant mais encerclé, se trouve lui-même assiégé dans une forteresse circulaire menacée des deux côtés. C'est le risque qu'il a voulu courir, au moins égal à celui qu'a pris Vercingétorix.

L'armée extérieure s'élance à l'assaut sur plusieurs points à la fois et les Romains affolés ne savent où donner de la tête, craignant de ne pouvoir défendre tout l'ensemble de leur dispositif. Vercassivellaun attaque au nord-ouest avec les meilleurs guerriers et obtient l'avantage malgré la défense acharnée de Labiénus, qui est en face de lui. De son côté, Vercingétorix descend d'Alésia et attaque la terrasse dans la plaine, où ses hommes se heurtent à forte partie. Devant lui, les officiers romains sont Trebonius et Marc-Antoine, le futur empereur. Mais à cet endroit, nul ne vient de l'extérieur prendre les Romains à revers. Les cavaliers de la grande armée sont bien descendus dans la plaine, mais sont impuissants devant les abattis et les fossés. C'est une masse de fantassins qu'il faudrait. Or, la majeure partie des troupes reste sur les hauteurs. Pourquoi ? On ne sait. Les dix légions romaines comptent environ 40 000 hommes, très bien retranchés il est vrai. Mais ils sont 140 000 qui les attaquent et qu'ils doivent contenir, outre les guerriers d'Alésia qui ne restent pas inactifs. Si les 180 000 Gaulois qui sont en réserve, fussent-ils soldats médiocres et mal armés, se précipitaient alors au combat, harcelant toute la longueur des lignes romaines, celles-ci ne pourraient tenir. (Les Romains occupent 37 kilomètres de fortifications. Ils peuvent donc aligner à l'extrême 1 homme par mètre, quand les Gaulois peuvent en aligner 8 ou 9 !) Mais les réserves ne bougent pas et les chefs éduens ne sont sans doute pas étrangers à cette incompréhensible défection.

Cependant, Vercingétorix change de position et attaque maintenant par la colline de Flavigny, voyant le terrain plus propice, et cherchant peut-être à attirer César vers lui pour l'éloigner des assaillants de l'extérieur. Les pièges sont plus rares sur la colline et les Gaulois réussissent à pénétrer loin en avant dans les ouvrages de l'ennemi. Les archers celtes clouent les Romains derrière leur palissade tandis que les fantassins comblent les fossés et commencent bientôt à démanteler la cuirasse des retranchements. La première brèche est ouverte dans le dispositif romain ! Au même instant, sur le point où combat Vercassivellaun, Labiénus recule et les Gaulois réussissent à

escalader la terrasse. Les lignes de César cèdent sur les deux fronts et tous les combattants, de part et d'autre, sentent approcher l'instant suprême. Ah ! si les réserves de l'armée de renfort s'ébranlaient à ce moment ! Mais elles sont immobiles et laissent livrés à eux-mêmes les deux chefs arvernes.

César, qui était venu au secours de Labiénus, doit s'occuper de la brèche ouverte par Vercingétorix. Il lance contre lui Brutus et de nouvelles cohortes : elles fléchissent devant les Gaulois. Il en envoie d'autres avec Fabius : elles fléchissent à leur tour et la pression des Celtes devient terrible. Alors, César, à la tête d'un nouveau renfort composé de troupes fraîches, s'élanche lui-même contre le chef arverne et, pour la dernière fois, ils luttent tous deux face à face. Enfin les Romains reprennent l'avantage et Vercingétorix doit reculer pied à pied.

Cependant, devant Labiénus, les Gaulois de l'extérieur l'emportent et la terrasse romaine est envahie de toutes parts. L'officier romain voit la partie perdue et veut tenter une sortie pour dégager les abords de la palissade. Revenu vers lui, César l'y autorise et Labiénus regroupe 39 cohortes en colonnes d'attaque qu'il lance contre les hommes de Vercassivellaun. Une grande mêlée à l'épée nue s'engage entre Celtes et Romains et le sort reste indécis. C'est alors que César fait intervenir une nouvelle fois ses cavaliers germains, qui emportent la décision en faveur de Rome. Les Gaulois doivent battre en retraite. A cette nouvelle, Vercingétorix, qui s'acharnait encore de son côté, comprend que la bataille est finie et rentre dans Alésia avec ses guerriers meurtris et désespérés.

Durant la nuit, Vercingétorix va faire le bilan de la défaite et prendre son ultime décision. Il a compris que la Gaule ne s'est pas levée à son appel et que les deux tiers de ceux qui sont venus n'ont pas combattu. Ce qu'il ignore est plus triste encore et peut-être le devine-t-il : César a vigoureusement pressé les fuyards et a lancé ses légions à l'assaut, tant et si bien que les chefs gaulois se sont séparés, rentrant chacun dans sa tribu et dispersant ses troupes. La grande armée de la Gaule s'est comme évanouie dans la brume du crépuscule !

Le lendemain, Vercingétorix jette son épée aux pieds de César et disparaît aux yeux du monde dans les prisons romaines, qui allaient le garder six ans avant que César le fasse livrer au bourreau. »

Imaginons maintenant que notre actuel ministre des Affaires culturelles — successeur d'André Malraux qui les autorisa en 1964 et 1965, et de MM. Michelet et Duhamel qui les autorisèrent à leur tour de 1970 à 1972 —, se décide enfin à organiser les fouilles systématiques que requiert le site de Chaux-des-Crotenay, et nous pourrions espérer voir mettre au jour et reconstituer les fortifications d'une des plus formidables batailles de l'Antiquité, de cette bataille qui allait sonner le glas de la civilisation celtique et détruire pour vingt siècles les fondements éthiques et spirituels de l'Occident. Nous verrions alors renaître sous nos yeux la grandiose péripétie qui scella le destin de nos aïeux, et du même coup le nôtre.

Je me suis souvent demandé si la défaite d'Alésia avait été une fatalité et si elle s'inscrivait inexorablement dans le processus évolutif de la civilisation planétaire. Quand on constate que le sort de la bataille a dépendu de si peu de chose, on est tenté de penser que tout aurait pu être autrement. L'expansion irrésistible de l'Empire de Rome, puis sa décadence, puis sa christianisation, puis sa chute, étaient-elles des « fatalités » ?

On doit se souvenir que Rome fut mise en échec plusieurs fois par les Gaulois, non seulement durant la guerre des Gaules, mais auparavant lorsque des troupes gauloises combattirent sous les couleurs d'autres ennemis de Rome. Ce fut notamment le cas durant la seconde guerre punique, au cours de laquelle le général carthaginois Hannibal écrasa les Romains en Gaule (à Cannes, en - 216), avec le concours de milliers de guerriers gaulois. Les historiens nous présentent le plus souvent ces Gaulois comme des mercenaires combattant pour une solde, mais cette explication simpliste me paraît très insuffisante. Car en ce cas ils eussent aussi bien pu se louer aux Romains, ce qu'ils ne firent pas, alors que les Germains se louaient sans cesse à Rome.

On ne m'ôtera pas de l'idée que les tribus gauloises présentaient le danger grandissant de l'impérialisme romain (leurs druides, gens fort instruits et avisés, admirés de Pythagore et d'Aristote, n'ignoraient rien de ce qui se passait en Grèce et en Italie). Et je subodore qu'ils firent tout ce qu'ils purent pour entraver l'expansion romaine, avant, pendant et même après l'épopée de Vercingétorix. L'hégémonie romaine sur l'Europe était-elle donc inéluctable ? Ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question, et je renvoie les lecteurs qu'elle intéresse au N° 188 (janvier-février 2009) de ma revue *L'Ere nouvelle*, dans laquelle j'ai tenté de lui répondre, en conclusion d'un article intitulé *Comment en sommes-nous arrivés là ?*

Au cours de cette chronique, qui s'efforce de montrer la logique implacable d'un processus bimillénaire dont les principales étapes furent les suivantes : constitution de l'Empire romain, défaite d'Alésia, colonisation des civilisations celtique et grecque, apparition du christianisme, chute de Rome, montée en puissance de l'Eglise catholique, empire chrétien de Charlemagne, christianisation de toute l'Europe, effondrement du paganisme et du naturalisme, développement d'une civilisation matérialiste et technocratique, industrialisation forcenée, disparition de tout respect de la nature et du corps humain, pollutions massives et généralisées, destruction de l'environnement et des équilibres écologiques aboutissant finalement à une société apocalyptique menaçant aujourd'hui le destin des générations montantes.

Oui, la défaite d'Alésia a marqué pour le monde un véritable changement d'ère et il est donc important de bien connaître les circonstances de cet événement considérable. On peut penser — je l'ai pensé moi-même — que la précision du lieu où il s'est déroulé est un facteur secondaire. Mais outre que cette précision est nécessaire à la vérité historique, il n'est pas impossible que des fouilles complètes du site apportent des révélations d'un grand intérêt et surtout qu'elles montrent aux jeunes générations ce que fut le choc formidable qui opposa deux conceptions fort différentes de l'homme et de la vie, et que nous sommes orphelins depuis vingt siècles de celle qui fut vaincue.

En tout cas, Jean-Pierre Picot, l'inlassable disciple d'André Berthier, se bat bec et ongles pour que la vérité historique l'emporte. Ici encore, le réseau Internet permet la diffusion des informations rejetées par la conspiration des cloportes. La presse et la télévision se penchent désormais avec intérêt et curiosité sur le site de Chaux-des-Crotenay.

Le 31 octobre 2008, Franck Ferrand présentait sur Europe 1, dans l'émission de Michel Drucker, son livre *L'Histoire interdite*, dans lequel il attire l'attention sur le site jurassien. La revue *Historia* titrait en novembre 2008 : *Alésia enfin localisée*. Le 12 décembre 2008, Canal + diffusait le film de Benoît Bertrand Cadi tourné l'été sur le site. En février 2009, la revue d'art belge *L'Éventail* publiait sur ce sujet un article de Stéphane Bern intitulé *Le Mystère de la bataille d'Alésia*. Dans son numéro du 19 février 2009, *Le Point* relayait la polémique. Le 22 juin 2009, France 2 diffusait dans *Complément d'enquête* un reportage tourné sur le site. *Science et Avenir* de juillet-août 2009 évoquait à son tour la question *Mais où est donc Alésia ?* sous la plume

de Sylvie Briet. Toujours en juillet-août, *Historia*, dans son spécial thématique *Les grandes énigmes de l'archéologie*, reprenait la thèse d'André Berthier et affirmait : «*A Chaux-des-Crotenay, tout concorde.*»

Vraiment, il sera de plus en plus difficile d'enfouir la vérité dans les fondrières de l'Histoire. On voudrait espérer que les « officiels » acceptent bientôt de reconnaître que Napoléon III s'est trompé en choisissant, sur de mauvais conseils, le site d'Alise-Sainte-Reine. Et si l'on peut comprendre l'amertume et la déception des édiles de ce lieu, ils s'honoreraient grandement en s'inclinant devant la réalité des faits, ce qui n'empêcherait d'ailleurs nullement les vestiges gaulois d'Alise de conserver leur intérêt, moins grandiose, sans doute, mais plus honnête.

André Berthier a consacré sa vie à faire en sorte que la véritable Alésia apparaisse au grand jour. Il a quitté ce monde avant de voir le succès de ses efforts. Maintenir son œuvre dans la lumière est un devoir civique auquel je convie tous les descendants des Gaulois et ceux qui recherchent la vérité.

JEAN ELMIGER
(né en 1935)

Le docteur Jean Elmiger, citoyen de la Confédération helvétique, fit ses études à Berne et à Lausanne. Il obtint son diplôme fédéral de médecin en 1960 et le doctorat de l'université de Berne en 1961. Jusqu'en 1968, date à laquelle il ouvrit son cabinet à Lausanne, après avoir obtenu un diplôme de spécialiste FMH en médecine interne, il poursuivit sa formation hospitalière dans six grands hôpitaux et cliniques universitaires, en Suisse et à l'étranger. C'est dire que Jean Elmiger avait suivi la formation la plus classique qui soit et que rien, apparemment, ne le prédestinait à devenir un médecin contestataire des grandes orientations de la Faculté. Rien, sinon cette petite flamme malicieuse qui brille dans le regard des pionniers et qui fait soupçonner que l'on a affaire à un guerrier de la connaissance qui ne saurait se contenter des idées reçues et des routines régnautes. Aussi, le cheminement de Jean Elmiger allait bientôt prendre ses distances avec les autoroutes balisées de la médecine orthodoxe, dès lors qu'il se rendit compte que celle-ci prétendait tout soigner mais ne guérissait rien, ou presque.

Voici comment il nous conte, dans son livre *La Médecine retrouvée*, ses premiers pas dans le domaine médical, par prédestination congénitale et familiale, ce qui, au demeurant, n'est pas si mauvais :

« Je suis né en 1935 dans une famille de médecins. Les instances supérieures qui m'ont permis ce premier choix n'ont pas lésiné sur l'encadrement. Car la famille Elmiger, de Lucerne, est en vérité un cas, une curiosité même. Il en existe peu, en Europe, de ce modèle, qui aient donné autant de médecins à leur pays. Elle ne s'est pas contentée d'en produire cinq ou six, voire neuf ou dix, comme tant de vieilles familles hono-

rables. Non, chez nous, c'est vraiment dans le sang. Une sorte de tare hippocratique, un vice. Les pères et les fils, les oncles et les neveux, les cousins, tout le monde porte la marque. Une seule exception : la génération de mon père. Mais cet accroc fut vite réparé. Quand il fallut m'inscrire à la Faculté, avec l'immaturité de mes dix-huit ans, je n'eus pas longtemps l'embarras du choix. Le chef spirituel du clan, la sœur aînée de mon père, personnalité forte et autoritaire, décida pour moi d'un ton sans appel.

Je serais le 22^e médecin de la famille
... et mon frère le 23^e. »

Mais ce que la tante souveraine n'avait sans doute pas prévu, c'est que le petit Jean allait recouvrer un peu plus tard la liberté de choix qu'elle lui avait subtilisée. Il serait médecin, soit, mais un médecin d'une espèce particulière, disons carrément révolutionnaire, qui allait bientôt soumettre la Faculté aux salves nourries de son esprit critique pour aboutir à la conclusion que son enseignement ne valait pas tripette, et qu'en fait elle vouait les jeunes médecins à patauger leur vie durant dans les abus d'une chimie agressive qui ne faisait, dans le meilleur des cas, que masquer les symptômes tout en polluant les organismes et en corrompant leur système immunitaire.

Quant à moi, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir connu plus tôt les travaux du docteur Jean Elmiger. Je le regrette d'autant plus que j'avais certainement entendu prononcer son nom au cours de mes recherches dans le domaine dit des « médecines alternatives », mais, accaparé par de nombreuses tâches, je n'avais pas eu le loisir de m'informer à son sujet.

C'est à Francis Paroz, dynamique animateur du bulletin helvétique *Mednat club*, de Montreux, que je dois d'avoir appris la publication du second livre de Jean Elmiger *Le traitement des maladies auto-immunes*. Dans cet ouvrage, édité 24 ans après le premier, l'auteur affine les observations et déductions tirées de cette expérience prolongée, et surtout en montre la justesse par l'exposé d'un grand nombre de cas concrets, retranscrits avec les autorisations des patients concernés. Il va sans dire que ces guérisons authentiques contées dans le détail confirment avec force l'efficacité de sa méthode.

Son premier livre, publié en 1985 et réédité en 1989, *La Médecine retrouvée* exposait toute la théorie de l'**homéopathie**

séquentielle, méthode de traitement homéopathique mise au point et pratiquée avec succès depuis plus de trente ans maintenant par le Dr Elmiger, dont on peut dire qu'il est le dernier en date des grands pionniers qui ont fait de l'homéopathie une thérapie promise à un avenir triomphal, et cela essentiellement pour deux raisons.

La première, c'est que la médecine chimique, mécaniciste et bactériophobique qui est devenue, dans le sillage de Louis Pasteur, une véritable religion, accumule en ce moment les plus dramatiques échecs contre les maladies chroniques et dégénératives qui ne cessent de progresser. La propagande constante que les grands médias conformistes et corrompus mettent au service de cette médecine fallacieuse et de son industrie pharmaceutique conquérante pourra faire encore illusion quelque temps auprès des foules abêties, mais la constante détérioration de la santé des populations ouvrira bientôt les yeux des plus myopes.

La seconde raison qui assurera tôt ou tard la victoire des médecines de terrain, et en particulier de l'homéopathie, est que ces thérapies, toujours en butte aux sarcasmes des mandarins arrogants, n'ont cessé de se perfectionner et qu'elles seront bientôt les seules à pouvoir restaurer la santé des humains, agressée de toutes parts. Car aux terribles pollutions industrielles que diffuse le monde moderne s'ajoute constamment la pollution médicale elle-même, qui, sous prétexte de masquer les symptômes de nos dérèglements organiques, envahit les corps de toutes sortes de substances aux effets incalculables. Il en résulte une augmentation alarmante des maladies dites « iatrogènes » (c'est-à-dire médicamenteuses) et « nosocomiales » (c'est-à-dire hospitalières), mais également, ce qui commence tout juste à être perçu, une grave détérioration de notre environnement, venant s'ajouter à celles qui ont d'autres origines.

Car à l'insouciance coupable des industries qui relâchent dans la nature leurs déchets toxiques vient se joindre la non moins grande insouciance des médecins, pharmaciens et malades, qui « oublient », depuis plus de cent ans, qu'un médicament chimique n'est presque jamais biodégradable, qu'il est pratiquement indestructible, et qu'après avoir traversé notre corps pour y remplir plus ou moins bien le rôle auquel on le destinait, il est éliminé au plus vite par les voies naturelles, sans parler de ceux qui sont directement jetés.

Je ferai à ce propos au Dr Elmiger un léger reproche : Il nous parle souvent de médicaments chimiques qu'il vaut mieux « jeter à la poubelle », mais ce n'est qu'une façon de parler, car

ce n'est surtout pas dans la poubelle que l'on doit s'en débarasser, et ils doivent être impérativement rapportés au pharmacien. Ou à un pharmacien qui ne vous connaît pas si vous voulez faire cela discrètement, mais, de grâce, ne jetez pas n'importe où ces rebuts de la sorcellerie moderne.

Qu'il soit jeté dans la nature ou éliminé par votre organisme après absorption, ce médicament va se retrouver fatalement dans les cours d'eau, les nappes phréatiques et la mer. Il y empoisonnera lentement les poissons et les mollusques dont nous nous régalons encore, jusqu'à ce que plus personne ne puisse se croire à l'abri de la destruction programmée d'une civilisation qui a perdu tous ses repères éthiques et moraux.

Alors, peut-être, dans un dernier sursaut collectif de la volonté de vivre, les humains déboussolés comprendront-ils soudain que seules peuvent les sauver les thérapies non chimiques, celles qui respectent et vivifient l'ordre biologique, celles qui n'emploient que des médicaments « immatériels », pour reprendre le bel adjectif qu'emploie fréquemment le Dr Elmiger. On connaît en effet l'argument utilisé par tous les ignorants qui se gaussent de l'homéopathie : « Après maintes dilutions, il n'y a plus un atome de matière active dans la petite bille blanche. »

Ces pauvres gens sont incapables d'imaginer les subtils phénomènes qui aboutissent à une imprégnation, à une mémorisation (la « mémoire de l'eau » de Jacques Benveniste), à un rayonnement informatif effectivement « immatériel » (donc « spirituel », disons le mot), qui n'a plus besoin de la matière qui lui a donné le jour, parce qu'il en a tiré la « substantifique moëlle », c'est-à-dire toute l'énergie ondulatoire qui permettra de rétablir l'harmonie biotique.

L'histoire de l'homéopathie est bien mal connue du public et des médecins eux-mêmes. Dans le meilleur des cas, on connaît le nom de son génial inventeur, Samuel Hahnemann (1755-1843), mais on ignore qu'il fut suivi de disciples de grand talent qui perfectionnèrent sans cesse la méthode initiale. Vous les trouverez réunis dans le livre de Jean Elmiger *La Médecine retrouvée*. Il y cite notamment en ces termes le Dr Constantin Hering :

« Ce médecin allemand, né le premier jour du XIX^e siècle, avait été chargé par son directeur de thèse d'étudier la doctrine de Hahnemann pour la combattre ensuite en toute connaissance de cause. Or, comme il arrive toujours aux intelligences éveillées, la vérité du principe homéopathique s'imposa à son

analyse critique avec une telle véhémence qu'il devint rapidement le plus ardent défenseur de la méthode !

Il fut sans conteste le disciple le plus brillant du Maître et contribua par ses succès exemplaires à la diffusion internationale de l'homéopathie. Emigré aux USA, il y forma de nombreux adeptes et créa la première Académie américaine d'homéopathie.

Hahnemann s'est rendu immortel pour avoir codifié la loi de similitude; Hering, lui, peut prétendre à la même gloire pour avoir défini la loi qui porte son nom et qui peut s'énoncer ainsi : « La maladie évolue toujours de la périphérie vers le centre, de l'extérieur vers l'intérieur, et la guérison procède en sens inverse, en évacuant le mal de l'intérieur vers l'extérieur, du centre à la périphérie. »

La portée de cet adage est universelle. La loi de Hering, totalement méconnue de nos professeurs, s'applique aussi bien à l'allopathie qu'à l'homéopathie, et n'est hélas jamais enseignée aux étudiants en médecine. Elle règle pourtant de façon inexorable la destinée de tous les malades, et seul le médecin qui s'y soumet peut oser promettre à son patient une guérison durable.

Comme toute idée géniale, elle paraît simplette, tant est évidente sa simplicité, accessible au bon sens le plus rude. Et de fait, depuis sept ans que je l'explique à mes malades, j'ai toujours constaté que le robuste bon sens de M. Tout-le-monde admet sans discuter qu'une rougeole n'est bien guérie que lorsqu'elle est bien « sortie », alors qu'une intelligence académique l'admet de moins bonne grâce. Mais la suprême hardiesse de cette loi est qu'elle prétend régir non seulement l'expression topographique de la maladie, mais aussi son déroulement chronologique. Un abcès guérit spontanément en crevant à la peau; cette évolution locale se voit; pas de mystère à cela. Mais il faut aussi savoir ceci : une croûte de lait du nourrisson, devenue eczéma chez le jeune enfant, se transforme souvent en asthme un peu plus tard. L'aggravation est chronologique tout autant que topographique. Avec les années, le mal a empiré en quittant la peau — la surface — pour gagner l'intérieur du corps. Or la même loi de Hering veut que la guérison de cette maladie interne — l'asthme - ne soit totale que si notre asthmatique élimine son mal interne en le sortant à la peau, redevenant ainsi pour un temps l'enfant eczémateux qu'il avait été, puis enfin le bébé dartréux. La guérison ne s'obtient que dans le respect strict de la régression spatio-temporelle. »

Ne voilà-t-il pas déjà une approche aussi originale que logique ouvrant à la médecine de vastes perspectives ? Mais l'Académie de médecine et la Faculté ayant jeté aux orties avec arrogance toute méthode s'efforçant de discerner, au-delà des symptômes immédiats, le cheminement réel des pathologies au sein de l'organisme, il est évidemment exclu qu'elle oriente les futurs médecins dans cette voie. Et si vous parlez à nos mandarins de la loi de Hering, il est probable qu'ils vous répondront : Kekséçça ? et se détourneront de vous en haussant les épaules. Au demeurant, pourquoi voudriez-vous qu'ils lisent *La Médecine retrouvée* ?

Ils ne savent même pas qu'elle s'est perdue.

Cet ouvrage passionnant est en grande partie autobiographique, ce qui était une nécessité pour faire comprendre au lecteur comment Jean Elmiger avait pu, pas à pas, de progrès en progrès, parvenir à des réussites thérapeutiques éclatantes, comme par exemple la guérison d'une jeune patiente atteinte de *mucoviscidose*, maladie encore réputée incurable.

Se rémémorant son aventure exploratrice, après l'ouverture de son cabinet, voici ce qu'il confesse à ses lecteurs :

« Après les longues études, monotones et astreignantes, après les stages hospitaliers, intéressants mais pénibles, je pensais enfin répondre librement à ma vocation.

Je dus vite déchanter. Les journées étaient bien longues, passées face à face avec mes malades toujours souffrants, plaintifs et résignés. Ils revenaient sans cesse avec les mêmes doléances. Pourtant, je ne faisais pas d'erreurs. J'étais fier de mon savoir tout neuf, que j'appliquais scrupuleusement à mes traitements. Mais les cardiaques avaient toujours besoin de mes médicaments, les hypertendus aussi, les rhumatisants et les diabétiques également, de même les ulcéreux, les angoissés, les épileptiques, les asthmatiques... et l'immense cohorte des « fonctionnels ». Tous ! Et je devrais passer ma vie à les soigner ? Les soigner seulement, sans espoir de les guérir ? Moi, imprégné de Médecine jusque dans mon code génétique, je ne leur serais donc qu'une sorte de bon Samaritain, à vie ?

Jamais ! Je m'étais fait une autre idée de la Médecine. Et je compris aussitôt que j'avais été dupé. Ce que j'avais appris ne me permettait pas de rétablir la santé. Pourtant, ouvrez le dictionnaire, vous y trouverez sous « Médecine » « art de maintenir ou rétablir la santé ». Pourquoi alors mes professeurs ne me l'avaient-ils pas appris ? Je sus beaucoup plus tard qu'ils ne

savaient pas eux-mêmes ce qu'était la santé. Toutes mes études avaient été guidées par des maîtres imbus de rationalisme « scientifique ». La raison raisonnante, la pensée logique, vous savez, celle qui domine notre cerveau gauche. Eh bien ! cette pensée-là, elle ne peut que disséquer, analyser, peser, mesurer. Or la santé est fille de la Vie. Et la Vie, elle, n'est pas mesurable. Nul ne peut l'arrêter pour la regarder droit dans les yeux, ni la fixer sur pellicule ou la conserver dans le formol. On ne peut ni la voir, ni la toucher, ni l'entendre, la flairer ou la déguster. Elle échappe à nos cinq sens, laquais impuissants de l'analyse scientifique. La Vie n'appartient pas au monde matériel et à ses compartiments. Elle est par essence une et indivisible; elle ne se laisse pas fractionner, sous peine de mort. Que fait-on dans nos universités ? On dissèque des cadavres, on observe au microscope, on analyse des paramètres multiples. Dame Médecine se fait chimiste ! Mais son objectif premier, qui est de guérir, elle lui tourne résolument le dos. La preuve ? Sachez donc qu'en Occident, aucune Faculté n'a songé à ouvrir une chaire de Santé ! (...)

La Médecine ne guérit plus. Me voilà tout penaud. Que faire alors ? Me résigner, comme mes malades ? Il me faudrait alors rejoindre le troupeau rassurant des confrères et appliquer à la lettre le diktat de la Faculté, sous l'égide bienveillante de la grande industrie pharmaceutique et pour le plus grand bonheur de trop nombreux intermédiaires. (...)

Je décide de retourner à l'école. Ces quinze années d'études médicales, ce n'était que la maternelle, le jardin d'enfants. Maintenant, il me faut entrer en classe primaire inférieure.

Quels seront mes professeurs ? Je ne peux pas vous les nommer tous. J'en ai eu au moins cinq cents. Ils sont sagement rangés sur les rayons de ma bibliothèque, du moins ceux que j'aime bien. »

Et Jean Elmiger va nous parler de ses trois principaux « enseignants » qui lui ont ouvert les yeux sur la médecine véritable. D'abord le Dr Victor Pauchet, grâce à son livre édité à Paris en 1929. « *Je le dévorai et y découvris avec émerveillement tout ce que la Faculté ne m'avait pas appris sur l'hygiène respiratoire et alimentaire.* » Puis le livre du Dr de Sambucy, qui lui fait découvrir en 1970 l'importance de la colonne vertébrale, elle aussi oubliée par la Faculté. Enfin les ouvrages du Dr Jacques Ménétrier l'initieront à l'énergie d'ionisation et à la catalyse biologique, elles aussi superbement ignorées par la

Faculté. D'étape en étape, Jean Elmiger en vient à l'homéopathie et découvre l'ouvrage fondamental de Samuel Hahnemann, qui sera pour lui la suprême révélation. Il nous conte ainsi cette rencontre capitale :

« Je me suis donc procuré, à grand-peine, son fameux Organon de l'Art de guérir, réédité en 1975, traduit de la 6^e édition allemande par le Dr Schmidt de Genève. C'est l'œuvre magistrale, parue en 1810, qui résume globalement sa pensée. La forme en est désuète, le texte présenté en 291 paragraphes, à la façon d'un ancien traité de théologie. Mais le choc que transmet sa lecture ne peut pas laisser indifférent, aujourd'hui encore, l'honnête homme ou le médecin ! Il a la fulgurance de la vérité. Je n'avais jamais rien lu d'aussi intelligent sur l'art de guérir. Vous pouvez imaginer ma consternation, de ne découvrir qu'à 40 ans le livre le plus indispensable à l'éducation du médecin ! Ce jour-là, j'ai maudit le temps perdu. Hélas, sachez que de nos jours encore, par l'effet d'un désolant ostracisme, la quasi-totalité des étudiants en médecine ignore jusqu'à l'existence de ce chef-d'œuvre. »

À partir de cette lecture bouleversante, le Dr Elmiger va consacrer toute sa patience à l'étude et à l'application de l'homéopathie. Mais, doté d'un perfectionnisme exigeant, il va bientôt s'interroger sur les échecs enregistrés par les homéopathes les plus expérimentés. Certes, l'homéopathie obtient souvent de très beaux résultats, que les mandarins infatués de l'allopathie mettent systématiquement sur le compte de « l'effet placebo », en oubliant que cet effet placebo bénéficie à toutes les thérapies sans exception, y compris, et même surtout, à l'allopathie. Pourquoi dis-je « et même surtout » ? Parce que l'effet placebo, que l'on pourrait aussi bien appeler « effet de la confiance » ou « effet de la croyance », est en réalité l'appui essentiel de l'allopathie ou médecine conventionnelle, puisqu'elle est la seule à profiter de la constante et mensongère propagande médiatique sur les « merveilleux progrès de la médecine », dont on nous rebat sans cesse les oreilles bien qu'ils soient purement chimériques.

La chimie a fait des progrès, oui, (très dangereux d'ailleurs), la radiologie a fait des progrès (tout aussi dangereux, comme l'ont bien montré les récents scandales des irradiations excessives), l'ingénierie médicale a fait des progrès (à des coûts faramineux), la chirurgie a fait des progrès, mais la médecine elle-même, aucun.

Quant à l'homéopathie, on pourrait en attendre une bien plus grande efficacité, et c'est ce qui a motivé toute la démarche de Jean Elmiger. Pendant des années, il a cherché, avec toute l'obstination du vrai pionnier, pourquoi cette médecine d'une admirable logique théorique ne réussissait pas toujours. Et il a fini par comprendre que le premier rôle de l'homéopathie était de purifier le terrain, c'est-à-dire de débarrasser l'organisme de toutes les traces des agressions accumulées depuis la naissance, et même durant la gestation.

Car notre corps garde la mémoire de toute chose et conserve des cicatrices internes de tout ce qui lui est advenu : chocs physiques ou psychiques, maladies et accidents, toxines infectieuses ou chimiques. Et ce qui lui est le plus dommageable, ce sont les vaccins qui le polluent pour la vie et les traitements agressifs de la pharmacopée allopathique qui accumulent dans les chairs et les organes des substances inassimilables, auxquelles viennent évidemment s'ajouter les restes des pesticides agricoles et des colorants et conservateurs de l'alimentation industrielle, de ces déchets divers que le corps n'a pas pu éliminer, dont il ne sait que faire et qu'il stocke ici ou là comme autant de dépôts d'ordures dégageant des effluves néfastes. C'est pourquoi l'homéopathe classique utilise souvent des « draineurs » pour tenter de les éliminer, mais Jean Elmiger pense également aux traces impalpables laissées dans le psychisme. Pour les trouver, il utilise la radiesthésie, dont il maîtrise la pratique depuis des années.

Est-il surprenant de constater qu'il y a un parallélisme navrant entre la manière dont nous corrompons nos propres corps et celle dont nous encombrons la planète de déchetteries sauvages ? Ce gigantesque pourrissement de la nature et de nous-mêmes n'est-il pas l'ultime conséquence des folies d'une civilisation matérialiste qui a perdu son honneur et son âme et ne sait même plus ce que ces mots veulent dire ? On peut se demander si l'humanité a encore un avenir...

Je veux croire que oui, et Jean Elmiger veut aussi le croire, car malgré les trente années d'ostracisme dont il a été victime, il ne doute pas que l'homéopathie séquentielle ne soit tôt ou tard reconnue. Au fait, pourquoi « séquentielle » ? Eh bien parce que son découvreur a constaté par expérience qu'elle n'atteignait sa pleine efficacité que si le praticien prenait soin de « remonter le temps », c'est-à-dire de commencer le grand nettoyage par les agressions les plus récentes, puis de remonter peu à peu la biographie pathologique du patient selon une stricte chronologie,

jusqu'au premier choc de la venue au monde. Ce sont donc ces séquences thérapeutiques temporelles qui l'ont amené à qualifier de « séquentielle » sa méthode homéopathique.

« Dès 1975, nous dit-il, je me livrai à un véritable travail de détective, recherchant chez tous mes malades la totalité des évènements de leur vie susceptibles d'avoir laissé des traces immatérielles. Je me fis archéologue du corps astral, scrutant chaque cicatrice, chaque bosse de leur enveloppe invisible. Et ce que je découvris me stupéfia. Alors que la technique de Voll ne m'avait permis que certaines trouvailles — en réalité, les gros incidents bien épais — mon nouveau procédé me révéla les moindres ficelles et les nœuds les plus anodins.

Je dus bientôt me rendre à l'évidence : la liste des évènements qui impriment une marque indélébile sur notre double énergie est bien plus longue que nous l'imaginions, nous autres médecins. Elle ressemble curieusement au catalogue des pressentiments inquiets de la jeune mère attentive à chaque menace guettant son enfant. »

Au nombre de ces évènements plus ou moins traumatisants qui vont s'inscrire dans notre mémoire organique ou cellulaire, Jean Elmiger donne une place de choix aux vaccins, à ces inoculations théoriquement préventives, mais qui n'en sont pas moins très agressives sur l'instant. Après avoir énuméré les chocs qui peuvent déjà se produire au cours de l'accouchement, et dont il déplore le processus moderne consistant à allonger la parturiente, alors que durant des millénaires les femmes ont accouché dans la position naturelle accroupie qui facilite grandement le travail d'expulsion, le Dr Elmiger constate, avec une indignation difficilement contenue, les pratiques vaccinatoires aberrantes auxquelles sont soumis les nourrissons. Et il écrit :

« Puis la mauvaise fée en blouse blanche se penche sur les berceaux. Dès l'âge le plus tendre, parfois, hélas, dès le premier jour, très tôt, beaucoup trop tôt, la pédiatrie moderne soumet les petits organismes immatures à un intense bombardement énergétique dont certains ne se remettront jamais. Ce que la nature, dans son immense sagesse, ne se permettra jamais, le pédiatre va le réaliser en toute bonne conscience. Vous ne verrez jamais votre enfant tomber malade, le même jour, de la rougeole, des oreillons et de la rubéole. La nature n'est pas cruelle à ce point. (...) Le pédiatre, lui, croit sincèrement donner une chance supplémentaire de survie à votre bébé en lui inoculant le même jour quatre maladies dont trois au moins peuvent être mortelles !

Certes, la découverte des vaccins a été une grande étape sanitaire de notre civilisation, mais elle n'aurait jamais dû engendrer le gâchis actuel, responsable de tant de décès cachés et d'innombrables maladies chroniques. Vacciner contre la diphtérie, le tétanos et la polio, oui, certainement, mais pourquoi le même jour ? Pourquoi si tôt ? Pourquoi si abruptement, sans aucune préparation à ce choc ? Car tout vaccin est un choc, sans exception. Même le ridicule vaccin contre la coqueluche, si peu efficace, que nombre de pédiatres s'obstinent encore à joindre aux trois autres. »

La problématique des vaccins illustre malheureusement la dérive générale de notre civilisation, qui, à partir de pratiques pouvant être bénéfiques tant qu'elles sont utilisées avec mesure et à bon escient, se précipite dans une systématisation abusive qui aboutit à créer des dangers pires que ceux que l'on prétendait éviter. Et cela se produit le plus souvent lorsque la commercialisation intervient et prend le pas sur la notion de service. Bien que je sois personnellement un farouche partisan du libéralisme et de l'économie de marché, je considère que les produits de santé constituent un commerce très particulier qui devrait pouvoir échapper, au moins partiellement, à la loi du profit et de la publicité (ostensible ou occulte).

Les multinationales de l'industrie pharmaceutique sont devenues de telles puissances économiques qu'elles sont en mesure de briser toute résistance politique ou citoyenne. Elles phagocytent toutes les instances de décision, influencent ou corrompent par les moyens les plus divers tant les médecins que les parlementaires (trop souvent médecins eux-mêmes), les journalistes ou les experts. Leur seul impératif est de vendre et elles ont fait du vaccin ou du médicament un produit manufacturé ordinaire dont il convient de pousser la consommation par tous les moyens, sans aucune considération pour la santé des populations, quoi qu'elles prétendent.

Sans aller jusqu'à souhaiter la nationalisation de l'industrie pharmaceutique, qui ne ferait sans doute que substituer les inconvénients de la bureaucratie et de la démagogie à ceux de la marchandisation, au moins faudrait-il qu'elle soit soumise au contrôle de comités d'experts rigoureusement indépendants et d'une éthique irréprochable, sans parler de leur formation médicale à toutes les disciplines, orthodoxes ou non. Toute forme de publicité devrait en outre lui être interdite, tant vis-à-vis des médecins que du public. Ainsi, au moment même où j'écris ces

lignes, je suis absolument scandalisé par la publicité télévisée qui vante les avantages totalement fallacieux d'un vaccin contre le cancer du col de l'utérus que l'on ose proposer à des jeunes filles de 14 ans, ou plutôt à leurs mères, soumises au feu roulant de dangers menaçants brandis sans vergogne, alors que tout vaccin contre quelque forme de cancer que ce soit est totalement utopique (quoique certainement très profitable aux actionnaires des grands laboratoires de la pharmaco-chimie). On est toujours à ce sujet soumis à l'idéologie pasteurienne, qui privilégie le rôle de l'agent extérieur en minimisant celui du dérèglement organique. Mais est-il vraiment besoin d'être un expert pour savoir que l'augmentation continue du nombre des cancers a trois causes principales :

a) les pollutions de toutes sortes qui corrompent notre environnement, notre agriculture et, par voie de conséquence, nos corps eux-mêmes,

b) une alimentation industrielle dénaturée et additionnée de substances chimiques plus ou moins toxiques,

c) la mauvaise hygiène de vie de la plupart des citoyens des sociétés modernes.

Et l'on voudrait nous faire croire qu'il serait possible de se protéger d'un cancer par un pseudo-vaccin contre un virus quelconque ? C'est une malhonnêteté caractérisée et un abus cynique de la crédulité du public.

D'ailleurs, les professeurs Béchamp et Tissot (deux « savants maudits » de mon premier tome) ont démontré l'un et l'autre, par des méthodes différentes mais aux résultats convergents, qu'un organisme dérégulé, intoxiqué ou amoindri fabriquait lui-même des agents pathogènes internes issus de l'auto-corruption cellulaire. Ce qui n'était, au demeurant, que l'illustration médicale de ce constat philosophique qu'il me plaît de citer souvent : « *Tout ce qui meurt, meurt de sa propre corruption, tout le dommage est au-dedans* » et que nous devons au poète grec Ménandre (342-292 av. J.-C.).

On répand volontiers de nos jours l'idée que même si un vaccin ne donne pas une protection garantie, au moins est-il rarement dommageable. Or, il est impossible de se fier aux statistiques officielles sur les accidents vaccinaux, par le simple fait qu'aucune enquête épidémiologique sérieuse n'a jamais été entreprise à ce sujet, et que ces statistiques reposent uniquement sur les déclarations spontanées des médecins, qui, même lorsqu'ils sont honnêtes, ne peuvent pas toujours établir avec certitude une relation de cause à effet.

Mais en outre, indépendamment des accidents spectaculaires, il existe des traumatismes plus subtils qu'aucun médecin allopathe n'est capable de discerner; et qui sont pour lui pratiquement invisibles. Jean Elmiger nous explique à ce propos :

« *Si l'expérience des homéopathes a montré que le premier vaccin suffit à laisser une trace immatérielle indélébile, il n'en reste pas moins vrai que chaque rappel du même vaccin ajoute au déséquilibre initial sa propre vague perturbatrice. Les répétitions mensuelles de ce triple ou quadruple assaut, pratiquées pour parfaire l'immunité, embrouillent souvent à tel point l'écheveau gracile de certaines jeunes vies délicates que la santé paraît définitivement compromise. Et c'est la course aux armements chimiques, de plus en plus « tueurs », ordonnés par le stratège omniscient en blouse blanche. (...)*

La pratique journalière m'a aussi montré, et tous les homéopathes l'ont constaté, qu'un choc peut résulter de n'importe quel événement, à n'importe quel âge. Ce peut être, par exemple, une grande frayeur, un gros chagrin, une narcoïse, une commotion cérébrale, Naturellement aussi une hémorragie abondante, une transfusion de sang, un avortement. Et toute chimiothérapie prolongée, surtout antibiotique et antidépressive, la terrible cortisone également, et les sels d'or. Les drogués sont choqués en permanence, comme les alcooliques. »

Pour que l'organisme ainsi traumatisé par tous les chocs de la vie, naturels ou artificiels, accidentels ou provoqués, psychiques ou chimiques, puisse retrouver sa complète harmonie, il faut donc une technique capable d'effacer une à une toutes les cicatrices invisibles et profondes accumulées dans notre chair et dans notre esprit. Et cette technique, cette thérapie reconstructrice, ce sera l'**homéopathie séquentielle** mise au point par Jean Elmiger pendant de longues années d'expérience médicale. Et il nous dit :

« *Le seul moyen qui me soit donné d'effacer une à une les tristes cicatrices du passé, c'est bien sûr l'homéopathie qui va me le procurer. (L'acupuncture pourrait elle aussi prétendre à pareil tour de force, mais à grand-peine et sans la garantie d'une efficacité durable.) Aucune technique médicale ne saurait allier une telle élégance à une pareille efficacité; aucune technique courante n'approche d'aussi près l'immatérialité de la vie. Car le remède homéopathique n'est pas une banale substance matérielle. Il n'est ni végétal, ni minéral, ni chimie quelconque. Il est énergie immatérielle et non plus substance, puisqu'il a été créé par désubstantialisation ! »*

Voici une remarque qui me semble très pertinente et qui nous fournit l'explication rationnelle de cette médecine déclarée « irrationnelle » par les ignorants. La technique homéopathique vise en effet à ne retenir que la subtile énergie enfouie dans toute substance et à la libérer de la matière qui l'emprisonnait afin qu'elle puisse exprimer toutes ses potentialités spirituellement vitalisantes. Comment les allopathes-chimistes qui pratiquent la médecine au marteau-pilon pourraient-ils comprendre une telle sublimation ?

Si le Dr Elmiger condamne la pratique excessive de la vaccination chez les tout jeunes enfants, il n'est pas opposé à la vaccination par principe et de façon absolue, mais il conseille d'en atténuer le choc à l'avance par l'homéopathie, afin que le système immunitaire soit mis en alerte, et il écrit :

« Comment je vaccine ? La technique adoptée est simple. Puisque la vaccination est un choc, pourquoi ne pas l'atténuer en alertant les responsables de la défense quelques jours auparavant ? Je vous ai dit que les pédiatres vaccinent trop abruptement. C'est vrai; ils introduisent des toxines plus ou moins virulentes dans l'organisme infantin par des voies que la nature n'a pas prévues, et sans crier gare, pour ainsi dire par effraction. Ce reproche justifié tombe, si je me donne la peine de prévenir la garde par un simulacre d'agression, l'avant-veille de l'attaque. Pour ce faire, je donne à l'enfant une dynamisation idoïne du nosode vaccinal, deux ou trois jours avant le vaccin. »

Néanmoins, le Dr Elmiger a une « bête noire » (deux, si l'on ajoute la cortisone), et c'est le BCG. J'imagine à quel point il a dû se réjouir lorsqu'il a appris tout récemment que l'obligation vaccinale du BCG en France (le seul pays « arriéré » à l'avoir maintenue plus longtemps que tout autre) était enfin abandonnée, après l'ultime « feu d'artifice » d'une nouvelle formule dont quelques milliers de pauvres bébés français ont été victimes. Car il n'a pas de mots assez durs, dans son livre *La Médecine retrouvée*, contre cet empoisonnement qu'il tient pour principal responsable de la déchéance française. Il a sur ce sujet des pages d'une sainte colère dont le lyrisme atteint des sommets. Je ne résiste pas au plaisir de vous en donner un extrait :

« Le mal français tient en un mot de trois lettres : le BCG. Ne riez pas ! Ce n'est pas une boutade; je n'ai jamais été aussi sérieux. Le BCG est le vaccin que la France s'enorgueillit d'avoir inventé pour protéger l'humanité de la tuberculose.

Hélas, la glorieuse invention n'est qu'un leurre, un attrape-nigaud, un cadeau empoisonné. Pis : c'est la ruse la plus cynique que l'esprit du Mal ait jamais imaginée pour avilir l'homme et le bêtifier. Je vais tout aussitôt m'efforcer d'éclairer votre lanterne.

Et d'abord, que signifient ces trois lettres ? B veut dire bacille. C et G sont les initiales des deux inventeurs du vaccin. Je ne vous donne pas leurs noms. Exprès. Qu'ils soient oubliés à jamais, effacés comme ces noms de pharaons maudits par la postérité vengeresse ! Ils ont fait trop de mal à la France tout entière et à tant d'autres peuples. (...)

L'essentiel de leurs travaux est résumé dans un livre de propagande intitulé La vaccination préventive contre la tuberculose par le BCG. Les quelques pages que j'ai retenues sont édifiantes à souhait. L'esprit scientifique y est bafoué, et même la simple logique et le bon sens. On peut parler tout court de manquement grave à la probité intellectuelle. Ce sont là les deux « grands savants » que la Faculté honore ! Des imposteurs, oui ! Et quel toupet ! Des laborantins en apprentissage n'oseraient pas présenter pareil tissu d'inepties devant leur commission d'examen; ils seraient recalés sur le champ. Et nous, médecins, nous avons gobé ces sornettes sans sourciller ! Que n'avons-nous lu la mise en garde du Dr Paul Chavanon ! Dans La guerre microbienne est commencée, édité en urgence à Paris en 1950, le célèbre homéopathe français tire la sonnette d'alarme et porte au grand jour le mécanisme diabolique de la machination. Car machination il y eut.

Le lancement du BCG est un modèle de gangstérisme économique, une gigantesque et malhonnête opération commerciale. Rien ne manque au scénario : un inventeur farfelu, des expériences de laboratoire truquées, un vernis pseudo-scientifique, des statistiques tronquées, une publicité éhontée, l'appui acheté des mandarins, et, suprême astuce, la gratuité du produit... financé par le contribuable ! (...)

Depuis cette année noire, le drame est consommé. Il n'est pas un Français qui ait échappé à la toxine fatidique, agent sournois du mal mystérieux qui a mis à genoux l'une des plus brillantes civilisations de la planète. »

Jean Elmiger est en effet persuadé que toutes les faiblesses actuelles de la société française découlent de cette intoxication systématique par le BCG de deux ou trois générations de Français et qu'elle a fait perdre à notre peuple ses qualités d'antan. Si c'est vrai, et je suis porté à le croire, je ressens

quelque fierté à avoir dénoncé le criminel vaccin dans le N°7 de juin 1981 de *L'Ere nouvelle*, en rendant compte du livre du Dr Marcel Ferru *La faillite du BCG*. (Marcel Ferru, professeur de sciences fondamentales et qui fut titulaire de la chaire de clinique médicale infantile à l'École de Médecine de Poitiers, figure dans le premier tome de *Savants maudits, chercheurs exclus*.)

Nous sommes débarrassés du BCG après 58 ans d'esclavage, mais les gangsters en blouse blanche ne manquent pas de ressource. Le vaccin contre l'hépatite B, qu'ils n'ont heureusement pas réussi à rendre obligatoire (sauf pour les malheureuses infirmières), n'en est pas moins si « fortement conseillé » qu'il cause partout des ravages. Et n'oublions pas le sempiternel vaccin contre la grippe, escroquerie exemplaire matraquée chaque automne à un public télémanipulé, avec la gratuité pour les personnes âgées, ce qui permet de ponctionner un peu plus la Sécurité sociale. Or, le vaccin antigrippal est une pure chimère, pour la simple raison que les virus grippaux sont en constante mutation et que les trois spécimens sélectionnés parmi des dizaines d'autres pour le vaccin 2008 auront déjà changé d'identité avant que le stock de vaccins ait été distribué. Le plus amusant, si j'ose dire, est que la preuve de son inutilité est donnée par ses promoteurs eux-mêmes, trop stupides pour s'en apercevoir (ou trop confiants dans la crédulité de leurs victimes). Car ils nous répètent depuis des années, dès que l'hiver approche, que 2 millions de Français vont contracter la grippe inexorablement. Et ce chiffre n'a pas baissé d'un iota depuis que leur merveilleux vaccin protège nos concitoyens. N'est-ce point l'impérable démonstration de son inefficacité ?

Jean Elmiger ne se contente pas dans ses livres de développer sa théorie. Il l'appuie sur de nombreux exemples de succès thérapeutiques remportés auprès de patients en grande souffrance et auxquels la médecine orthodoxe n'apportait aucun soulagement et encore moins d'espoir de guérison.

C'est surtout dans son second ouvrage : *Maladies auto-immunes*, qu'il offre à ses lecteurs une multitude de cas de pathologies diverses dont il a pu venir à bout grâce à l'homéopathie séquentielle. Mais déjà dans *La Médecine retrouvée* il relate quelques guérisons spectaculaires, de ces guérisons qui ont établi solidement sa réputation en Suisse, en France et ailleurs. Je parle de sa réputation auprès des patients, car, bien entendu, à de rarissimes exceptions près, ses collègues allopathes ne lui accordent aucune considération. Ils ne croient déjà

pas à l'homéopathie, alors, qu'on lui ajoute l'adjectif « séquentielle », auquel ils ne comprennent rien, vous pensez ! Et ne parlons pas de la Faculté, pour qui Jean Elmiger ne peut être qu'un dangereux charlatan, dont il convient de mépriser ostensiblement les méthodes, que l'on ne saurait condescendre à étudier si peu que ce soit.

Mais voici l'un des exemples les plus remarquables d'une santé retrouvée par un jeune enfant mal en point grâce à sa prise en mains par le Dr Elmiger :

« Je reçois en mars 1981 le jeune Benoît D., de Fully, en Valais, né en 1977. À l'âge de 4 mois, il fait une très forte bronchite et reçoit du Clamoxyl, l'antibiotique à la mode. Ce traitement énergique n'améliore pas sa santé, bien au contraire, puisque l'état général périclute rapidement de façon catastrophique. Les bronchites se suivent sans répit et se compliquent de faux-croup. Du 5^e au 24^e mois, selon l'expression de la mère, l'enfant est "nourri au Clamoxyl". Mais rien n'y fait. Le pédiatre doit se résigner à l'hospitalisation.

À l'hôpital, le traitement est repris, identique. Pourquoi changer ? L'antibiothérapie n'est-elle pas le summum de l'art de guérir ? À peine sorti de clinique, voici déjà la récurrence. Nouvelle bronchite, nouveau coup de massue médical. Et ainsi de suite. À deux ans et demi, l'enfant n'est plus qu'une ombre et ne supporte plus rien. On se décide à l'opérer. Il faut bien faire quelque chose ! Le spécialiste de Lausanne lui enlève les végétations; les bronchites disparaissent, mais pas les rhumes, qui deviennent de plus en plus pénibles, avec forte fièvre et fatigue extrême. Naturellement, le pédiatre intervient brillamment chaque fois avec son Clamoxyl. Mais la nature a ses limites, même pour un robuste petit Valaisien.

Les globules blancs viennent à manquer. Le pédiatre, génial, change de massue. Le bambin reçoit du Bastrim, qui ne produit aucun effet. C'est alors l'admission dans un service de soins intensifs. Après quinze jours, l'enfant est hors de danger, mais non point guéri. Les bronchites récidivent, le Clamoxyl est brandi à chaque nouvelle alerte, la responsabilité du médecin est dégagee, mais le garçonnet que je vois devant moi n'est plus un enfant; c'est une petite chose muette, une ombre, une caricature. Quelle sera sa vie ? Les parents attendent dans l'angoisse la prochaine récurrence, car les globules blancs ne se décident pas à remonter. Que puis-je faire pour ce garçon ? Vous allez voir, la réponse est simple. Je vais tout bonnement lui changer sa

destinée, en faisant le plus naturellement du monde mon travail de médecin. D'abord le diagnostic : il saute aux yeux. Ce garçon souffre d'un énorme déséquilibre de son énergie vitale. Pourquoi ? Parce qu'elle a été déséquilibrée ! Par quoi ? Par la séquence perturbatrice que voici : vaccin BCG à la naissance — grosse bronchite à 4 mois — Clamoxyl — vaccin contre la diphtérie, le tétanos, la coqueluche et la poliomyélite — Clamoxyl — rappel DiTePerPol — Clamoxyl — DiTePerPol — Clamoxyl — DiTePerPol — Clamoxyl — Clamoxyl — Clamoxyl — Clamoxyl — Clamoxyl — Clamoxyl — narcose — Bactrim — oreillons — vaccin contre la rougeole — Clamoxyl — Clamoxyl — Clamoxyl...

De cette succession de chocs, seuls les oreillons émergent avec naturel. Le reste est iatrogène. Comment rétablir l'équilibre ? En effaçant une à une les séquelles immatérielles de ces chocs, en respectant, bien sûr, la chronologie inverse. Rien de plus facile.

D'abord, j'ai chassé les souvenirs des antibiotiques et de la narcose avec un mélange iso- et homéopathique idoine. Résultat : gros rhume. En avril, j'ai effacé la rougeole artificielle avec le nosode de la rougeole, dénommé Morbillinum. Réaction : 40° de température et visage rouge tomate. En mai, j'ai éliminé le fantôme des oreillons avec le nosode Parotidinum, mi-juillet, celui des quatre vaccins DTPP avec leurs nosodes respectifs, et, fin août, j'ai porté l'ultime coup avec le nosode BCG du terrible vaccin initial qui avait probablement tout gâché.

Je revois l'enfant en septembre : c'est un miraculé. Il a repris une mine superbe et mange enfin; son caractère s'est éclairci, ses petits camarades l'admettent à nouveau dans leurs jeux. Son énergie vitale a repris son cours harmonieux; il est guéri. Je le vois encore trois fois l'année suivante, pour fortifier son terrain, et il n'a plus jamais été sérieusement malade depuis lors. Ses trois frères se sont soumis à la même dépollution iatrogénique que lui, et voilà toute une famille qui ne s'en laissera plus compter par les demi-médecins allopathes et leur chimie. »

On se demande vraiment si le pédiatre en cause, en principe spécialiste de la santé des enfants et ayant théoriquement reçu la formation adéquate pour remplir ce rôle ô combien délicat, a rempli son devoir de médecin en prescrivant systématiquement le même antibiotique, censé régler miraculeusement tous les problèmes de son jeune patient. Pas un instant il ne semble s'être astreint à une recherche soigneuse des troubles de son

organisme et de leurs origines. Pour lui, la médecine était tout entière contenue dans le slogan dogmatique : « les antibiotiques, c'est automatique », parodiant à l'avance la formule contraire que l'on allait enfin, une vingtaine d'années plus tard, diffuser sur toutes nos antennes.

Qu'est-ce que ce piteux médecin aurait fait avant l'invention des antibiotiques ? Se serait-il contenté de regarder l'enfant les bras ballants en hochant la tête et en avouant son impuissance ? Ce récit nous montre bien l'effet pervers d'un médicament efficace (ce qu'un antibiotique est sans nul doute), dès lors qu'on le considère comme une panacée et que l'on ne cherche plus ailleurs. C'est tout simplement de la paresse intellectuelle, à laquelle aucun médecin digne de ce nom, qu'il soit allopathe ou autre, n'a le droit de s'abandonner. Et je rappelle que Fleming, l'inventeur de la pénicilline, le premier antibiotique historique, précurseur de tous les autres, avait pris soin d'avertir qu'il ne fallait pas en abuser ni l'utiliser à tout propos. Il aura fallu plus d'un demi-siècle pour que son avertissement soit enfin entendu et que l'on se décide à limiter le recours aux antibiotiques. Encore le fait-on de manière bien timide, en se contentant de rappeler qu'ils sont inopérants contre les virus, ce que normalement tout médecin correctement instruit aurait dû savoir. L'inconvénient de ce message trop partiel, c'est qu'il laisse entendre par omission que pour toute infection qui n'est pas d'origine virale l'antibiotique demeure souverain. Il l'est dans de nombreux cas, certes, mais de façon éphémère et non sans perturber gravement la flore intestinale, indispensable au maintien d'un système immunitaire performant. Car l'antibiotique est un bombardement massif qui tue sans discernement les civils et les alliés tout autant que les ennemis. Or, les bactéries amies qui vivent en symbiose avec nous et sont indispensables à notre santé doivent être préservées, car si elles sont décimées, le risque est grand qu'elles soient remplacées par des congénères pathogènes. C'est pourquoi, non seulement l'usage de l'antibiotique ne doit pas être automatique, mais il doit plutôt être considéré comme le dernier recours, l'arme ultime à n'employer que si l'infection déborde les défenses naturelles et que rien d'autre ne permet de la juguler.

Restaurer les défenses naturelles, fortifier l'énergie vitale, purifier le terrain organique des séquelles des agressions de toutes sortes qu'il a pu subir, tels doivent être les objectifs du vrai médecin, de quelque méthode qu'il se prévale, et tel fut, tout au long de sa carrière, le souci constant du Dr Elmiger, dès

qu'il se fut évadé du conformisme paralysant de la médecine académique. Grâce à la logique de cette démarche, soutenue par une éthique exigeante et par la passion de son métier, ou plutôt de son art, l'un des plus difficiles mais aussi l'un des plus beaux du monde, Jean Elmiger a obtenu de nombreux succès au profit de ses patients, et quelques échecs qu'il ne veut pas dissimuler, toujours attentif à discerner les erreurs qu'il a pu commettre, mais qui découlent le plus souvent d'une information incomplète ou erronée quant au vécu du malade. Car l'homéopathie séquentielle ayant pour principe directeur de remonter le temps pour effacer chronologiquement et une à une les cicatrices invisibles des divers chocs de la vie, elle ne doit pas manquer une seule étape pour atteindre sa complète réussite.

Dans son second ouvrage, *Maladies auto-immunes*, le Dr Elmiger passe en revue un nombre important de cas particuliers choisis, avec leur accord, parmi les malades qu'il a suivis souvent durant plusieurs années jusqu'à leur guérison. Auxquels s'ajoutent ceux qui, ayant rapidement retrouvé des capacités satisfaisantes et l'absence de douleurs, ont cru pouvoir s'arrêter en chemin et ne pas poursuivre le traitement séquentiel jusqu'à son terme, pour revenir penauds un jour vers le médecin qu'ils avaient laissé sans nouvelles, afin de lui demander de parachever son travail, dont ils avaient apprécié l'efficacité première sans comprendre qu'elle n'était qu'une étape vers une complète réhabilitation de leur santé.

Parmi les maladies auxquelles s'est attaqué avec succès le Dr Elmiger, auprès de patients que la médecine chimique était impuissante à guérir et que sa réputation d'homéopathe inventif et chevronné avait attirés vers lui, on relève les pathologies suivantes : spondylarthrite ankylosante, uvéite chronique, polyarthrite rhumatoïde, maladie de Crohn, recto-colite hémorragique, lupus érythémateux disséminé, érythème noueux, sarcoïdose et pelade, sclérose en plaques... Il ne s'agit pas, comme on peut le constater, de ces «petits bobos» que les mandarins condescendent parfois à tolérer que l'homéopathie les traite, mais bien de pathologies graves et invalidantes qui gâchent complètement la vie des malheureux qui en sont atteints.

Alors, me direz-vous, comment est-il possible qu'après des décennies de traitements efficaces et des milliers de patients délivrés de leurs maux et lui tressant des lauriers dans toute l'Europe, Jean Elmiger n'ait pu réussir à faire reconnaître la valeur de sa thérapie et continue de se heurter à l'ostracisme des allopathes, et même au scepticisme de ses confrères homéo-

pathes eux-mêmes. Car si l'esprit de routine sévit chez beaucoup d'humains, sans parler de la jalousie qui incite à voir d'un mauvais œil celui qui réussit là où vous échouez, il n'explique pas tout. Tous ceux qui ont lu mes trois premiers tomes savent désormais à quoi s'en tenir sur la diversité des obstacles qui se dressent devant les audaces du pionnier, et plus encore devant ses réussites. Le récit qui va suivre, extrait de *Maladies auto-immunes*, informera mon lecteur de la nature des crocs-en-jambe qui attendent le découvreur :

« La spondylarthrite ankylosante chronique, connue dans mon pays sous le nom de maladie de Bechterew, est une maladie rhumatismale progressivement invalidante, à mécanisme auto-immunitaire, qui débute chez l'adulte jeune et atteint avec prédilection les articulations de la colonne vertébrale, qu'elle rigidifie et déforme de façon impressionnante. Son évolution est souvent très douloureuse et occasionne de très nombreuses interventions médicales, qui déçoivent généralement les malades. Bref, elle est réputée incurable, et de plus, elle écourte sensiblement l'espérance de vie. Sa fréquence est relativement élevée, car on n'en recense pas moins de dix mille dans notre petit pays, pour une population de sept millions d'habitants. La Suisse étant le paradis des associations les plus diverses, il n'est pas étonnant d'y trouver une Association Bechterew, forte à ce jour de plus de trois mille cinq cents membres. Cette société dispose de finances confortables, qui lui permettent d'éditer un bulletin trimestriel tiré à quatorze mille exemplaires, distribués gratuitement à tous les cabinets médicaux spécialisés du pays. Je l'ai moi-même reçu, durant des années, en ma qualité de spécialiste en médecine interne, et l'ai lu avec le plus grand intérêt. Cette lecture régulière m'a finalement inspiré une idée. (...)

La spondylarthrite ankylosante n'étant pas une rareté, j'ai eu la chance d'accueillir ainsi au cours des années quelques transfuges exigeants, bien décidés à se faire guider enfin sur le chemin de la santé. Ayant acquis grâce à ce petit groupe une expérience réjouissante de cette importante pathologie auto-immunitaire, l'idée m'est venue tout naturellement d'en faire profiter le plus grand nombre en m'adressant à leur association. E conduit une première fois par un président âgé, lui-même très atteint par la maladie, j'ai laissé passer une année et attendu l'élection d'un président plus jeune, de formation universitaire, lui aussi touché par le mal, qui a bien voulu m'accorder un rendez-vous.

Ainsi, le 29 octobre 1992, il me reçoit au siège de l'association à Zürich, en présence de sa secrétaire et de deux membres de son comité. Je leur expose aussitôt les grandes lignes de ma thérapie séquentielle et les excellents résultats obtenus dans la spondylarthrite ankylosante, en apportant aussi la liste de quelques malades guéris qui m'avaient autorisé à citer leur nom pour un témoignage probant. Je leur propose d'annoncer par le biais de leur revue une série de conférences destinées à faire connaître ma méthode; je les sensibilise au fait que les succès sont d'autant plus spectaculaires que la thérapie est appliquée sitôt le diagnostic posé. Je pense inviter ainsi les plus jeunes affiliés à se faire connaître et me mets gracieusement à leur disposition pour instaurer une série de traitements.

Après m'avoir écouté avec attention, le président me promet d'étudier ma proposition, qu'il doit encore soumettre à tous les membres de son comité. Je prends congé, confiant dans le succès de mon initiative, et j'attends. Pour donner plus de poids à ma démarche, je réussis à convaincre une de mes anciennes malades, qui ne souffre plus de son mal et qui habite Zürich, à venir témoigner aussitôt au siège de l'association. Comme moi, elle est très aimablement reçue, et fait volontiers état de sa guérison.

Les semaines passent, puis les mois. Je ne reçois aucune nouvelle. Les bulletins de la société se succèdent : je n'y trouve aucune allusion à ma proposition. Ai-je été mal compris ? N'ai-je pas été convaincant ? Malgré mes titres, m'ont-ils peut-être pris pour un charlatan ? La réponse à toutes ces interrogations, je la reçois plus tard de la bouche d'un autre de mes patients rhumatisants, homme d'affaires bien introduit dans certains milieux industriels. Il me fait lire attentivement la liste des donateurs qui figure à la dernière page de la revue : la somme totale des dons reçus me paraît en effet un peu maigre pour assurer le financement des activités multiples de l'association. Le gros des subventions est occulte... et provient, selon ses dires, de celui à qui la maladie profite, du colosse pharmaceutique qui en fait ses choux gras ! »

Nous mettons ici le doigt sur l'une de ces invraisemblables collusions entre certaines associations de malades et les mandarins qui les subventionnent pour mieux les avoir à leur botte et pouvoir étouffer toute velléité de contestation de leur médecine empoisonneuse. Pour paradoxal qu'il soit, ce processus a sa logique. Tentons de l'analyser :

a) Des patients atteints d'une maladie grave réputée incurable se regroupent afin de chercher ensemble à soutenir la recherche médicale dans le domaine qui les concerne, mais aussi dans un but d'entr'aide entre les malades.

b) Ils prennent contact avec des sommités de la médecine spécialistes de leur pathologie, qui naturellement les félicitent de leur initiative et les mettent aussitôt en rapport avec le laboratoire pharmaceutique élaborant le ou les médicaments censés être efficaces dans leur cas.

c) Le laboratoire concerné les accueille chaleureusement et subventionne volontiers leurs activités et leurs moyens de communication, voyant là l'occasion d'entretenir une clientèle captive qui, sous couleur d'information des patients et des médecins, se chargera en partie de la promotion de leurs produits.

d) L'association sera également un excellent moyen de surveillance des thérapies concurrentes et des novateurs éventuels qui viendraient proposer leurs services et que l'on pourra discréditer tout à loisir en se gardant bien d'examiner ce qu'ils offrent.

Dans le cas où les dirigeants de l'association feraient mine de manifester quelque intérêt envers des thérapies non chimiques ayant fait leurs preuves, le laboratoire-mécène leur fera vite comprendre qu'il ne lui sera plus possible d'aider financièrement une association qui prête l'oreille à des "charlatans".

e) Le Comité directeur de l'association se laissera aisément convaincre que les propositions qui lui ont été faites ne sont pas sérieuses et ne méritent aucune attention, car il ne pourra se résoudre à envisager l'appauvrissement soudain d'une si belle structure qui offre à ses représentants prestige et notoriété.

Car, voyez-vous, les hommes sont ainsi faits que, même plongés dans la douleur et presque aux portes de la mort, ils ne peuvent renoncer à jouer un rôle honorifique dans la comédie humaine, pour peu que de généreux donateurs « parfaitement désintéressés » leur en fournissent l'occasion.

Il arrive d'ailleurs que des « associations complices » de ce genre soient suscitées par les mandarins eux-mêmes, qui n'ont aucune peine en ce cas à trouver des figurants tout ébaubis d'être ainsi propulsés sur le devant de la scène pour y jouer les marionnettes, les faire-valoir et, si besoin est, les chasse-mouches. Aussi ne doit-on pas s'étonner de l'étrange comportement de personnes souffrantes qui écartent d'un revers de main des thérapeutes novateurs et expérimentés venus leur offrir un espoir de soulagement, voire de guérison. Ayant complètement

perdu leur autonomie de jugement, ils ont capitulé par avance et ne voudraient pour rien au monde chagriner le grand professeur si aimable et attentionné qui a bien voulu condescendre à s'occuper de leur cas, bien qu'il soit totalement incapable de les ramener à la santé. Anémiés par leur pseudo-traitement tout autant que par la maladie, ils n'ont plus assez de ressort ni de force de caractère — mais les ont-ils jamais eus ? — pour s'engager dans une voie indépendante non estampillée par « l'Académie » de médecine. Ils préfèrent souffrir et périr dans l'orthodoxie que se sauver dans la rébellion. Somme toute, ils auront exactement ce qu'ils méritent.

Alors, me direz-vous peut-être, si un médecin novateur n'a aucune chance d'obtenir une écoute attentive des cénacles officiels, pas plus que des associations des principaux intéressés, que ne fait-il connaître ses méthodes directement au grand public ?

Ah, mais c'est que le système est parfaitement verrouillé ! La loi interdit au médecin de faire sa publicité. Il peut même être sanctionné, s'il commet l'imprudance de faire des confidences sur ses méthodes à des journalistes alertés par des patients guéris et venus aux nouvelles. Si un article d'un journaliste trop enthousiaste est publié, l'Ordre des médecins pourra décider de radier à vie, sous l'accusation de « publicité », empêchant ainsi d'exercer le médecin jugé trop bavard. C'est la mésaventure dont fut victime le Dr Jean-Pierre Maschi, de Nice, premier découvreur de la pollution électrique et de sa responsabilité dans l'apparition de la sclérose en plaques, contre laquelle il traitait ses malades avec succès (voir mon tome II). J'ignore ce qu'il en est dans la législation helvétique, mais je subodore qu'il doit en être de même.

On aboutit ainsi à une situation totalement ubuesque, dans laquelle les grands laboratoires de la pharmaco-chimie ont le droit de bourrer le crâne des téléspectateurs avec des publicités mensongères éhontées leur vantant des médicaments toxiques et des vaccins illusoire, alors que des médecins hautement qualifiés peuvent être considérés comme des hors-la-loi s'ils ont l'audace de publier les témoignages de leurs patients reconnaissants.

Je tiens donc à préciser que le Dr Jean Elmiger ne m'a rien demandé. Il n'a aucune responsabilité dans la rédaction de ce chapitre. J'ai décidé seul de vous parler de lui dans ce livre. Lisez-les siens, et faites-vous votre propre jugement.

JEAN LAIGRET (1893-1966)

Extraits du Carnet de route d'un médecin auxiliaire :
Décembre 1914

« Mardi 8 et Mercredi 9 décembre :

Traversons Hangest, Arvillers, prenons la route de Bouchoir et nous arrêtons au croisement de la route d'Amiens. Il y a là une infâme mesure. Nous y trouvons un aide-major du 308^e. Il nous offre deux matelas. Nous nous couchons le ventre vide. Nous sommes cinq sur ces deux matelas. Je suis comprimé entre le mur et le commandant Forgemol, j'ai mal aux pieds, le lieutenant Pasquier ronfle, il rentre un courant d'air formidable par les carreaux cassés, des agents de liaison apportent des ordres toutes les cinq minutes, pas moyen de dormir. Pour finir, un rat me passe sur la figure.

Je me lève. Il est minuit. Une batterie de 75, tout près de nous, se met à cracher. Salves et fusillades au loin. Vers une heure, plus rien, silence parfait. Je vais faire un petit tour sur la route. Les Boches lancent de nombreuses fusées éclairantes. Il pleut à verse ! Nos pauvres hommes sont couchés dans les betteraves, sous la pluie. Il y en a quand même qui ronflent, enveloppés dans une toile de tente !!

Qu'est-ce que nous faisons ici ? Mystère.

Le matin, au petit jour, ordre de retourner au Plessier. Retour dans le brouillard et la boue. Nous crevons de faim. Heureusement, en passant à Hangest, nous trouvons la brave dame de la poste qui nous donne un bon café chaud. (...)

Mercredi 16 décembre :

(...)Les batteries se mettent en branle la fusillade augmente partout d'intensité, les mitrailleuses pétaradent par instants.

Et ça dure ainsi toute la journée, avec des périodes de demi-calme et des périodes d'épouvantable chahut. Les seuls résultats dont on soit sûr, c'est que le 115^e a pris la sucrerie de Montauban et le 45^e la station de Mametz. Notre poste de secours a été installé le moins mal possible. Les balles sifflent tout autour en rafale. Le major dit : « C'est embêtant, on ne peut même pas sortir pour pisser sans entendre ça vous siffler aux oreilles. » Des balles traversent même le mur en torchis et rentrent chez nous : une a traversé toute la salle à pansements et a été briser la vitre en face. (...)

Nous soignons une soixantaine de blessés, dont le lieutenant Robillard. Nous avons aussi des blessés du 45^e, du 236^e et du Génie qui se sont arrêtés à notre poste de secours, le premier qu'ils aient rencontré. À la nuit, tous nos pauvres petits locaux sont remplis et les blessés arrivent toujours. Où les mettre ? Je vais reconnaître aux alentours quelques tranchées vides où nous pourrions coller les moins gravement atteints. (...)

Je reste debout avec Berniolle jusqu'à une heure et demie du matin. Les autres sont fatigués et roupillent déjà dans le foin. Les brancardiers nous amènent de nouveaux blessés à chaque instant.

À minuit, le ravitaillement vient, mais il s'arrête derrière la crête à 1500 m d'ici. Nous y envoyons nos infirmiers : ils nous rapportent les lettres et du vin. Pas d'eau ! Comme boisson, lorsque le vin est bu (il n'y en a pas lourd !), nous n'avons que la boue d'une citerne qu'il faut faire bouillir et filtrer pour faire du thé ou du jus.

Vendredi 18 décembre :

(...) Ce matin, l'attaque reprend de plus belle. Les Boches nous envoient des shrapnells et le poste de secours est toujours arrosé de balles. Les 77 tombent à 30 mètres derrière nous. (...)

Soir - La citerne est vide, on a bu toute sa boue. Plus rien à boire ! Avec cela, notre stock de pansements s'épuise. Plus de bougies ! Heureusement, Rousseau répare avec de l'argile la lanterne à acétylène de la voiture et nous permet de nous éclairer.

Les balles rentrent toujours chez nous. Un cuisinier du 236^e a été tué devant son fourneau à l'intérieur du poste de secours. On se sent, ma foi, bien plus en sûreté dans les tranchées de première ligne !

Samedi 19 décembre : On m'amène les corps du commandant Jeannel, du capitaine Senneault et de quatre soldats. Nous

faisons creuser des tombes et l'abbé fait l'enterrement. Cérémonie touchante de simplicité que le bruit des balles et des percutants rend plus émouvante encore. (...)

Dimanche 20 décembre :

La situation n'est pas brillante, à aucun point de vue. L'attaque a été complètement ratée. À peine doit-on avoir pris quelques vagues tranchées depuis quatre jours que nous sommes ici. Pour arriver à ce résultat, nous avons perdu de nombreux officiers et cent cinquante hommes (pour notre régiment). Les pertes du 45^e sont plus grandes encore. (...)

Ce qui est terrible, ce n'est pas le nombre des disparus, mais l'état général de ceux qui restent. Nous avons pu nous en rendre compte, Berniolle et moi, ce matin. Par ordre du colonel, nous avons fait tout le tour des tranchées de première ligne pour passer la visite des malades intransportables et surtout faire une enquête sanitaire. Les boyaux sont remplis de 0,50 m d'une boue gluante et argileuse. Les hommes vivent dans cette mélasse. Le ravitaillement y est rendu presque impossible. Enfin le plus épouvantable, c'est le manque d'eau : les hommes, pendant trois jours, ont crevé de soif; hier soir, la pluie leur a permis de remplir leurs quarts. c'est tout. Nous en avons engueulé qui buvaient de l'urine. L'état mental est très bas. Des hommes veulent se suicider; d'autres grimpent sur la tranchée pour se faire tuer. »

En l'occurrence, les soldats avaient raison de boire leur urine et les médecins avaient tort de vouloir les en dissuader. Ces derniers auraient pourtant dû savoir que tout vaut mieux qu'une déshydratation sévère. Notre corps le sait et nous précipite vers tout liquide accessible lorsque la soif devient insupportable. En outre, et paradoxalement, l'urine est une boisson dynamisante dont l'utilisation systématique est une thérapie connue sous le nom de *Amaroli*, mais que bien peu de thérapeutes osent conseiller, devant la grimace dégoûtée qu'ils suscitent généralement. Peu de personnes en effet ont le courage de l'expérimenter. Je connais moi-même quelqu'un qui a eu ce courage à plusieurs reprises et qui s'en félicite.

Ce témoignage bouleversant sur la vie infernale des poilus de la guerre de 1914 vient nous rappeler quels excès peut atteindre la folie des hommes lorsqu'une forme quelconque de collectivisme (en l'occurrence le « patriotisme ») aboutit à la négation totale de l'individu.

On se demande comment d'aussi aberrants holocaustes ont pu être acceptés, alors qu'ils auraient dû susciter dans les deux

campes des révoltes massives et la pendaison des généraux. Il y eut bien quelques révoltes, mais insuffisamment nombreuses et organisées pour infléchir le cours des choses. N'oublions pas qu'à cette époque, les masses étaient encore conditionnées par une longue tradition guerrière historique enracinée dans la culture. Je suis un patriote. Mais lorsque le patriotisme aboutit au massacre de millions d'hommes, amis ou ennemis, dans d'indicibles souffrances, ce n'est plus l'expression du sentiment naturel de l'attachement de chacun au pays de ses pères, c'est une véritable maladie psychique qui plonge l'humanité dans une barbarie apocalyptique.

Et pourtant, il fallut une Seconde Guerre mondiale pour qu'on puisse enfin espérer, peut-être, parvenir progressivement à la compréhension de ce fait patent : la guerre n'est pas la solution; elle est LE problème !

En tout cas, si des hommes ayant vécu l'enfer des tranchées pouvaient entendre le bulletin d'informations que j'écoutais ce matin, ils seraient effarés. On y annonçait solennellement avant toute autre nouvelle un événement exceptionnel : **UN soldat français venait de se faire tuer en Afghanistan !**

« Réjouissons-nous » d'apprendre qu'aujourd'hui, un seul tué suffit à émouvoir nos journalistes : la valeur de la vie humaine a donc nettement augmenté depuis 1914, aux yeux des Européens tout au moins.

Le jeune médecin qui nous a laissé ce récit et qui faillit cent fois se faire tuer, allait devenir après la guerre un de nos plus brillants chercheurs. Le docteur Jean Laigret, puisque c'est de lui qu'il s'agit, fut en effet un des acteurs majeurs de l'éradication d'un terrible fléau : la fièvre jaune. Il n'est d'ailleurs pas impossible que ces années passées sous la mitraille des premières lignes du front, dans ce côtoiement permanent avec la mort, l'aient poussé, une fois la paix revenue, à consacrer tous ses efforts à la défense de la VIE.

La carrière de Jean Laigret fut tout à fait remarquable. Élève de l'École de Santé navale de Bordeaux, il passa sa thèse en 1919 et devint en 1924 l'adjoint du Dr Blanchard, qui était le directeur de l'Institut Pasteur de Brazzaville. En 1927, il est attaché à l'Institut Pasteur de Saïgon. Médecin-capitaine en 1929, il dirige le laboratoire de Bamako et revient à Paris avec le grade de médecin-commandant en 1931.

De 1932 à 1940, il dirige le laboratoire de l'Institut Pasteur de Tunis et reçoit en 1936 le Prix Bréant de l'Académie des

sciences pour ses travaux sur le vaccin *anti-amaril*. Jean Laigret ne cessera d'étudier les plus graves maladies qui désolent l'Afrique : la trypanosomiase (maladie du sommeil transmise par la mouche tsé-tsé), la fièvre jaune, la fièvre exanthématique, la fièvre récurrente hispano-africaine, le typhus, la lèpre, le choléra, les helminthiases...

Dès le début de sa carrière coloniale, Jean Laigret se passionne pour la recherche scientifique. Il est un des élèves les plus doués du professeur Félix Mesnil, qui le fait affecter en 1924 à l'Institut Pasteur de Brazzaville, où il va lutter contre les maladies endémiques de ce qui est à l'époque l'Afrique équatoriale française (AEF), notamment la maladie du sommeil.

En 1926, il exerce à l'Institut Pasteur de Saïgon puis il est désigné pour diriger les services d'hygiène de la circonscription de Dakar, en pleine épidémie de fièvre jaune. La ville est terrifiée par l'omniprésence de la maladie et Jean Laigret relatara :

« *Je n'oublierai jamais ces nuits de Dakar, la ville déserte, les rues entièrement vides, toutes les maisons, fenêtres et portes closes sitôt le soleil couché, l'interdiction de circuler sous peine d'être mis au lazaret pendant huit jours.* »

De tout temps, la fièvre jaune, maladie infectieuse souvent mortelle, avait ravagé l'Afrique et l'Amérique. En Europe même, elle fit à Cadix 100 000 morts entre 1730 et 1830. En 1763, la colonisation de la Guyane française est freinée par une épidémie de fièvre jaune. Les survivants se réfugièrent au large de Kourou, sur ce que l'on appelait alors les îles du Diable, mais qui devinrent les îles du Salut.

En 1802, Napoléon envoie une expédition de 30 000 hommes commandée par son beau-frère, le général Leclerc, afin de réprimer la révolte de Toussaint-Louverture. Le général Leclerc meurt de la fièvre avec 20 de ses officiers et 20 000 de ses soldats. Tandis que les Européens s'implantent en Afrique, ils prennent conscience de ce terrible risque dont on ignore encore l'origine.

En 1854, au Vénézuela, un médecin franco-vénézuelien, Louis Daniel Beuperthuis attribue à un moustique le rôle de transmetteur de la maladie et il recommande d'utiliser des moustiquaires la nuit. Beuperthuis était le fils d'un pharmacien et le petit-fils d'un médecin de la marine royale française, qui avaient tous deux servi à l'hôpital militaire de la Guadeloupe. Il publia des travaux, notamment à l'Académie des sciences de Paris, qui ne leur accorda aucun intérêt.

En 1878, au Sénégal, 22 médecins et pharmaciens de la marine française furent confrontés à une terrible épidémie qui les extermina presque tous au chevet des malades. Un seul d'entre eux survécut. Deux stèles honorent leur mémoire à St Louis et à Gorée, au large de Dakar.

C'est le Cubain Carlos Finlay qui redécouvre, en 1884, le rôle d'un moustique dans la transmission de la maladie à l'homme. Mais en 1889, les Français renoncent à creuser le canal du Panama à cause de la fièvre jaune.

Quelques années plus tard, une équipe de chercheurs américains dirigée par Walter Reed confirme les travaux de Finlay et démontre la responsabilité du moustique *Aedes*. Ce n'est qu'en 1927 que le virus responsable est isolé au Ghana par l'Anglais Stokes et en même temps par les Français Mathis et Laigret à l'Institut Pasteur de Dakar. Et c'est à Dakar que le professeur américain Watson Sellard, en collaboration avec Jean Laigret, conduit des expériences sur la transmission au singe. Les deux chercheurs parviennent à obtenir un virus *amaril* atténué qui n'est plus mortel pour l'homme, et qui va permettre de vacciner contre la fièvre jaune.

Jean Laigret améliore le vaccin dans le laboratoire de Charles Nicolle à l'Institut Pasteur de Tunis, et, le 7 juin 1934, il retourne à Dakar avec le vaccin dit « *de la souche française* » ou « *vaccin de Dakar* ». Quelques années plus tard apparaît le vaccin 17D Rockefeller, qui offre une meilleure innocuité mais qui présente le grave inconvénient d'être sensible à la chaleur. C'est donc avec le « *vaccin Dakar* » que les grandes campagnes de vaccination de masse vont être réalisées. Plus de 55 millions de vaccinations anti-amariles seront pratiquées en Afrique occidentale française et marqueront un très net recul de la fièvre jaune. Malheureusement, ce vaccin causera parfois des accidents graves, notamment des encéphalites, parfois mortelles, surtout chez l'enfant.

Amélioré en 1939 par M. Peltier, C. Durieux, H. Jonchère et E. Arquie, il pourra être utilisé en association avec le vaccin contre la variole. Toutes les populations des colonies françaises seront vaccinées au cours des années 40 et l'on assistera à la quasi disparition de la fièvre jaune. Ce vaccin ne sera abandonné qu'en 1967 et remplacé par le vaccin « Rockefeller 17 D » mis au point par Max Theiler. Il est bien toléré et son efficacité dure au moins dix ans. Il a été rendu thermostable par Barme, qui lui a ajouté, à l'Institut Pasteur de Paris, un excipient très bien intégré dans la fabrication actuelle de l'Institut Pasteur de Dakar,

qui approvisionne toutes les équipes de vaccination de l'Afrique francophone. Ce vaccin, toujours appelé *anti-amaril*, est exigé des voyageurs et touristes qui se rendent en Amérique tropicale ou en Afrique noire. (Notons au passage que Max Theiler obtint en 1951 le prix Nobel de médecine pour ses travaux sur la fièvre jaune. On peut se demander pourquoi Jean Laigret ne fut pas associé à ce prix Nobel, car il le méritait au moins autant que Theiler. On entend souvent dire que les Français obtiennent moins de prix Nobel que les Anglo-Saxons, mais cela tient peut-être tout simplement à un manque d'équité du jury, ainsi qu'à la très puissante influence des revues scientifiques américaines.)

J'ouvrirai ici une parenthèse pour quelques remarques collatérales. Je suis personnellement très opposé à la vaccination systématique et obligatoire ou « fortement encouragée » telle qu'elle est pratiquée, et contre toutes sortes de maladies pour lesquelles aucune étude épidémiologique sérieuse n'est réalisée. On vaccine à tour de bras des nouveaux-nés avec des cocktails de vaccins dont les effets secondaires parfois gravissimes sont niés ou minorés. La vaccination contre l'hépatite B, par exemple, est aujourd'hui un pur scandale qui a plongé des milliers de familles dans la tragédie. Des publicités télévisées ne jouant que sur la peur des mères s'apparentent à un véritable terrorisme intellectuel.

Toutefois, dans le cas d'épidémies comme celle de la fièvre jaune décimant les populations, le rapport bénéfice-risque est indiscutablement positif, bien que le refus individuel devrait être absolument respecté. À l'époque coloniale, on n'imagine guère la prise en compte de la liberté individuelle des Africains, et d'ailleurs bien peu de ceux-ci sans doute auraient eu l'idée de se dérober à la médecine des Blancs, le prestige de leur science s'ajoutant aux effets de l'autorité politique.

Deuxième remarque : Bien que je condamne globalement le colonialisme, on ne doit pas méconnaître certains des effets bénéfiques que les services de santé ont pu avoir sur les populations placées de force sous tutelle, ni les sacrifices consentis par les membres des professions médicales pour soulager de leurs maux les peuples indigènes. Cela n'excuse en rien l'impérialisme, mais tout procès équitable doit être conduit à charge et à décharge.

Troisième remarque : Parce que les Européens ont beaucoup fait pour améliorer la santé des populations conquises, et du même coup leurs capacités reproductrices, compromettant ainsi gravement le processus de la sélection naturelle, ils se retrouvent confrontés à une immigration de ressortissants de

leurs anciennes colonies qui se jugent en droit de leur dire : *Puisque vous nous avez fait naître, vous devez maintenant nous aider à vivre !* L'intervention généreuse des médecins coloniaux était accompagnée partout de l'évangélisation forcenée par une Eglise catholique imbue de sa présumée supériorité morale et spirituellement conquérante, qui bouleversa sans vergogne les moeurs et les coutumes ancestrales des populations locales, dont certaines pratiques très efficaces de contraception naturelle et l'utilisation de plantes abortives.

Combien de Français savent-ils que la cause principale du génocide qui frappa le Rwanda en 1994 (2 millions de morts) fut la surpopulation démentielle qui raréfia les terres cultivables disponibles ? Or, celle-ci découlait directement de la « moralisation sexuelle » voulue par les missionnaires. En 1934, il y avait au Rwanda 85 habitants au km². En 1989 il y en avait 380 ! Dans son excellent livre *Rwanda, le génocide, l'Eglise et la démocratie* (Editions du Rocher), Bernard Lugan, professeur d'histoire de l'Afrique, et qui a consacré deux thèses, dont un doctorat d'Etat, à l'histoire du Rwanda, dénonce les différents coupables du génocide, parmi lesquels :

« *Ces Eglises chrétiennes qui, dans ce pays surpeuplé et à la démographie suicidaire, ont, de 1960 à 1994, interdit aux gouvernants de prendre en compte le fait que la population augmentait de 50 % tous les dix ans et que le Rwanda compterait 50 millions d'habitants en 2040 pour seulement 18.740 km² de terres cultivables... La responsabilité de ceux qui ont torpillé tous les projets de contrôle des naissances est donc considérable. Par « refus de la pilule », n'ont-ils pas dans une certaine mesure provoqué l'emploi de la machette comme seule « solution » pouvant régler le problème de la « faim de terre » ? (Dans les années 1980, des fanatiques se réclamant du christianisme « évangéliste » ont même attaqué des pharmacies pour y détruire les stocks de préservatifs considérés comme « objets diaboliques ».) »*

Bien entendu, aucune leçon n'a été tirée de ces tragiques événements, et le pape Benoît XVI, lors de son voyage en Afrique en mars 2009, s'est encore permis une désapprobation publique du préservatif, en arguant que celui-ci ne permettait pas de se protéger du sida. Je me garderai d'émettre une opinion concernant le sida. En revanche, le préservatif peut certainement protéger les populations africaines d'un autre fléau : la surnatalité, qui, si elle n'est pas jugulée, pourrait plonger à terme certains régions du continent africain dans une situation difficile.

On est forcé de constater que, tandis que des médecins courageux comme le docteur Laigret s'efforçaient, souvent au péril de leur vie, d'éloigner de la population des fléaux comme la fièvre jaune, des prêtres aveuglés par leur doctrine préparaient en toute inconscience les conditions des futures guerres civiles africaines. Or, aujourd'hui, l'explosion démographique du tiers-monde, dont nous sommes en partie responsables, fait sentir ses effets sur toute la planète.

Mais revenons aux travaux de Jean Laigret, qui a incarné mieux que quiconque l'idéal de ces médecins coloniaux dont la seule ambition était d'apporter aux populations autochtones la meilleure protection possible contre les maladies endémiques de leur environnement.

Durant toute sa carrière africaine, il tira tous les enseignements possibles de son travail sur le terrain et il rédigea de nombreuses communications scientifiques, afin que le fruit de ses observations profite à ses successeurs. Les titres de ces publications suffisent à mettre en lumière la variété des pathologies africaines dont il se préoccupa.

Ce fut tout d'abord, en 1924, conjointement avec le Dr Blanchard, une étude *Sur la prophylaxie de la maladie du sommeil (À propos de la Mission Schwetz au Congo belge)*, publié dans le *Bulletin de la Société de Pathologie Exotique*, qui publia également son étude sur *Onchocercose humaine et éléphantiasis au Soudan français*. Puis, en 1926, de nouveau avec le Dr Blanchard, le document : « Modifications survenues depuis 1908 dans la distribution de la maladie du sommeil en Afrique équatoriale française et situation actuelle », publié dans les *Annales de médecine et de pharmacie coloniales*. Et la même année, dans les mêmes *Annales*, son mémoire sur *La Rage en Afrique équatoriale française*.

Ce seront ensuite, de 1928 à 1947, dix-neuf publications à l'Académie des sciences, seul ou en collaboration avec d'autres scientifiques, et, parallèlement, de 1931 à 1937, vingt-neuf publications sous sa seule signature dans les Archives de l'Institut Pasteur de Tunis.

Il serait fastidieux de répertorier ici tous les titres de ces communications, mais, pour vous donner une idée de ce gigantesque travail, je vous en citerai les principales :

En 1932, année particulièrement prolifique pour la plume de Jean Laigret :

- La «Fièvre de Marseille» immunise contre la fièvre boutonneuse de Tunisie et Sensibilité de certains rongeurs au virus de la fièvre boutonneuse.

- Etude des trois premiers cas de fièvre récurrente hispano-africaine observés en Tunisie, et plus spécialement de leur virus.

- Immunisation de l'homme contre la fièvre jaune par l'inoculation du virus de souris.

- L'épreuve des immunités croisées dans les différents typhus.

- À propos de la bactérie habituée de la tunique vaginale des cobayes et des rats.

- Sensibilité de l'homme lépreux au bacille de la lèpre murine, etc.

Jean Laigret accomplit également d'importantes missions à l'étranger, en 1936-1937 en Espagne pour lutter contre l'épidémie de typhus, en 1937-1938 en Chine contre les épidémies de variole et de choléra. Il sut partout faire preuve d'un grand dévouement et d'un humanisme exemplaire. C'était un homme de cœur et de caractère, qui n'hésitait pas à intervenir contre tout ce qui lui semblait injuste. J'en veux pour preuve cette lettre qu'il adressa, depuis l'Institut Pasteur de Tunis, le 1^{er} mai 1940, à Gaston Ramon, sous-directeur de l'Institut Pasteur à Paris :

« Mon cher maître,

Notre collaborateur Marcel Provost, détaché de l'Institut Pasteur de Paris, est frappé par une mesure navrante. L'Institut Pasteur de Tunis refuse de lui payer l'indemnité de 1800 francs par mois qu'il a toujours touchée depuis 1937, en vertu d'une décision du Résident Général. Cette indemnité était son seul traitement. Provost est marié.

Le travail de Provost est à l'abri de tout reproche. Il n'est pas sans intérêt que vous sachiez ce détail : pendant le premier trimestre de cette année, Provost a rapporté à l'Institut Pasteur de Tunis, en vaccins typhus et fièvre jaune vendus à l'étranger, environ la valeur de trois annuités de sa modeste indemnisation.

Il est victime, d'une manière aussi injuste qu'inattendue, des désaccords personnels qui séparent les directeurs de la Santé Publique et de l'Institut Pasteur de Tunis.

Je suis intervenu déjà et je continuerai d'intervenir dans toute la mesure possible. Mais la situation ici est de plus en plus grave et tout le monde se demande avec anxiété où nous allons si l'Institut Pasteur de Paris n'intervient pas. Mon travail est pratiquement arrêté. J'ai heureusement une réserve de vaccin

qui me permet d'attendre encore quelques semaines. Après, il en sera suivant ce que vous aurez décidé. J'attends toutes vos décisions avec la plus entière et, si vous le permettez, avec la plus affectueuse confiance. Je voudrais toutefois insister pour que vous obteniez sans retard le règlement de la triste situation qui est faite à mon jeune collaborateur.

Je vous adresse d'avance tous mes remerciements et je vous prie d'agréer, mon cher maître, l'hommage de mon profond respect.
Jean Laigret »

Le Dr Etienne Burnet (1873-1960), qui fut sous-directeur puis Directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, conçut beaucoup d'estime pour Jean Laigret, au point de ne pas ménager ses efforts pour qu'il obtienne la rosette de la Légion d'Honneur. Le 3 mars 1937, il écrivait à Félix Mesnil :

« (...) Le mois dernier, le médecin-colonel Lemoine, directeur du service de santé militaire en Tunisie, qui aime beaucoup Laigret, me disait qu'il l'avait porté aussi sur ses propositions au ministère de la Guerre. À ce moment, j'ai décidé d'écrire directement et personnellement à Daladier. Ce que j'ai fait, car je savais que je pouvais le faire. J'ai reçu avant-hier la réponse personnelle de Daladier : « J'ai le plaisir de vous faire connaître que je viens d'inscrire cet officier supérieur au Tableau de concours de l'Active, qui paraîtra incessamment au Journal Officiel. » Le tableau a paru hier.

Laigret n'avait pas encore 5 ans de réserve et ne pouvait être inscrit au nom de la Réserve. Donc, c'est fait, il aura la rosette en juillet, et j'en suis très content. »

Par la suite, malheureusement, les relations entre Etienne Burnet et Jean Laigret se dégradèrent, comme en témoignent plusieurs lettres de Burnet à Gaston Ramon. Burnet reprochait à Laigret des accès de colère incompréhensibles, au point d'aller jusqu'à dire qu'il trouvait Laigret un peu « dérangé ».

Il est évidemment très difficile de porter des jugements sur des différends survenus entre des personnalités affirmées décédées depuis 50 ans. Toujours est-il que le Dr Burnet voulut finalement que le vaccin contre le typhus mis au point par Laigret ne fut plus vendu par l'Institut Pasteur de Tunis. Autant qu'on puisse en juger par les diverses correspondances manuelles, pas toujours très lisibles, que Thierry Saint-Germés a pu collecter pour moi dans les archives, il semble y avoir eu un différend d'ordre scientifique au sujet du vaccin contre le typhus, que Jean Laigret s'efforçait de promouvoir en étant fermement convaincu

de son efficacité. Or, Etienne Burnet la jugeait douteuse. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'un vaccin peut être théoriquement satisfaisant à l'origine, mais que sa fabrication et sa distribution peuvent présenter des carences graves, surtout à l'époque considérée, avant la Seconde Guerre mondiale. À ce propos, je ne puis vous celer cet extrait d'une lettre d'Etienne Burnet du 4 mars 1940, qui jette un éclairage inquiétant sur la pratique des vaccinations :

« (...) *En décembre 1937, Laigret partit pour la Chine (mission de la SDN) comme second du général Lasnet. Je ne l'avais accordé qu'à contre-cœur, à cause de la campagne de vaccination commencée en Tunisie. (...)*

En janvier-février 1938 se produisirent de nombreuses réactions fébriles (jusqu'à 60-70 % des vaccinés, dans certains groupes), c'est-à-dire les cas de typhus murin, parmi les indigènes et sur des Européens. Il y eut deux morts, chez un Israélite diabétique et un Européen impaludé, à insuffisance hépatique, que la Santé publique n'aurait pas dû vacciner, même alors qu'ils le demandèrent. On me communiqua une liste de plusieurs morts, qui ne purent jamais être prouvées. L'émotion dans le public fut grande : il y eut une odieuse campagne de presse contre l'Institut Pasteur, avec des accusations sommaires... (sic) (...)

J'examinai minutieusement, avec le collaborateur de Laigret, le Dr Roger Durand, les dates et les conditions dans lesquelles avaient été fabriqués les lots de vaccins qui avaient produit des réactions. Ou bien la virulence avait changé; ou bien, je ne pus m'empêcher d'y penser, on avait changé la virulence. Malheureusement, je ne pus trouver de preuve concluante. Je fis détruire les lots de vaccins en cours, j'ordonnai une surveillance rigoureuse des animaux fournisseurs du virus, je changeai un certain nombre de serrures, je prescrivis certaines mesures de précaution dans la technique des manipulations. La vague de réactions s'arrêta. Je donnai seulement un minimum de nouvelles à Laigret pour ne pas troubler son moral pendant son travail en Chine. Je lui écrivais qu'il ne devait pas se décourager, que tout était rentré dans l'ordre et que je ne laisserai pas sombrer sa vaccination.

À cause de l'émotion soulevée, le gouvernement l'avait suspendue. J'obtins qu'elle fût reprise à l'automne (1938). Ce que je n'obtins jamais, c'est qu'elle fût faite avec une observation sérieuse des effets. »

Que les mânes du Dr Burnet demeurent en repos. Rien n'a changé sous le Soleil et les campagnes de vaccination qui se développent partout dans le monde ne sont jamais suivies d'observations sérieuses des effets, pas plus que précédées d'examens préliminaires permettant d'écarter les sujets à risques. La plupart des médecins, y compris dans les pays développés, se soucient comme de colin-tampon de prendre note des réactions ou des accidents résultant des vaccinations. Il n'existe pas à cet égard une seule statistique fiable. À quoi bon ? L'important, c'est de vacciner, n'est-ce pas ? Pour le reste... Eh bien ! consultez votre horoscope.

Pendant, cette campagne ratée avait affecté Burnet, et dans une lettre du 31 mars 1940, il écrit :

« (...) *J'ai saisi l'occasion pour demander à M. Carteron de transférer ailleurs la fabrication du vaccin Laigret. Je l'ai engagé à la porter soit au laboratoire de l'Hôpital militaire, soit au laboratoire d'armée. Il m'a déclaré qu'il va agir dans ce sens. Ce serait plutôt à l'Hôpital militaire à Tunis, à cause du vaccin pour la population civile.*

Il n'y a pas de doute que là aussi je devais veiller sur le nom de Pasteur. Les uns par ignorance, les autres par intérêt, égaraient l'opinion. On laisse dire que le vaccin va éteindre le typhus en Tunisie. On presse sur les médecins de la Santé publique pour étendre les vaccinations (qui légalement ne sont pas obligatoires) et une partie du corps médical proteste. En 1938, au moment des réactions, on a fait courir l'opinion que le vaccin était bon mais que l'Institut Pasteur en avait mal surveillé la fabrication.

L'innocuité n'est pas aussi sûre qu'on le dit. Nous avons en cours l'examen du sang d'un sujet qui a commencé le typhus le 12^e jour après sa vaccination, et la 1^{re} inoculation cobaye-rat indique un typhus murin. Nous ne voulons toutefois pas affirmer avant de connaître le résultat d'autres passages.

L'efficacité n'est pas démontrée, par aucune preuve scientifique, et les résultats épidémiologiques sont très sommaires, comme je vous l'ai expliqué. (...) Il n'est pas possible d'attacher le nom de Pasteur à une campagne qui manque de caractère scientifique, même en admettant une latitude dans la pratique. »

On ne peut s'empêcher d'attribuer ici à Etienne Burnet une certaine naïveté en ce qui concerne le nom de Pasteur, dont la réputation est plus que surfaite, et qui a trempé dans de nombreuses malhonnêtetés intellectuelles et scientifiques, dénon-

cées en leur temps par le professeur Antoine Béchamp, et plus récemment par les docteurs Marie Nonclercq, Philippe Decourt et Gérard Ancelin. Et que dire de l'Institut Pasteur lui-même, dont le scandale de l'hormone de croissance, récoltée sur des hypophyses de cadavres sans souci des causes de ces décès, a terni durablement la réputation. Que l'Institut ait mal surveillé la fabrication d'un vaccin n'aurait vraiment rien de surprenant. Et si ce fut le cas, on ne pourrait pas s'étonner davantage des colères de Jean Laigret. Toujours est-il que dans une lettre du 5 novembre 1940, Etienne Burnet écrivait à Gaston Ramon :

« J'ai l'honneur de vous informer que le Dr Jean Laigret, Chef de laboratoire à l'Institut Pasteur de Tunis, a été relevé de ses fonctions, par arrêté de M. l'Amiral, Résident Général de France à Tunis, à la date du 28 octobre 1940.

Il ne fait donc plus partie de notre personnel. »

L'aspect « panier de crabes » de l'Institut Pasteur n'a rien de très original et demeure une constante de la « comédie humaine » dans la plupart des lieux où sont réunis des hommes tantôt solidaires, tantôt concurrents et où se nouent des intrigues et des cabales dont le parfum n'est guère flatteur pour les odorats délicats. Certaines personnes sont sans doute portées à croire qu'un Institut aussi mondialement réputé, spécialisé dans la recherche médicale dont la santé publique dépend pour une large part, doit pouvoir échapper aux turpitudes ordinaires des divers groupes humains. Hélas, il n'en est rien. Et j'irai même jusqu'à dire *au contraire*, car rien ne surpasse en possibilités de camouflage une réputation en apparence inattaquable, à l'abri de laquelle ont tout loisir de se développer les moins ragoûtantes conspirations. Et lorsque, de surcroît, la nation est en état de guerre et que le pouvoir politique oscille entre deux camps, les plus vils personnages utilisent les circonstances pour parvenir à leurs fins. En témoigne le document adressé par le Dr Etienne Burnet au Dr Gaston Ramon, dont voici de larges extraits :

Tunis, le 8 juin 1944

« Ceci est mon testament, que j'écris, sain de corps et d'esprit, en pleine possession de moi-même et de sang-froid. Ne sachant pas quand je pourrai aller à Paris, c'est à vous que je tâche de le faire parvenir, afin que vous le conserviez et en fassiez l'usage que vous jugerez bon, dans l'intérêt de l'Institut Pasteur.

Il s'agit de l'Institut Pasteur de Tunis, qui est tombé dans la corruption dont vous connaissez l'origine, et qui est perdu si Paris ne prend pas les mesures nécessaires pour le sauver.

Je suis venu à Tunis en 1936, sur votre insistance jointe à celle de M. Martin. L'Institut de Tunis était déjà dans un état inquiétant, avec guerre intestine. Vous n'avez pas voulu le confier à aucun des candidats existants, en particulier à Durand, dont vous connaissiez les tendances ainsi que le comportement à Athènes, d'après le rapport du Ministre de France, M. Thierry.

J'ai vécu à Tunis les plus cruelles années de ma vie; mais j'ai maintenu l'Institut. Voici très sommairement ce qui est arrivé; je ne puis pas m'expliquer davantage.

Un groupe s'est formé dans cet Institut, composé de Durand, principal inspirateur, de Balozet, qu'il a enveloppé dans ses intérêts, ainsi que cette mêtèque sans patrie ni pudeur qui s'appelle Sparo.

Pour s'emparer à tout prix de l'Institut, ils ont profité de la période profondément troublée pendant laquelle la Tunisie a été coupée de Paris.

En 1943, sous l'occupation allemande, ils m'ont dénoncé comme partisan des Alliés, pour me faire déporter par l'Axe (NDPL - On désignait ainsi à l'époque l'axe politique Berlin-Rome-Tokyo, représentant les puissances hégémoniques associées pour détruire les démocraties.) J'ai été averti à temps et le Résident général m'a sauvé de cette déportation. Aussitôt après la libération de mai 1943, ils m'ont dénoncé comme pro-Allemand, pour provoquer contre moi les mesures d'épuration.

Sous la direction de Durand, qui avait des accointances avec le Président (local) de la France combattante, son associé d'affaires, ils ont confectionné un énorme dossier rempli de calomnies scélérates qui dépassent l'imagination et l'ont fait transmettre aux gouvernements de Tunis et d'Alger.

Le but était : me faire déposséder de ma place, et, en ajoutant une campagne d'excitation, de me faire abattre, tuer, comme "collaborateur". À peine arrivé, sans m'interroger, sans m'entendre, sans la moindre enquête, le Résident général, assiégé par eux, a décidé, sur le vu du dossier, de me relever immédiatement de mes fonctions, sans tenir compte du statut de l'Institut Pasteur de Tunis. (...) Je ne suis donc plus directeur de l'I.P. de Tunis depuis le 1^{er} novembre 1943. (...)

J'ai dû passer devant une Commission d'épuration, laquelle paraît bien n'avoir rien retenu des griefs du dossier. J'ai dû vivre des mois sous la menace d'être maltraité et même abattu.

Je me suis toujours abstenu de toute politique. Je n'ai jamais été ce dont on m'a accusé pour me perdre. Toute ma vie sans exception est celle d'un Français irréprochable. Je suis resté sans désemparer à mon poste, sans me soucier d'aucun danger. J'ai fait mon devoir de Français et de Pastorien, en maintenant, sans compromission, l'Institut que Paris m'a confié.

J'ai tout perdu : direction, moyens de travail, moyens d'existence : mes ressources sont en France et ici je n'ai aucune retraite.

Cette situation est le développement de celle que vous connaissez déjà depuis que je vous ai communiqué le résumé d'un certain dossier. (...)

Si justice ne m'est pas rendue, ou si je disparaissais avant, ma famille poursuivra ma défense.

Si justice n'est pas rendue, un dossier d'une gravité capitale, dont vous n'avez connu que le résumé, sera publié, ainsi qu'un historique des événements.

Je fais cette déclaration sous la foi du serment, dans l'intérêt de l'Institut Pasteur, que j'ai bien servi pendant quarante ans, investi de la confiance de M. Roux et de la vôtre.

Etienne Burnet »

Ici, je devine que mon lecteur se pose une question : Quel est donc ce dossier « *d'une gravité capitale* » auquel Etienne Burnet fait allusion à maintes reprises, et dont il semble même se servir comme d'un "bouclier" ? Ce dossier n'a certainement jamais été publié, car il dénonçait toute une combinaison commerciale privée organisée à l'ombre propice de l'Institut Pasteur et mettant en cause une personnalité de premier plan ainsi qu'un grand laboratoire pharmaceutique. Si cette affaire avait vu le jour, elle aurait porté un coup terrible au prestige de l'Institut Pasteur, même si elle s'était développée à l'insu de ses dirigeants. Qu'est devenu ce dossier ? La seule trace qui nous en reste, à ma connaissance, est un résumé non daté (mais qui est vraisemblablement de 1936) de trois pages dactylographiées. Ce résumé non signé, mais surmonté d'une note manuscrite qui en fait reconnaître l'auteur, fut adressé par Etienne Burnet à Gaston Ramon. C'est une véritable bombe ! Il faut savoir que Burnet, conquis par la personnalité du professeur Charles Nicolle (prix Nobel de médecine en 1928), qui dirigeait l'Institut Pasteur de Tunis, accepta auprès de lui le poste de sous-directeur. Mais les rapports entre les deux hommes se dégradèrent et devinrent par-

fois orageux. La rupture se produisit en 1928 et Etienne Burnet se rendit à Genève pour tenir un poste à la Section d'Hygiène de la Société des Nations. Mais à la mort de Charles Nicolle, en 1936, Burnet est sollicité pour lui succéder à la tête de l'Institut Pasteur de Tunis. C'est alors qu'il y découvre une stupéfiante organisation souterraine qu'il décrit ainsi à Gaston Ramon :

«Très confidentiel et pour vous seulement

(note manuscrite)

Actuellement, j'ai en ma possession un volumineux dossier contenant plus de 300 pièces, entre autres : une copie de contrat clandestin, de nombreuses lettres originales, des rapports sur la fabrication des divers vaccins et leurs formules, des relevés des sommes encaissées, des relevés trimestriels des ventes de vaccins, des lettres confidentielles, des copies des lettres de plusieurs ministères, etc., etc., le tout éclairant d'une façon surprenante une activité intense, ininterrompue et en grande partie malhonnête s'étendant sur plus de quinze années.

L'examen de ce dossier démontre clairement l'établissement, l'organisation et le fonctionnement d'un "mécanisme" très perfectionné de bénéfices et de corruption employé pour la fabrication et la vente intensive au public, à l'Armée de la Métropole et des Colonies, à l'Assistance Publique des vaccins soi-disant préventifs et curatifs. Ce "mécanisme" est l'oeuvre de Monsieur le Dr X, prix Nobel de Médecine, ancien directeur de l'Institut X., ancien professeur au Collège de France, et de Monsieur F.B., ancien Administrateur Général de la Maison X.

(NDPL - Bien que le Dr Burnet se soit retenu de nommer les personnes impliquées, il semble hors de doute, compte tenu des précisions données, que le principal responsable de ce "mécanisme" est le Dr Charles Nicolle lui-même).

C'est le 11 septembre 1913 que fut signé, entre le Dr X., Directeur d'un Institut d'État et lui-même fonctionnaire d'État, et une maison de commerce privée, la Maison X., ce premier contrat pour une durée de 20 années qui avait pour but unique une étroite collaboration clandestine en vue de bénéfices purement commerciaux pour les deux parties.

Les documents contenus dans ce dossier projettent une vive lumière : 1° - sur cette activité qui a duré dès 1913, pendant de nombreuses années, jusqu'à la mort du Dr X, survenue en 1936 et qui a rapporté une dizaine de millions de francs à lui et à ses deux associés, le Dr L.B. et Mme G. (et à d'autres personnes médecins et écrivains, amis et collaborateurs du Dr X, des sommes diverses), et une centaine de millions (sinon davantage)

à la Maison X; 2° - ces précieux documents font voir et surtout bien comprendre comment ce même "mécanisme" est encore aujourd'hui employé par quelques élèves et quelques amis du Dr X à d'autres affaires analogues, dont ni la réussite ni l'agencement secret ne sont compréhensibles si l'on ne connaît pas le fonctionnement de ce "mécanisme" si bien agencé, monté par le Dr X, connaissance que seule donne la lecture attentive de ces nombreux documents.

C'est ainsi qu'on a pu avoir des renseignements précis sur quelques affaires (en France, au Maroc, et même ailleurs), dans la réussite desquelles ce même "mécanisme" avait été employé.

Il y a actuellement rien qu'en T. plusieurs affaires commencées du vivant du Dr X et même encore aujourd'hui par ce même "mécanisme" de corruption et de profit.

Mais il y a surtout l'Armée française... Un danger la menace au point de vue sanitaire et la clef pour le comprendre se trouve dans ce dossier...

D'après ces documents, on voit :

1° - Comment le Dr X s'est livré pendant de nombreuses années à un commerce très intense de vaccins, efficaces ou non, tout en se couvrant du titre de savant désintéressé et bienfaiteur de l'humanité.

2° - Comment il a caché soigneusement cette activité lucrative et clandestine au gouvernement T, à ses Chefs moraux de l'Institut Pasteur de Paris et aussi aux savants français et aux savants étrangers. Tout ceci est clairement exprimé dans les lettres de Monsieur F.B., administrateur de la Maison X et dans les brouillons des lettres du Dr X à Monsieur F.B. qui se trouvent dans ce dossier.

3° - En examinant ce dossier, on peut suivre pas à pas, année après année, pendant quinze années, comment il a trompé avec une habileté et une ruse incroyables le Dr Roux, directeur de l'Institut Pasteur de Paris, président du Conseil National d'Hygiène et conseiller toujours écouté par le Service de Santé de l'Armée.

4° - Comment il a adhéré et coopéré, pour augmenter les bénéfices toujours croissants, à la corruption de tels grands Chefs des Services de Santé de l'Armée (ex. le médecin-général X.).

5° - Comment, pendant la grande guerre, il a fait embusquer dans son propre intérêt de nombreuses personnes (entre autres son collaborateur le Dr L.B.), pour les faire travailler, soit à T., soit dans la Maison X à la fabrication des vaccins qu'ils vendaient ensuite à l'armée à leur profit.

6° - Comment, directeur de l'Institut X., il a fait fonctionner cet Institut d'État à son profit en fabriquant les vaccins qu'il expédiait à Paris, à la Maison X., qui les lançait sur une publicité rédigée par le même Dr X.

7° - Comment étant devenu à la fois le conseiller technique, fournisseur et actionnaire, il participait à triple titre aux bénéfices de la Maison X.

8° - Comment il a corrompu en les entraînant par l'appât du gain dans les mêmes opérations plusieurs de ses élèves et collaborateurs et même amis (écrivains), qu'il solidarisaient avec sa propre activité industrielle et commerciale.

9° - Comment il a su, par une habile publicité, tromper l'opinion publique en se faisant passer pour le savant désintéressé et obtenir comme tel les plus hautes récompenses et les plus grands prix, tout en continuant son commerce clandestin.»

Ce scandaleux trafic dura donc, selon Burnet, de 1913 à 1936. On remarquera que si quelques complices du Dr X sont désignés par leurs initiales, nulle part n'apparaissent les initiales J.L., qui auraient pu désigner Jean Laigret. Il n'a donc certainement pas participé à cette activité souterraine. En revanche, il est possible qu'il en ait soupçonné quelques aspects, et Etienne Burnet aurait peut-être dû se demander si les accès de colère qu'il lui reprochait n'auraient pas pu être motivés par ses soupçons. Nous avons vu précédemment comment Etienne Burnet fut évincé en 1943, à la suite des dénonciations mensongères de collaboration avec l'occupant allemand par certains membres de l'I.P. de Tunis. Il est très probable que ses accusateurs formaient le projet de poursuivre l'activité clandestine lucrative initiée par le Dr X et qu'il leur eût été impossible de le faire si Burnet était demeuré à la tête de l'Institut. Etienne Burnet se trouva pratiquement sans ressources à la fin de sa vie. Il fut sauvé de la misère par le Président Bourguiba qui lui accorda une rente du gouvernement tunisien. Ce grand ami de la Tunisie s'était déclaré favorable à l'indépendance et il fut inhumé dans les jardins de l'Institut Pasteur de Tunis, comme il l'avait souhaité.

La question qui se pose maintenant est de savoir si le trafic des vaccins se poursuivit après la guerre. J'en suis pour ma part tout à fait persuadé. J'ai accompli mon service militaire en Tunisie et en Algérie de juin 1954 à décembre 1956. Voici ce que j'écrivais dans *L'Ere nouvelle* (N° 180 de septembre-octobre 2007), en évoquant mes souvenirs au cours d'une interview réalisée par Barbara Accart :

« Je me souviens qu'il y eut un jour une grande campagne de vaccination contre le typhus dans toute l'armée d'Algérie. Ce qui était totalement absurde, notamment pour les unités qui vivaient en pleine nature, et dont la plupart ne voyaient jamais de poux, transmetteurs du typhus. J'ai toujours été convaincu qu'un laboratoire pharmaceutique avait distribué des pots-de-vin aux bons endroits pour obtenir cette vaccination massive (sur 400 000 hommes !) aux frais du contribuable. J'ai pu me défilier parce que j'étais officier, mais les pauvres conscrits de base y sont évidemment tous passés, croyant sans doute que c'était pour leur bien. »

C'est dire si les révélations d'Etienne Burnet, dont je prends connaissance un demi-siècle plus tard, viennent confirmer pleinement mon intuition de l'époque. Cette vaccination massive, inutile et néfaste, fut sans doute organisée par quelques membres peu scrupuleux de l'Institut Pasteur de Tunis, avec la complicité de chefs militaires manipulés ou corrompus. Contrairement à ce que croient quelques naïfs, il n'y a pas plus de rigueur morale ni de sens de l'honneur dans l'Armée qu'ailleurs. Quand on voit que des centaines de soldats ont été exposés aux irradiations lors des expériences atomiques dans le sud algérien, sans que les plus élémentaires précautions aient été prises pour les protéger, que l'Armée a nié sa responsabilité à cet égard pendant plus de 50 ans et que c'est seulement en 2009 que l'État accepta enfin d'indemniser les survivants ou leurs familles, on se dit qu'aucun citoyen ne peut accorder sa confiance à une autorité quelconque et qu'il doit veiller jalousement à préserver lui-même sa santé et sa sécurité.

Toujours est-il que Jean Laigret démissionna de l'Institut Pasteur le 30 juin 1956, parce qu'il désapprouvait la politique menée par les Instituts Pasteur outre-mer.

Il n'est évidemment pas possible, dans les limites de ce chapitre, d'exploiter la nombreuse correspondance d'Etienne Burnet, qui nécessiterait un gros volume. On peut toutefois relever, dans certaines lettres moins discrètes, le nom de la fameuse Maison X avec laquelle le Dr X (Charles Nicolle) organisa à partir de Tunis le commerce clandestin des vaccins en marge de l'Institut Pasteur. Il n'est pas inintéressant de savoir qu'il s'agissait de l'entreprise Poulenc (fondée en 1900 par le père du compositeur Francis Poulenc), qui fusionna en 1928 avec la Société chimique des usines du Rhône, devenant ainsi le grand groupe chimique et pharmaceutique français Rhône-Poulenc.

Nationalisé en 1981 puis reprivaté en 1993, le groupe figurait dans les années 90 comme un des leaders mondiaux de la pharmacie et de la chimie et employait environ 80 000 salariés répartis en France, Allemagne, Angleterre, Suisse, États-Unis, Brésil et Chine. S'ensuivit une ronde folle de fusions, subdivisions, éclatements, regroupements, restructurations financières et industrielles à vous donner le tournis et dans lesquelles apparaissent les noms de grandes firmes telles que Rorer (américaine), Hoechst (allemande), Marion Merrell Dow (américaine), Roussel-Uclaf (française), se regroupant dans la firme Aventis, dont la branche agrochimie devenue Aventis CropScience sera vendue au groupe allemand Bayer en 2002. Et en 2004, Sanofi-Synthélabo absorbe Aventis pour former Sanofi-Aventis, dont la division « vaccins » sera Sanofi-Pasteur, comme quoi l'on revient toujours à ses premières amours. Ce capharnaüm tentaculaire, au sein duquel un inspecteur des finances, même surdoué, s'arracherait les cheveux en essayant de retrouver la trace des stock options, bonus et autres lingots, eut un organisateur au nom prédestiné : Jean-René Fourtou.

Il fut le dernier président de Rhône-Poulenc, qui disparut en 2004, non sans laisser une nombreuse progéniture répartie en quatre grandes activités : pharmacie, chimie/fibres et plastiques, santé animale et santé végétale (phytopharmacie, insecticides, fongicides). Cette dernière activité fut notamment à l'origine du *fipronil*, agent actif de quelques insecticides comme le *Régent TS*, de sinistre réputation, et que les apiculteurs accusent, sans doute à juste raison, de tuer les abeilles.

Car ce qui est vraiment merveilleux dans ce genre d'entreprises polyvalentes, c'est qu'elles produisent à la fois les substances qui vous empoisonnent et celles qui vous soignent, les secondes étant malheureusement bien moins efficaces que les premières. Mais que voulez-vous, quand on entre dans la carrière en signant un contrat clandestin avec un scientifique véreux, il y a peu de chances que l'on retrouve sa virginité en fin de parcours. C'est probablement ce que l'on appelle la « culture d'entreprise »...

Cela dit, je subodore que mes lecteurs commencent à se demander en quoi Jean Laigret pourrait bien être un « savant maudit » ou un « chercheur exclu ». C'est qu'en fait la vie du Dr Laigret se divise en deux parties : la première, que je viens de vous conter, et la seconde, que je vais vous narrer. Durant la première, il put accomplir, en tant que médecin militaire engagé en Afrique coloniale française, de nombreuses recherches et

actions dans le but de juguler certaines maladies exotiques, et ce avec le soutien admiratif de ses supérieurs. Aucune malédiction ne fut lancée contre lui durant cette période.

Au cours de la deuxième, en revanche, dès lors que ses travaux de bactériologiste l'orientèrent vers la préparation de carburants, ce fut une autre paire de manches ! Holà ! Holà ! Monsieur Laigret ! Ne saviez-vous pas que le pétrole est une chasse gardée ?

En novembre 1941, le Dr Jean Laigret est nommé à la chaire de bactériologie de la Faculté de médecine d'Alger. Il entre en mars 1942 à l'Académie nationale de médecine. En 1943, il est chargé d'étudier les bactéries qui sont à l'origine de la formation du gaz de fumier. C'est alors qu'il s'intéresse à l'un des bacilles anaérobies les plus communs dans la nature, le bacille *Clostridium perfringens*, déjà bien connu comme ferment destructeur des matières organiques et qui est responsable de nombreux cas de gangrène humaine ou animale. Ce micro-organisme, s'il se trouve introduit accidentellement dans un tissu vivant (plaie profonde), peut également causer des entérites nécrotiques, des appendicites gangréneuses et des septicémies. Bref, un personnage qui n'est pas des plus sympathiques, mais qui ne peut se développer qu'en l'absence d'oxygène (anaérobie), et qui va devenir très séduisant aux yeux de Jean Laigret lorsque celui-ci, après une série d'expériences, distingue en lui l'origine naturelle du pétrole.

On attribuait autrefois une origine minérale au pétrole. C. Engler, professeur à L'École polytechnique de Karlsruhe, émit le premier l'hypothèse qu'il pouvait être d'origine animale. Ce fut l'école française de paléobotanique qui démontra, en 1892, qu'il était de formation bactérienne. Dès lors, l'idée flotta dans de nombreux cerveaux que rien ne s'opposait à la fabrication de pétrole à l'aide de bactéries. Mais pour qu'une idée se concrétise, encore faut-il qu'elle réponde à un besoin. Or, durant tout le XXe siècle, l'abondance du pétrole fossile à bon marché était telle qu'il eût semblé prématuré de se lancer dans une fabrication artificielle de carburant, nécessairement plus coûteuse.

Toutefois, à bien y regarder, aucune découverte n'est jamais vraiment prématurée dans l'histoire des sociétés humaines, et il est souvent très utile d'avoir une longueur d'avance. Pour assurer l'indépendance énergétique de la France, Charles de Gaulle se sentit obligé de choisir l'option nucléaire, malgré sa dangero-

sité et l'accumulation de ses déchets radioactifs dont on ne sait toujours que faire. Si la France avait alors adopté résolument toutes les énergies renouvelables, et notamment la fabrication bactérienne de pétrole, elle aurait obtenu cette indépendance sans mettre en péril les générations futures et elle eût en outre montré la voie de l'avenir.

Mais il ne faut pas oublier non plus que les puissances pétrolières ont tout fait pour maintenir leur monopole sur les énergies de leur domaine jusqu'à ces tout derniers temps, et que les promoteurs de l'énergie nucléaire firent de leur côté de même. Tout en étant concurrentes, ces deux féodalités n'en étaient pas moins complices pour empêcher l'émergence de nouvelles sources d'énergie, comme nous l'avons vu en parcourant les biographies d'Edgard Nazare, Nikola Tesla ou Jean Makhonine dans les précédents volumes de ce livre, et comme nous allons le voir encore avec celle de Jean Laigret.

Car ainsi va le monde. Au cours de son avancée, la civilisation découvre de nouveaux pouvoirs scientifiques et techniques. Nous en profitons tous et nous sommes portés à croire, très naïvement, que toute nouvelle découverte trouvera sans peine sa place au soleil. Mais ce que nous ne voyons pas, alors que cela crève les yeux, c'est que les pouvoirs industriels, en se développant, créent d'immenses coalitions d'intérêts qui ne sont nullement disposées à s'écarter devant de nouveaux venus, et qui sont même bien décidées à les écraser dans l'œuf. Lorsque nous avons l'occasion de le constater, nous nous indignons volontiers et nous crions à l'injustice. Mais sommes-nous bien certains de n'être pas, de quelque façon ou en quelque lieu, plus ou moins un partenaire, associé, client, fournisseur, vassal ou mercenaire de ces protubérantes seigneureries ?

Déjà, tous les actionnaires et tous les salariés des très grandes entreprises (celles qui ne sont plus « à taille humaine », ce qui veut tout dire) sont complices, qu'ils le veuillent ou non, des actions très peu transparentes des dirigeants de leur société. Ils en savent peu de chose, mais s'ils en savaient un peu plus, ne seraient-ils pas tentés de fermer les yeux ? On accuse couramment les grands patrons des multinationales des pires agissements, mais un patron n'est guère plus qu'un chef d'orchestre. Donc, il ne fait rien tout seul. Supposons qu'un PDG principal actionnaire se laisse aller à des actes inavouables et que tous ses collaborateurs l'apprennent accidentellement. Combien seraient prêts à démissionner en risquant le chômage ? Combien même seraient prêts à révéler le scandale sur la place publique, au

risque de porter un coup mortel à l'entreprise qui nourrit leur famille ? Quelque chose me donne à penser qu'un pudique voile de fumée s'étendrait sur le corps du délit. Car il est bien connu que les héros sont fatigués, et la plupart se trouveraient de bonnes raisons de se taire, sans parler de ceux qui trouveraient l'astuce du patron excellente et bonne à suivre sans désespérer. L'on peut même conjecturer sans témérité excessive que beaucoup, sinon presque tous, seraient d'accord pour rejeter dans les ténèbres extérieures tout novateur se présentant, la bouche enfarinée et la fleur à l'oreille, avec un projet sous le bras risquant de bousculer quelque peu les confortables situations ou la simple sécurité d'emploi des directeurs, sous-directeurs, ingénieurs, concepteurs, inspecteurs, régisseurs, vendeurs, chauffeurs, débardeurs ou simples balayeurs de la prestigieuse entité dont chacun se sentirait partie prenante et défenderesse du bec et des ongles. C'est humain...

Quoi qu'il en soit, le 16 octobre 1947 à 16 heures et 12 minutes, Jean-Ferdinand-Marie-Philippe Laignet déposait au Service de la propriété industrielle un brevet d'invention enregistré sous le N° 1.005.924 et concernant un *Procédé de production d'hydrocarbures gazeux et liquides et produits obtenus par ce procédé*. Il fut délivré de 9 janvier 1952 et publié le 17 avril de la même année. En voici quelques extraits, qui seront certainement appréciés par les automobilistes qui voient leur réservoir à essence se remplir plus lentement que ne se vide leur portefeuille. (J'ai moi-même souligné en gras certains passages essentiels.) :

« La présente invention a pour objet un procédé qui permet de produire des hydrocarbures gazeux et des hydrocarbures liquides, en particulier des pétroles bruts, à partir de substances organiques par fermentation.

*Le demandeur a trouvé en effet que, dans des conditions de milieu particulières, certains micro-organismes étaient susceptibles de provoquer des fermentations conduisant à la formation d'hydrocarbures à partir de substances organiques avec des rendements quantitatifs ou presque quantitatifs. Il a trouvé de plus que ces micro-organismes étaient capables d'accomplir leur action destructrice de substances organiques avec **production d'hydrocarbures presque indéfiniment, sans consommation appréciable d'éléments nutritifs et sans dégradation des catalyseurs employés.***

Les micro-organismes propres à la production d'hydrocarbures par le procédé faisant l'objet de l'invention appartiennent à la catégorie des microbes anaérobies et plus particulièrement à la classe du bacille «perfringens». La préférence est donnée à la souche du bacille perfringens identifiée par le Professeur Weinberg et cataloguée sous le numéro 5.029 dans la collection de l'Institut Pasteur de Paris.

Pour que la fermentation s'oriente vers la production d'hydrocarbures, le demandeur a trouvé que la présence d'iode et de silice, dans le milieu où travaille le bacille, était indispensable; pour la commodité, et sans qu'il faille lier une théorie à ce choix de terme, iode et silice seront dénommés globalement « catalyseurs ». (...)

L'exécution d'une fermentation et la conduite de cette fermentation dans les conditions requises pour l'anaérobiose signifient évidemment que le milieu au sein duquel s'accomplit le processus doit être à une température de l'ordre de 37 ° et que la présence de l'air est nuisible. En ce qui concerne la température, le demandeur a trouvé qu'il était possible d'opérer à des températures un peu inférieures à 37 ° sans porter un préjudice sérieux à la production d'hydrocarbures; c'est ainsi que cette production est encore bonne à 30 ° mais plus lente. (...)

Pour la mise en œuvre du procédé, il y a avantage à préparer tout d'abord une solution aqueuse de substances nutritives, à y ajouter une culture pure de bacilles ainsi que de l'iode, à placer le tout dans le ou les récipients garnis d'un lit de silice stérile, en les remplissant complètement, puis à ajouter les substances fermentescibles que l'on renouvelle au fur et à mesure de leur consommation. (...)

On peut utiliser, comme éléments nutritifs, des substances azotées de diverses provenances : macérations de viande ou de poisson, décoctions stériles de déchets animaux, de fumiers, etc. (...) L'invention comprend, au titre de produits industriels nouveaux, les mélanges d'hydrocarbures gazeux et d'hydrocarbures liquides préparables par le procédé défini ci-dessus. En raison de leur similitude d'aspect, de constitution et de propriétés avec les pétroles naturels, les mélanges d'hydrocarbures liquides sont désignés ici, pour la commodité, sous le nom de pétroles. (...)

Exemple 3 - Dans un milieu où la fermentation méthanique a été amorcée au préalable par du formiate, on continue d'ajouter du formiate à raison de 2 à 3 parties en poids par jour et par 1000 parties en volume de cuvée, et on ajoute en plus, chaque jour, un poids égal d'oléate de sodium ou de potassium. Pour

faciliter l'addition du savon, on soutire de la cuve une certaine quantité du milieu, on y dissout le savon à chaud, on fait bouillir quelques minutes et on remet dans la cuve.

Le dégagement du méthane s'arrête; il ne se dégage plus, pendant quelques jours, que du gaz carbonique puis finalement rien. En même temps on voit se former à la surface du milieu une zone d'aspect rougeâtre, à limite inférieure d'abord indécise; ensuite cette zone se condense pour faire une couche nettement séparée du liquide aqueux sous-jacent; elle prend une teinte acajou qui fonce de plus en plus et tend vers le noir. **Cette couche est constituée de pétrole brut qu'on récolte facilement par aspiration ou simple décantation. (...)** »

Alors, je vous le demande, qu'attendons-nous pour fabriquer tout le pétrole qui va nous manquer dès que le « pic pétrolier » va se produire ? Selon les meilleurs spécialistes (notamment Richard Heinberg, auteur de *Pétrole : la fête est finie !* - Editions Demi-Lune), ce « pik oil » doit survenir entre 2010 et 2015. (Le pic pétrolier ne signifie pas encore l'épuisement du pétrole fossile, mais le moment crucial où la consommation mondiale va dépasser la production, ce qui engendrera une crise énergétique majeure.)

L'invention de Jean Laigret aurait dû être mise en œuvre depuis au moins quarante ans. Rien ne devait logiquement s'y opposer, sauf les intérêts à court terme des grandes compagnies pétrolières. Un obstacle technique ou économique quelconque pourrait-il expliquer l'occultation de cette découverte ? Le manque de matières nutritives pour les bactéries, par exemple ? Il suffit d'examiner la liste des produits utilisables dressée par Jean Laigret pour constater leur abondance. J'ai toutefois ôté de cette liste tous les produits directement alimentaires, qu'il convient absolument de réserver à la nourriture humaine et animale. À l'époque de Laigret, nous n'étions que deux milliards d'humains sur cette Terre. Nous sommes aujourd'hui presque sept milliards. Utiliser une production alimentaire comme carburant est une sottise criminelle, alors que des continents entiers sont menacés de famine. À l'heure où j'écris ces lignes, on vient d'oser en France mêler à l'essence de l'éthanol fabriqué à partir de betteraves sucrières. C'est intolérable ! Nos voisins allemands viennent d'interdire cela chez eux. Je prie instamment tous les automobilistes et les pompistes qui liront ce livre de refuser toute utilisation d'éthanol d'origine agricole. Car c'est de l'assassinat en bidons !

Toutes les viandes, toutes les céréales, toutes les huiles peuvent évidemment être transformées en pétrole selon la technique bactériologique de Laigret. Mais d'énormes quantités de matières organiques inutilisables sont dans le même cas et la bactérie *perfringens* ne fait pas la fine bouche pour s'en régaler tout autant. Ce sont notamment : tous les déchets de l'industrie agroalimentaire, déchets d'huilerie, de laiterie, de boucherie; les farines animales (dont les stocks nous encombrant au point que l'on provoqua la maladie de la vache folle pour avoir voulu les faire ingurgiter à nos ruminants), les fumiers et lisiers de tous nos élevages (avec lesquels nous souillons la nature et les nappes phréatiques), les algues (qui asphyxient certains de nos estuaires), les boues d'égoûts (pour lesquelles nous construisons stupidement de coûteuses stations d'épuration), les déchets végétaux des parcs, des jardins, des scieries, des masses de feuilles mortes, sans oublier les cheveux qui s'entassent quotidiennement dans les salons de coiffure ! Peuvent aussi être transformées en pétrole toutes les écorces d'agrumes des usines de jus de fruits et certains fruits que nous ne consommons pas, comme les faines de hêtre, les glands de chêne ou les marrons d'Inde. Et, bien entendu, toutes nos ordures ménagères organiques. En fait, nous nageons littéralement dans le pétrole !

Ainsi, non seulement nous pouvons exploiter comme sources d'énergie d'énormes quantités de matières, mais en outre, cette exploitation résoudrait un grand nombre de problèmes écologiques et nous permettrait de nettoyer cette pauvre planète souillée par les monceaux de déchets de notre civilisation insouciant et gaspilleuse. Cette civilisation dont nous sommes si fiers et que nous croyons brillante, alors qu'elle est en réalité d'une saleté repoussante !

Indépendamment de ceux qui craignent pour leurs intérêts, on voit toujours se dresser devant une innovation des sceptiques par principe, toujours prêts à utiliser la sempiternelle formule : « Si c'était vrai, ça se saurait ! ». Mais Jean Laigret était un scientifique au sens pragmatique du terme, et il se livra à de nombreuses expériences pratiques pour s'assurer, non seulement de la validité de sa découverte, mais également des rendements quantitatifs que l'on pouvait en espérer.

En outre, il savait communiquer à la presse les résultats de ses essais, dont personne ne pouvait ignorer l'importance. Le 2 mai 1949, *France-Soir* publiait certains taux de rendement obtenus par Laigret :

« - 47 % avec des déchets de boucherie, dont 36 % de carbure liquide et 15 % de carbure gazeux.

- 37 % avec des écorces d'agrumes (oranges et citrons), dont 15 % de liquide et 22 % de gaz.

- 29 % avec le fumier (9 % de liquide et 20 % de gaz)

- 24,8 % avec les matières solides des égouts (13,4 % de pétrole brut et 9,4 % de gaz). »

L'inventeur donnait des informations complémentaires dans *La Dépêche Tunisienne* du 30 avril 1949 :

« Les déchets de viande de cuisine fournissent 450 litres de pétrole brut et 146 m³ de gaz par tonne.

Les peaux séchées d'orange et de citron donnent 187 litres de pétrole brut et 300 m³ de gaz par tonne. (Dans ce cas, le rendement en gaz combustible est égal à celui d'une houille de qualité supérieure, le pétrole étant fourni en plus.)

Les fumiers d'animaux (lapin notamment) ont fourni 112 litres de pétrole brut et 265 m³ de gaz par tonne.

Des prélèvements faits aux divers niveaux des cuves de décantation des égouts de Tunis, il résulta qu'avec une tonne de ces déchets soumis à la fermentation, on obtient 185 litres de pétrole brut et 124 m³ de gaz combustible. Mais il faut remarquer en ce qui concerne le volume de gaz, que la fermentation spontanée des égouts a éliminé au préalable une quantité inconnue et certainement importante de gaz méthane. »

Méthane évidemment évacué dans l'atmosphère où il joue le rôle de gaz à effet de serre. Enfin, la revue *Science et Vie* de juillet 1949 donnait ces autres précisions :

« La composition moyenne des pétroles bruts fournis par la fermentation est la même que celle de la plupart des pétroles naturels, c'est-à-dire, en chiffres ronds, établis d'après la moyenne des expériences : 45 % de fractions légères distillant au dessous de 280 ° (essences dites commercialement « tourisme » et « poids lourds »), 45 % d'huiles lourdes (constituant le gazoil, les fueloils et les graisses à moteurs), 5 % se résolvant en gaz de cracking et 5 % en eaux résiduelles très fortement amoniacales, qui peuvent être récupérées et transformées en sulfate d'ammonium qui constitue un excellent engrais pour l'agriculture. »

En 1950, Jean Laigret devient le directeur de l'Institut de bactériologie de la Faculté de médecine de l'université de Strasbourg. De nombreuses tâches l'y attendent, mais il compte bien y poursuivre ses travaux sur la production bactériologique

de pétrole et, lors de sa leçon inaugurale du 9 novembre 1950, il déclare à ses étudiants :

« Nous allons installer un laboratoire pour l'étude des fermentations génératrices d'hydrocarbures et je pense que là nous achèverons de résoudre le problème de la production naturelle du pétrole, problème que j'ai travaillé à l'Institut Pasteur de Tunis avec des résultats auxquels s'intéresse l'Institut du Pétrole à Paris. »

Le moins qu'on puisse dire est que l'intérêt porté à l'invention de Jean Laigret par l'Institut du Pétrole fut d'une remarquable tiédeur. Une fois de plus, la France sera en retard dans ce domaine, alors qu'elle avait une longueur d'avance. Selon un témoignage de son fils, Jacques Laigret, transmis à Thierry Saint-Germès par son petit-fils, Marc Laigret, une société américaine aurait proposé à Jean Laigret de lui acheter son brevet, ce qu'il aurait refusé. Comme beaucoup d'inventeurs français attachés à leur pays, et même comme beaucoup d'inventeurs d'origine étrangère ayant adopté la France comme patrie de cœur, les découvreurs répugnent souvent à expatrier leurs travaux. Le patriotisme scientifique, cela existe et perdure, malgré l'ingratitude nationale trop fréquente.

Le professeur Jean Laigret prit sa retraite en 1960. Voici la lettre qu'il adressa au Dr Aublant le 15 juin 1960, et qui éclaire quelques aspects attachants de sa personnalité :

« Mon Cher Maître,

Ma retraite est accordée. Par ailleurs, j'ai enfin acquis la petite maison que je voulais avoir aux environs de Blois. Je quitterai définitivement Strasbourg vers la mi-juillet.

Je me permets de vous demander ceci :

Estimez-vous possible que l'Institut Pasteur rétablisse en ma faveur l'indemnité compensatrice qui m'avait été allouée à mon départ de Tunis ?

J'ai bénéficié de cette indemnité jusqu'à mon départ pour Dakar. À mon retour de Dakar, vous m'avez, avec beaucoup de bienveillance, proposé de la rétablir; mais comme, entre temps, j'avais été promu au grade supérieur dans l'Education nationale, et que le séjour africain m'avait permis de faire quelques économies, j'ai estimé que ce serait un abus de ma part de percevoir; à nouveau, ce secours financier, alors que j'avais, à peu de chose près, regagné ce que l'éloignement de Tunis m'avait fait perdre.

Aujourd'hui, la situation est différente. La retraite qui va m'être versée sera bien inférieure à celle que j'aurais obtenue si j'étais resté à Tunis comme Directeur. J'ai des charges de famille, et j'ai été obligé d'emprunter de l'argent pour acheter ma maison.

Un autre aspect de la question mérite, je crois, d'être considéré. L'artérite des membres inférieurs dont je suis affligé, et qui me rend aux 3/4 infirme, est la conséquence du typhus que j'ai contracté à l'Institut Pasteur de Tunis en 1936, au cours des recherches qui devaient conduire à la mise au point du vaccin. (...) En d'autres temps, j'aurais demandé, et certainement obtenu du Gouvernement tunisien que mon invalidité soit pensionnée ; les conditions politiques actuelles me font craindre un échec que je ne veux pas risquer.

Voilà des considérations bien égoïstes et d'un matérialisme qui ne m'est pas habituel; je m'excuse d'en faire état devant vous, mais les circonstances m'y contraignent. La bonté que vous m'avez témoignée de tous temps me garantit que vous les examinerez avec la plus grande indulgence. Je vous en remercie d'avance. (...)

À bientôt, mon cher Maître. Excusez l'importunité de ma requête, et croyez toujours à la respectueuse affection de votre tout dévoué
Jean Laigret

Jean Laigret quitta ce monde le 16 mars 1966. Le 29 juin 1967 fut inaugurée à Blois l'avenue du docteur Jean-Laigret, en l'honneur de qui l'on débaptisa l'avenue Victor-Hugo, ce qui est à ma connaissance un fait sans précédent, Victor Hugo étant considéré à juste titre comme l'un des plus grands génies de la poésie et de la littérature françaises. Mais il est vrai qu'il ne manque pas d'avenues dans nos cités.

Ne disposant pas d'informations particulières sur le devenir de nos âmes, et demeurant à ce sujet réduit, comme tout un chacun, aux supputations invérifiables, j'ignore si une entité « Jean Laigret » est en mesure d'observer le yo-yo des cours du baril de pétrole. Mais si c'est le cas, je gage que cette entité fulmine contre l'incapacité de nos industriels à mobiliser les bactéries *perfringens* au service de notre pays.

YVETTE PARÈS (née en 1926)

La civilisation occidentale créée par les Européens s'est développée au fil des siècles jusqu'à prendre la tête de toute la civilisation planétaire. Après avoir colonisé de nombreux territoires sur tous les continents, elle a dû s'en retirer peu à peu, de gré ou de force, mais elle a finalement colonisé tous les esprits. Si de nombreux peuples ont gardé rancune aux Européens des abus du colonialisme, ils ne leur ont pas moins voué, fut-ce à contre-cœur, admiration, envie et constant désir d'imitation, souvent au point de renier leurs propres traditions et de sacrifier leurs savoirs ancestraux à l'obsession de copier les Blancs et de les évaluer en nourrissant des espoirs de revanche.

J'ai souvent pensé que si les Européens avaient consacré toute leur intelligence et toute leur énergie à leur seule créativité prométhéenne, en s'abstenant de ces aventures guerrières et conquérantes qui devaient faire d'eux les prédateurs de la planète, ils auraient pu édifier une civilisation harmonieuse et pacifique qui eut été un modèle pour toute l'humanité. Tous les peuples les eussent alors admiré sans réserve et se seraient inspirés d'eux, mais avec plus de mesure et tout en gardant précieusement leurs personnalités et leurs cultures. Mais ce rêve peut sembler utopique et nul n'a le pouvoir de refaire l'Histoire. Contaminée très tôt par l'impérialisme romain et son étatisme totalitaire, la civilisation européenne ne fut pas capable de se contenter d'exploration et de commerce et voulut y ajouter la coercition et l'hégémonie. Seule exception peut-être, le peuple hollandais, qui créa la première Compagnie des Indes et sut nouer avec les peuples orientaux des relations cordiales et

mutuellement respectueuses, uniquement basées sur l'échange des produits et des savoirs. (Lire à ce sujet le beau livre d'Yves Cazaux *Naissance des Pays-Bas*, édité chez Albin Michel). Mais l'Angleterre, qui fut sans cesse jalouse des succès de la Hollande, créa sa propre Compagnie des Indes et la soutint d'une politique impérialiste et prédatrice. Après quoi, une sinistre émulation fit que tous les États européens voulurent se créer un empire colonial et que la Hollande elle-même succomba à cette maladie. La fièvre en est-elle aujourd'hui tombée ? En principe, oui, mais elle a surtout pris des formes plus subtiles. Car le progrès scientifique « à l'occidentale » exerce désormais sa domination sur toute la Terre, sans coercition apparente et ostensiblement appuyé sur « les meilleures intentions du monde », ce qui lui permet de paver tous les enfers chimiques possibles et imaginables.

Qu'il s'agisse de pesticides, de vaccins ou de médicaments, le complexe pharmaco-industriel américano-européen inonde tous les pays d'un formidable déferlement de poisons en tous genres, présenté comme le *nec plus ultra* de la science occidentale. C'est-à-dire que nous avons affaire à un néo-colonialisme intellectuel et médiatique qui, auréolé du prestige des anciens colonisateurs, s'efforce de persuader l'humanité souffrante que, pour recouvrer la santé, par exemple, rien n'est supérieur aux « médicaments des Blancs », ce qui est radicalement faux.

Est-il possible de résister à la puissance des multinationales de la chimie qui impose partout sa loi ? Elle a mis tous les agriculteurs à sa botte. Elle noyauté tous les gouvernements. Elle corrompt les médecins, les journalistes et les politiciens. C'est grâce à leur complicité, parfois intéressée mais souvent naïve, qu'elle exploite la crédulité des masses soumises au matraquage télévisuel qui paralyse leur esprit critique. Rien ne semble pouvoir mettre des bornes à l'ambition dévorante de son totalitarisme planétaire, qui entend régner sans partage sur tous les corps et dans tous les esprits.

Et pourtant, ici ou là, des résistants isolés se manifestent et défient le tyranosaurus pour tenter de sauver notre autonomie, mais rares sont ceux qui parviennent à se faire entendre, car les grands médias les occultent et les marginalisent. Certains d'entre eux, par exemple, s'efforcent de démontrer que chaque peuple possède dans son propre terroir et dans les recettes ancestrales transmises de génération en génération, tout ce qu'il faut pour sauvegarder sa santé. C'est ce qu'on appelle l'ethnomédecine, chère au docteur Jean-Pierre Willem, créateur de l'asso-

ciation *Les Médecins aux pieds nus*, fondateur de la *Faculté libre de médecine naturelle et d'ethnomédecine*, qui a publié récemment chez Albin Michel son livre *Mémoires d'un médecin aux pieds nus*, dans lequel il nous offre l'autobiographie passionnante d'un « résistant » qui a consacré sa vie à la santé des humains de tous les continents.

Au nombre de ces héros jamais fatigués, il faut compter Yvette Parès qui, elle aussi, a consacré sa vie à chercher les moyens efficaces et locaux de sauvegarder la santé humaine et qui, à l'âge de 83 ans, poursuit inlassablement son combat dans l'indifférence méprisante de la cohorte médiatique. Son cas est exemplaire, car elle n'a pas craint de s'attaquer à la « chasse gardée » de la pharmaco-chimie, le sida, et plus particulièrement le sida africain, dont les mandarins se servent pour terroriser toute l'humanité en utilisant des chiffres fantaisistes sur le nombre des victimes, chiffres que personne n'est en mesure de contrôler.

Yvette Parès, docteur en science et en médecine, ancien professeur à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, et qui fut durant dix-sept ans directrice du Centre de Recherches Biologiques sur la Lèpre, a été la fondatrice de l'Hôpital traditionnel de Keur Massar. Elle a suivi une formation de quinze années pour devenir « tradithérapeute » (praticien des thérapies traditionnelles) et elle est convaincue que les traitements issus de la science africaine sont infiniment plus efficaces et pertinents contre le sida que la trithérapie utilisée par les Occidentaux.

Après avoir présenté en 1957 une thèse en sciences naturelles, Yvette Parès devint chercheuse au CNRS. Trois ans plus tard, elle était nommée à l'université de Dakar où elle obtient le doctorat en médecine en 1968. C'est alors qu'elle découvre la médecine traditionnelle. Elle étudie principalement la lèpre et ses recherches mettent en évidence les capacités des plantes réputées antilépreuses. C'est en 1979 qu'elle rencontre le thérapeute réputé Dadi Diallo, qui lui fait découvrir la richesse de la médecine traditionnelle. Après avoir constaté qu'il guérissait des malades considérés comme incurables, elle devient son disciple. « *En Occident, on continue de penser que le savoir des tradithérapeutes n'est que superstition mêlée à des connaissances empiriques dénuées de toute rationalité* », explique-t-elle en s'indignant de cet aveuglement et de cette arrogance prétentieuse des mandarins européens. Avec Dadi Diallo, elle va pouvoir s'initier progressivement aux vertus thérapeutiques des

plantes africaines, ainsi qu'à leurs modes de récolte, de préparation et de prescription. En 1980, Yvette Parès crée à quelques kilomètres de Dakar un centre de soins, afin de promouvoir et de pratiquer la médecine traditionnelle africaine. Ce centre obtiendra le statut d'hôpital en 1985 et Yvette Parès le dirigera jusqu'en 2003. Au fil du temps, l'hôpital se spécialise dans le traitement de la lèpre infantile. Et c'est en 1987 que les premiers patients séropositifs reçoivent des soins à l'hôpital.

En vingt ans d'activité, l'hôpital de Keur Massar obtient des résultats spectaculaires : guérison de la lèpre, prévention de la lèpre infantile et guérison de plusieurs maladies infectieuses bactériennes : paludisme, tuberculose, hépatites, dermatose, etc. Yvette Parès contribue au développement de réseaux de consultations locales et de pharmacies externes et se consacre au développement de recherches thérapeutiques concernant le sida. Elle contribue à la création des associations régionales de tradipraticiens et participe en 1999 à Dakar au premier « Congrès international des médecines traditionnelles et affection VIH-sida ».

Afin de trouver les financements nécessaires au développement des activités de l'hôpital, elle va organiser des conférences annuelles en Allemagne (1981-1992), et en Suisse (1986-1992) à destination des médecins intéressés par les actions de l'hôpital Keur Massar. Et c'est grâce à son intervention que l'association « Rencontre des médecins » obtient en 2001 le statut d'ONG auprès des autorités sénégalaises. Je reproduis ci-dessous des extraits d'une interview accordée à David Cadasse pour le site <Internet Afrik.com> le 26 mai 2006.

Afrik.com : Professeur Parès, comment avez-vous découvert la médecine traditionnelle ?

Pr Yvette Parès : Ce sont les résultats de mes recherches scientifiques qui m'ont orientée vers la médecine africaine. Je travaillais sur la lèpre et nous avons montré que les plantes antilépreuses des thérapeutes africains étaient très efficaces et que, par contre, le traitement occidental était très déficient et donnait, en plus, de graves accidents secondaires. Je me suis alors trouvée devant un dilemme : Fallait-il laisser souffrir les malades sans rien faire ou essayer de demander le renfort des thérapeutes africains ? Ce que je voulais, c'était arriver à sauver des malades. Je cherchais juste des traitements efficaces. C'était mon seul critère. Et comme les Africains avaient de bons traitements, j'étais prête à m'incliner devant leur science.

Afrik.com : A l'hôpital Keur Massar, que vous avez créé en 1980, on n'utilise que des traitements issus de la médecine

traditionnelle. Pourquoi avoir complètement écarté la médecine occidentale ?

Pr Yvette Parès : Quand on fait quelque chose, il faut être loyal. Parallèlement à mes fonctions au sein de l'Université et du centre de recherche, je travaillais avec des thérapeutes qui m'enseignaient la médecine traditionnelle. Je n'allais pas avoir le toupet de faire entrer des médicaments européens dans cette structure. De toute façon, si je l'avais fait, les thérapeutes seraient immédiatement partis. Je ne vois pas pourquoi, voyant que les traitements étaient bons, j'aurais mélangé les deux choses.

Afrik.com : En tant que femme européenne blanche, comment avez-vous réussi à vous faire accepter par les thérapeutes traditionnels ?

Pr Yvette Parès : Oh, c'est un miracle ! Il est extraordinaire que des thérapeutes africains aient fait confiance à une étrangère, d'autant plus qu'elle représentait, il faut le dire, le pays colonisateur. Il y a tout un concours de circonstances qui a fait que les grands maîtres sénégalais m'ont acceptée. Et c'est un très grand maître Peul, Dadi Diallo, qui m'a accueillie.

Afrik.com : En quoi consiste cette formation ?

Pr Yvette Parès : Il faut 15 ans de formation pour devenir un bon thérapeute. La formation est très dure. Il faut apprendre énormément auprès d'un maître qui est d'une sévérité terrible. Il faut d'abord aller cueillir les plantes en brousse. On se lève très tôt et on travaille beaucoup. Il faut connaître les plantes, savoir où il faut les trouver, ensuite il faut apprendre à faire les médicaments. Il y a une somme considérable de médicaments à apprendre. Il faut apprendre l'art pharmaceutique, puis l'art médical : comment examiner les malades. Il y a des tests spécifiques en médecine africaine. Pour les Africains, en tant qu'occidentale, je reste un peu étrangère à cela. Il y a également une dimension mystique où ils apprennent les cérémonies pour les maladies mentales et à connaître les mauvais sorts.

Afrik.com : Comment expliquer la méfiance des médecins traditionnels africains à l'égard de leurs homologues occidentaux ?

Pr Yvette Parès : Mais c'est normal. Les Blancs sont des pillards. Si vous dites un secret à un Blanc, il va vite le dire à des multinationales qui vont venir piller vos ressources. Les Occidentaux ont leur médecine, leurs universités. Et puis qu'est-ce que ça veut dire donner des recettes ? Il faut d'abord savoir les utiliser. La médecine africaine, ça s'apprend.

Afrik.com : *Y a-t-il des médecins occidentaux qui regardent d'un très mauvais œil la médecine traditionnelle ?*

Pr Yvette Parès : *Les médecins occidentaux qui regardent d'un mauvais œil la médecine traditionnelle sont des ignorants. On n'a pas le droit de juger quelque chose qu'on ne connaît pas. Pourquoi se croire supérieurs ? Je n'ai jamais entendu un maître africain dire du mal de la médecine occidentale. Ils disent : « Que chacun fasse ce qu'il sait faire ». Mais sous-entendu aussi « qu'ils nous laissent travailler en paix ». Les thérapeutes africains sont les médecins de la médecine africaine. Je ne sais pas pourquoi on a monté au pinacle la médecine de l'Occident, qui n'a que 60 ans d'âge.*

On voit à ces quelques phrases que Mme Parès ne pratique pas la langue de bois et qu'elle n'hésite pas à donner une volée de bois vert aux médecins occidentaux. Du bois un peu trop vert peut-être, car la médecine occidentale a tout de même beaucoup plus que soixante ans d'âge. Soixante ans, ce n'est que l'âge des antibiotiques. Quant à dire que les Blancs sont des pillards, c'est un peu forcer les choses, car en fait de pillage, peu de peuples ont quelque chose à envier aux autres. Mais il est exact que les chercheurs des laboratoires qui prennent connaissance, grâce aux praticiens locaux, des vertus de telle ou telle plante s'empressent de l'étudier en se contentant de rechercher ses « principes actifs » (ce qui est une erreur, car cette dissociation a pour effet de rendre le médicament brutal et moins bien assimilable par l'organisme). Ensuite, partant du principe que la nature est à tout le monde, ils ne croient pas devoir quelque chose aux guérisseurs du cru, alors que sans le travail et l'expérience de ces derniers, ils n'auraient jamais deviné l'intérêt de ces plantes inconnues d'eux. En fait, ils n'ont pas conscience de piller. Ils agissent plus par vanité que par malhonnêteté, tenant pour quantité négligeable les tradithérapeutes et se donnant facilement bonne conscience en se disant qu'ils vont apporter au monde entier les bienfaits d'une substance utilisée jusqu'alors dans un microcosme.

Afrik.com : *La science pharmaceutique africaine est-elle complexe ?*

Pr Yvette Parès : *Oh oui, c'est très compliqué ! Au départ, j'étais très inquiète. Je me suis demandé durant plusieurs années si j'arriverais à maîtriser cet art-là. Et puis un jour on mûrit, et on le fait. Au début, je prenais des notes, car je n'ai pas la culture africaine, qui développe une mémoire extraordinaire. Mon maître, Dadi Diallo, riait d'ailleurs de moi. En fait, si la*

science est complexe, les moyens matériels sont simples et adaptés à la brousse. Ce sont des marmites, des mortiers, des pilons, des bouteilles, de quoi faire du feu. Et avec cela vous pouvez faire tous les médicaments pour la lèpre, les tuberculoses, les hépatites, le sida... Pas besoin de dépenser des sommes folles pour fabriquer des gélules. C'est adapté au pays. On peut immédiatement, avec les ressources naturelles, sauver les gens. Il n'y a pas besoin d'aller commander des produits à l'étranger, les choses sont sur place.

Afrik.com : *Quand on vous entend en conférence, vous vous montrez très critique par rapport aux traitements occidentaux du sida.*

Pr Yvette Parès : *Les antirétroviraux sont des solutions d'attente. Ils sont trop toxiques et on les prescrit quand les personnes sont déjà très malades. Et le malade doit être constamment suivi. Ils provoquent des accidents secondaires ou occasionnent de telles douleurs que les gens en arrivent parfois à se suicider. Mais cela, on ne le sait pas. Alors on dit : « Accès aux antirétroviraux pour tout le monde ». Mais ça ce sont des informations des multinationales qui veulent gagner des milliards avec la maladie. La trithérapie me met en colère, parce que c'est une désinformation épouvantable.*

Afrik.com : *Le sida est une maladie relativement nouvelle. Y a-t-il de la recherche en médecine traditionnelle ?*

Pr Yvette Parès : *Les grands maîtres de la médecine traditionnelle sont capables de recherches thérapeutiques. Quand il y avait la menace du Sras, j'avais demandé à mes collaborateurs ce qu'on allait faire. Ils ont répondu : « On connaît les symptômes et quand la maladie sera là, on va la soigner. » Quand le sida est arrivé au Sénégal, nous n'allions pas rester les bras croisés : chacun s'est mis à la recherche. On a choisi des plantes médicinales et on a commencé à mettre au point nos traitements. Nous n'allions pas laisser les malades sans rien alors que nous avons plein de plantes antivirales, antibactériennes, antidiurétiques ou contre les troubles psychiques.*

Afrik.com : *Quand on parle de recherches médicales, on parle d'essais thérapeutiques. En pratiquez-vous ?*

Pr Yvette Parès : *Quand vous utilisez des plantes non toxiques, vous vous dites qu'au pire cela ne fera rien et qu'il n'y aura pas d'accident secondaire. Comme on mettait beaucoup de plantes antivirales et antibactériologiques pour protéger contre les maladies virales et les maladies opportunistes, il y avait toutes les chances pour que l'on trouve les bonnes formules. Et*

c'est ce qui s'est passé. Mais je dirais qu'il y a peut être des gens qui font encore mieux que nous.

Afrik.com : *Aujourd'hui, quels sont les taux de réussite que vous enregistrez par rapport au VIH ?*

Pr Yvette Parès : *Le taux de réussite est un concept occidental. Si vous venez à temps, vous vous en sortez. Dans mes publications, j'ai indiqué l'état dans lequel les malades viennent en général. Nous les conduisons à ce qu'on appelle la guérison clinique. C'est à dire qu'ils ont l'air en aussi bonne santé que nous tous. Mais quand ils disent : « Nous sommes guéris ! », je leur réponds : « Vous êtes très bien mais continuez le traitement par sécurité. Comme c'est un rétrovirus qui peut faire des décharges plus tard, il ne faut pas qu'il y ait une rechute. » Donc ils continuent le traitement. Mais comme le traitement consiste à avaler un verre à thé de décoction avant et après le repas, en quoi cela les dérange ? Ça ne donne pas d'accident secondaire, ça n'a pas mauvais goût et ce n'est pas contraignant.*

Afrik.com : *Quand on dit que la médecine traditionnelle est efficace contre le sida, on se heurte forcément à un fort scepticisme...*

Pr Yvette Parès : *Les gens sont sceptiques parce que nous avons été élevés dans l'idée qu'il n'y a que nous, les Occidentaux, qui sommes bien. Les gens sont sceptiques parce qu'ils sont ignorants, pas forcément par mauvaise volonté. Les Occidentaux ont subi un lavage de cerveau et pour bien appréhender la médecine traditionnelle, il faut franchir un certain nombre d'obstacles mentaux érigés par notre éducation. En arrivant en Afrique, je pensais que les Africains n'avaient rien. Je pensais leur apporter des choses merveilleuses...*

Afrik.com : *Quel est le prix de traitements de la médecine traditionnelle, comparé à celui de la médecine occidentale, notamment pour le Sida ?*

Pr Yvette Parès : *Les traitements traditionnels ne sont pas chers. Entre les prix des multinationales et faire bouillir des plantes, il n'y a pas photo. Pour le sida, je dirais qu'on donne les traitements aux malades pour rien. On leur dit de donner ce qu'ils peuvent, s'ils ne peuvent pas, on laisse.*

Afrik.com : *Les résultats que vous avancez semblent remarquables. Comment se fait-il qu'ils ne soient pas plus connus et reconnus ?*

Pr Yvette Parès : *Parce qu'ils ont été combattus par les médecins occidentalisés.*

Afrik.com : *Mais quel est leur angle d'attaque pour combattre ces traitements, s'ils s'avèrent efficaces ?*

Pr Yvette Parès : *Leur angle d'attaque est qu'ils ne veulent pas perdre leur pouvoir, ni l'argent corrompateur qui vient de l'étranger. Il y a eu à Dakar, en 1999, le Premier congrès sur les médecines traditionnelles sur le VIH-sida, organisé par le ministère de la Recherche scientifique. Il y avait le ministre de la Santé, tous les médecins, des représentants de l'OMS, de l'Onusida. J'ai fait des exposés en tant que dirigeante d'atelier et il y a eu des exposés de femmes tradithérapeutes, mais ça n'a rien fait bouger. En 2006, c'est pareil !*

Afrik.com : *Sur quels arguments se basent-ils pour dire que ces traitements ne sont pas bons ?*

Pr Yvette Parès : *Aucun ! L'orgueil et la vanité de ne pas perdre le pouvoir. Il y a un mépris du malade. Quand les Américains sont arrivés en Afrique pour essayer toutes leurs molécules chimiques, les plus mauvaises et les plus nocives, les médecins occidentalisés disaient à l'hôpital : « le matériel humain ne coûte rien ». Pendant ce temps, j'avais parlé à la télévision en 1988 pour dire que la médecine traditionnelle africaine offrait de l'espoir. Mais mon message n'a pas été entendu. Ce sont les médecins africains occidentalisés qui bloquent l'avancée de la santé en Afrique.*

Afrik.com : *Les traitements du sida sont-ils tous réalisés à partir des mêmes plantes ?*

Pr Yvette Parès : *A Keur Massar, nous avons un thérapeute sossé (région de la Casamance) qui avait son traitement, un autre toucouleur (région du fleuve) qui avait son traitement et moi, j'ai appris à en mettre au point avec des plantes de Dakar et des environs. Il y a d'autres thérapeutes qui ont leur propre traitement avec leurs propres plantes. Imaginez alors ce que ça pourrait donner si toute l'Afrique s'y mettait, si le monde entier s'y mettait : l'Inde, la Chine, l'Asie du Sud-Est, les Caraïbes, les Amérindiens ! Nous aurions une quantité de traitements du sida. Parmi tout cela, il y aurait des personnes qui finiraient par trouver les traitements les plus merveilleux : ceux qui tueraient le virus.*

Afrik.com : *Quel est votre souvenir professionnel le plus émouvant à Keur Massar ?*

Pr Yvette Parès : *C'est de voir les lépreux reprendre visage humain. C'est de voir les gens atteints du sida, qui arrivaient dans un état psychique épouvantable, redevenir des gens normaux. Ils me remerciaient en une phrase qui résume tout :*

« *Maintenant, je dors bien* ». C'est une fantastique récompense pour un thérapeute.

Afrik.com : *Que préconiseriez-vous aujourd'hui par rapport au développement et à la reconnaissance de la médecine traditionnelle ?*

Pr Yvette Parès : *Que chaque pays se réveille. Il faudrait des voix de grande vertu pour éveiller les consciences et motiver les gens pour qu'ils fassent ce qu'ils savent faire. Par ailleurs, il y a tellement de malades qu'il faudrait que les gouvernements organisent le reboisement et entretiennent les ressources naturelles dans la brousse. Qu'ils assurent des cultures de plantes médicinales, sans engrais et sans pesticides. Il faudrait également recommander aux paysans de faire beaucoup de compost pour assurer une bonne qualité des sols. »*

Cette interview met bien en lumière l'impuissance tragique du système pharmaco-industriel mondialiste, une impuissance niée et dissimulée sous une arrogance sans limites. Ce système, qui maquille ses faiblesses par une vantardise et une propagande constante, n'est finalement rien d'autre qu'une idéologie totalitaire doublée d'une organisation commerciale et financière d'une rapacité sans exemple. Formés, ou plutôt déformés, dans les Facultés de médecine d'Europe et d'Amérique, les jeunes médecins africains ont été conduits à ignorer ou à mépriser les thérapies millénaires que leurs ancêtres se transmettaient fidèlement. On peut appeler cela un néo-colonialisme, à la condition de ne pas oublier que les populations blanches sont tout aussi « colonisées » que celles des autres continents et que leurs médecins sont tout autant désinstruits que ceux des autres pays.

Dans une autre interview donnée le 12 juillet 2005 à Vincent Hild pour le site Internet www.syfia.info, Yvette Parès détaillait plus précisément la manière dont les maîtres thérapeutes africains formaient leurs élèves. En voici la teneur :

« Comment une scientifique, universitaire, dirigeant un institut de recherche en bactériologie en est-elle venue à pratiquer la médecine africaine ?

- Ce ne fut pas un coup de tête, une décision subite, une attirance vers l'exotisme. Dans mon laboratoire à Dakar, nous étions parvenus à cultiver le bacille de Hansen, responsable de la lèpre, qui pendant un siècle avait résisté aux efforts de nos devanciers. La méthode des antibiogrammes devenait donc possible... Elle permit de mettre en évidence l'efficacité des extraits de plantes antiléprieuses sur le bacille. Ces résultats

donnaient donc un support à la réputation des thérapeutes traditionnels spécialisés dans la lèpre. D'autre part, la faiblesse des traitements classiques ne pouvait être niée. L'état des malades en attestait avec la plus grande évidence. Je me trouvais donc à la croisée des chemins devant un choix inéluctable : soit accepter la situation telle qu'elle était avec toutes ses déficiences, soit rechercher l'aide et l'enseignement des thérapeutes réputés dans le domaine de la lèpre. J'adoptai la seconde attitude qui représentait un saut dans l'inconnu.

— Où se forme-t-on à ces médecines traditionnelles ?

— La seule école qui soit, c'est la transmission de maître à disciple. Un maître vous choisit d'après vos aptitudes et ce qu'il juge bon en vous. C'était presque insolent de ma part de demander à être enseignée. En plus, il n'était jamais arrivé qu'une Occidentale soit introduite en médecine africaine. Mais des circonstances exceptionnelles ont fait tourner la roue en ma faveur. À l'époque, j'avais 54 ans, j'étais chercheuse en bactériologie et médecin. La première des choses que mon maître, Dadi Diallo, me demanda d'intégrer, c'est qu'à compter du jour où je devenais son disciple, il me considérerait comme ne sachant rien. Au début, je n'avais même pas le droit de poser de questions, mais juste celui de regarder et d'écouter. C'est le maître qui dit ou ne dit pas, après avoir cueilli une plante, son nom, son utilisation, etc. C'est lui qui décide du lieu, du contenu et du rythme des apprentissages. Je me levais à 5 h pour aller cueillir les plantes. La journée, je travaillais à l'université et le soir je retournais au centre de Keur Massar. Il faut 15 ans pour apprendre cette médecine.

— En quoi consiste la médecine africaine ?

— Comme toutes les médecines traditionnelles du monde, la médecine africaine est sacrée. Ce qui la conduit tout naturellement à traiter le malade considéré dans sa totalité, dans l'unité que forment son corps, son âme, son esprit et pas seulement l'organe malade. Le caractère sacré se manifeste dans toutes les étapes de l'art médical et pharmaceutique. Le thérapeute se considère comme un intermédiaire entre le principe de vie d'ordre divin et le patient. Son rôle est d'orienter et de stimuler les forces de guérison du malade par l'accueil, l'écoute, les soins, les traitements, le réconfort, les prières et les encouragements. De plus, la médecine traditionnelle n'attaque pas un agent pathogène d'une seule manière, mais à l'aide de l'ensemble des substances actives contenues dans une décoction, une extraction ou une macération de plusieurs plantes ou

racines différentes, parfois cinquante... Là où la médecine moderne est analytique et attaque le problème avec une seule molécule, la médecine traditionnelle, elle, l'attaque sur plusieurs fronts. Il n'y a pas de risque ainsi de faire apparaître des résistances à l'action combinée de toutes ces plantes.

— Quel avenir, selon vous, faut-il réserver à ces médecines traditionnelles ?

— À Keur Massar, au fil du temps, quatre autres thérapeutes d'ethnies différentes et leurs disciples vinrent étoffer l'équipe, en même temps que s'élargissaient nos activités avec les consultations externes de médecine générale. À ce jour, plus de 250.000 malades, toutes maladies confondues, ont reçu nos soins. Étant de culture occidentale, je n'ai pu saisir toutes les richesses spirituelles, toutes les richesses thérapeutiques de cette médecine, mais ce que j'ai pu découvrir m'a rempli de respect et d'admiration. On a à apprendre de tout le monde. La transmission depuis des millénaires de la médecine traditionnelle ne doit pas s'arrêter.

Face au sida, l'Afrique n'est pas le continent démunie que l'on s'obstine à décrire. Les peuples africains ont leur médecine traditionnelle, riche de savoirs accumulés et éprouvés au cours des millénaires. Ils ne doivent pas se sous-estimer mais agir avec détermination.

Lors de la VI^e Journée mondiale du sida (en 1993), le secrétaire général de l'ONU alors en fonction, Boutros Boutros-Ghali, n'avait-il pas demandé à New York, au siège de Nations unies, « un effort de coordination étendu à tous les savoirs médicaux de la planète » pour arriver à vaincre le sida. Partout, l'intelligence a inventé une médecine intégrée, adaptée à son environnement. Il faut convier les médecines chinoises, ayurvédiques, amérindiennes, arabes, celle de l'île de Pâques, celles des maîtres africains, ainsi que des moines médecins bouddhistes et toutes les médecines du monde à lutter ensemble contre la pandémie. »

Yvette Parès a publié deux livres aux Editions Yves Michel. *La médecine africaine, une efficacité étonnante*, dans lequel elle raconte sa découverte de l'immense savoir des médecins traditionnels africains, et *Sida, de l'échec à l'espoir*, un ouvrage qui ouvre de nouvelles voies de recherche sur l'utilisation des flores locales, comme c'est déjà le cas au Sénégal, avec des résultats encourageants, alors que la médecine occidentale est à propos du sida en échec permanent.

Les médecins ou scientifiques qui se lancent dans ce type de travaux sont malheureusement rarissimes, et tellement occultés que personne n'entend parler d'eux. Je vous ai déjà cité le Dr Jean-Pierre Willem et son école où sont enseignées les pratiques des médecines traditionnelles. Citons également la biologiste Yezoumi Akogo-Assogbavi, chercheuse au Laboratoire de chimie des substances naturelles de l'université du Bénin, à Lomé (Togo). Elle a réussi à isoler, au sein du *kininti* (une plante utilisée au Togo pour soigner le paludisme) la molécule aux propriétés anti-paludiques, la gédunine, et qui n'est pas de la quinine. Outre le *kininti*, son équipe étudie aussi le *esru* (ou basilic salubre), connu au Togo pour ses vertus antibiotiques, et le *avoudati* (ou thé de Gambie), pour ses vertus gastriques. En 2000, l'une des bourses du prix *Unesco/L'Oréal* pour les femmes de science a été attribuée à cette biologiste pour ses recherches sur la fabrication de « phytomédicaments ».

Plusieurs pays africains comme le Mali, le Burkina Faso et le Rwanda se sont déjà lancés dans la production de spécialités tirées de ces plantes. On constate toutefois que Mme Akogo-Assogbavi ne rompt pas vraiment avec la démarche occidentale dont elle a été imprégnée, puisqu'elle s'efforce toujours de chercher le « principe actif » de chaque plante. Est-ce du conformisme ou simplement de la diplomatie afin de faire mieux accepter ses travaux tout en revalorisant les plantes locales en contournant les obstacles culturels ? Je ne saurais le dire.

Cependant, compte tenu des situations sanitaires dramatiques qui continuent de se développer dans les pays africains, est-il possible d'espérer un changement de comportement des organisations internationales ?

Dans son excellent ouvrage *Pour une médecine écologique* (Editions Alphée*Jean-Paul Bertrand, 2009), Christian Portal note un certain frémissement dans ce domaine, encore bien timide, et il nous dit :

« Il existe sans doute des tendances diverses au sein de l'OMS et si les médecines non conventionnelles ne sont pas valorisées, sauf pour la chiropractie, il en va un peu différemment des médecines traditionnelles. Cette institution est une organisation hétérogène par ses membres qui, s'ils sont imprégnés de culture médicale occidentale, ont reçu des formations très différentes. (...)

En outre, la vision à grande échelle des problèmes sanitaires conduit peut-être à des compromis idéologiques. En tout état de cause, il existe une attitude au sein de l'OMS qui plaide pour les médecines traditionnelles.

Il y a d'abord la raison de démographie médicale : les médecins occidentaux sont très peu nombreux dans les pays les plus pauvres, alors que les médecins traditionnels sont en nombre plus important.

L'autre raison essentielle est économique. La médecine occidentale est coûteuse. Elle travaille difficilement sans examens qui sont à la fois inabordables et difficiles à mettre en œuvre. De plus, une fois le diagnostic établi, la prescription des médicaments occidentaux, même génériques, est hors de portée d'une majorité des malades dans le monde. C'est pourquoi l'OMS a misé avec pragmatisme sur les médecines traditionnelles. (...)

Ainsi, le Congo, la Guinée, le Mali, le Rwanda, le Sénégal et le Togo ont participé, à Brazzaville, aux travaux du Bureau régional de l'OMS en Afrique, sur la place des médecines traditionnelles dans le développement des services de santé. Ils se sont finalement entendus pour réviser leur législation répressive issue du colonialisme. On trouve, dans le rapport de ces travaux, le passage suivant qui mérite d'être cité :

«Un consensus se dégage pour considérer la médecine traditionnelle dans son intégralité, avec ses composantes matérielles et ésotériques, qui situe l'homme malade dans sa globalité et dans son environnement... la médecine traditionnelle peut ainsi faire un apport primordial à la médecine moderne qui a tendance à ne plus considérer que la maladie, en faisant abstraction de l'homme qui souffre. » (...)

Malheureusement, derrière une évidente bonne volonté, il reste les habitudes fragmentaires de la médecine occidentale, qui ne reconnaît les plantes issues des pharmacopées traditionnelles qu'à travers le filtre de la pensée occidentale. Je rappelle ici que les produits des pharmacopées traditionnelles ne doivent être utilisés que dans le cadre de ces médecines et uniquement par des thérapeutes formés. »

Christian Portal met ici le doigt sur l'un des aspects les plus délicats de la remise en honneur des médecines traditionnelles par le corps médical occidental. La bonne volonté ne suffit pas, car les médecins occidentaux n'ont absolument pas la formation nécessaire à une utilisation correcte de la phytothérapie des pays tiers. Et ils sont si imprégnés du sentiment de supériorité

conféré par leurs diplômes de faculté qu'ils se jugent « innocemment » capables de pratiquer toutes les thérapies. On a déjà vu cela avec des médecins allopathes se mettant soudain à pratiquer l'homéopathie sans avoir la formation ni l'expérience nécessaires et qui, de ce fait, ne peuvent obtenir les résultats escomptés, ce qui les conduit souvent à revenir au mépris de l'homéopathie alors qu'ils n'y ont rien compris. Et le même phénomène risque de se reproduire avec les médecines traditionnelles.

L'immense mérite d'Yvette Parès est d'avoir su faire preuve de l'humilité nécessaire pour redevenir une élève et se plier à une formation de quinze années sous l'autorité d'un maître guérisseur africain n'ayant aucun des diplômes qu'elle possédait elle-même. Combien de médecins européens ou américains seraient-ils capables d'une telle abnégation ? Et combien de médecins africains formatés dans nos facultés seront capables d'admettre que l'enseignement qu'ils ont assimilé avec tant d'efforts n'a pas la valeur du savoir transmis par leurs propres ancêtres et qu'ils ont négligé pour être « modernes » ? Ce sont des déracinés culturels qui devraient s'astreindre à une remise en cause déchirante exigeant un véritable héroïsme.

Or, si des médecins occidentaux ou occidentalisés soudain « touchés par la grâce » veulent sincèrement utiliser les pharmacopées traditionnelles sans avoir fait les études indispensables et difficiles qu'elles exigent, ils risquent fort d'aboutir à des catastrophes. Christian Portal, qui est un grand connaisseur de la médecine chinoise, cite à ce propos les accidents survenus avec des traitements effectués en Occident avec des plantes de la pharmacopée chinoise, qui est enracinée dans une philosophie «holistique» millénaire dont le langage même est imperméable au raisonnement occidental, et il nous explique :

« Ainsi, quand l'OMS dit : "Malheureusement, la mauvaise utilisation de certains remèdes à base de plantes médicinales peut avoir des effets nocifs et même, dans certains cas, entraîner la mort. En Chine, la plante dénommée Mahuang (l'éphédra) est traditionnellement utilisée pour soigner la congestion des voies respiratoires", le rédacteur de ce texte se trompe en simplifiant et en occidentalisant la démarche chinoise.

Par exemple, voici ce que dit le document édité par ChuZhen (école de médecine traditionnelle chinoise) : Mahuang, ayant pour actions de réchauffer et d'évacuer le vent froid, peut être utilisé en association avec d'autres produits pour traiter les douleurs du syndrome d'obstruction due au vent et à

l'humidité, les démangeaisons des syndromes éruptifs, les abcès profonds yin, les nodules sous-cutanés. »

Le langage propre à la médecine chinoise implique que la définition des syndromes pathologiques soit différente de la nôtre, ce qui occasionne des difficultés de communication. Or, quand on veut comprendre un peuple ou une culture, le minimum est d'apprendre sa langue. Il est impossible de comprendre les actions des remèdes en médecine chinoise en se contentant de les convertir dans notre langage. »

Il est évident que si vous parlez à un professeur de faculté de médecine de Paris, de Londres ou de New-York d'« évacuer le vent froid » du corps d'un malade, il y a les plus fortes chances qu'il utilise le fameux geste d'Obélix (toc toc toc sur la tempe) en s'écriant : « Ils sont fous ces Chinois ! ». Or, bien loin d'être fous, ces Chinois utilisent le langage symbolique et métaphorique correspondant à leur culture ancestrale et qui est pour eux d'une parfaite clarté. De même qu'ils savent rattacher au yin et au yang, c'est-à-dire aux deux grands principes de l'équilibre universel et sexuel toutes les manifestations physiques et psychiques qui assurent notre santé, ou qui, au contraire, nous précipitent dans la maladie lorsque cet équilibre est rompu, corrompu ou perturbé.

En fait, la médecine occidentale est totalement incapable d'intégrer la dimension spirituelle des êtres humains pas plus que la conception d'un équilibre interne psycho-physique qui conditionne notre harmonie organique. Complètement paralysée par une vision matérialiste et mécaniciste de tous les phénomènes, elle ignore tout bonnement ce qu'est la vie et ne voit dans un être vivant, homme, animal ou plante, guère plus qu'une sorte de « robot pensant ». Et encore, je doute que les médecins, comme la plupart des humains d'ailleurs, imaginent qu'un arbre ou une plante puissent « penser », ce qui est pourtant une évidence pour quiconque a compris ce qu'est la vie. (Il faut lire à ce sujet le merveilleux ouvrage de Maurice Maeterlinck *L'intelligence des fleurs*). Car tous les vivants sont composés de cellules, qu'elles soient animales ou végétales, qui sont elles-mêmes des êtres vivants, pensants et autonomes.

Les anciens peuples européens, les Celtes, les Grecs, les Etrusques, les Latins, les Ligures, les Scythes, les Goths, les Slaves savaient tout aussi bien que les peuples des autres continents que toute la nature est parcourue d'esprits, que les êtres de toute espèce vivent en constante osmose et que rien ne peut être dissocié et corrompu sans que cette corruption s'étende et se

diffuse de proche en proche jusqu'à la mise en danger de la biosphère terrestre.

Le drame de la civilisation occidentale, c'est que toute cette authentique spiritualité païenne, écologiste et panthéiste des premiers Européens, dont les druides gaulois et les philosophes grecs établirent les expressions les plus achevées, fut détruite par l'impérialisme romain, puis par le monothéisme judéo-chrétien. De ce fait, l'intelligence européenne fut coupée des réalités naturelles et fut rejetée vers la seule activité matérielle et physique, dans laquelle elle sut devenir, certes, efficace et brillante, au point de prendre la tête de la civilisation planétaire, mais dans une tragique fuite en avant autodestructrice qui nous a menés au bord de l'abîme. Et notre médecine, emportée dans ce tourbillon matérialiste et réducteur, incapable de comprendre les subtiles harmonies qui composent la personnalité humaine et obnubilée par les causes externes est devenue l'esclave de la chimie.

C'est évidemment Louis Pasteur qui a orienté toute la médecine occidentale vers cette impasse, mais lui-même n'était que le fruit de toute une tradition religieuse déspiritualisée. À ce sujet, le témoignage de Christian Portal est des plus pertinents :

« De par ma formation en médecine traditionnelle chinoise, j'avais appris et intégré que l'essentiel des maladies était d'origine interne, alors cette vision d'une irresponsabilité personnelle au profit d'une responsabilité externe n'était pas pour me satisfaire. La médecine chinoise considère que l'origine interne des maladies est surtout liée au mode de vie et plus rarement à ce qu'elle appelle le « ciel antérieur », c'est-à-dire des questions génétiques. »

Les Chinois rejoignent en cela la sentence du poète grec Ménandre que j'ai déjà citée : « *Tout ce qui meurt meurt de sa propre corruption...* » Convaincu moi-même de ceci avant de l'avoir lu, je me suis toujours attaché à écouter mon corps et à bannir toute corruption interne, ce qui explique sans doute que je n'aie pas eu à consulter de médecin depuis 57 ans. Et Christian Portal poursuit son analyse :

« D'une part, on remarque une externalisation des causes morbides qui montre une poursuite des visions issues du pasteurisme - l'homme est bon par sa nature divine, la maladie est d'origine diabolique - telles qu'on les retrouve chez Belpomme. Cette proximité n'est pas étonnante chez un médecin formé à l'école de Pasteur. Cette vision pose un problème de stérilité idéologique par son incapacité à reconnaître d'autres causes que celles d'origine externe (virus, bactérie, pollution, etc.). »

À examiner la faute en dehors de soi-même, il n'y a aucune remise en cause personnelle. Cela a également l'inconvénient d'appauvrir les pistes de recherche. »

Est-il besoin de préciser que ce rejet de toute responsabilité personnelle a été largement conforté par la création de la Sécurité sociale qui, en venant ajouter l'irresponsabilité financière à l'irresponsabilité morale, a exonéré le citoyen de toute remise en question de son mode de vie. Si le microbe et le tuyau d'échappement sont responsables de tout, il est normal que la collectivité paie pour la « malchance » de celui qui a « attrapé du mal » et qui, proclame-t-on, n'y est pour rien.

Cette conception erronée de la santé et de la maladie conduit l'humanité à la déchéance. Il est plus que temps de replacer l'être humain au cœur des processus de sélection naturelle qui donnent à chaque vivant la pleine et entière responsabilité de ce qu'il est et de ce qu'il devient. Il est plus que temps de comprendre que l'individu n'est pas une sorte d'ilôt battu par les tempêtes et bardé de contrats d'assurance, mais bien une parcelle inséparable de toutes les forces de vie et de tous les courants d'esprit qui sillonnent cette planète et au milieu desquels il doit assumer son destin.

Le mérite particulier des médecines traditionnelles, qui autrefois existaient aussi chez nous Occidentaux, et qui furent discréditées par l'Université à la suite d'une confusion étymologique dont elle abusa cyniquement, transformant en « remèdes de bonne femme » ce qui était en réalité des « remèdes de bonne fame », c'est-à-dire de bonne renommée (le vieux français *fame* nous ayant laissé le mot *fameux*, au sens premier de « célèbre ».) N'oublions pas non plus le rôle destructeur de l'Inquisition catholique, qui, dans toute l'Europe, dressa des bûchers où l'on fit périr dans les flammes sous l'appellation de « sorcières » des milliers de guérisseuses traditionnelles et d'expertes rurales en tisanes et en onguents souverains. C'est ainsi que la religion catholique fit table rase de la phytothérapie populaire ainsi que de la spiritualité païenne et prépara le terrain à la religion médicaliste et matérialiste moderne qui est sa digne héritière.

Le Dr Yvette Parès est cependant très croyante. Mais qu'entend-on exactement par là ? Sans doute est-elle une croyante peu conventionnelle, puisqu'elle s'est si bien rapprochée des animistes africains, dont on sait qu'ils attribuent une « âme » à tous les phénomènes naturels (donc aux animaux et aux plantes). Car les animistes sont en fait beaucoup plus proches du polythéisme

que du monothéisme. Néanmoins, la revue *Dolentium-Hominum*, publiée par le Vatican, ouvrit largement ses colonnes à Yvette Parès en 1992. Cette Catalane au caractère bien trempé reçut également l'appui des catholiques de sa région d'origine et, le 15 janvier 1993, *La Croix du Midi*, dans son édition « Actualités des Pyrénées-Orientales », publiait un grand article en son honneur sous le titre : « Pourquoi ne pas essayer ? », résumant ainsi son combat :

« Un médecin catalan en poste au Sénégal affirme que les plantes et les secrets de la médecine traditionnelle peuvent guérir le sida. Elle dit pouvoir en apporter la preuve, mais ses affirmations dérangent le milieu médical et personne ne veut écouter le docteur Yvette Parès. » Et la journaliste, Véronique Parayre, termine ainsi son article : « En attendant, la médecine piétine, le vaccin tarde à venir et l'on écoute chaque semaine, impuissants, les chiffres alarmants de la progression du sida, fléau mondial. Pourquoi, mais pourquoi donc ne pas écouter et mettre à l'épreuve les affirmations du docteur Parès ? »

La réponse à cette question, tous mes lecteurs la connaissent : le corps médical, pour sa plus grande part, n'est qu'une caste sacerdotale attachée à ses dogmes, à ses rituels et à ses privilèges et qui ne se soucie pas plus de la santé des corps que les inquisiteurs médiévaux ne se souciaient de la santé des âmes. Nul doute que les cardinaux du caducée ne se priveraient pas, si c'était encore à la mode, de jeter Yvette Parès sur un bûcher, convaincue d'hérésie. À ce jour, et tandis que la pompe à fric de *Sidaction* continue d'arroser de millions d'euros des chercheurs qui ne trouvent rien, Yvette Parès a bien gagné son brevet de « savante maudite ».

Mon lecteur Jacques Barascud, à qui je dois d'avoir attiré mon attention sur les travaux de cette femme exceptionnelle, m'écrivait le 13 décembre 2007 :

« Madame Parès, rigoureuse scientifique, était sûre de la pertinence de ses découvertes et de la richesse thérapeutique de la flore africaine. À plusieurs reprises, elle m'a exprimé son amertume face aux diverses résistances rencontrées autour d'elle de la part du monde hospitalo-universitaire, mais cela, je pense, ne vous surprendra pas. Je me souviens qu'elle m'avait dit aussi qu'une équipe de chercheurs de Barcelone, sans concertation avec elle, était parvenue à des résultats thérapeutiques similaires aux siens pour le traitement du sida, avec les mêmes plantes. »

Je suis sûr que cette catholique est avant tout une authentique spiritualiste, et c'est ce qui lui a permis de comprendre si bien la démarche des tradithérapeutes et de s'y adapter. Bien peu de croyants sont de vrais spiritualistes, quoi qu'ils imaginent ou prétendent, alors que je suis moi-même un spiritualiste athée, ce qui ébahit les dévots. Yvette Parès a compris que l'individu n'était pas séparable de la nature et de tous les êtres qui l'entourent et que sa santé dépendait du rétablissement de toutes ses connexions avec l'environnement et le milieu ambiant. Quand tous les médecins occidentaux et leurs patients auront compris cela, on pourra peut-être espérer que les maladies reculent enfin pour de bon. Il y a encore beaucoup de chemin à faire, mais Yvette Pérès a ouvert la voie. Nous devons tous lui en être reconnaissants.

MARCEL VIOLET
(1886-1973)

Marcel Violet fit partie de ces hommes exceptionnels qui ont de multiples dons, mais qui ne peuvent les mettre tous en valeur, car il y faudrait plusieurs vies. On ne peut pas tout faire, et il faut choisir. Certains, plus hésitants que d'autres, ayant quelque peine à trouver leur voie, passent quelques années à jouer les « touche-à-tout ». Mieux vaut qu'ils ne s'attardent pas dans cette dispersion car ils pourraient s'y enliser et n'aboutir à rien. Coûte que coûte, il faut qu'ils se résignent un jour à élaguer leurs rameaux et à se concentrer sur une branche maîtresse. La vie n'est-elle pas une amputation permanente ?

Parfois ce sont les circonstances ou les rencontres qui décident pour eux. Parfois aussi, ils parviennent à mener deux carrières de front, ou successivement, comme ce fut le cas de René Quinton (voir mon premier tome), qui se rendit deux fois célèbre, une fois comme génial guérisseur du choléra et une autre fois comme grand promoteur de l'aviation française, avant d'être complètement oublié.

Marcel Violet fit quelque chose d'analogue, mais en sens inverse. Tout d'abord dans la mécanique, où il fut l'inventeur du moteur à deux temps pour automobile, puis dans le domaine de la santé, où il fit merveille en réalisant une eau biodynamisée qui allait se révéler être une panacée. Panacée que, bien entendu, les « officiels » ne voulurent jamais reconnaître, ni même examiner.

Mais avant d'en venir à percer les secrets de ce liquide extraordinaire au nom si ordinaire : *l'eau*, que mes lecteurs ont déjà exploré au début de ce volume avec les travaux de Viktor Schaubergger, Marcel Violet dédia les premières années de sa vie

active, qui correspondaient aux premières années du XX^e siècle, à sa passion de la mécanique et de la propulsion automobile, dans laquelle il remporta assez rapidement de brillants succès. Il est vrai que l'époque s'y prêtait et que le public s'émerveillait alors de ces machines pétaradantes qui allaient bientôt conquérir toute la planète et faire du pétrole le nectar des temps modernes.

C'est en 1908 que l'ingénieur français Marcel Violet fut le premier à concevoir un projet de moteur à deux temps pour automobiles, qu'un autre Français, Cozette, allait vulgariser, au cours des années vingt. C'est pour la firme française *Cohendet*, constructeur de camions automobiles et de moteurs marins, que Violet mit ce moteur au point. Ce type de propulseur fut à la base de la fabrication des moteurs *Côte*, utilisés de 1908 à 1913 sur les voitures du même nom.

Parmi les premières réalisations de Marcel Violet figurent, toujours en 1908, un quadricycle léger équipé d'un moteur Quentin à soupapes automatiques de 500 cm³ et transmission à courroie. Ce fut ensuite, dès 1910, le modèle *la Violette*, avec moteur monocylindre de 700 cm³ avec transmission à chaîne. Peu après, en 1912, Violet réalise la *Bogey*, un cyclecar bicylindre avec moteur deux temps de 1100 cm³, refroidi par circulation d'eau et muni d'un vilebrequin monté sur roulements à rouleaux. Cette petite voiture remporta un grand succès dans les nombreuses compétitions automobiles de l'époque.

Après la guerre de 14-18, il réalisa le modèle *Major*, avec moteur vertical à deux cylindres deux temps de 1100 cm³ et chambre de combustion unique. Pilotée par Violet lui-même, cette voiture remporta au Mans, en 1920, le Grand Prix Cyclecar. Ce modèle fut mis en vente également sous la marque *Mourre*. En 1922, sur une commande des frères Buccioli, Violet étudia un moteur bicylindre deux temps à une seule chambre de combustion et une seule bougie. Et en 1923, il construisit un scooter de 125 cm³ avec lequel il prit part au Bol d'Or en atteignant une vitesse moyenne de 59 km/h, remarquable à l'époque pour un engin de cette catégorie.

Mais entre-temps, dès 1920, Violet réalisait un cyclecar pour la SICAM (Société Industrielle de Construction Automobile et de Moteurs). Ce véhicule fut produit de 1920 à 1922. Il était équipé d'un moteur à deux temps à deux cylindres opposés de 496 cm³ (65 x 75 mm), refroidi par air, d'un vilebrequin à rouleau, d'un allumage par volant magnétique, de suspensions avant à ressorts hélicoïdaux et arrière à ressort à

lames transversal et d'un changement de vitesse par chaînes, à deux rapports. Le cyclecar SICAM servit de base au modèle suivant *Sima-Violet* de 1924, qui fut l'une des réalisations de Marcel Violet qui remporta le plus grand succès.

Le site Internet <histomobile.com> la décrit ainsi :

« Le moteur était le même 2 cylindres de 496 cm³, monté sur un simple châssis à poutre centrale avec une suspension avant à ressort à lames transversal et arrière à ressorts quart-elliptiques. La boîte à deux rapports, avec un levier séparé pour la marche arrière, était montée en bloc avec l'essieu arrière et n'avait pas de différentiel. L'éclairage était constitué par un dispositif à acétylène. »

La *Sima-Violet* fut fabriquée jusqu'en 1928 et en 5000 exemplaires environ. Ce chiffre comprenait les véhicules fabriqués sous licence par la firme de motocyclettes *Alcyon* et son associée, la maison *Armor*. Les voitures *Sima-Violet* participèrent à de nombreuses compétitions et remportèrent de multiples trophées dans leur catégorie. Une publicité pour cette voiture, détaillant toutes les caractéristiques du véhicule, fut publiée par le magazine *Moto Revue* du 15 mars 1925.

En 1926, le très dynamique Marcel Violet avait produit une intéressante voiture de 1,5 litre correspondant à la « formule 1 » de l'époque, et qui était destinée aux Grands Prix. Le moteur était un deux temps à quatre cylindres opposés de 1484 cm³, refroidi par circulation d'eau et muni d'un vilebrequin monté sur roulements à rouleaux avec allumage à double magnéto, châssis surbaissé et carrosserie légère en aluminium. Mais cette voiture ne remplît pas toutes ses promesses et Violet ne put remporter lui-même qu'une troisième place au meeting de Boulogne.

Toutefois, l'industrie automobile allait subir une grave crise à la fin des années vingt et Marcel Violet abandonna la maison *Sima* pour entamer une carrière de projeteur et de conseiller technique auprès d'autres constructeurs. C'est pour la maison *Vinot et Deguigand*, une entreprise française alors en difficulté, qu'il réalisa, en 1928, une version plus sophistiquée de la *Sima-Violet*, dont il reprit le moteur à deux temps, les suspensions, le châssis et le changement de vitesse, mais en adoptant un nouveau bloc à quatre cylindres de 750 cm³, refroidi par eau, avec une chambre pour deux cylindres. Poursuivant ce périple peu commun, l'ingénieur passa ensuite chez *Mathis*, une firme pour laquelle il établit, en 1930, le projet de la *PY* avec laquelle il remporta le Bol d'Or de 1931. Mais Emile Mathis ayant interdit à Violet de courir avec une voiture portant son nom, elle avait été présentée sous le nom de *Huascar*.

On eût dit que les industriels ne souhaitaient pas que Marcel Violet puisse acquérir la notoriété qu'il méritait sans aucun doute, craignant probablement qu'il soit en mesure d'imposer ses vues aux fabricants. D'autant plus que notre concepteur particulièrement inventif semblait avoir une prédilection pour les petits constructeurs en difficulté, auxquels il se présentait sans doute comme un sauveur potentiel, apportant sous son bras des projets originaux susceptibles de conquérir le public.

C'est ainsi qu'il prépara une nouvelle étude pour Jérôme Donnet, qui se trouvait dans une situation financière catastrophique, et ils lancèrent sur le marché, en 1932, une voiturette Violet sous l'appellation de 4 CV ou *Donette*. La cylindrée du moteur, à graissage sous pression, était de 740 cm³. Par suite de la précarité des affaires de Donnet, 500 exemplaires seulement de ce modèle purent être fabriqués.

La même année, Marcel Violet, décidément présent sur tous les créneaux, essaya de faire revivre l'ancienne marque *Major* en l'utilisant sur un nouveau véhicule utilitaire avec moteur monocylindrique à quatre temps de 600 cm³, refroidi par eau. Violet espérait intéresser l'armée française à ce modèle, mais il échoua et dut abandonner le projet. Toutefois, cela ne découragea pas cet infatigable novateur qui multiplia les initiatives audacieuses au cours des années trente et proposa notamment :

1) En 1934 : Le moteur deux cylindres Ava, à quatre temps, pour avions ultralégers.

2) En 1938 : Une motocyclette militaire de 350 cm³ avec transmission à vis sans fin.

3) En 1939 : Une petite « Jeep » propulsée par un moteur deux cylindres à quatre temps, refroidi par air.

La Seconde Guerre mondiale mit évidemment entre parenthèses les projets automobiles de Violet, mais, dès après la libération, il proposa de nouveau le cycle à deux temps, avec une voiture de formule 3 propulsée par un moteur à quatre cylindres avec un changement de vitesse à cinq rapports. Cependant, dès 1938, Marcel Violet avait commencé à se pencher sur des problèmes de nature scientifique assez éloignés de la technologie des véhicules. Sans doute aussi avait-il compris que l'industrie automobile, qui avait pris entre les deux guerres un essor considérable, ne laisserait guère de chance aux petits constructeurs de se faire une place au soleil. Peugeot l'avait d'ailleurs employé un temps comme conseiller technique. En outre, son nom ne comportait que six lettres, un handicap difficile à surmonter...

J'imagine votre surprise à la lecture de cette dernière réflexion. Elle surgit dans mon esprit par résurgence d'un vieux souvenir d'une théorie numérolologique dont j'ai complètement oublié la source, mais qui m'avait interloqué voici près d'un demi-siècle et sur laquelle je m'étais penché durant un certain temps, ayant même formé le projet de la confirmer par l'élaboration de statistiques sur les noms de personnalités devenues célèbres. Selon cette théorie, les personnes dont le nom patronymique comporte un nombre de lettres impair — et particulièrement s'il en compte sept — ont plus de chance de réussir *socialement* (ce qui ne signifie pas nécessairement réussir leur vie) et même d'atteindre la gloire, que celles dont le nom est formé d'un nombre de lettres pair.

Les symbolistes et les ésotéristes en général considèrent que les chiffres impairs sont spirituels, positifs et virils (*yang* pour les Chinois) tandis que les chiffres pairs (*yin*) seraient matériels, négatifs et féminins, les premiers offrant donc de meilleures chances de succès, le plus remarquable de tous étant le chiffre 7, auquel on attribue la représentation du triomphe. C'est d'ailleurs pour cette raison que le triple 7 fut choisi autrefois par les premiers fabricants de machines à sous pour signaler le jackpot (777). Or, lors de mon étude inachevée, j'avais été frappé par le fait que les trois plus grands fabricants d'automobiles françaises, à savoir Renault, Peugeot et Citroën, portaient tous un nom de 7 lettres, composant ainsi le triptyque triomphal qui allait conquérir le monde entier. On pourrait certes leur opposer les quatre lettres de l'Américain Ford, mais je n'ai pas réussi à déterminer si cette symbolique alphabétique était applicable à toutes les langues. En tout cas, elle ne l'est certainement pas au japonais, si l'on met côte à côte les trois grands : Toyota, Yamaha et Suzuki, tous formés de 6 lettres, mais qui ne sont, il est vrai, que des phonèmes orientaux transposés en alphabet latin. Peut-être faut-il compter plutôt pour chacun trois syllabes.

Je n'ai jamais eu le temps de mener cette recherche à son terme, mais je me souviens d'une anecdote à ce propos. C'était l'époque où la plus grande star du cinéma français était Michèle Morgan. Une amie m'ayant fait remarquer que son nom ne comportait que 6 lettres, je ne fus pas peu fier de lui rétorquer que c'est le patronyme qui compte et non le pseudonyme, et que le nom de famille de l'actrice n'était pas Morgan, mais Roussel, qui comptait bien 7 lettres ! Toutefois, elle ne me laissa pas le temps de pavoiser et m'asséna le nom d'une jeune actrice qui accomplissait alors une ascension fulgurante et allait devenir

notre BB nationale. Or, son nom de famille était bien Bardot, donc 6 lettres, avec lesquelles elle me riva mon clou.

Pardonnez-moi, chers lecteurs, cette digression, qui n'était qu'un amusement. On ne peut certainement pas réduire une destinée à ce genre de calcul, mais il est possible qu'il fournisse un élément d'information complémentaire à bien d'autres données.

Revenons plutôt à l'histoire de Marcel Violet lorsque, songeant à s'éloigner de la mécanique, il dirigea son immense curiosité intellectuelle vers d'autres horizons.

En 1938, alors qu'il se livre à une expérience consistant à exposer des cultures microbiennes aux différentes couleurs du spectre lumineux, il est contraint d'interrompre ses travaux pendant quelque temps. Et lorsqu'il les reprend, il s'aperçoit que des modifications importantes et inexplicables se sont produites pendant son absence. Poursuivant ses recherches, il obtient confirmation de l'existence d'un rayonnement pénétrant non lumineux qui, associé au rayonnement lumineux visible, en modifie l'action considérablement et peut même parfois en changer le sens. Il constate surtout que l'eau, si elle est soumise à ce rayonnement semble l'emmagasiner. (On voit que nous ne sommes pas loin de la « mémoire de l'eau » de Jacques Benveniste). Ses recherches seront interrompues par la guerre de 1939-1945. Après la guerre, il obtient par le général Henri Sabatier des informations sur ses travaux concernant les phénomènes à variation périodique. René Barthélemy, après avoir fait des recherches systématiques pour détecter le rayonnement de Marcel Violet, en conclut que celui-ci appartient aux phénomènes oscillatoires d'une gamme de fréquence au delà de 1024. Puis Violet constate que l'eau soumise à ce rayonnement a des effets bénéfiques sur la santé et la croissance des plantes.

Passionné par ces phénomènes, il va consacrer la deuxième partie de sa vie à en rechercher l'explication et il cherche à mettre au point un instrument de mesure. Il invente notamment un procédé de traitement électro-vibratoire de l'eau (brevet FR1142722). Une commission de l'Académie nationale de médecine reconnaît qu'il est possible que des éléments favorables à la vie cellulaire soient apportés par l'eau traitée par ce procédé et elle donne un avis favorable pour le traitement des eaux, puis plus tard pour l'homologation de son appareil.

Soucieux de développer ses recherches sur le terrain même des conséquences biologiques, Marcel Violet va disposer d'un

centre expérimental de 450 hectares dans la banlieue parisienne. Ainsi pourra-t-il observer à une échelle plus grande les effets de « l'eau Violet » sur les plantes et les animaux. Il s'aperçoit un jour que le bétail dédaigne l'eau claire des abreuvoirs et préfère boire l'eau boueuse des ornières du chemin après une pluie d'orage. Il en déduit que cette eau a été chargée d'éléments aux effets bénéfiques que l'instinct des animaux les pousse à rechercher. Cette constatation le convaincra de mettre au point une eau ionisée, à l'aide d'un appareil assez compliqué qu'il décrit dans son brevet.

J'emprunterai ici au formidable ouvrage de Simonne Brousse *On peut vaincre le cancer* (Editions Tchou, 1977) le récit d'une des expériences de Violet :

« ... Pour obtenir une eau chimiquement pure, l'ingénieur a fabriqué plusieurs litres d'eau synthétique, en condensant dans un serpentin refroidi les gaz de combustion d'une flamme d'hydrogène. Il met l'eau ainsi obtenue dans un cristallisateur, et y dépose un têtard de grenouille. L'animal, qui était tout frétilant, s'immobilise presque instantanément, membres tendus : mort. Marcel Violet agite cette eau, la bat pour l'aérer, y dépose un second têtard : mort. Il enferme alors le liquide dans un ballon de verre qu'il scelle au chalumeau et porte sur son balcon. C'est l'été, les nuits sont claires. Un mois plus tard, le ballon est ouvert, et l'expérience recommencée : cette fois, les têtards frétilent à qui mieux mieux. L'eau mortelle est devenue vitale... Que s'est-il donc passé ? L'eau, chimiquement, est restée identique à elle-même. Alors ?

L'ingénieur en conclut que, sans doute, le rôle fondamental de l'eau, en biologie, tient essentiellement à sa particularité d'absorber, puis de restituer, certains rayonnements capables de jouer un rôle directement actif sur les substances vivantes. Et il se pose la question : « Ces rayonnements constitueraient-ils l'énergie vitale ? » C'est pour répondre à cette question qu'il va, désormais, poursuivre ses expériences. »

Ayant élaboré une eau ionisée, il a commencé à faire tremper des graines de semence dans cette eau, et il constate que non seulement elles donnent une production plus importante (un peu plus de 10 %), mais qu'en outre elles sont nettement moins sensibles aux actions des champignons et autres parasites dont souffrent leurs voisines semées sur le même terrain, mais n'ayant pas bénéficié de « l'eau Violet ».

Encouragé par ce succès, il entreprend sur une vaste échelle des essais sur des productions agricoles. Simonne Brousse nous détaille ainsi les résultats obtenus :

« *En ce qui concerne les betteraves sucrières, celles qu'il a traitées ont donné une teneur en sucre supérieure de plus de 10 % à celles du lot témoin. Quant aux betteraves fourragères, le lot témoin donne 99 tonnes à l'hectare de racines d'un poids moyen de 2 kg, alors que le lot traité a produit 113 tonnes à l'hectare de betteraves de 2,250 à 2,300 kg de moyenne, la partie dont les semences avaient subi le traitement en premier lieu, et qui avaient, en outre, eu un arrosage à l'eau Violet, à mi-végétation, donnant 126 tonnes à l'hectare, avec des plantes d'un poids moyen de 2,400 kg, parmi lesquelles certaines atteignaient 8 kg.* »

Puisque nous sommes des êtres vivants constitués de cellules, comme les végétaux, pourquoi une telle augmentation de la vitalité ne pourrait-elle profiter aux humains ? Comme tous les vrais chercheurs, Violet se décide à expérimenter sur lui-même et il n'hésite pas à boire chaque jour son eau enrichie pour en observer attentivement les conséquences sur sa santé. Il a pour cela de très bonnes raisons. Marcel Violet souffrait en effet d'une grave insuffisance cardiaque, diagnostiquée en 1942. Condamné par la médecine pour vice cardiaque incurable, c'est alors qu'il décide d'expérimenter son eau biodynamisée sur lui-même. Et il est guéri en quatre mois ! Son électrocardiogramme redevient pratiquement normal ainsi que l'aorte, qui était auparavant déroulée et spiralée. Ayant continué de boire son eau biodynamisée, il se rendit compte qu'il cessait tout simplement de vieillir et il déclarait, à l'âge de 75 ans :

« *Je ne sais plus ce que c'est que la fatigue, physique ou cérébrale et un test récent a montré que mes réflexes auditifs et visuels me classaient dans une catégorie où l'on ne trouve pas plus de 10 % des jeunes de 20 ans.* »

Il se sent dans une forme éblouissante, comme s'il avait découvert une véritable eau de jouvence. Il est si enthousiaste qu'il conseille à tous ses amis de consommer l'eau Violet. Tous ceux qui le font affirment en être pleinement satisfaits, et l'on dit que leur vieillissement physique et mental fut si ralenti qu'à leur décès ils paraissaient vingt ans de moins que leur âge réel.

Marcel Violet voulut alors démontrer de façon irréfutable et sur une grande échelle la valeur régénératrice de son eau et il rechercha la possibilité d'effectuer une expérience pouvant être certifiée par des autorités médicales. Grâce à son amitié avec le

mairie de Roubaix, il put obtenir dans cette ville la collaboration de l'hôpital de la Fraternité, qui comptait 3600 lits. L'expérience dura six mois, pendant lesquels tous les patients burent quotidiennement un verre de l'eau Violet. Quel ne fut pas l'ébahissement des médecins lorsqu'ils constatèrent que la durée moyenne des hospitalisations avait diminué d'un tiers durant cette période, car les malades se rétablissaient beaucoup plus vite que prévu. (J'aimerais voir la bobine d'un directeur d'hôpital dont soudain la clientèle diminue d'un tiers. Joyeuse, croyez-vous ?)

En 1967, Violet transmit le résultat de l'expérience au ministre des Affaires sociales Jeanneney, qui s'empressa de nommer une Commission chargée d'examiner cette eau miraculeuse. Mais comme les membres de la Commission n'avaient aucune idée de ce que pouvaient être les ondes qui donnaient à cette eau ses propriétés nouvelles et qu'ils ne savaient pas en mesurer les fréquences, ils conclurent qu'il ne s'agissait que d'un placebo sans valeur... et il n'y eut aucune suite, d'autant plus que le ministère avait changé de ministre.

Les lecteurs de mon premier tome se souviendront sans doute qu'une mésaventure analogue enterra la machine anticancer d'Antoine Priore, à ceci près qu'en l'occurrence ce ne fut pas un changement de ministre qui torpilla le projet, mais un changement de Président de la République, sur le bureau duquel était enfin parvenu le dossier, après maintes péripéties et malheureusement trop tard.

Ce blocage des innovations n'est pas l'un des moindres inconvénients des trop rapides changements du personnel politique, car les groupes d'intérêts carriéristes savent les mettre à profit pour écarter de leur chemin les inventions dérangeantes.

Mais rien ne décourageait Marcel Violet, qui poursuivit ses travaux avec l'acharnement que nous avons déjà constaté chez maints de nos « savants maudits », dont aucune rebuffade ne semble pouvoir lasser la passion et la ténacité.

Au cours des années 70, Marcel Violet invente un dynamiseur d'eau, qui est un appareil générateur d'ondes. Et lorsqu'il remplace le diélectrique classique de son condensateur par de la cire d'abeilles, il obtient sur la courbe vitasinosoïdale de son oscilloscope, une infinité d'ondes secondaires à fréquences extraordinairement élevées. (Ces ondes sont connues sous le nom de « grass-harmonics » ou harmoniques en forme d'herbes.) Au moyen d'électrodes, il concentra ce courant pendant plusieurs heures dans un volume d'eau et il obtint les mêmes résultats accélérateurs de croissance des végétaux que

l'eau d'orage. Il nomma « ondes biologiques » les ondes de fréquence extrêmement élevée que les électrodes connectées au condensateur et plongées dans l'eau transmettaient à celle-ci.

Au cours de cette dynamisation, une infime quantité du métal de l'électrode est transférée à l'eau. Mais cet oligoélément est indétectable en tant que métal durant la période où l'eau conserve sa dynamisation. En revanche, il redevient détectable si cette dynamisation perd ses effets ou si elle est rompue, par exemple si la température s'élève au-dessus de 70 °C. Le métal a donc été transmuté en énergie durant la dynamisation.

Le professeur Etienne Guillé, scientifique réputé pour son non-conformisme et son ouverture d'esprit envers les phénomènes difficilement explicables par le savoir classique, a décrit ainsi le phénomène de transmission de l'énergie vibratoire :

« Au cours de nos recherches, nous nous sommes aperçus qu'il n'était pas nécessaire qu'il y ait un métal dans la chaîne de l'ADN; en fait l'énergie vibratoire du métal suffit. De proche en proche, elle va être transférée jusqu'au site final d'action. Nous pouvons donc être en présence du métal ou simplement de son énergie vibratoire transférée à un support adéquat et obtenir le même résultat. C'est l'eau qui a ainsi transmis l'énergie vibratoire du métal spécifique à l'ADN qui va agir comme s'il contenait ce métal. »

Tout indique que ce qui importe dans ce phénomène des eaux dites « informées », c'est le message (énergie/vibration), bien plus que le support matériel lui-même. Ce transfert d'oligoéléments à l'eau par dynamisation électrique ouvre sans doute une branche importante de la médecine du futur. Car l'introduction par ce moyen dans le corps d'un oligoélément qui s'y trouve déjà présent sous forme organique élimine tout problème d'assimilation, ce qui n'est pas le cas lorsque ce même élément y est introduit sous forme chimique.

Je dois citer à ce sujet cette note du site www.effervesciences.com :

« Ces eaux vitalisées qui soignent et guérissent !

Parmi les multiples procédés de vitalisation de l'eau, certains reposent sur l'action conjuguée des rayonnements cosmiques et telluriques. Encore faut-il trouver le bon support intermédiaire.

Si les physiciens les plus en pointe n'en sont qu'à imaginer ce que pourrait être " l'énergie du vide ", il ne fait pas de doute qu'au niveau du sol, tout système minéral organique ou vivant,

se trouve sous l'influence permanente d'énergies vibratoires diverses.

Celles venant de l'espace, d'abord. Une énergie considérable provenant des différents points du cosmos, qui entraîne autour de notre Terre des phénomènes lumineux, électriques ou magnétiques très violents, et qui exerce à sa surface une emprise ubiquitaire encore difficilement reconnue par la science officielle. Les ondes cosmiques transmettent leurs vibrations à tout ce qu'elles rencontrent, minéraux, animaux, végétaux. Leurs fréquences sont si élevées (on supporte de 1024 à 1040 hertz) qu'elles ne sont pas mesurables. Mais elles sont. Et elles mettent en résonance tout ce qui existe, selon la matière qui les reçoit : les fréquences vibratoires sont captées et converties dans une fréquence propre à chaque récepteur, comme ces cristaux de quartz qui vibrent à une fréquence régulière qu'on utilise en horlogerie.

Les énergies vibratoires telluriques, ensuite. Une science encore quelque peu hérétique, la géobiologie, étudie les effets sur le vivant de rayonnements divers issus de l'environnement souterrain. Selon les terrains, et leurs failles, leur densité, leur degré d'hydratation ou de pollution, selon des maillages réguliers reconnus par tous les radiesthésistes des phénomènes vibratoires (le plus souvent de mauvais augure) touchent en permanence les individus à la surface du sol. Mais une substance, lorsqu'elle est à l'état pur reste insensible à ces vibrations, tant célestes que telluriques : liquide aux molécules en permanente agitation, l'eau laisse passer ces rayonnements sans aucune résistance, et garde sa fréquence naturelle de 1011 à 1014 hertz. Mais l'eau n'est jamais seule... elle est dans la nature toujours en contact avec des éléments (sédiments, roches granitiques, métaux, etc.) qui, eux, vont entrer en résonance avec les ondes d'hyperfréquence, pour en délivrer à l'eau des harmoniques plus basses : l'eau est alors activée, elle modifie sa structure polymoléculaire : elle acquiert des propriétés vitales. S'il existe de très nombreux procédés de vitalisation de l'eau, nous nous limiterons dans cet exposé à ceux qui reçoivent, sans action mécanique, magnétique ou physique, simplement le rayonnement naturel pour réorganiser un échantillon d'eau.

Les dynamisateurs de type Violet :

Marcel Violet n'est pas n'importe qui. Ingénieur Gadz'art, il est conseiller technique chez Peugeot, mais multiplie les activités. Pour certaines manipulations, il a besoin d'eau très pure, qu'il synthétise en brûlant de l'hydrogène... S'apercevant que

cette eau n'a aucune qualité biotique, il cherche alors à l'inverse ce qui peut améliorer l'eau.

Et il va de découverte en découverte, avec pour modèle l'eau d'orage si prisée des jardiniers. Au bout du compte, et après de nombreux tâtonnements, il présente aux scientifiques son "biooscillateur", petit appareil apparemment très simple, et qui produit une eau vitalisée qui fait (à l'époque) beaucoup parler d'elle. L'explication de Marcel Violet est la suivante : par une antenne adaptée, le système "piège" les ondes d'hyperfréquences, les sépare au moyen de filtres spéciaux, qui délivrent à l'eau des harmoniques plus basses que l'eau peut capter pour changer sa structure. L'antenne qui marche le mieux, c'est tout simplement le réseau électrique connecté moyennant une seule fiche, comme un bon vieux poste à galène.

Quant au filtre le plus actif, c'est un condensateur formé de plusieurs plaques métalliques noyées dans de la cire d'abeille. Le circuit se poursuit par des électrodes qui plongent dans le récipient d'eau pure, lui-même placé sur une plaque de cuivre reliée au sol. (...)

Un rapport du CNRS propose des essais systématiques pour confirmer ces premiers résultats. Et puis, dès le décès de Marcel Violet... le black-out. L'appareil est toujours fabriqué en France et de nombreux systèmes similaires sont proposés dans le monde, dont le biodynamiseur Aquabiodyn fabriqué à Auroville, qui connaît un joli succès en Inde et ailleurs grâce à Internet.

Les " Pierres d'eau vive " de Pierre Petit : Ingénieur hydrologue à la carrière bien remplie, Pierre Petit a beaucoup cherché par quels processus géologiques les eaux de source se "chargeaient" en énergie vitale. Il a pu sélectionner des catégories de minéraux, en particulier sur les terrains silico-calcaires cristallins fossiles, qui ont une capacité très nette à capter les hyperfréquences cosmiques pour les transmettre à l'eau. Il en a élaboré les "pierres d'eau vive", des agglomérats de ces minéraux en forme de plateaux, qui vitalisent des carafes d'eau ou différents aliments posés dessus pendant une demi-heure. »

Le créateur de ces « pierres d'eau vive » mérite lui-même le détour. Ingénieur d'État du Conservatoire National des Arts & Métiers, il a œuvré pendant douze années dans une société d'engrais, dont sept ans comme directeur d'une importante usine au Maroc, où il découvrit le phosphate naturel et les gangues silico-calcaires des cellules fossiles. Après avoir étudié

les sciences économiques, il se dirige vers l'industrie du traitement des eaux. Ingénieur à la Compagnie Générale des Eaux pendant 22 ans et consultant international pour la Banque mondiale en Amérique latine, il effectue douze missions d'ingénierie, dont l'étude générale de la production et de la distribution de l'eau à Santiago du Chili.

Evoluant, on peut le dire, comme un poisson dans l'eau, Pierre Petit découvre les énergies vibratoires et leur influence sur l'équilibre biologique. Passionné par ces phénomènes, il étudie la géobiologie, la radiesthésie, la bioélectronique et le bio-électromagnétisme, consacrant plus de 30 ans à des recherches vers une nouvelle approche de la santé. Constatant que la médecine n'étudie pas les propriétés cachées de l'eau — les médecins ont-ils seulement la moindre idée du fait que l'eau recèle des secrets ? — et que très peu de scientifiques ont effectué des recherches sur celles-ci, il découvre les travaux, déjà anciens, des pionniers méconnus de la question, tels Marcel Violet, Louis-Claude Vincent, Jeanne Rousseau, Jozsef Orszagh, Deng Vinh et Claudine Luu. Pierre Petit assimile tout cela et s'en nourrit pour trouver sa propre voie. C'est surtout le rôle essentiel de l'eau dans le métabolisme cellulaire qui suscite sa passion, et ses travaux déboucheront en 2001 sur la découverte du procédé S.E.V.E. — "la Pierre d'eau vive" — et de ses diverses applications, qui seront protégées par un brevet.

Nous voyons ainsi toute une succession de chercheurs-trouveurs qui vont, dans le sillage de Marcel Violet, explorer les mystères de l'eau, sans avoir peut-être jamais entendu parler de Viktor Schauberger. Mais tandis que Schauberger étudiait principalement la physique des courants aqueux dans les torrents des forêts autrichiennes, Marcel Violet et ses disciples, déclarés ou non, et jusqu'à Jacques Benveniste, s'intéressèrent surtout aux aspects vibratoires de cet élément, qui est sans conteste la « mère » de toute vie terrestre (le Soleil en étant le père). D'ailleurs, je ne me prive jamais de rappeler à ce propos qu'en vieux français (donc sans doute en gaulois), « eau » se disait «ewe» puis «eve», qui nous a donné « évier », ce lieu où les hommes font couler l'eau pour leur service. Il me semble fort possible que ce terme ait été commun à de nombreuses langues anciennes, et qu'il ait donc fourni aux premiers rédacteurs de la Bible le nom d'Eve, qu'ils intronisent première femme du monde et donc mère de toute l'espèce humaine.

Comme nous l'avons vu, il a été démontré que l'eau électro-vibrée de Marcel Violet accélère la croissance et le rende-

ment des végétaux, et peut également revitaliser l'organisme humain. Des centaines d'expériences furent effectuées en plein champ, pour le compte du ministère de l'Agriculture. À ceux qui manifestaient leurs doutes, Marcel Violet avait coutume de dire :

« *Dites-vous bien que votre scepticisme n'a eu d'égal que le mien, et qu'il m'a fallu, année par année, accumuler les observations, les expériences, pour arriver à la période de conviction (je ne dis pas encore de certitude sur tous les points) où j'en suis actuellement.* »

En tout cas, aujourd'hui, personne ne conteste l'importance de la qualité des eaux de boisson. Toutefois, les directives européennes se contentent de définir des critères de potabilité seulement basés sur l'absence de germes pathogènes et de produits polluants, tout en édictant des normes de minéralisation. Ces critères notoirement insuffisants sont appliqués par les sociétés de distribution d'eau potable, qui ne cessent de nous répéter que la meilleure eau est celle du robinet. Sauf que si vous la faites couler dans l'évier, une odeur d'eau de Javel vous prend aussitôt à la gorge (à moins que votre sens olfactif ne soit plus assez aiguisé.) Cependant, les directives européennes paraissent tout ignorer des fréquences vibratoires, de l'ionisation des molécules d'eau, du potentiel électrique, des paramètres physico-chimiques de la bio-électronique (pH, potentiel d'oxydoréduction rH₂, résistivité rhô) et de la structure moléculaire. Bref, tous ces facteurs essentiels sont négligés par les organismes officiels qui prétendent veiller sur la santé des citoyens. Non pas que ces gens ne veuillent bien faire, mais la science conformiste et retardataire dont ils sont imprégnés ne leur a jamais rien appris sur l'importance des énergies vibratoires, bien que Hendrik Lorentz (1853-1928), prix Nobel de physique en 1902 ait pris soin d'affirmer : « *Tout vibre dans l'univers, la matière dite inerte, comme la matière vivante.* »

Dès lors, qui pourrait supposer un instant que cette vibration universelle n'a pas une importance capitale dans l'élaboration et le maintien de la vie ? Et qui pourrait croire qu'un être vivant puisse demeurer en bonne santé si les vibrations qu'il reçoit ne sont pas de puissance et de qualité suffisantes ? C'est pourquoi Marcel Violet ne craignait pas d'affirmer à son tour : « *L'intensité et la durée de la vie dépendent de la quantité d'ondes biologiques que nous recevons au cours de cette vie.* »

Oui, l'intensité de la vie, beaucoup plus importante que sa durée, à vrai dire. Car notre époque tire grande vanité de

l'allongement de la durée de la vie au sein des sociétés développées (lequel va probablement basculer bientôt vers un raccourcissement), mais ce n'est là qu'un aspect quantitatif qui n'offre de réel intérêt que s'il est accompagné d'une intensité de la vitalité. Car elle seule peut permettre au vieillard de tirer profit et bonheur d'années supplémentaires. Et à ce propos, Etienne Guillé nous précise :

« *A l'échelle vibratoire, la vie résulterait d'un équilibre dynamique entre l'influence des ondes reçues et celle des ondes émises; l'interaction des deux types d'ondes étant totalement dépendantes de la nature des supports vibratoires constituant les cellules et en particulier de la nature des séquences de l'ADN. L'équilibre énergétique d'un individu va dépendre en premier lieu du maintien constant de cet équilibre oscillatoire de toutes les cellules qui le composent.* »

J'ai recueilli sur le site Internet <b-harmony.com> un certain nombre d'informations intéressantes concernant les divers aspects de l'eau, ce liquide extraordinaire qui est le berceau de toute vie planétaire, au point que les explorateurs de l'espace en font l'objectif essentiel de leurs recherches, que ce soit sur la Lune ou sur Mars. Internet est un formidable filon de connaissances, avec toutefois l'inconvénient que les articles n'y sont pas toujours signés de façon évidente et qu'il est difficile de savoir à qui doit être attribuée la paternité de telle ou telle notice, résultant souvent d'une compilation qui néglige de donner ses sources, ce qui met un obstacle à toute vérification. C'est donc sous réserve que je retranscris les données suivantes, qui me semblent néanmoins d'un grand intérêt :

« *Liaisons et mobilité*

La molécule simple H₂O n'existe pas à l'état naturel, elle s'associe à d'autres molécules d'eau pour former des polymères qui s'assemblent en clusters de quelques molécules à plusieurs milliers de molécules. L'eau bimère se présente lorsque deux molécules se lient comme peuvent le faire deux enfants se tenant par les mains. La forme bimère évolue pour former des quadrimères qui constituent un carré très peu mobile. La composition pentamère est faite de cinq molécules d'eau en forme pyramidale. Cette structure semi-cristalline est particulièrement inerte et s'agglomère autour de macromolécules. La formation des clusters est possible grâce aux liaisons hydrogène.

Les travaux de Deng Vinh Luu en spectrométrie Raman Laser mettent en évidence des liaisons H (hydrogène) électro-

niques que l'on retrouve dans les spirales de l'ADN cellulaire. Ces liaisons sont différentes des liaisons covalentes de la chimie classique. Les liaisons H jouent un rôle différent selon qu'elles sont fortes, moyennes et faibles. Les liaisons H fortes permettent la formation des clusters très volumineux. Les liaisons H faibles, présentes dans les polymères trimères, permettent à ceux-ci de se lier et de se délier aux éléments qui les entourent à une cadence de plusieurs millions de fois par seconde. Elles favorisent les échanges et la mobilité. Les clusters massifs freinent l'apport des nutriments et l'élimination des déchets de l'organisme. Les eaux de distribution sont essentiellement constituées d'isomères quadrimères et pentamères.

L'eau trimère serait, selon certains scientifiques (Etienne Guillé...), la seule qui présente des propriétés biologiques. Ses trois molécules d'eau s'assemblent comme un petit train composé de trois wagons qui circulerait avec les portières ouvertes. Elle comporte des liaisons hydrogènes qui s'apparentent à des petits bras électroniques qui captent au passage tous les éléments nécessaires au métabolisme cellulaire. Le petit train alimente les cellules mais récupère également les déchets de l'espace intercellulaire et des cellules elles-mêmes. Elle est aidée en cela par l'ionisation de la molécule d'eau qui se sépare en ions H⁺, composés d'un seul atome d'hydrogène, et de sa charge positive et d'un ion négatif OH⁻, composé d'un atome d'oxygène lié à un atome d'hydrogène. L'ion H⁺ est le plus petit atome existant dans la nature. Il est doté d'une mobilité fantastique et joue le rôle d'un cavalier armé d'un sabre qui ferait la police et découperait les macromolécules pour constituer des éléments chimiques simples assimilables par l'organisme. La présence d'isomères trimères et d'une ionisation importante dans l'eau organique confère à celle-ci le caractère d'une eau vitale.

L'eau vitale, une nécessité biologique

L'eau douce, sous toutes ses formes, de lac, de torrents, rivières, fleuves, pluie, neige ou glaciers n'a pas la qualité vitale. Les eaux de certaines sources connues et vénérées depuis des millénaires, faisant l'objet des pèlerinages, présentaient des vertus "miraculeuses" qu'elles perdaient rapidement en dehors de la résurgence. Malheureusement, ces sources disparaissent les unes après les autres en raison de l'exploitation incontrôlée des nappes phréatiques par les forages. Elles ne sont pas non plus épargnées par la pollution. De nombreux chercheurs ont tenté de reproduire l'eau vitale par divers procédés d'activation que l'on peut classer en trois catégories :

* Activation mécanique par inversion de polarité ou effet vortex. Ce type d'activation a pour effet de rendre temporairement sa fluidité à l'eau en dissociant les masses d'eau inertes et en créant des jets d'eau à vitesse différentielle.

* Activation par aimants ou induction électromagnétique qui ont pour effet de modifier la polarisation de l'eau et de favoriser l'ionisation. On ignore si ces procédés ont une action sur le potentiel d'oxydoréduction et la formation des isomères trimères. La durée d'activation n'excède pas quelques heures.

* La bio-dynamisation telle qu'elle s'opère dans la nature. L'eau de pluie, lorsqu'elle s'infiltré dans les terrains silico-calcaires cristallins comportant des fossiles ou dans les massifs granitiques, acquiert, au contact de ces terrains, des propriétés vitales. Ces terrains constituent des supports vibratoires qui captent les énergies des ondes cosmiques et modifient leurs fréquences fantastiquement élevées pour les adapter à leur propre fréquence naturelle. Certains fossiles ont conservé leur structure cellulaire initiale et se présentent alors sous la forme de gangues silico-calcaires cristallines très dures qui constituent des circuits oscillants qui entrent en résonance avec les ondes cosmiques et restituent des fréquences vibratoires dont elles ont conservé la mémoire et compatibles avec la vie. L'eau en contact avec les cellules capte ces fréquences proches des siennes et modifie sa configuration interne et sa structure cellulaire pour devenir une eau vitale. Un processus analogue existe dans certains massifs granitiques comportant une quantité importante d'eau liée à la structure cristalline du granit. Celui-ci transmet à son eau interne des vibrations qui sont transférées par résonance à l'eau libre en contact avec le granit.

Les énergies vibratoires du rayonnement cosmique

Les énergies cosmiques présentes en tous lieux depuis le Big Bang originel sont alimentées en permanence par la création, l'activité et la destruction des étoiles et se propagent dans l'univers à la vitesse de la lumière.

(NDPL - Je dois rappeler ici que le « Big Bang originel » est une vue de l'esprit et que l'astronome Fred Hoyle lui donna ce nom par dérision, car il n'accordait aucun crédit à cette idée. En fait, l'Univers est une succession de « big bang », mais aucun ne saurait être considéré comme « originel », l'Univers étant inéluctablement éternel et infini, donc... sans origine.)

Elles remplissent le vide sidéral de leurs vibrations fantastiquement élevées d'une fréquence de 1024 à 1040 hertz. Leur

puissance est telle qu'elles peuvent briser des atomes dans la haute atmosphère et pénétrer le sol jusqu'au magma terrestre. La Nasa se préoccupe du phénomène des Sylphes attribué aux ondes cosmiques. Il s'agit d'énormes nuages d'électrons qui se forment dans l'ionosphère, qui peuvent couvrir des centaines de km² et qui se déchargent en un éclair en créant des incidents météorologiques jusqu'ici inexplicables. Leurs ondes cosmiques communiquent leurs vibrations à tout ce qui existe : minéraux, végétaux, animaux. Les cellules animales et végétales puisent en elles l'essentiel de leur énergie à travers l'ADN de leurs cellules.

Il est un domaine cependant dans lequel les ondes cosmiques n'exercent pas une action directe, c'est celui de l'eau sous toutes ses formes qui se laisse traverser sans offrir de résistance et n'entre pas en résonance en raison d'une trop grande différence de fréquences. Or, nous savons que la dynamisation de l'eau dépend d'un apport vibratoire externe, les travaux de Dan Vinh Luu et d'Etienne Guillé nous le confirment. Si elle ne peut pas recevoir directement cet apport, la conclusion s'impose : il faut un support vibratoire intermédiaire entre les ondes cosmiques et celles de l'eau. C'est le cas lorsque l'eau de pluie traverse des sols constituant des supports vibratoires adaptés. Ces terrains captent les ondes cosmiques, entrent en résonance et transforment les fréquences reçues en fréquences proches de celles de l'eau. L'eau, alors activée, modifie sa structure moléculaire et acquiert des propriétés vitales.

Les cas de bio-dynamisation artificielle de l'eau ne sont pas nombreux. Il y a 3000 ans et plus, les mandarins chinois conservaient l'eau des glaciers dans des urnes de jade. Au siècle dernier, Marcel Violet, membre de l'Académie des sciences et titulaire de Laboratoire de biologie de Paris, déposa le brevet d'un dynamiseur équipé d'un condensateur à la cire d'abeille transférant à l'eau par des électrodes des ondes qu'il appela "ondes biologiques". Il tenait pour acquis que la source de vie était d'origine vibratoire et disait lui-même : "Je capte les ondes sans savoir lesquelles et je les amplifie".

Propriétés de l'eau bio-dynamisée

* Elle augmente considérablement sa fréquence vibratoire qui passe de 1011 à 1015 hertz, la fréquence de la lumière visible.

* Elle favorise l'ionisation des molécules d'eau.

* Elle détruit les masses d'eau inertes pour créer une majorité d'isomères trimères.

* Elle transforme une eau oxydée en eau réduite et produit des électrons libres.

Dans les liquides biologiques, son action sur le métabolisme cellulaire est très importante :

* Elle dissocie les macromolécules et apporte les nutriments aux cellules.

* Elle constitue un milieu favorable en contact avec les membranes cellulaires.

* Elle débarrasse les cellules de leurs déchets et nettoie les espaces intercellulaires des macromolécules oxydées, des radicaux libres et des métaux qui se sont accumulés au fil des années, créant un vieillissement prématuré.

* Elle débarrasse le sang des électrolytes, ce qui augmente sa fluidité et sa résistivité.

* Elle modifie les paramètres physico-chimiques de la bio-électronique de Vincent dans un sens favorable (diminution du pH, suppression des oxydations et augmentation de la résistivité).

* Elle augmente considérablement l'élimination des déchets par les émonctoires (reins, foie, poumon, intestins et peau...).

* Elle crée un rajeunissement des tissus et améliore les défenses naturelles.

* Elle favorise la communication cellulaire en créant un milieu en résonance avec les émissions photoniques des cellules. Si l'eau biodynamisée n'est pas "l'eau de Jouvence", elle constitue un pas important vers celle-ci. Elle est la reproduction d'un processus naturel d'activation par les énergies vibratoires.

»

Marcel Violet expérimenta son eau biodynamisée pendant une trentaine d'années sur de nombreux êtres vivants, végétaux, animaux et humains, accumulant ainsi une multitude de preuves des effets régénérateurs et revitalisants de ces ondes biologiques. Je me souviens avoir croisé fugitivement Marcel Violet vers la fin des années soixante, dans le laboratoire privé qu'il avait créé en plein centre de Paris (5, Boulevard des Italiens) et où il commercialisait son eau dynamisée. J'en avais entendu parler et j'étais allé acquérir un flacon de cette eau. C'était une petite bouteille en plastique contenant un liquide violacé que je n'ai jamais utilisé, me réservant de le faire le jour où je ressentirai une fatigue anormale ou une baisse de forme. Ce jour n'étant jamais arrivé, je dois posséder encore ce flacon, égaré

quelque part dans l'une de mes soupentes, et dont le contenu est sans doute depuis longtemps périmé.

Certains de mes lecteurs me demandent parfois si je teste sur moi-même les produits bénéfiques à notre santé que j'ai pu découvrir. Je suis toujours obligé de leur répondre que je serais bien en peine de le faire, n'étant jamais malade ni même « patraque ». Les trois seuls produits dont j'ai pu mesurer l'efficacité, à l'époque où il m'arrivait encore d'attraper une grippe, ce qui doit remonter à plus de trente ans, sont la vitamine C, le chlorure de magnésium et le ginseng. Il est pour moi hors de doute que la vitamine C est particulièrement efficace pour éloigner ou minimiser les conséquences infectieuses d'un refroidissement, ce que le prix Nobel Linus Pauling ne cessa d'affirmer, non sans provoquer l'ironie du corps médical (voir mon tome II), sans parler de ses autres effets bénéfiques que je n'ai pu constater par moi-même mais que confirment de nombreux témoignages dignes de foi. Quant au ginseng, et à condition de pouvoir s'en procurer de la meilleure qualité (je recommande notamment le Panax Ji-Lin Ginseng de E.Excel International), j'ai pu expérimenter le remarquable surcroît de vitalité qu'il procure. Le chlorure de magnésium est lui-même un complément alimentaire indispensable qui me permet, voici quarante ans, de faire disparaître un mal de gorge tenace dont rien ne venait à bout. Plutôt que d'avoir recours à des dopants chimiques aux effets secondaires souvent destructeurs, les champions sportifs pourraient certainement tirer grand avantage de ces produits naturels non agressifs.

Parmi les nombreux témoignages recueillis sur les effets bénéfiques de l'eau Violet, j'emprunterai ceux-ci à Simonne Brousse, qui les reproduit elle-même dans l'ouvrage déjà cité. Le premier, daté du 30 août 1966, émane du directeur de l'Ecole Freinet de Vence, qui nous dit :

« L'emploi systématique et continu que nous faisons de l'eau Violet, depuis trois ans, sur les enfants, le personnel et nous-mêmes, confirme entièrement les conclusions de l'Académie de médecine, de la Société nationale d'hygiène alimentaire (Randoïn) et des hôpitaux de Roubaix : innocuité absolue (pas de contre-indication); accélération des thérapeutiques médicales prescrites en cas de maladie; et, enfin, modification heureuse du psychisme des enfants les plus divers, jusqu'à des caractériels parfois très difficiles.

L'amélioration se produit assez rapidement, et présente un caractère stable, se traduisant à la fois dans la scolarité et dans le comportement : l'enfant difficile devient un enfant normal.

Au point de vue santé physique, également grosse amélioration. Disparition presque complète des maladies saisonnières : rhumes, bronchites, angines, etc., et, quand il s'en produit, elles sont bénignes et cèdent à l'action de votre eau et du jus de citron que nous employons en association.»

Après le décès de Marcel Violet, le laboratoire qu'il avait créé poursuivit son activité. Il la poursuit aujourd'hui encore, à une autre adresse (voir en fin de volume), malgré l'indifférence méprisante de nos Diafoirus et les tracasseries judiciaires que lui valent ses catalogues publicitaires.

C'est ainsi que le 5 août 1974, quelques mois après la disparition de Marcel Violet, M. Guilleux, éleveur au Luart, dans la Sarthe, écrivait ceci à propos de l'appareil Violet qui permet la préparation de l'eau biodynamisée :

« Nous avons 70 vaches laitières. L'appareil — le condenseur Violet — a été réglé pour 1 litre 1/2 à la minute. Il fonctionne 22 h 30 par jour — trois arrêts d'une demi-heure sont prévus. Ce qui fait une consommation journalière de 2025 litres. Les bêtes ont la possibilité de boire de l'eau non vibrée. (...)

Les résultats pour la matière grasse sont très bons. L'augmentation actuelle est de 4 g par litre, et d'une façon constante.

Il y a une amélioration très visible sur l'ensemble du troupeau et un gain de poids certain. Satisfaction générale à tous les points de vue. Aucune bronchite en comparaison avec les années précédentes. Pas de maladie du troupeau depuis la mise en service de l'appareil. Les bêtes ont pratiquement vêlé seules, et les délivrances se sont opérées dans les meilleures conditions.

Nous n'avons, en somme, qu'à exprimer notre satisfaction pour les services rendus par cet appareil, qui se trouve amorti dans les délais les plus brefs. (...) »

C'est en visitant le premier *Symposium international d'agriculture biologique*, en novembre 1972, que l'attention de Simonne Brousse fut attirée sur les productions de Marcel Violet, qui y étaient exposées. Elle remarqua notamment le livre que l'inventeur avait consacré à ses travaux et qui avait pour titre *Le Secret des patriarches* et en sous-titre : *L'énergie cosmique au service de la santé. Du nouveau sur le cancer*. Simonne Brousse acheta le livre, mais, accaparée par ses voyages à travers le monde pour les reportages qu'elle effectuait

au service de la revue internationale *Vogue*, ce n'est qu'en 1974 qu'elle put se pencher sérieusement sur les travaux de Marcel Violet. Elle fut vite convaincue de leur valeur, et la destinée se chargea de lui apporter, dans sa propre existence, une preuve concrète des bienfaits de l'eau Violet. Voici comment elle nous conte l'aventure :

« J'ai, depuis des années, toujours eu des géraniums chez moi. L'un d'eux, autrefois, m'a sauvé la vie : il évoluait à grande vitesse vers la décrépitude totale, alors que, quelques jours auparavant, il avait été florissant. Dans le même temps, hier en forme, je commençais d'avoir de sérieux maux. Ayant découvert une fissure dans une cheminée, j'ai demandé aux services spécialisés de la Ville de Paris qu'un prélèvement d'air soit fait chez moi. (...) Il apparaît alors que la concentration d'oxyde de carbone est voisine de la dose mortelle, et tant que les travaux ne sont pas exécutés, on me donne le conseil de vivre à l'hôtel ou bien d'avoir les fenêtres constamment ouvertes... Mon géranium m'a sauvée. »

Ce que Simonne Brousse semble ignorer, c'est que les plantes supportent certainement mieux l'oxyde de carbone que les poumons des êtres humains, et que son affectueux géranium a peut-être « volontairement » aggravé son état afin d'alerter sa maîtresse. Des exemples de ce genre sont cités dans le livre extrêmement intéressant de Robert Frédérick *L'intelligence des plantes* (Editions Arista). Le géranium de Simonne Brousse l'a sans doute sauvée mieux encore qu'elle ne le croit. Mais laissons-la poursuivre son récit, d'où il ressort qu'elle a su être très reconnaissante envers la plante salvatrice :

« Depuis, j'ai constamment, de bouture en bouture, gardé des descendants de cette plante amie, qui fut elle-même à toute extrémité sauvée, se remit, comme moi, de l'attaque toxique, et proliféra. Ses descendants me donnent, dans quatre pots, presque constamment des fleurs.

Or, en cette année 1974, l'un des géraniums se met à dépérir. Inexorablement, ses feuilles jaunissent. Les cinq qui lui restent sont de plus en plus pâles, certaines presque blanches. J'ai pensé : il faut changer la terre. Aucun mieux. Dix jours plus tard, mon géranium est de plus en plus lamentable. J'essaie de l'engrais habituel pour fleurs : la décrépitude continue. Je commence donc à le traiter à l'eau Violet. Dès le premier arrosage avec l'eau préparée grâce au condensateur (1/2 verre, plus l'eau ordinaire), apparaît, le surlendemain matin, une petite feuille, très verte (un vert sombre par rapport au jaune des

autres). Au deuxième arrosage, cinq ou six jours plus tard, deuxième feuille verte. Puis, peu à peu, d'autres sur la deuxième branche. Mais ce qui me frappe surtout, c'est que, contrairement à ce que j'attendais et à ce qui se passe généralement, c'est-à-dire que les feuilles jaunes tombent, ces dernières commencent à se repigmenter, dès le troisième arrosage.

À la date du 7 juin, dans mon journal, j'ai noté : « Presque un mois après le début des arrosages à l'eau Violet, il y a sept feuilles vertes, très vertes, nouvellement poussées, et, sur les cinq feuilles jaunes, une est presque totalement repigmentée en un vert plus pâle que les neuves; une est à moitié repigmentée; une est légèrement repigmentée, vers l'implantation de la queue; une s'est desséchée sans se repigmenter; une commence à se dessécher, tout en ayant quelques traces de repigmentation. Je la détache ici. »

Et j'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, cette feuille séchée, où l'on voit très bien, encore aujourd'hui, à l'œil nu, les traces vertes sur la pulpe. Depuis, j'ai continué mes arrosages à l'eau Violet et tous mes géraniums sont dans une forme parfaite, les meilleurs résultats étant obtenus en alternant engrais pour plantes vertes et eau Violet. Celle-ci, agissant comme un catalyseur des éléments apportés d'autre part, mes plantes, qui vivent leur existence cloîtrées derrière mes fenêtres parisiennes, sont devenues très vivaces et donnent des fleurs jusqu'en hiver.

Quant à moi, dès juin 1974, j'ai commencé à absorber, avec prudence d'abord, puis plus largement, voyant que je n'avais aucune réaction allergique, cette eau sans saveur spéciale, que rien ne désignait comme ayant subi un traitement. J'ai alors constaté d'indéniables résultats, l'un des plus agréables étant d'avoir recouvré cette impression d'être « incroyable », particulièrement reconfortante lorsque l'on est en reportage et que les levers à 5 heures du matin, voire 4 heures, pour des photos dans un site admirable, succèdent à des couchers tardifs dus au souci d'aller contrôler si telle boîte de nuit ou tel festival vaut d'être signalé au touriste en quête de couleur locale. »

On ne s'étonnera plus que Simonne Brousse, à 85 ans passés, puisse poursuivre sans relâche son combat pour la santé et réactualise ses ouvrages pour leur réédition.

Mais il est tout de même effarant de constater que l'invention de Marcel Violet, 70 ans plus tard, est toujours inconnue du grand public, ignorée par les médias, méprisée par le corps médical et ne poursuive sa carrière que sous le manteau, alors

qu'elle pourrait sans conteste régénérer la santé de tous les Français, et de toute l'humanité à leur suite. Néanmoins, l'eau biodynamisée Violet, ainsi que l'appareil qui permet de l'obtenir (le bio-oscillateur) sont toujours fabriqués et distribués par le laboratoire qui a survécu à son fondateur.

Et après tout, si ceux qui prennent la peine de lire et de s'informer sont les seuls à en profiter, n'est-ce pas justice ? Expliquez-moi pourquoi les routiniers, les paresseux, les conformistes, les soumis, les moutons de Panurge, les bigots du caducée, enfin, bref, les lâches de toute espèce, devraient tirer avantage de toutes ces découvertes, puisqu'ils ne veulent pas les connaître tant qu'elles n'ont pas reçu l'aval des pontifes ?

Qu'ils meurent !

RAOUL ESTRIPEAUT

(mort en 1972)

Le 22 novembre 1959 est un dimanche. Le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine de Paris n'en est pas moins bondé. André Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, flanqué de Bernard Chenot, ministre de la Santé publique et de la Population, s'apprête à décorer quatre personnalités de premier plan pour les immenses services rendus à la science et à la médecine, et par la même occasion au prestige international de la France. Une médaille d'or de l'encouragement au progrès et trois médailles de vermeil vont ainsi couronner les travaux des récipiendaires. La médaille d'or est attribuée au légendaire docteur Albert Schweitzer, directeur de l'hôpital de Lambaréné, et les médailles de vermeil honorent le professeur Louis Leprince-Ringuet, du Collège de France, le professeur Rober Merle d'Aubigné, de la faculté de médecine et le professeur Raoul Estripeaut, qui enseigne à l'Ecole d'anthropologie de Paris.

Lorsque son tour arrive de recevoir sa décoration, Raoul Estripeaut a la gorge nouée d'émotion. Non pas qu'il soit de ceux qui recherchent les honneurs publics, mais parce qu'il pense qu'on lui rend enfin justice, et surtout parce qu'il imagine que sa découverte essentielle, un traitement anticancéreux extrêmement efficace qu'il a découvert en... 1939, va pouvoir enfin, avec vingt ans de retard, sortir de l'ombre sépulcrale dans laquelle les mandarins de la cancérologie entendaient bien le maintenir jusqu'à la fin des temps.

Or, ils sont tous là, ces personnages importants qui ont fait du cancer leur chasse gardée, leur pré carré, leur mine d'or aux frontières jalousement cerclées d'un rideau de fer infranchis-

sable à tout non-médecin qui oserait prétendre faire mieux qu'ils ne font. Elles se pressent dans cet amphithéâtre où officie André Malraux, et elles entendent la citation solennellement prononcée, avec cette grandiloquence qu'affectionnait le compagnon du général de Gaulle, clamant sur le podium : « *Raoul Estripeaut, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, directeur de l'Ecole supérieure de l'anthropo-biologie pendant quinze ans. Spécialisé pour les recherches de physiologie et de pathologie cellulaire. Ses travaux, homologués par le ministre de la Santé publique, ont conduit au traitement auxiliaire des déchéances organiques et des lésions tissulaires. Un grand savant, qui a sauvé de nombreuses vies humaines.* »

Que voilà, prononcé au cœur même de la citadelle, un beau témoignage officiel devant lequel, se perduade Estripeaut, les plus sceptiques devront s'incliner. Et tandis qu'André Malraux lui donne l'accolade, Estripeaut savoure cette victoire sur l'adversité. Désormais, croit-il, on ne pourra plus tenir à l'écart le traitement qu'il a mis au point avec succès et il faudra bien que la Faculté et l'Académie admettent sa valeur thérapeutique.

Il rêve, le père Estripeaut. Comment les cancérologues accepteraient-ils qu'un non-médecin, fut-il un scientifique reconnu, puisse venir leur damer le pion avec son traitement d'amateur ? On le décore ? La belle affaire ! Qu'il prenne donc cette médaille pour ce qu'elle vaut : un maigre lot de consolation. Qu'il retourne à ses chères études et laisse travailler en paix les spécialistes de la question. Le cancer est leur monopole et nul « étranger » n'a le droit d'y fourrer son nez.

D'ailleurs, vous aurez remarqué que le mot *cancer* n'a pas été prononcé dans la citation ministérielle honorant le professeur Estripeaut. On parle seulement de « *traitement auxiliaire des déchéances organiques et des lésions tissulaires* ». Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! Il faudrait vraiment avoir l'esprit mal tourné pour subodorer que des « déchéances organiques » et des « lésions tissulaires » aient quoi que ce soit à voir avec le crabe de sinistre renommée. On ne touche pas au mot *cancer* si l'on ne fait pas partie du clan : Tenez-vous le pour dit !

Raoul Estripeaut se l'était effectivement tenu pour dit et s'était bien gardé de parler de « cancer » dans la formule rédigée par ses soins, sachant qu'il n'aurait aucune chance d'entrer dans la forteresse s'il prononçait le mot tabou. Son médicament n'en était pas moins proposé et utilisé comme anticancéreux, mais sans que cela soit imprimé nulle part. Précaution diploma-

tique prise de son propre chef ou fortement suggérée par un « ami qui lui voulait du bien » ?

C'est là une question à laquelle je ne saurais répondre. Mais voilà bien le genre de dilemme auquel se trouve confronté celui qui n'est pas du sérail : soit il camoufle sa cible pour ne pas éveiller l'attention des gardiens du temple, alors ceux-ci ont beau jeu de minimiser la valeur de son invention en utilisant ses propres termes trop prudents; soit il clame haut et clair que son produit vise bien l'horrible maladie, alors c'est l'immédiate levée de boucliers et l'accusation de « charlatanisme » répandue dans les médias. Dans un cas comme dans l'autre, le novateur perd la bataille...

Et, bien entendu, la thérapie Estripeaut ne peut être qu'un « traitement auxiliaire ». Pas question de l'envisager comme traitement principal. Ce dernier ne peut être que l'un des membres de la Sainte Trinité, à savoir : le scalpel mutilant, l'irradiation destructrice ou la chimie hypertoxique. Hors la torture, point de salut ! Ainsi en ont décidé les nouveaux inquisiteurs de la religion médicaliste, qui sauront bien, grâce à Sainte Morphine, feutrer vos hurlements lorsque la douleur vous déchirera.

Bon, venons-en au fait : quel est donc ce traitement anticancéreux indolore, atoxique et performant, inventé depuis 70 ans au jour où j'écris ces lignes, ayant valu à son inventeur une « médaille de vermeil de l'encouragement au progrès » décernée par l'un des plus célèbres ministres de la V^e République, au beau milieu du grand amphithéâtre de la faculté de Médecine de Paris, traitement qui est toujours superbement ignoré de 99,99 pour 100 des cancérologues patentés ?

Raoul Estripeaut l'avait baptisé « 816 » (une version ultérieure fut nommée « 817 »). J'aurais préféré, pour ma part, quelque chose de plus suggestif et de plus poétique. Cela sent le matricule, et comme ce traitement a bel et bien été coulé par le fond, le profane qui en entendrait parler pourrait se demander si ce « 816 » ne serait pas le matricule d'un sous-marin nucléaire mystérieusement naufragé, ou bien celui d'un avion de ligne victime d'un crash. Eh bien non ! c'est pire que cela, car il s'agit d'une catastrophe, ou plus exactement d'un attentat, dont les victimes inconnues sont beaucoup plus nombreuses que celles qu'on pourrait retrouver dans les débris d'un avion ou la carcasse d'un sous-marin. Ces victimes se comptent par milliers, ou plutôt par dizaines, voire par centaines de milliers.

Ce « 816 » est le numéro de code choisi par Raoul Estripeaut pour des raisons que j'ignore, à moins que ce n'ait été à ses yeux qu'un moyen supplémentaire d'entourer son médicament d'un surcroît de discrétion. Quoi qu'il en soit, ce « 816 » se révéla être beaucoup plus efficace contre le cancer que les traitements classiques et, précisément pour cette raison, il fut proprement coulé dans les abîmes océaniques de l'indifférence générale. Et coulé par qui ? Par la gigantesque pieuvre économique aux multiples tentacules que constitue le complexe pharmaco-industriel international.

Ce monstre des abysses, né il y a bien longtemps, n'a cessé de se fortifier au fil des âges, mais c'est au début du xx^e siècle, avec la bactériophobie initiée par Louis Pasteur et le développement exponentiel de l'industrie chimique, qu'il a trouvé les moyens de réduire en esclavage presque tous les peuples, et plus particulièrement les Français. Son triomphe devint total après la seconde guerre mondiale, avec la création de la Sécurité sociale et la prorogation de l'Ordre des médecins créé par Philippe Pétain, avec ses « tribunaux d'exception » qui terrorisent les médecins honnêtes et les empêchent de respecter pleinement le serment d'Hippocrate et leur code de déontologie.

Pourtant, de loin en loin, des voix courageuses se sont élevées pour dénoncer cette dictature sournoise. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1954, le député de la Manche Pierre Hénault, publiait dans un grand hebdomadaire un article ayant pour titre : « *Des intérêts privés empêchent la guérison de 50 % des cancéreux.* » et dans lequel il dénonçait « *ce gros barrage des intérêts privés puissants qui ont des raisons commerciales de freiner l'évolution de la science et de retarder l'apparition de médicaments qui guérissent la tuberculose et le cancer.* »

Comme je le déclarais moi-même en présentant la première édition de *Savants maudits, chercheurs exclus* (en 2001) :

« *Depuis un demi-siècle, on a découvert au moins dix thérapies anti-cancer efficaces, indolores, sans effets secondaires et qui ont été systématiquement occultées par la mafia médico-pharmaceutique qui s'est arrogé le monopole de l'exploitation de cet inépuisable filon : le cancer.* »

Certains auront beau jeu de prétendre que je tombe ici dans le « conspirationnisme ». Mais j'ai toujours dénoncé les excès paranoïaques de ceux qui voient partout des complots et de sombres machinations ourdies par des esprits pervers. Or, il ne s'agit pas de cela, ou alors il faudrait parler de complot « implicite » ou « tacite ». La réalité est plus prosaïque, et en quelque

sorte plus « naïve ». Il s'agit plutôt d'une convergence d'intérêts, de carriérismes, de conformismes, de dogmatismes, de rites et de routines, et surtout d'une soumission à l'idéologie dominante, bref, d'une paralysie de l'esprit, c'est-à-dire d'une religion.

La médecine moderne est devenue une religion et, comme toutes celles qui la précédèrent, elle utilise la peur, l'ignorance et la cupidité pour maintenir sous sa domination la masse humaine stupide et lâche. Mais elle ne peut maintenir son pouvoir qu'en pourchassant les « hérétiques » et en les clouant au pilori sous l'étiquette infamante de « charlatans ». Qu'il existe des charlatans, c'est-à-dire des escrocs prêts à tirer profit de la souffrance humaine en encourageant toutes sortes d'illusions, c'est une évidence que nul ne discute. Il reste seulement à comprendre que la plupart d'entre eux sortent directement de la Faculté. En vérité, un médecin a de la santé une connaissance à peu près identique à celle qu'un prêtre a de la spiritualité, c'est-à-dire quasiment nulle.

Lorsqu'un jeune médecin vient de recevoir son diplôme, il en est très fier, ce qui est bien naturel. Il ignore pourtant à peu près tout de ce qu'il lui faudrait savoir. S'il est honnête et courageux, il aura tôt fait de s'en rendre compte et commencera enfin ses vraies études, comme le fit Jean Elmiger, non sans affronter de multiples déboires. Mais si son honnêteté est élastique et son courage anémique, il se contentera d'appliquer en toute bonne conscience les recettes dont son esprit a été imprégné, complétées par la « formation permanente » que lui dispenseront généreusement les VRP des laboratoires de la pharmaco-chimie. Et s'il ne parvient pas à guérir son malade et que, pour comble de malchance, celui-ci ne guérit pas tout seul, il le dirigera vers un « spécialiste » censé être plus apte à régler le problème. Cela sans oublier de lui demander au téléphone, fut-ce en présence de son patient, s'il pratique la dichotomie (du grec *dikhotomia*, division en deux parties égales), c'est-à-dire le partage illicite d'honoraires entre médecins. Il obtiendra le plus souvent une réponse positive, le mandarin pratiquant fréquemment le « dépassement d'honoraires », qu'il dépassera un peu plus, voilà tout. Pendant ce temps, le malade, recroquevillé sur sa chaise, ayant suivi anxieusement le dialogue téléphonique, se demandera avec inquiétude si la « dichotomie » est un examen douloureux. Douloureux, certes, il le sera... pour son portefeuille et pour les caisses de la Sécurité sociale.

Mais revenons à notre « 816 », évidemment considéré comme un « remède de charlatan » par les pontifes du caducée et dont la pénible histoire est retracée dans le livre de l'avocat Marc-George Mallet *Grandeur et misère d'une découverte*, publié en... 1954, livre quasi introuvable et qui m'a été communiqué par Thierry Saint-Germès.

J'ai mis également à contribution le livre de Charles Garreau *Le dossier noir du cancer - ces condamnés qui auraient pu être sauvés*, publié chez Alain Lefeuvre en 1980, et bien sûr l'ouvrage incontournable de Simonne Brousse paru en 1992 et déjà cité au chapitre précédent. Ainsi, vous le voyez, les années passent, les décennies se succèdent, les morts par cancer sont de plus en plus nombreux, cependant que des thérapies parfaitement valables sont volontairement jetées aux oubliettes, dans lesquelles des écrivains persévérants vont inlassablement les rechercher pour tenter de les remettre dans la lumière, et que le « tyrannosaure » replonge obstinément dans l'obscurité. Sempiternel jeu de cache-cache qui déshonore la médecine et discrédite la presse et le monde politique de notre pays.

Inventé donc par le professeur Raoul Estripeaut, biologiste de haut niveau, mais non médecin ni pharmacien, le « 816 » remporta de tels succès contre le cancer qu'il faillit bien réussir à transpercer le « mur de la honte », le nouveau « mur de Berlin » de la médecine totalitaire. Mais nul n'est encore venu à bout de ce mur élastique et spongieux auquel se heurtent tous les novateurs en médecine et dans lequel ils croient pouvoir s'enfoncer un moment, mais qui les expulse soudain avec pertes et fracas.

Pourtant, le professeur Estripeaut fut encouragé et soutenu par de nombreuses personnalités de la médecine, qui s'efforcent de sauver l'honneur de leur profession... en vain.

Raoul Estripeaut n'était pas médecin, soit. Il n'en était pas moins diplômé de l'Ecole d'anthropologie et de la Faculté de médecine de Paris et il fut désigné pour occuper la chaire d'Anthropologie pathologique à l'Ecole fondée par le grand Paul Broca, célèbre chirurgien et anthropologiste. Il fut en outre l'adjoint du professeur Laignel-Lavastine pour assumer la direction de l'Ecole supérieure d'anthropo-biologie. Et son ouvrage essentiel avait pour titre : *Considération sur la métamorphose morphologique et physiologique de la cellule humaine*. (Ed. Maloine, 1942) Peut-on dire d'un tel homme qu'il abordait la médecine en « amateur » ? Il s'adonna durant vingt années à des recherches sur la physiologie et la pathologie cellulaires, et c'est à partir de ces études qu'il réalisa le « 816 », en utilisant

les enzymes du pancréas, des ferments très actifs nécessaires au rétablissement des processus d'oxydo-réduction cellulaires. C'est ainsi que le « 816 » rend la vie aux cellules dégénérées.

Voici d'ailleurs la lettre qu'un professeur de l'Ecole de médecine navale écrivait à l'inventeur du « 816 » :

« Je ne puis vous cacher combien ce numéro (de revue) m'a fortement impressionné, tant par le détail de vos recherches, la clarté de vos expositions, les résultats obtenus par votre traitement, que par la mauvaise volonté de tous ceux qui essaient de détourner médecins et malades de la voie si sûre que vous venez d'ouvrir.

Il m'a été donné ces jours-ci de voir le résultat désastreux d'une propagande injuste autant que malsaine : un de mes amis, peintre toulonnais connu même à Paris, vient de perdre sa femme d'un néo de l'utérus. Il avait été tenté d'utiliser votre thérapeutique, dont il avait entendu parler. Mais, par suite d'une campagne odieuse, utilisant toutes sortes de moyens, même publics, il avait supposé qu'il s'agissait d'une médication charlatanesque. Il s'est alors adressé à une préparation anglaise d'un médicament injectable qui lui avait été signalé et qu'il a payé fort cher. Hélas! pas la moindre amélioration et cette jeune femme est morte d'une façon douloureuse à l'excès. (...)

Mais la vérité saura briller un jour, et vous aurez votre juste revanche, mon très honoré Maître. Un proverbe provençal dit ceci : «L'oli ven toujours sus l'aigo» (l'huile vient toujours sur l'eau). La vérité surmonte tous les obstacles. »

Désolé de vous contredire, Monsieur le professeur, et de réduire en miettes ce joli proverbe provençal, mais je puis vous assurer que la vérité ne surmonte absolument rien ! Elle a beaucoup trop d'ennemis, tous abondamment pourvus de grosses pièces d'artillerie médiatique et de chapes de plomb lourdes à souhait, prêtes à écraser toute vérité intempestive qui oserait sortir de son puits. La preuve en est que le « 816 » a disparu corps et biens, son inventeur itou, et que personne n'a plus jamais entendu parler de cette arme anticancer qui aurait pu causer des dommages considérables à la puissante corporation des cancérologues.

Barricadés dans leur corporatisme bétonné de bonne conscience ultra diplômée, ces praticiens ne cessent d'intenter des procès en sorcellerie à tous les chercheurs qui osent se préoccuper avant toute chose de la santé des humains. Guérir sans nuire, telle est l'obsession de tous ces chercheurs, mais elle est impardonnable aux yeux des mandarins qui, inconsciemment

espérons-le, ne songent qu'à prolonger leur clientèle captive, au besoin dans la douleur et le désespoir. Parfois, malgré tout, les novateurs combatifs parviennent à leur tenir tête, soutenus par les malades qu'ils sauvent et la compréhension de magistrats honnêtes qui se débattent comme ils peuvent au milieu d'un salmigondis de lois contradictoires. C'est ainsi que Marc-George Mallet relate les péripéties d'un de ces honteux procès intenté à Raoul Estripeaut et qui se déroula à Dieppe en 1950 :

«...M^e Léonce Richard, alors président de l'Association Nationale des Avocats, ancien membre du Conseil de l'Ordre, assumait sa défense. J'ai eu l'honneur (désigné par un groupement scientifique) de joindre ma voix à celle de mon éminent confrère. Reportez-vous aux journaux de l'époque (mai 1950) et vous lirez : A Dieppe, la justice fait triompher le bon sens. Vous lirez encore ceci : Coup de théâtre nocturne. « N'est-ce pas la fragilité des arguments invoqués par la partie civile dans son action contre le Professeur Estripeaut qui a provoqué, vers 22 h 30, lors de la poursuite nocturne des débats, un incident inhabituel ? En effet, M. Billois, Procureur de la République, a demandé au tribunal de relaxer M. Estripeaut de l'accusation d'exercice illégal de la pharmacie, aux applaudissements d'une salle enthousiaste. »

La foule, en effet, était à ce point considérable qu'elle avait envahi jusqu'aux toitures du palais de justice, attendant le biologiste pour lui faire ovation.

« Il semble - écrivait « La Presse » - que, par-delà la ridicule inculpation pour laquelle on le traînait devant eux, les juges dieppois aient réalisé toute l'injustice, toute l'inhumanité d'un tel procédé. »

Mais le tyrannosaure ne lâche jamais sa proie. Il perd un procès ? Peu lui chaut ; il en intentera d'autres et traquera sans relâche Raoul Estripeaut, comme il devait traquer jusqu'à ce que mort s'ensuive Jean Solomidès ou Mirko Beljanski.

Un autre jour, cette fois devant les magistrats de la Cour de Rouen, Estripeaut se dresse et clame pour sa défense :

« Quand je pense à mon récent courrier, aux lettres si poignantes de ce Professeur de Faculté de Médecine implorant pour son épouse, atteinte de généralisation cancéreuse, parce qu'il lui a été donné d'observer un cas analogue guéri par le 816. Et ce médecin de la Sarthe, suppliant, lui aussi, pour une fillette de dix ans atteinte d'un ostéo-sarcome... « Je ne puis me résoudre, m'écrivait ce praticien, à condamner cette enfant à mort sans essayer tout ce qui peut être essayé... »

Alors, Messieurs de la Cour, qu'il est dans mes possibilités d'apporter une solution — même partielle — à cette souffrance des hommes, il me faudrait observer un silence coupable devant tant d'infortunes ?... Ah ! Messieurs, je ne pense pas avoir enfreint les lois et les règlements, mais s'il me fallait choisir entre deux solutions : être un condamné ou un lâche, je préfère être le condamné. »

On mesure ici la noblesse d'une grande âme qui sait où est son devoir. Et Marc-George Mallet nous fait part des questions cruciales que soulevait dans l'opinion et dans la presse des années 50 cet acharnement contre Estripeaut.

« Dans La République de Normandie du 12 janvier 1951, M. Yves Clérembault posait les questions suivantes :

1° Pourquoi la Commission des Visas pharmaceutiques empêche-t-elle la reconnaissance du 816 ?

2° Pourquoi une Commission officielle de savants désintéressés n'a-t-elle pas été nommée pour donner un rapport sur l'efficacité du produit ?

3° Est-il vrai que la Commission des Visas subit la pression des gros laboratoires et des « marchands de radium » qui seraient lésés si cette découverte se révélait une des thérapeutiques les plus efficaces dans la lutte contre le cancer ?

4° Est-il vrai qu'une plainte ait été déposée à Paris par le Conseil National de l'Ordre des Médecins contre les praticiens qui emploient le 816, que cette plainte fut retirée parce qu'il aurait fallu poursuivre des centaines de médecins, dont des notabilités du monde médical ?

5° Pourquoi, alors que le 816 n'est fabriqué que comme remède vétérinaire, des médecins l'emploient-ils avec succès ? »

Est-il besoin de dire que personne ne répondit jamais à ces questions pertinentes. On notera qu'en notre bonne République taupinière, les animaux sont médicalement mieux traités que les humains, car tout ce que l'on exige du remède vétérinaire, c'est qu'il guérisse le malade, aubaine réservée aux mammifères à plusieurs pattes, mais à laquelle aucun bipède ne saurait prétendre sans offenser gravement la Faculté.

Ce qui est particulièrement révoltant dans ces affaires, c'est que maintes dispositions légales ou médicales favorables aux thérapies nouvelles sont foulées au pied sans vergogne par les féodaux de la chimiothérapie. C'est ainsi que Marc-George Mallet nous fait part d'une décision capitale de l'Académie de médecine, qui est restée lettre morte :

« Durant cette période de 1951 à 1953, des solutions ont été apportées à deux de ces questions. Nous devons l'une à l'initiative prise par M. René Cassin, membre de l'Institut, Vice-Président du Conseil d'Etat.

M. Cassin ignore peut-être le 816 et son auteur, mais il eut l'heureuse et louable pensée de poser une question précise à l'Académie de Médecine; au sujet de l'expérimentation sur l'homme. « Moins d'un mois après lui avoir écrit, nous dit le Vice-Président du Conseil d'Etat, j'ai eu la satisfaction de recevoir des mains de son Secrétaire Perpétuel, le Professeur Baudouin, le texte d'une délibération mûrie et unanime qui honore cette savante Compagnie.

L'Académie a traité l'ensemble des problèmes de l'expérimentation sur l'homme. En ce qui concerne les méthodes nouvelles essayées sur un malade dans l'intérêt de sa santé, quand les méthodes actuelles n'ont pas permis d'assurer le diagnostic et d'obtenir la guérison, elle a proclamé que ces essais sont, non seulement le droit, mais encore le **devoir** du médecin, sous la seule réserve qu'ils soient conduits avec la prudence nécessaire et suivant les règles de l'éthique médicale. »

Question subsidiaire : Cette proclamation de l'Académie de médecine s'est-elle imposée au corps médical ? Que nenni, Messires ! Car une Académie peut bien proclamer tout ce qu'elle veut, elle n'a aucune autorité sur les praticiens. C'est l'Ordre des médecins qui aurait dû relayer cette déclaration et en faire une règle de la pratique médicale, ce qu'il s'est bien gardé de faire, car il eut été alors obligé d'exonérer de tout reproche les médecins ayant recours à des thérapies dites « non éprouvées scientifiquement », qui eussent été dès lors tacitement autorisées en tant qu'expérimentations thérapeutiques précisément destinées à démontrer leur valeur par des résultats positifs constatés chez les patients volontaires.

Pas question de ça ! Car l'Ordre tenait absolument à pouvoir épingle tout médecin désireux de porter secours à ses malades au moyen de thérapies nouvelles, et à pouvoir traîner devant les tribunaux tout scientifique non-médecin qui se serait permis de proposer des techniques originales, immédiatement étiquetées « charlatanesques ».

Toujours est-il que le « 816 » a disparu sans laisser de traces. J'ignore s'il est encore utilisé quelque part clandestinement, ou sous un autre nom, ou à l'étranger. La liberté d'expression et d'information s'étant de nos jours réfugiée sur Internet (en dehors de quelques journaux *réellement* indépen-

dants, d'ailleurs traqués de toutes parts), j'ai tapé 816 sur un moteur de recherche. Et j'en ai trouvé des paquets : L'aspirateur sans sac Hobby 816, l'enceinte acoustique Focal chorus 816, la cartouche d'encre Desk Jet 816, les 816 milliards d'actifs à risque des banques allemandes, le téléfilm *Le tueur du vol 816*, sans oublier le Concile de l'an 816 qui réforma la vie monastique. Mais du 816 inventé par le professeur Raoul Estripeaut et capable de juguler un cancer, pas le moindre mot ! Escamoté, pulvérisé, vaporisé le 816 ! Car personne ne doit porter atteinte à l'extraordinaire mine d'or que représente l'exploitation mondiale du cancer.

N'est-ce pas là une effroyable injustice ? Eh bien non, mes chers lecteurs, détrompez-vous, consolez-vous et demeurez sereins. N'oubliez pas que vous êtes en France, donc entourés de millions d'abrutis qui se pressent au premier rang des consommateurs mondiaux de médicaments, qui geignent et se tordent les mains de désespoir s'ils n'ont pas un médecin dans leur quartier ni un pharmacien à moins de cent mètres de chez eux. Ces gens-là méritent complètement le cancer qu'ils auront à coup sûr, mais ne méritent absolument pas que des Estripeaut, Priore, Solomidès, Beljanski, Naessens, Lagarde et autres Villequez risquent plaies et bosses et le cachot pour les guérir. Naessens est au Québec, Lagarde en Italie, les dames Beljanski à New York, les autres au cimetière. Les peuples ont les soigneurs qu'ils méritent.

Alors, vous qui savez de quoi il retourne, contentez-vous de faire partie des 15 % de Français résistants qui ont refusé de désigner un « médecin traitant » et qui sont entrés, en cas de besoin, dans le réseau « underground » où l'on se transmet de bouche à oreille les bonnes recettes et les bonnes adresses, en dépit des ukases de la « police de la santé » qui a mis les Français en esclavage médical.

Et pourtant, des médecins consciencieux et honnêtes, voire désintéressés, il en existe beaucoup, et même davantage que ce à quoi l'on pourrait s'attendre, mais, prisonniers eux-mêmes d'un système aberrant auquel ils ne peuvent se soustraire sans prendre de gros risques, ils courbent l'échine et suivent le courant dominant. Au reste, il faut bien le dire, ils n'ont pas choisi ce métier difficile pour jouer les francs-tireurs, mais pour s'insérer au contraire dans les rangs d'une bourgeoisie plus ou moins dorée où ils tiennent des rôles de notables. À ce propos, voici ce qu'écrit le docteur Léon-Maurice Gillard de Saint-Gilles dans son étonnant ouvrage *Inévitable Révolution-Santé*

dans les comportements des malades, des médecins et des caisses (Editions François-Xavier de Guibert, 2005) :

« Un sondage significatif a montré que 82 % des étudiants qui choisissent la médecine ne le font plus par vocation comme autrefois, mais parce que la médecine est à leurs yeux le métier qui rapporte le plus, le plus tôt possible et sans gros investissements. C'est un constat triste, mais ce sont des faits incontournables. »

Je ne suis pas convaincu qu'il en allait très différemment « autrefois » — évitons de tomber dans ce penchant naïf qui consiste à croire que tout était plus beau « avant » — et je ne suis pas certain que l'aspect lucratif de la profession soit le motif essentiel de ce choix, même si les étudiants en médecine répondent en ce sens. Le fait d'être appelé respectueusement « docteur » par tout un chacun et le prestige (encore) attaché à cette profession pèse au moins aussi lourd que ce qu'elle rapporte. Sans parler des opportunités sociales qu'offre le rôle de notable qui en découle. Ce n'est pas un hasard si les médecins sont si nombreux parmi les députés et les sénateurs. Au demeurant, et dans toutes les professions, le choix « par vocation » a toujours été la rareté même. En revanche, il arrive assez fréquemment qu'en prenant de l'âge, un homme, s'il est digne de ce nom, « se prenne au jeu » et veuille relever les défis que son métier lui propose. Car personne ne peut se satisfaire de passer sa vie dans l'échec permanent, même si les échecs « rapportent », ce qui est le cas dans la médecine moderne. Et c'est ce qui explique que de nombreux médecins prennent le risque de faire appel à des thérapies « non orthodoxes », comme ce fut le cas de tous ceux qui pratiquèrent le « 816 », que l'on trouvait encore dans les pharmacies vétérinaires au cours des années 90.

Mais voyons maintenant comment mon infatigable et talentueuse consœur Simonne Brousse fit connaissance du « 816 », puis de Raoul Estripeaut. C'est dans son livre *On peut vaincre le cancer*, publié chez Tchou en 1977, qu'elle nous fait le récit de cette rencontre :

« 6 octobre 1969. Par un matin d'automne triste et gris, Marie, qui occupe au journal (« Vogue ») le bureau contigu au mien, m'annonce que sa chatte chérie, Dogaresse, a été déposée chez le vétérinaire, le matin même, afin d'y être opérée d'une tumeur de la mamelle. (...)

Le lendemain, Marie arrive au bureau le visage défait : sa petite chatte a subi l'ablation de deux tumeurs malignes et le vétérinaire lui donne de trois semaines à un an, au maximum, de

survie. (...) Cherchant à aider Marie à surmonter son réel chagrin, et pas seulement en paroles, me revint par bribes, en mémoire, l'histoire de la guérison de tante Paule, de celle que nous appelons tous, dans la famille « tante Paule ». Elle a été guérie, il y a vingt-quatre ans, d'un cancer récidivant (après une première intervention, quatre ans plus tôt) et, cette fois, inopérable, de l'intestin, par des piqûres d'un médicament vétérinaire. Après quoi, elle s'est toujours remarquablement portée.

J'avais gardé, par réflexe de journaliste, le numéro de téléphone du créateur du produit, et je promis à Marie de le rechercher dans mes archives. Le lendemain matin, chez elle, de bonne heure, je le lui communiquai, et elle appela aussitôt.

Il s'agissait de M. Estripeaut, ancien professeur à l'École d'anthropologie de Paris. Il a mis au point plusieurs formules de médicaments dont il a obtenu des effets remarquables, notamment dans les traitements de cancers et de leucémies. (...)

Tante Paule, femme énergique, savait la nature de son mal. Son docteur ne lui dissimula pas qu'il était exclu d'intervenir chirurgicalement : le cancer avait diffusé dans tout l'abdomen, et elle était dans un état de fatigue extrême. Il lui proposa donc un traitement médical, la prévenant qu'il s'agissait là d'une médication vétérinaire qui n'avait pas reçu le visa officiel du ministère de la Santé pour l'application à l'être humain. Elle accepta ce qui était pour elle, semble-t-il, le traitement de la dernière chance. On lui fit plusieurs séries de piqûres qui déclenchèrent, chaque fois, une forte poussée de fièvre, 40 ° et plus, et la forcèrent à s'aliter. Mais, de semaine en semaine, le mieux s'affirma, et vint le jour où toute trace radiologique disparut. Tante Paule avait, parallèlement, recouvré force et santé. Depuis, elle n'a plus fait de rechute, et a allègrement dépassé ses 85 ans sans être, pratiquement, jamais malade. (...)

Marie alla donc trouver Estripeaut, craignant toutefois que la maladie d'une chatte ne retint pas son attention. Il fut, au contraire, fort compréhensif, lui donna des ampoules du produit, et la mit en contact avec un médecin homéopathe de ses amis qui, habitué du remède, guiderait le traitement. Et voilà madame la Dogaresse avec un médecin attitré. Marie a tenu un journal de la marche de ce traitement, lequel, disons-le tout de suite, a permis de sauver cette chatte qui était condamnée. (...)

Voilà donc Dogaresse tirée d'affaire. Marie m'a dit, au cours de ces semaines de suspense dont j'ai eu le reflet presque journalier : « Vous ne connaissez pas, vous-même, le Pr Estripeaut. Vous devriez aller le voir. C'est une personnalité

très curieuse. » Et, le 28 octobre 1969, j'ai pris rendez-vous avec lui. Faubourg Saint-Honoré. Un appartement dans la pénombre. Un homme à cheveux blancs tirés en arrière. Réservé. À la fois chaleureux, méfiant, prudent, tendu, d'un faux calme. Il parle avec beaucoup de bonté de Marie et de sa chatte : « Je suis content qu'elle soit mieux, dit-il. Au moins, avec un animal, on ne peut pas dire que ce mieux soit psychique... »

Il se détend. Puis, enfin, il explique, en laissant toutefois beaucoup de choses dans le vague. Le 816 a obtenu le visa « humain » en 1956. Mais, par la suite, il lui a été enlevé. Pourquoi ? Estripeaut se croit persécuté. Il n'ose confier sa formule et son mode de fabrication à un laboratoire pharmaceutique, qui pourrait s'en attribuer la découverte, ou la mettre « sous le coude », sans la lancer dans le public, ce qui empêcherait de se procurer le remède. Il craint que « parce qu'il a trouvé un médicament qui, sans être spécifique, aide puissamment au traitement du cancer, certains n'aient intérêt à en rendre l'exploitation impossible ». Il me montre deux gros registres où son collées les lettres de malades lui signalant leur « guérison », alors qu'ils étaient condamnés par leurs médecins. L'une d'elles est accompagnée de radiographies. Il s'agit d'un cancer du poumon, inopérable, avec radios avant et après le traitement au 816, montrant le poumon d'abord entièrement investi par la maladie, ensuite complètement dégagé, et ayant recouvré, sans intervention chirurgicale d'aucune sorte, sa transparence normale. (« Dans ces cas, me dit tristement Estripeaut, les "conventionnels" m'assurent qu'il s'agit d'une guérison "spontanée". »)

Arrêtons ici un instant le récit de cette entrevue pour quelques remarques qui s'imposent. « Estripeaut se croit persécuté. » nous dit Simonne Brousse. Or, il est effectivement persécuté, mais, comme disent les truands avant de flinguer un adversaire : « ça n'a rien de personnel ». Et en effet, le savant n'est pas persécuté en tant que Raoul Estripeaut, il l'est en tant que chercheur candide surgissant au milieu du système médical mafieux comme un chien fou dans un jeu de quilles. On ne lui veut pas de mal à Estripeaut, pas plus que l'on n'en voudra à Priore ou à Solomidès. Si seulement ces braves gens s'étaient contentés de belles études biologiques mettant en lumière, par exemple, les modalités de reproduction de la mouche drosophile, on ne leur aurait pas cherché noise. Mais ne voilà-t-il pas que ces empêcheurs d'irradier en rond, en large et en travers, se sont

mis en tête de venir en aide aux cancéreux en proposant des remèdes beaucoup plus efficaces que les techniques « barbares » et horriblement coûteuses prônées par la Faculté. Ces gens-là étaient en train de « gâcher le métier ». On ne pouvait tout de même pas les laisser faire !

Et l'intérêt des malades ? me direz-vous. L'intérêt des malades est de se laisser soigner sans mot dire et « dans les règles de l'art » par les mercenaires du complexe pharmaco-industriel. S'ils en réchappent, tant mieux, ils auront eu de la chance et un organisme assez solide pour résister à la fois au cancer sournois et au traitement pervers. S'ils en meurent, c'est bien regrettable, mais nous devons tous mourir un jour, n'est-ce pas ? Alors, vous n'allez pas nous faire toute une histoire pour quelques années de plus ou de moins dans l'existence de ces lampistes qui, le plus souvent, se sont fabriqués eux-mêmes leur cancer. Le plus important, c'est tout de même de savoir que les actionnaires des grands laboratoires sont presque les seuls à ne pas voir chuter leurs titres en cas de panique boursière. Et il est également gratifiant de pouvoir contempler dans la rade de Monte-Carlo le yacht de Monsieur le professeur Machinchose, qui n'est pas n'importe qui, sacrebleu !

Autre constat de Simonne Brousse lors de son entretien avec Estripeaut : « Il n'ose confier sa formule et son mode de fabrication à un laboratoire pharmaceutique, qui pourrait s'en attribuer la découverte, ou la mettre « sous le coude », sans la lancer dans le public, ce qui empêcherait de se procurer le remède. » Malgré l'apparence quelque peu paranoïaque de ce propos, les exemples de détournement d'inventions sont suffisamment nombreux dans l'histoire des sciences pour justifier de telles craintes.

Mais il faut également reconnaître que les chercheurs sont fondés à se défier de leur propre naïveté. La constante méfiance n'est pas naturelle à l'esprit humain, et qui se l'impose risque fort de déraiser un jour ou l'autre et de se confier soudain à qui ne le méritait pas. Aussi est-ce une juste observation qui fit écrire à Henry de Montherlant : « À force de ne se fier à personne, un jour, excédé, on se fie à n'importe qui, et s'y perd. » (Carnets 1930 à 1944, Nrf Gallimard). Voilà qui explique parfaitement l'attitude que Simonne Brousse note chez Estripeaut : « À la fois chaleureux, méfiant, prudent, tendu, d'un faux calme. » J'ai moi-même constaté cela chez deux autres de mes « savants maudits », qui furent mes amis et qui figurent dans mon premier tome : Edgard Nazare et Loïc Le Ribault.

Comme j'ai déjà eu sans doute l'occasion de le dire dans l'un ou l'autre des trois premiers volumes de cet ouvrage interminable (on me pardonnera de n'avoir pas en mémoire tout leur contenu mot à mot), les scientifiques indépendants sont très mal armés intellectuellement pour protéger leurs découvertes, car ils oscillent perpétuellement entre défiance systématique et confiance excessive, écartelés qu'ils sont entre le désir sincère d'être utiles aux humains et le souci légitime de voir reconnue la valeur de leurs travaux. C'est ainsi qu'Antoine Priore, par exemple, déposa un brevet de sa machine anti-cancer rendu volontairement à peu près inintelligible, ce qui aboutit aujourd'hui à ce que soit presque impossible la reconstitution de son appareil et fait même douter certains de ses réelles possibilités thérapeutiques. Or, il a existé de multiples preuves de cette réalité.

Pourtant, si l'inventeur d'une thérapie originale prend la peine de constituer des archives avec tous les documents concernant les patients, les analyses, examens, diagnostics effectués et les traitements reçus (ce que Raoul Estripeaut avait fait) et si, de surcroît, il prend soin de publier d'une façon ou d'une autre la description détaillée de sa méthode, par exemple dans n'importe quelle feuille de chou déposée au département des périodiques de la Bibliothèque nationale, il y a peu de risques qu'on puisse lui dérober son invention car il a tous les moyens de prouver l'antériorité de ses travaux. On peut même imaginer qu'une tentative d'usurpation pourrait lui être utile, en lui permettant d'intenter un procès et de faire éclater un scandale qui le placerait sous les projecteurs de l'actualité. Aussi je crois que Raoul Estripeaut, une fois toutes les précautions prises, aurait dû prendre le risque de faire commercialiser son « 816 ».

Mais reprenons le récit de Simonne Brousse, car ce qui va suivre est un morceau de choix, qui jette un puissant éclairage sur les pratiques de certains mandarins. Au milieu des documents conservés par Estripeaut, voici ce que découvre notre journaliste d'investigation :

« Parmi ces lettres, je vois — j'en témoigne ici — celle, manuscrite, d'un des plus grands cancérologues parisiens d'il y a vingt ans (ceci est écrit en 1976). Sur le papier à en-tête de son cabinet, il n'a pas craint, lui qui traite ses malades par la thérapie la plus « classique », mais a fait appel au 816 dès qu'il s'est vu lui-même atteint d'un cancer mortel (ce qui lui a permis de s'en tirer), d'écrire qu'il s'agissait là d'un « remède à ne pas mettre en toutes les mains ».

Bien sûr, ajoute Estripeaut, il ne se sert pas du 816 pour ses malades, qui ont droit, eux, à l'opération et à la bombe au cobalt... ».

Il est évident que le patient ordinaire a droit à toutes les souffrances, à toutes les angoisses, à toutes les nausées, à tous les effets secondaires, tertiaires et quaternaires, c'est-à-dire au complet saccage de son organisme et de son système immunitaire le conduisant à la déchéance programmée, si ce n'est à la mort, avec le droit supplémentaire de boucher le trou de la Sécu avec ses impôts, tandis que le mandarin qui affectait, la veille encore, de crier au « charlatanisme » si l'on évoquait devant lui une thérapie non orthodoxe, a bien le droit de se précipiter vers elle dès qu'il se sent menacé dans sa chair ou celle de ses enfants.

J'espère que lorsque le livre de Simonne Brousse sera réactualisé et réédité, elle n'hésitera pas à nous donner le nom « *d'un des plus grands cancérologues parisiens* » qui s'est conduit de façon aussi indigne dans les années cinquante, et fût-il trois fois mort, afin que nous puissions au moins aller cracher sur sa tombe. En tout cas, grâce à elle, la formule du « 816 » a été conservée, car elle obtint de Raoul Estripeaut qu'il la lui confie et l'autorise à la publier, ce qu'elle fit dans les documents annexes de son ouvrage *On peut vaincre le cancer*. Et je la reproduis à mon tour après ce chapitre, à destination des médecins, pharmaciens et biochimistes honnêtes qui désireraient la réaliser au bénéfice des cancéreux, afin de les arracher aux griffes des « grands cancérologues parisiens » qui paradedent sur les écrans de télévision en nous affirmant sans vergogne que « l'on guérit de mieux en mieux le cancer », alors que celui-ci est aujourd'hui responsable **du tiers** environ de la mortalité française totale, proportion effarante qui ne cesse d'augmenter.

Comme je vous le disais plus haut, en recevant sa médaille des mains d'André Malraux, Raoul Estripeaut crut un moment la partie gagnée. Que se passa-t-il donc ? D'abord, il fallut se battre afin d'obtenir que le « 816 » ne soit plus confiné à la médecine vétérinaire, où il faisait merveille, et obtienne de pouvoir être prescrit aux cancéreux humains. Que lit-on à ce propos dans le *Journal officiel* du 26 octobre 1955 :

« *Le Dr Marcel Guislain, médecin des hôpitaux, député, vice-président de la commission de la Santé publique à l'Assemblée nationale, adresse au ministre de la Santé publique une question écrite au sujet du 816, précisant :*

1. « *Qu'un référendum effectué auprès de ses confrères spécialisés par un médecin expert assermenté de cancérologie pour les administrations de l'État, s'avère unanime à reconnaître la valeur thérapeutique de cette découverte* » ;

2. « *Qu'il lui a été donné personnellement de contrôler et de vérifier dans son service hospitalier les résultats obtenus avec ledit 816, qui, le plus souvent, apporte ses incontestables bienfaits à des malheureux irrémédiablement condamnés* » ;

3. « *Qu'une commission de six experts s'est prononcée en faveur de la commercialisation du 816* » ;

4. « *Que des organismes scientifiques et des établissements de soins attendent depuis longtemps qu'une solution intervienne pour prescrire l'usage de ce produit.* »

Il demande de faire connaître les raisons qui empêchent la délivrance du visa, demandé pour la troisième fois aux services concernés du ministère de la Santé publique. »

Pour ce qui est des « raisons », je peux vous les indiquer sur le champ. Le cartel des mandarins ne veut absolument pas entendre parler d'une thérapie inventée par un non-médecin, quand bien même elle ferait des miracles. C'est la règle sacrosainte avec laquelle on ne saurait transiger. Or, ces mandarins monopolistiques ont évidemment leurs petites et grandes entrées au ministère de la maladie, où ils font la pluie et le beau temps. Et ils sont prêts à torpiller sans états d'âme tout projet thérapeutique susceptible de porter atteinte à leur suprématie.

Quant à nos hommes politiques, accaparés par la course au pouvoir, leur maintien au pinacle, leurs tractations électoralistes et tous les dossiers brûlants de la vie nationale, ils sont bien incapables de consacrer aux problèmes de la santé publique toute l'attention et la vigilance que ceux-ci réclament. Ne lisant aucun livre, toujours confiants dans les « experts » de toutes sortes, à qui ils s'en remettent aveuglément, ils sont tout aussi dénués d'esprit critique envers la médecine installée que le dernier des lampistes. Et lorsqu'ils tombent malades eux-mêmes, ils se confient pieds et poings liés aux barons de la Faculté, comme fit le Président Georges Pompidou, peu à peu détruit par la cortisone sous l'œil des caméras. Il est vrai que cet homme avait passé sa vie avec un mégot au coin des lèvres, ce qui ne le mettait pas en très bonne position pour discuter les traitements qu'on lui proposait. Plus circonspect que lui, un de ses successeurs, François Mitterrand, sut faire appel à des thérapies diverses, dont certaines non orthodoxes, et parvint ainsi à juguler son cancer durant quatorze ans. Ce qui ne l'incita pas pour

autant à remettre en question sur le plan national la toute-puissance des féodalités médicales.

Après moi le déluge... de la chimio !

Il peut arriver toutefois que le « tyrannosaure » soit mis en échec, mais c'est toujours à titre provisoire, comme ce fut le cas pour le « 816 ». Les nombreux appuis dont bénéficia Raoul Estripeaut parvinrent quelque temps à faire reculer la Bête. Et à la suite de l'intervention du député Marcel Guislain ci-dessus reproduite, le secrétaire d'État à la Santé publique et à la Population accorda enfin, le 15 février 1956, le visa nécessaire à l'utilisation du « 816 » en thérapie humaine anticancéreuse. Et Simonne Brousse nous précise :

« *Ce remède sera à la disposition des médecins et donnera toutes satisfactions, comme l'attestent de très nombreuses observations recueillies au cours des années, tant dans le domaine expérimental (« Les examens pratiqués in vitro par électrophorèse mettent en évidence une reconstitution intégrale des composants du sérum altéré d'un malade atteint d'ostéosarcome », signale, notamment, le Dr Charroing, de l'hôpital Rothschild, à Paris) que dans les applications thérapeutiques. Et la note cite les appréciations du Dr Georges Fleig, chef de laboratoire de radiothérapie à l'hôpital Saint-Louis, qui, dès 1939, a publié, d'après ses propres observations favorables, un travail intitulé « Contribution à l'étude du traitement du cancer par la méthode catalysante d'Estripeaut, observations que confirment celles, entre autres, des Professeurs Parturier, Oppert, Leriche, Chauvois, Crosnier et Morel.*

Donc, voici le visa « humain » accordé, la commercialisation décidée. À l'époque (1956), Estripeaut, plein d'espoir, croit que, cette fois, la partie est gagnée.

Lorsque je le rencontre, à la fin de 1969, ses illusions sont tombées. Ses détracteurs n'ont jamais désarmé, et les incessants harcèlements qu'a valu au Pr Estripeaut sa découverte lui font douter qu'elle lui survive. Car, de nouveau, le visa « humain » lui a été retiré. »

Ici, on demeure pétrifié. Par quel criminel tour de passe-passe a-t-on pu retirer son autorisation à un médicament dépourvu de toute toxicité, dont pas un seul patient n'eut jamais à se plaindre, bien au contraire ? Ce que l'on peut subodorner, c'est que le succès même du « 816 » auprès des médecins désireux de guérir suscita une grande inquiétude dans l'industrie pharmaceutique. Car il va sans dire que la commercialisation du « 816 » une fois lancée et son efficacité partout reconnue, il

aurait fini par supplanter tous les traitements hasardeux et douloureux auxquels étaient soumis les cancéreux. De grandes entreprises multinationales eussent pu être ruinées par un tel bouleversement. Or, comme la Cour des Comptes l'a établi récemment, une proportion importante, voire majoritaire, des décideurs en matière de médicaments sont, à titre personnel, des collaborateurs et/ou actionnaires des grands laboratoires de la pharmaco-chimie. Ils ne peuvent donc être qu'extrêmement réticents à autoriser un produit nouveau plus performant que ceux qui grossissent leur bas de laine. Mais au fait, est-il permis de s'interroger sur la mise en place de commissions dotées d'un pouvoir discrétionnaire à l'égard des nouveaux produits de la pharmacopée ? À ce propos, Marc-George Mallet nous restitue un texte fort instructif sur les origines de ce qui fut tout d'abord la « Commission de contrôle des spécialités pharmaceutiques ». Aujourd'hui, l'AMM (Autorisation de mise sur le marché) est délivrée, pour la France, par l'AFSSAPS (Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé). Il s'agit d'un exposé donné le 13 octobre 1948, devant la Chambre syndicale des fabricants de produits pharmaceutiques par M. Chinardet, docteur en pharmacie, ancien interne des Hôpitaux de la Seine et de l'Institut du Cancer, qui explique :

« Avant la guerre, l'industrie pharmaceutique était libre. Seul, un « Laboratoire de contrôle » assurait une loyauté commerciale nécessaire. (...) Le médecin appréciait la valeur des spécialités pharmaceutiques à l'usage et en toute conscience. Il était seul juge alors des moyens de guérir qui s'offraient à lui sans restriction doctrinaire.

Mais, pendant la guerre, les Allemands, soucieux d'évincer et de contrôler notre industrie pharmaceutique concurrente et prospère, firent adopter l'idée d'une « Commission de Contrôle des Spécialités » qui, pratiquement, devait servir à mettre en tutelle notre industrie et à s'approprier nos découvertes, car cette Commission demandait pour délivrer un visa jusqu'au mode exact de fabrication de la spécialité.

Il est intéressant d'étudier, en premier lieu, quelle conséquence découle de la création du visa des spécialités pharmaceutiques sur le plan médical, car la collaboration clinique qu'apportent les médecins contribue beaucoup au développement de cette industrie. Les spécialités, réciproquement, ne sont viables que par l'aide qu'elles apportent aux médecins pour appliquer une thérapeutique valable.

Or, le jugement de cette thérapeutique n'incombe plus au médecin en général, mais à une Commission composée à la fois de médecins, de pharmaciens et de fonctionnaires. La valeur d'une thérapeutique n'est plus seulement subordonnée au jugement final des praticiens, mais dépend de beaucoup d'autres facteurs. En fait, une dictature est née, et quelle que soit l'honnêteté des membres de la Commission, elle ne pouvait aboutir qu'à un non-sens, car elle fait perdre à la thérapeutique son sens pratique, empirique et humain, au profit d'abstractions plus ou moins scientifiques.

Pourquoi s'acharner par un dirigisme dictatorial à mettre en valeur les défauts plutôt que les qualités des hommes, à saper l'autorité vraie confondue à tort avec une hiérarchie outrancière et débordée d'avance ? Ceux qui veulent enlever aux médecins la liberté thérapeutique se croient-ils donc si omniscients, si surhumains, qu'ils puissent fausser sans mal l'ordre naturel des choses en se substituant au jugement individuel du praticien ? Croient-ils vraiment qu'ils puissent faire de bonne médecine en offrant au malade, au lieu d'un homme de bon sens et de compréhension, pleinement responsable devant son cœur et devant la réalité mouvante, un être décharné, scientifique, automatisé, enchaîné, qui n'aurait plus d'autre apparence que celle d'un exécuteur de hautes œuvres ? (...)

Comment interpréter la loi Solilhac qui limite l'admission à la Sécurité sociale aux seules spécialités qui contiennent une dose suffisante de substances actives ? Qu'est-ce qu'un produit « actif » ? Qu'est-ce qu'une dose suffisante de produit actif ? (...)

Que penser aussi, par exemple, de l'article du 22 juin 1946 qui argue de la nécessité pour une médication d'être d'un intérêt thérapeutique certain ? Et comment mesurer cette certitude ? Il serait juste de ne poser aux malheureux préposés au « Comité technique des Spécialités » que des problèmes résolubles, sous peine de voir l'arbitraire s'installer en maître dans la maison.

De même, l'expérimentation pharmaco-dynamique est sujette à caution et peut parfois induire en erreur. L'expérimentation sur l'animal ne tient nullement compte de la spécificité humaine; ainsi, combien de produits ont une action sur l'animal sans en avoir sur l'homme et vice-versa. (...)

Les membres du Comité technique des Spécialités, par leurs nombreuses occupations, n'ont pas toujours le temps suffisant pour réfléchir et juger sainement les produits qui sont soumis à leur visa. D'autre part, et c'est normal, ils n'ont pas non plus le même sens clinique que les praticiens eux-mêmes, plus proches de l'individu malade que de la maladie. » (...)

Comme il était à prévoir, les judicieuses remarques de M. Chinardet restèrent lettre morte et la bureaucratisation de la médecine et de la pharmacie ne fit que croître et embellir.

On me permettra d'introduire ici une réflexion d'ordre général et de philosophie politique. Est-ce un hasard si la « Commission de contrôle des Spécialités » fut instaurée en France durant la guerre par l'occupant nazi ? Est-ce un hasard si l'Ordre des médecins fut à la même époque créé par le gouvernement collaborationniste de Philippe Pétain ? Est-ce un hasard si ce même gouvernement supprima en 1941 le diplôme d'herboriste, frappant cette profession d'un coup mortel ? Est-ce un hasard si la Sécurité sociale d'inspiration soviétique, c'est-à-dire collectiviste et déresponsabilisante, fut créée après la guerre sous l'influence d'un puissant parti communiste ?

Lorsque les dictatures sont vaincues, on s'imagine naïvement qu'elles ne laissent pas de traces. Grave erreur ! Car le goût du despotisme fleurit dans le cœur de beaucoup d'hommes, consciemment ou non, y compris chez ceux qui se targuent d'être démocrates, et ils soutiennent volontiers toutes sortes de systèmes autoritaires, évidemment animés par les « meilleures intentions du monde ».

Les deux plus importants événements du xx^e siècle furent sans conteste la Libération qui mit fin à la Seconde Guerre mondiale ainsi qu'au nazisme et au fascisme, et la chute du mur de Berlin qui sonna le glas de l'empire soviétique. Et à chaque fois les peuples européens poussèrent un soupir de soulagement et saluèrent de leurs vivats le triomphe de la liberté. Mais ils ne prirent pas garde au fait que les tyrannies apparemment vaincues avaient laissé partout enfouies des graines de leur malfeasance qui ne tardèrent pas à germer dans les fourrés de la démocratie. Car le grand ennemi de la liberté, ce n'est pas essentiellement telle ou telle idéologie ostensiblement despotique, mais c'est surtout la **bureaucratie collectiviste** qui déshumanise tous les rapports sociaux, et qui prétend œuvrer au bonheur des hommes mais ne cesse de les asservir, fut-ce au beau milieu de nos républiques où l'on chante en chœur les « droits de l'homme ». Et quand, de surcroît, la bureaucratie devient complice d'industries conquérantes obsédées par l'argent, le citoyen se retrouve encerclé, ligoté, impuissant. C'est pourquoi il m'arrive de me demander si la prochaine révolution ne formera pas le projet de guillotiner les financiers, les chimistes et les cancérologues...

Quoi qu'il en soit, le « tyrannosaure » parvint à ses fins, fit disparaître le « 816 » et enterra dans l'oubli Raoul Estripeaut. Mais s'il est vrai que les victoires ne sont jamais complètes, les défaites, heureusement, ne le sont pas non plus. Et je reproduis ci-dessous, à la suite de Simonne Brousse, la formule du « 816 », pour valoir ce que de droit *ad vitam aeternam*.

FORMULE 816

Association endocrinienne suractivée par les oligo-éléments pancréatiques en milieu marin isotonique ()*

Composition	Chaque ampoule de 3 cc contient 0 gr 0188 de substance colloïdale As, Ni, Co magnésio-sodique combinée à 0 gr 125 de complexe organique hépato-spléno-cortico-parathyroïdien.
Action	Tonique, stimulante et régénératrice. Rétablit les processus d'oxydo-réductions cellulaires, favorisant de ce fait un retour à l'équilibre biologique normal.
Propriétés	Modificateur du terrain. Réduit les épanchements, infiltrations, oedèmes. Sédatif par décompression. Aseptise et désodorise les lésions infectées.
Indications	Troubles de la nutrition et du métabolisme - Intoxications chroniques - Toutes déchéances physiques et organiques : cachexie, sénilité, convalescence - Dégénérescences tissulaires - Traitement pré et post-opératoire - Adjuvant des cures physiothérapiques.
Présentation	Boîte de 6 ampoules injectables de 3 cc.
Posologie	Adultes : une injection intra-musculaire chaque jour ou tous les deux jours. (Commencer par une demi-ampoule). Enfants : demi-doses. Durée : par séries de 25 à 30 piqûres.

Toxicité	Nulle.
Contre-indication	Vérifier le taux de l'urée sanguine et n'utiliser que des demi-doses tant que ce taux s'avère trop élevé.

* (NDPL - Ce milieu marin isotonique n'est autre que le plasma de Quinton.)

ARTHUR VERNES (1879-1976)

C'est dans les ouvrages du Dr Philippe Lagarde que le nom d'Arthur Vernes vint pour la première fois à ma connaissance. Dans son inlassable recherche de tout ce qui peut permettre de diagnostiquer un cancer le plus précocement possible comme d'en suivre l'évolution, la *cancérométrie de Vernes* fut l'une des techniques immédiatement adoptées par Philippe Lagarde. Il en connaissait les limites, mais la jugeait très précieuse. Dans son remarquable ouvrage *Le cancer : tout ce qu'il faut savoir* (Editions Pierre-Marcel Favre, Lausanne, 1984), Philippe Lagarde donne une description précise de cette pratique, à l'usage des médecins. J'y reviendrai plus loin.

Mais c'est dans le livre de Simonne Brousse *On peut vaincre le cancer* que l'on prend toute la mesure de l'immense travail accompli par le docteur Arthur Vernes, qui fut célèbre en son temps, grâce aux succès qu'il remporta contre la syphilis, ce « fléau N° 1 » d'avant-cancer. Ce qui n'empêcha pas le « tyran-nosaure » de réussir à enfouir ce génial médecin dans la plus profonde des oubliettes : vous savez, celle qui est au fond d'un puits qui se trouve lui-même au milieu d'un tunnel...

Oh ! Certes, l'*Institut Arthur Vernes* existe toujours, au 36 rue d'Assas à Paris, mais les passants qui le frôlent n'ont pas, dans leur majorité, la moindre idée de ce que ce nom représente. Et je ne suis pas sûr que les 135 médecins généralistes ou spécialistes qui travaillent dans cet établissement sachent bien qui fut le fondateur de ce qui est aujourd'hui un « centre médical et chirurgical » des plus ordinaires. Voyons d'ailleurs comment l'Institut se présente au public sur son site Internet :

« Créé par le docteur Arthur Vernes, l'Institut a eu pour première mission de **santé publique** la lutte contre les maladies vénériennes, en particulier la syphilis, véritable fléau atteignant toutes les couches sociales. C'est pourquoi son premier nom de baptême fut « Institut Prophylactique ».

Après la Seconde Guerre mondiale, la large diffusion des antibiotiques mis au point grâce à la découverte de la pénicilline par **Flemming** (ou plutôt Fleming) va réorienter et élargir la mission de l'Institut. En 1981, il abandonne son nom d'Institut Prophylactique, devenu trop spécifique, pour prendre celui de son fondateur décédé, **Arthur Vernes**.

Incontestable petit chef-d'œuvre de langue de bois, ce texte nécessite une traduction en langage « franc du collier ». Je rappellerai tout d'abord le sens du mot **prophylactique**. Selon le Larousse, la prophylaxie est « l'ensemble des mesures destinées à empêcher l'apparition ou la propagation d'une ou de plusieurs maladies. » D'où il résulte que, contrairement à ce que nous raconte le rédacteur du site dans le seul but de nous enfumer, rien n'est moins « spécifique » que l'adjectif *prophylactique*, choisi par Arthur Vernes en 1916 pour dénommer son Institut, voulant préciser par là qu'il s'agissait de **prévention** avant tout, et sans aucune limitation des pathologies concernées. Car, dans l'esprit d'Arthur Vernes, il s'agissait bien de prophylaxie **généraliste**, ou sinon il eut ajouté une précision, comme, par exemple : « Institut prophylactique des maladies vénériennes », ou bien « Institut prophylactique de la tuberculose », ou encore « Institut prophylactique du cancer ». Non, c'était *Institut prophylactique* tout court, sans aucune spécificité annoncée, car c'est à la prévention de **toutes les maladies** que Vernes entendait bien consacrer les travaux de son Institut, même si, par nécessité urgente, il s'attaqua en premier à la syphilis.

Autrement dit, les « repreneurs » de l'Institut n'eurent rien de plus pressé que d'abandonner les objectifs visés par Arthur Vernes durant 60 années, et cela 5 ans seulement après sa mort. Après quoi, nous disent-ils, : « *la large diffusion des antibiotiques (...) va réorienter et élargir la mission de l'Institut.* » Réorienter, certes, mais rétrécir et non pas élargir. Seule difficulté de cette « réorientation-trahison », comment renommer l'Institut ? Alors, là, c'est le magnifique tour de passe-passe : On donne à l'Institut le nom même de celui dont on vient de trahir les buts, les œuvres et la mémoire, dans un saisissant hommage du vice à la vertu. L'Institut fera désormais n'importe

quoi, sauf ce à quoi l'avait destiné son fondateur, mais il portera son nom, quitte à ce que le malheureux se retourne soixante-quatre fois dans sa tombe.

Mesurons à quel point le « tyrannosaure » est terriblement astucieux : C'est en nommant l'Institut qu'il l'anonymise ! Institut de quoi ? Pour quoi ? Dans quel but ? Brume absolue ! Personne ne saura plus à quoi son créateur le destinait, mais le patronyme de celui-ci est arboré en lettres d'or au fronton de l'édifice, recouvrant d'une hypocrite révérence l'effacement radical de sa mission première. Et, comble de félonie, on va jusqu'à prendre prétexte de l'invention des antibiotiques pour saborder cyniquement la vocation prophylactique de l'Institut, car il est bien évident que les antibiotiques, dont on n'a cessé d'abuser dangereusement jusqu'à nos jours (malgré les avertissements donnés par leur inventeur lui-même, Sir Alexander Fleming, prix Nobel 1945) ont un rôle essentiellement curatif et ne sont d'aucun secours à la prophylaxie. Tout au plus peut-on les prescrire exceptionnellement à titre préventif lorsqu'on soupçonne chez un patient la probabilité ou l'imminence d'une infection bactérienne, mais l'antibiotique ne saurait en aucune façon participer à une prophylaxie authentique à long terme, sous peine de porter au contraire une grave atteinte aux organismes. Aussi est-ce une pratique criminelle que celle qui consiste à utiliser systématiquement les antibiotiques dans les élevages concentrationnaires, afin de juguler par avance les infections collectives que génèrent inexorablement chez les animaux des conditions de vie scandaleuses. Les vétérinaires et les politiciens qui autorisent de telles dérives portent une lourde responsabilité quant à la dégradation de la santé publique, puisque les résidus de ces antibiotiques échouent dans notre assiette, et surtout, je l'espère, dans la leur...

Mais voyons maintenant qui était Arthur Vernes.

Il est le descendant d'une illustre famille, ce qui, contrairement à ce que d'aucuns présument, ne garantit pas nécessairement contre l'adversité. Son trisaïeul maternel, Frédérick de Coninck, descend de Louis IX, dit Saint-Louis, tandis qu'un bisaïeul écossais, l'amiral Honyman, descend de Marie Stuart. Du côté paternel, un Vernes luthérien, compagnon et ami d'Henri IV, participe à la signature de l'édit de Nantes. Après la révocation de l'édit, la famille se réfugie à Lausanne, puis à Genève. Un de leurs descendants, Charles-Théodore, sera le créateur de la Banque Vernes et deviendra en 1832 le sous-gou-

verneur de la Banque de France. Il est l'arrière-grand-père d'Arthur Vernes. Du côté maternel, figure aussi parmi ses ancêtres le fondateur du Collège de France, Guillaume Budé.

Nul doute que cette généalogie ne soit de nature à illustrer l'adage « Bon sang ne saurait mentir ».

Il se destine à la chirurgie, mais à la suite d'une pleurésie contractée le 1^{er} janvier 1903 sur la plage de Cannes, après une baignade quelque peu téméraire dans une mer houleuse sous brise fraîche, il est atteint par la tuberculose, qui va l'affaiblir durant plusieurs années. Il renonce alors à l'éprouvant métier de chirurgien et se rabat sur la médecine. C'est ainsi qu'il est confronté dans les hôpitaux aux conséquences dramatiques de la syphilis et qu'il est indigné par les traitements aveuglés employés pour la soigner. Aussi se lance-t-il dans une longue série d'études et de travaux qui aboutiront à la création de l'Institut Prophylactique.

Externe des hôpitaux de Paris en 1902, interne en 1907, docteur en médecine en 1913, il devient chef de laboratoire à l'hôpital Broca et il est, la même année, lauréat de la Faculté de médecine de Paris. Puis il sera trois fois lauréat de l'Académie des sciences avec les prix Montyon en 1921, Bellion en 1922, Jean-Jacques Berger en 1924. Il reçoit à Strasbourg, en 1923, le grand prix de l'Exposition internationale du centenaire de Pasteur. Suivront toute une série de médailles d'or, dont celle de la Société médico-chirurgicale des hôpitaux libres, en 1969, dernière en date. Je vous fais grâce des nombreuses décorations françaises et étrangères qui lui furent décernées pour ses découvertes ayant permis des progrès décisifs contre la maladie.

Durant toutes ces années, Arthur Vernes accomplit, avec une patience et une persévérance que peu d'hommes sont capables de déployer, un fantastique travail de fourmi. Le détail de ses travaux est relaté dans les comptes rendus de l'Académie des sciences de 1917 à 1937. Ils sont également exposés dans les différents ouvrages qu'il publie chez Maloine ou aux Editions Internationales, notamment dans *Comment j'ai fait*.

Le principe de la photométrie, découvert par Arago en 1833, sera appliqué à la médecine pour la première fois par Arthur Vernes. Voici comment il décrit son application dans son ouvrage *Mesure et traitement* :

« Quand, sur le trajet d'un faisceau lumineux, on introduit une petite cuve de verre à faces parallèles ne contenant qu'une eau limpide, celle-ci absorbe, au passage, une faible quantité de

lumière. Mais si, au lieu d'être limpide, l'eau se trouve partiellement chargée de particules opaques, en suspension homogène, le faisceau lumineux se heurte à une opacité qui, mesurée, donne le « poids » de la matière en suspension.

Tel est le processus qui m'a permis d'innover, en 1921, la « pesée optique » des particules en suspension dans un liquide, ce que les chimistes n'ont pas tardé à généraliser, en raison de sa sûreté et de son instantanéité. Pour simple qu'elle paraisse aujourd'hui, cette pratique a demandé de longues études préparatoires, et la construction de toute une série de photomètres dont les améliorations graduelles n'ont qu'un intérêt rétrospectif. » Ces expériences déboucheront notamment sur la *tuberculino-métrie* et la *cancérométrie de Vernes*, dont les cancérologues honnêtes comme Philippe Lagarde tireront le meilleur parti, tandis que les mandarins boursicoteurs feront tout pour l'effacer des mémoires et n'en parleront jamais aux étudiants en médecine formés dans la machine à emboutir les docteurs zombies.

Pourtant, tout médecin de vocation ayant pour premier souci de guérir, peut trouver toutes les informations utiles dans les archives médicales, car Arthur Vernes se fit toujours un devoir de publier ses méthodes et ses découvertes, y associant d'ailleurs ceux qu'il refusait d'appeler ses « élèves » et qu'il considérait comme ses « compagnons de travail ». C'est ainsi que le photomètre de Vernes, Bricq et Constant (ou photomètre VBC) est accompagné d'un recueil de techniques publié par la *Coopération pharmaceutique française* et il expose dans le détail toutes les manipulations nécessaires.

Aujourd'hui, on nous parle quasi quotidiennement à la télévision du « dépistage précoce du cancer », mais nul ne se soucie d'utiliser la *cancérométrie de Vernes*. Voici pourtant ce qu'en disait le professeur Antonin Gosset, lors d'un discours prononcé à l'Assemblée générale de l'Institut prophylactique, le 24 novembre 1937 :

« On fait beaucoup de recherches sur le cancer, sur sa provocation expérimentale, sur son histologie, mais ces recherches, malheureusement, ne nous ont guère avancés au point de vue traitement.

On fait de la chirurgie, faute de mieux, en opérant largement des cancers aussitôt que possible; puis le radium est arrivé, mais le radium, lui aussi, ne peut avoir qu'une action limitée, et c'est pourquoi le traitement du cancer, dans un grand nombre de cas, restait si décevant.

Avec Vernes, nous avons de nouveaux moyens de guérison.

Le chirurgien peut intervenir dans des conditions toutes différentes, puisque les mesures qui lui permettent de se rendre compte de l'activité du mal ou de son recul sous l'action de substances appropriées lui apportent la possibilité d'intervenir contre le cancer avec un nouvel optimisme. Je considère que le jour où Vernes a commencé ses travaux sur le cancer a été un très grand jour pour l'humanité. »

Et c'est sans doute ce qui a conduit certains à jeter sur ce grand jour un voile crépusculaire. Si vous parlez de cela à un cancérologue qui ne connaît pas la *cancérométrie de Vernes*, je parie qu'il vous dira, avec un sourire ironique : « Mais voyons, vous plaisantez ! Une découverte des années 1920, même si elle avait quelque valeur à l'époque, vous pensez bien qu'elle a été largement dépassée depuis ! » En ce cas, ne manquez pas d'adopter à votre tour un sourire ironique et de répondre : « Hélas ! Docteur, je me demande si ce n'est pas votre formation reçue à la Faculté qui est dépassée, ou plus exactement partielle et lacunaire. Car la *cancérométrie de Vernes* demeure à ce jour l'un des examens les plus performants. Voici ce qu'en dit le Dr Philippe Lagarde dans son plus récent ouvrage : *Cancers - Questions et réponses en l'état actuel de la science* (Guy Trédaniel Editeur, 2006) :

« Depuis 40 années d'expérience, j'ai surtout retenu cinq examens :

* le Superficial Tension Perturbation test (STP test), qui est l'évolution du test connu autrefois sous le nom de son inventeur, le test d'Heitan,

* la cristallisation sensible de Rudolph Steiner,

* la cancérométrie de Vernes,

* la bioélectronique de Vincent,

* le bilan CEIA.

(...)

Cancérométrie de Vernes

C'est l'étude et l'interprétation de différents paramètres biologiques.

1 - Cet examen est probablement le meilleur marqueur pour suivre l'évolution d'un cancer. Il est très supérieur à ceux que nous offre la médecine académique; remarquez que je n'emploie pas l'expression « médecine classique ». En effet, les paramètres utilisés pour établir la cancérométrie de Vernes sont on ne peut plus classiques.

2 - Non seulement c'est un marqueur de la maladie cancéreuse, mais il permet également d'étudier et/ou d'évaluer l'état du système immunitaire, de la fonction hépatique, de l'équilibre lipidique et des phénomènes inflammatoires. »

Tel est donc le test que la cancérologie « orthodoxe » prétend traiter par le mépris, alors qu'il a nécessité des années d'études effectuées par l'un des plus grands cerveaux de la recherche médicale française, test dont le principal intérêt est de pouvoir suivre au fil du temps les effets des traitements et de les modifier et les adapter en fonction des résultats obtenus. Le Dr Philippe Lagarde donne d'ailleurs, pour l'information des médecins, la description complète de son utilisation, dans son livre *Le cancer : tout ce qu'il faut savoir*. Je vous en livre ci-après quelques extraits :

« **VERNES** (cancérométrie de)

Ensemble de paramètres biologiques permettant de suivre l'évolution de la maladie cancéreuse.

Interprétation des examens de laboratoire :

Le bilan cancérométrique doit être interprété par le clinicien, et ce en tenant compte aussi de la pathologie du sujet. Il faut en premier lieu :

1. Interroger les trois paramètres principaux : *mucopolysaccharides bruts, réaction à l'acétate de cuivre acidifié et indice des euglobulines 4,77*

a) *Si les trois valeurs sont nettement pathologiques, il s'agit fort probablement d'un cancer. Cet état sera confirmé si la résorcine et les séromucoïdes sont plus ou moins augmentés, mais surtout si le bilan lipidique est normal (à moins qu'il existe un ictère) et si la fiche réticulo-endothéliale différentielle présente une forte élévation dans la zone acide.*

b) *Si deux des paramètres sont anormaux, le troisième étant normal, il faut, avant de penser à un état cancéreux, éliminer tout autre état pathologique. (...)*

Le graphique cancérométrique (...)

1. *S'il s'agit d'un dépistage de terrain... (...)*

2. *Si par contre il s'agit d'un cancéreux après un premier bilan très complet, il faudra répéter les analyses de base à un rythme compatible avec la gravité de la situation;*

- tous les 15 jours en période très évolutive,
- tous les mois si la tumeur est peu évolutive,
- tous les deux mois s'il existe une stabilisation,
- tous les six mois en cas de guérison apparente.

Ces différents examens effectués à des intervalles bien déterminés, les valeurs obtenues seront portées sur un « graphique » qui sera alors l'image de la marche de la maladie. Les courbes réalisées reviendront vers la normale lorsque la théra-

peutique sera active, ou s'éloigneront des valeurs de base si l'évolution du cancer se poursuit. Le clinicien qui, sur le même graphique, portera la thérapeutique mise en œuvre pourra ainsi avoir une image très complète de son malade. »

Il serait toutefois réducteur de n'envisager que la cancérométrie dans les travaux d'Arthur Vernes. Si soucieux de prophylaxie qu'il ait été, il ne négligea pas pour autant l'étude des moyens de guérison possibles. Et il proposa des traitements de la maladie au moyen de solutés injectables. Le Dr Lagarde nous en précise l'utilisation :

« *VERNES (solutés injectables)*

Jacques Janet, dans Le traitement des cancers par la méthode de Vernes, expose très clairement la technique d'emploi des solutés de Vernes. Nous en rappellerons ici les grandes lignes.

Les travaux de Vernes, et la surveillance des réactions par la cancérométrie en particulier, ont permis d'arriver aux conclusions suivantes :

- *les médicaments possédant un pouvoir anticancéreux sont très nombreux ;*

- *l'action de ces médicaments n'est pas constante d'un sujet à un autre, même si ceux-ci sont atteints de la même forme de cancer ;*

- *le pouvoir curatif des médicaments est de courte durée (7 à 10 jours) et ne réapparaît qu'au bout de quelques semaines ;*

- *il faut suivre chaque médication employée afin de tester son efficacité.*

Ces travaux ont abouti à l'édification d'un arsenal thérapeutique très vaste. Pour chaque malade, il est nécessaire de disposer d'une batterie de médicaments que l'on administre l'un après l'autre, par cures de 7 à 10 jours, chacun venant relayer le précédent. Ces solutés sont atoxiques (sauf le plomb).

À la lecture de ces exposés, toute personne raisonnable reste perplexe devant l'indifférence de la plupart des cancérologues envers ces moyens d'investigation et de traitement dont l'intérêt semble évident et toujours actuel, ainsi que par la préférence qu'ils accordent à des techniques beaucoup plus agressives et coûteuses. Cette perplexité fut à l'origine de l'enquête menée par Simonne Brousse et dont elle nous donne les résultats dans son livre *On peut vaincre le cancer*. Voici comment elle fut amenée à réaliser une interview du Dr Vernes, à la suite d'une remarque de Raoul Estripeaut, qui le connaissait bien.

« *Ce soir d'octobre 1969 où je l'ai rencontré (Estripeaut), j'avais devant moi, dans la pénombre, un homme démoralisé, usé par la lutte et dont les yeux étaient ceux d'un être traqué. (...) C'est alors que, apprenant que je connaissais l'Institut prophylactique, il me dit y avoir fait lui-même un stage, ayant travaillé, autrefois, avec son créateur, le Dr Arthur Vernes. Et il ajoute : « Vous êtes journaliste : vous devriez bien l'interviewer sur sa méthode de diagnostic et de traitement du cancer au moyen du photomètre. Il a des résultats remarquables... »*

L'idée séduit d'autant plus Simonne Brousse qu'elle connaît depuis longtemps le service de dépistage des cancéreux de la rue d'Assas, car elle s'y fait faire elle-même, chaque année, le check-up réalisé à partir d'une simple prise de sang. Elle accomplit ce « rituel » sur le conseil d'un médecin en qui elle avait confiance. Et elle s'y retrouve souvent, dans la salle d'attente, en compagnie d'anciens malades qui ont recouvré la santé, mais qui viennent régulièrement faire contrôler l'état de leur sang, afin de se prémunir contre tout risque de rechute. Est-il besoin de préciser qu'un dépistage par simple prise de sang ne peut intéresser en aucune façon les prestigieux pontifes, qui ne cessent de tonitruer sur toutes les antennes que le dépistage systématique est le premier devoir de tous les malades qui s'ignorent. Mais chacun connaît la question favorite des creuseurs de trous de Sécu : Pourquoi faire simple quand on peut faire compliquer ? Une simple seringue aspirante ? Fi donc ! Ce serait indigne de nous, alors que des biopsies, des mammographies et autres examens sophistiqués rehaussent de leur complexité technologique l'auréole de la médecine moderne et permettent de faire tourner à plein régime de superbes usines productrices de dividendes.

C'est une série d'articles de *Paris-Presse-France-Soir* consacrés au cancer qui, à partir du 20 décembre 1969, retient l'attention de Simonne Brousse et va la décider à rencontrer Arthur Vernes. En effet, dès le premier article, qui n'est pas signé, sous le titre « *Une campagne pour le dépistage du cancer* », on donne la parole à l'OMS (Organisation mondiale de la santé) qui affirme que « *50 % des cancéreux pourraient être guéris, s'ils savaient.* » Suit un passage en revue des différents types de cancer et des diverses méthodes de dépistage. À la surprise de Simonne Brousse, pas un mot sur celle de l'Institut prophylactique, dont l'OMS semble tout ignorer, alors qu'elle est à cette date déjà pratiquée depuis un quart de siècle et avec grand succès au beau milieu du 6^e arrondissement de Paris.

Passée la « trêve des confiseurs » des fêtes de fin d'année, *Paris-Presse-France-Soir* reprend la série d'articles sous le titre « *Cancer : ce que vous pouvez faire pour vous en défendre* ». Il s'agit d'extraits d'un livre du Dr J.-C M. (je me demande pourquoi Simonne Brousse ne cite pas le nom publié) dont le quotidien s'est assuré l'exclusivité en langue française. Là encore, tous les types de cancer sont passés en revue, mais de façon plus détaillée. Et surtout, l'article est complété par un encadré d'utilité pratique donnant les adresses des établissements où l'on peut consulter « si l'on est inquiet ». Y sont cités la Fondation Curie à Paris, l'Institut Gustave-Roussy à Villejuif, le Centre René-Huguenin à St-Cloud, les centres anticancéreux de l'Assistance publique à l'Hôtel-Dieu, à l'hôpital Necker, à la Salpêtrière, à l'hôpital Tenon et les centres anticancéreux régionaux. Mais pas un mot de l'Institut prophylactique. C'est comme s'il n'existait pas. Simonne Brousse surveille les numéros suivants du journal en espérant que cet « oubli » sera réparé. Espoir évidemment déçu. Le « tyrannosaure » veut qu'on se fasse dépister, mais à condition de passer sous ses fourches caudines.

Simonne Brousse est indignée par cet ostracisme, d'autant plus que les tests et les traitements de Vernes sont remboursés par la Sécurité sociale, qui en reconnaît donc la valeur. Et pour cause : Une étude systématique menée par la Sécu entre 1962 et 1964 et sur 30 000 cas à l'aide de la méthode photométrique de Vernes avait permis de déceler une centaine de cancérisations qui étaient restées inaperçues et d'établir à temps un traitement curatif. Aussi, le 14 janvier 1970, Simonne Brousse va interroger un médecin de l'Institut prophylactique, afin d'essayer de comprendre le pourquoi de cette éviction. Le dialogue qui s'établit vaut son pesant de bombes au cobalt :

« *Question.* Paris-Presse-France-Soir publie actuellement une série d'articles sur le cancer. Jamais, pour le dépistage précoce, il n'est question de votre Institut. Pourquoi ?

Réponse. Nous sommes sur la liste noire. En général, et bien que nous souhaitons collaborer avec les médecins traitants, ceux-ci craignent que, une fois venus chez nous, les malades ne leur échappent, ce qui leur ferait perdre leur clientèle. L'Institut, qui est, en fait, le plus grand dispensaire de Paris, avec ses trente services de consultation couvrant un éventail complet de diagnostics et de soins, et ses soixante-quatre spécialistes, est évidemment un « outil » d'une efficacité exceptionnelle, au service duquel se vouent nos laboratoires —

importants, — nous sommes, notamment, le laboratoire officiel des prisons de Paris, ce qui nous vaut quelque 600 analyses de sang journalières - et nos techniques, éprouvées par une longue expérience, sont sans cesse affinées par de nouveaux travaux. Nous nous tenons au courant des découvertes les plus récentes pour en faire profiter nos malades.

Question. Et si, moi, j'écrivais, à votre sujet, un article, seriez-vous d'accord pour me faciliter la tâche ? Bien sûr, il s'agirait d'un article de vulgarisation, car les journaux médicaux doivent être pleins des exposés scientifiques des travaux d'Arthur Vernes ?

Réponse. Non seulement je pense que nous serions très intéressés par un tel article, mais je puis vous dire qu'aucun journal médical ne parle jamais des travaux d'Arthur Vernes, car chaque publication a, à sa tête, un médecin, et, par solidarité professionnelle, sans doute, il n'est jamais question de l'Institut prophylactique dans ce genre de publication.

Mais c'est Monsieur Vernes qu'il faut voir. Il a 90 ans cette année, et il est tous les matins exact à son bureau. Rien ne se fait ici sans son avis. Téléphonnez-lui... Je suppose qu'il se laissera interviewer sans difficulté. »

N'est-il pas complètement ahurissant de constater qu'un homme de cette envergure, qui fut pratiquement le vainqueur de la syphilis, ayant acquis à ce titre une notoriété mondiale, puisse être victime d'un tel ostracisme de la part de ses confrères recroquevillés dans leurs routines et leurs protocoles de soins ? Ou bien doit-on en conclure que les recherches effectuées en toute indépendance et hors des voies tracées par la Faculté désignent le chercheur autonome à la vindicte jalouse de tous ceux qui n'ont ni son audace ni sa patience ?

Certes, Arthur Vernes, grâce à la célébrité acquise dans son combat victorieux contre la syphilis, put néanmoins bénéficier d'appuis considérables, qui lui permirent de faire construire, entre 1913 et 1916, cet édifice de briques rouges qui demeure l'un des bâtiments les plus caractéristiques de la rue d'Assas. C'est le Conseil municipal de Paris qui en fut l'initiateur, les frais d'aménagement et de fonctionnement étant répartis entre le Conseil municipal, le Conseil général et l'État, avec le concours du gouvernement des Etats-Unis. S'y ajouta la donation de M. Frank Jay Gould, qui remit en 1916 à l'Institut prophylactique un chèque de 200 000 dollars de l'époque. L'Institut, plusieurs fois agrandi au cours du XX^e siècle, couvre actuelle-

ment une superficie de 6 000 m², dont environ le quart est réservé aux laboratoires. Les locaux actuels furent construits grâce à une souscription publique conduite par le philosophe Henri Bergson et furent inaugurés en 1925 par le Président Gaston Doumergue. Tout ceci confirme l'importance sociale acquise par Arthur Vernes, qui était alors en droit de penser que personne ne pourrait entraver sa marche vers l'organisation de la prophylaxie générale à l'échelle nationale. Mais le « tyrannosaure », tapi dans l'ombre, sait faire preuve de patience quand la conjoncture ne lui est pas favorable. Il ronge son frein mais ne s'inquiète guère, sachant qu'il aura sa revanche et pourra, tôt ou tard, jeter bas le trouble-fête. Il sait qu'Arthur Vernes est mortel et que les hommes sont oublieux. Il sait aussi qu'il peut compter sur l'immense cohorte des jaloux, des incapables et des mesquins pour l'aider dans son travail de sape. Comme nous l'avons vu plus haut, cinq années seulement après le décès d'Arthur Vernes, son oeuvre passait à la trappe.

Et pourtant, le bilan médical de l'Institut prophylactique est impressionnant. Au total, depuis sa création, on dénombre en 1975 (soit un an avant le décès d'Arthur Vernes) : 1 768 849 consultants, 26 257 752 actes médicaux, 13 767 763 analyses de laboratoire. Ainsi, en à peine 60 ans, plus de 26 millions d'actes médicaux et presque 14 millions d'analyses de laboratoire ont été accomplis dans l'Institut créé et dirigé par le Dr Vernes ! C'est dire la place qu'occupe cet établissement au sein des structures médicales françaises.

À ce travail généraliste considérable, il convient d'ajouter, pour la branche *cancérologie*, 8 400 dossiers de cancérométrie se décomposant comme suit : 1 100 dossiers de cancers évolutifs en traitement, 1 400 dossiers de cancéreux estimés guéris, mais gardés sous traitement et contrôle pour consolider leur guérison, 2 400 anciens cancéreux surveillés en laboratoire une ou deux fois par an et 3 500 dossiers de personnes ayant demandé un contrôle photométrique et reconnues non cancéreuses.

Vous avez peut-être, cher lecteur, lu ces chiffres un peu vite. Puis-je vous demander de vous concentrer sur eux quelques instants, afin d'en dégager la conclusion stupéfiante ? De ces 8 400 dossiers de personnes dépistées par la *cancérométrie de Vernes*, retirons tout d'abord les 3 500 personnes reconnues non cancéreuses et qui furent délivrées de leur angoisse, ce qui n'est pas rien. Il nous reste 4 900 patients reconnus cancéreux, dont il convient de soustraire les 1 100 cancéreux en cours de traitement, au sujet desquels il n'était pas encore possible de se

prononcer quant à leur guérison éventuelle. Que nous reste-t-il ? 3 800 cancéreux *tous guéris*, bien que surveillés par précaution. Le résultat est clair : chez Vernes, 100 % de guérisons ! Obtenues grâce aux *solutés de Vernes*, constamment adaptés à l'évolution de la maladie de chaque patient grâce aux analyses de sang effectuées par la *cancérométrie de Vernes*. Et cela sans chirurgie mutilante, sans chimie toxique, sans irradiations agressives, donc sans nausées, sans douleurs, sans pertes de cheveux et avec une progression constante du mieux-être qui conforte le malade et lui rend rapidement l'espérance.

Vous comprenez maintenant pourquoi le professeur Ernest Villequez, autre « savant maudit » (voir mon tome III) pouvait écrire : « *Si les hommes l'avaient voulu, vraiment, il n'y aurait plus d'énigme du cancer, et, déjà, il serait vaincu.* » (dans *Le cancer de l'homme, étude interdite* - Editions Delta, 1970). Et vous comprenez du même coup pourquoi il fallait absolument effacer des mémoires le Dr Arthur Vernes, ce dangereux trublion qui menaçait dans ses fondements la formidable « industrie du cancer ». N'avait-il pas dit un jour à Simonne Brousse, comme en écho au propos de Villequez : « *À l'heure actuelle, personne ne devrait mourir d'un cancer.. Mais encore faut-il qu'on le veuille.* » C'était il y a 40 ans, et **l'on ne veut toujours pas guérir le cancer !** Incroyable, n'est-ce pas ? Et vrai pourtant !

Bien sûr, les honnêtes gens ont peine à croire que des membres apparemment respectables du corps médical puissent se liguier pour abattre un de leurs confrères dont le seul tort est de réussir à guérir. Ces gens sont-ils à ce point dépourvus de sens moral ? Nullement. Mais, comme je l'ai déjà expliqué dans l'un ou l'autre des tomes précédents, la faible voix de leur conscience est complètement couverte dans leur cerveau par les paroles tonitruantes de leur vanité, de leur conformisme et de leurs intérêts de carrière. Aussi se répètent-ils sans cesse et se convainquent-ils, dans une sorte de discours intérieur autohypnotique, que les médecins qui s'évadent des dogmes de la Faculté sont forcément des imposteurs. Et, bien entendu, ils s'abstiennent soigneusement de prendre connaissance des ouvrages qui pourraient ébranler leurs confortables certitudes.

Simonne Brousse cite à ce sujet une anecdote édifiante. C'était l'époque où les livres étaient encore brochés avec les feuilles pliées par l'imprimeur, et qu'il fallait ouvrir avec un coupe-papier au fur et à mesure de la lecture. On en trouve encore chez les bouquinistes, ainsi que des exemplaires qui ne

sont coupés qu'au tiers ou au quart du volume. Simonne Brousse nous raconte :

« ... Et j'évoquerai la communication téléphonique que j'eus avec une de mes lectrices qui, mon article en main, avait été trouver son médecin. L'homme de l'art lui avait dit : « Les trouvaillies de Vernes, ce sont des balivernes ! J'ai ici ses oeuvres d'ailleurs. Si ça vous amuse, lisez-les. » Et il lui avait donné l'un des ouvrages, dédicacés, du directeur de l'Institut prophylactique. Mais les feuillets jaunis n'en étaient pas coupés. Et cette lectrice de me dire : « Je vous signale ce fait, car, pour moi, j'ai compris : je ne retournerai jamais plus chez ce médecin en qui j'avais confiance. » »

On reste pantois devant l'inconscience de ce personnage, qui reçoit un ouvrage dédicacé du directeur d'un des plus grands établissements médicaux de Paris (un homme mondialement connu pour avoir vaincu la syphilis), qui ne lit pas la moindre ligne de l'ouvrage, mais le donne à une de ses clientes avec ses pages non coupées, prouvant ainsi son indifférence, et qui de surcroît glousse stupidement de son jeu de mots sur les « balivernes de Vernes ». La cliente a pris la fuite, et comme on la comprend !

Il est malheureusement des anecdotes beaucoup plus tragiques, et qui font endosser aux médecins désinvoltes une lourde responsabilité dont, il est vrai, ils n'ont pas conscience. Ils ont « fait ce qui se fait », n'est-ce pas ? Donc, ils n'ont rien à se reprocher. Comme dirait un greffier : ils ont suivi la procédure établie. Voici la nouvelle histoire vraie que nous conte Simonne Brousse :

« Alors que mon article sur le cancer est paru en avril 1970, j'apprends en juin, par elle-même, qu'une de mes amies d'enfance — que nous appellerons Florence — va subir, le lendemain à l'hôpital, une biopsie à un sein. « Mais, me dit-elle, ce n'est pas un cancer : je me tâte régulièrement la poitrine et suis sûre que ce ganglion, je ne l'avais pas il y a deux semaines. » (...)

Soit dit en passant, et compte tenu de l'importance de l'état psychologique de la personne, je peux vous dire qu'une femme qui se palpe la poitrine périodiquement dans la crainte de trouver une grosseur suspecte a toutes les chances de parvenir à la découvrir un jour ou l'autre, pour la bonne raison qu'elle l'aura fabriquée elle-même par sa focalisation psychique sur l'évènement redouté et l'anxiété latente ainsi entretenue.

« Le surlendemain, poursuit Simonne Brousse, je téléphone à l'hôpital pour avoir de ses nouvelles : « Eh bien, dit-elle, on

me réopère demain. Figure-toi que l'analyse a donné un résultat douteux. Alors, par prudence... » (...)

J'appelle immédiatement son frère, qui me confirme qu'il s'agit bel et bien d'un cancer. (...) Je lui offre aussitôt, afin de faire surveiller sa sœur après l'intervention, de le mettre en contact avec l'Institut prophylactique. Sa femme (jeune Allemande charmante ...) et lui lisent mon reportage. Ils semblent convaincus, et sont disposés, par la suite, à se prêter eux-mêmes à des examens de contrôle. (...) L'opération que vient de subir Florence, manifestement, inquiète Jacques. Il accepte même de voir Arthur Vernes, afin d'en parler avec le « médecin de famille ». De chez Jacques, j'appelle l'Institut, et rendez-vous est pris pour le lendemain.

Je revois encore cette présentation, dans le grand bureau aux boiseries sombres, et la gentillesse avec laquelle le Dr Vernes a expliqué lui-même, à ce PDG de firme industrielle, le détail de sa méthode, sa patience pour lui faire visiter les laboratoires, afin qu'aucun doute ne subsiste en lui.

Mais, il y a un mais... Arthur Vernes, qui est entièrement d'accord pour les interventions chirurgicales (...) est en principe contre les rayons et le cobalt. Raison : les irradiations attaquent l'état général du malade et perturbent, d'autre part, les tests sanguins, lesquels, de ce fait, ne permettent plus de suivre avec précision la suite du traitement au photomètre. Or, le chirurgien de Florence a très classiquement ordonné des séances de cobalt. (...) Jacques parle quand même de sa visite au « médecin de famille » : celui-ci, ami de collègue, en qui il a toute confiance, lui affirme sans l'écouter davantage que la méthode Vernes, « c'est de la fumisterie ». Et voilà tout balayé d'une parole : surveillance postopératoire de la sœur et tests de dépistage du frère.

Or, le cancer de Florence a été pour son frère, en dépit de son apparence d'homme tranquille et détendu, un choc. J'apprends indirectement, en novembre 1971, que Jacques a été opéré à son tour, au printemps, d'un cancer du poumon. (...)

Des examens de contrôle ? Pas question. Le docteur a dit que la première chose à faire, c'était de ne lui plus jamais parler de rien. « Ceux qui reparlent de cancer à un cancéreux sont ceux qui lui veulent du mal, et c'est comme cela qu'arrivent les rechutes » (...) Et les mois passent...

Que faire ? J'ignore si Jacques a tenu sa sœur au courant de notre visite chez Vernes et du projet, avec sa femme, de subir les fameux tests (pratiqués alors, ils auraient fort probablement

décelé un terrain précancéreux, ce qui aurait permis, dès 1970, d'intervenir : d'où des chances accrues de lutter contre son mal naissant). (...) J'en ai, alors, parlé à Vernes, lui demandant conseil. L'homme qui en avait tant vu, au cours de sa vie, à ce sujet, m'a répondu : « Ne dites rien. Le cancer du poumon va récidiver. Votre ami Jacques va en mourir. Vous avez fait tout ce que vous pouviez, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il juge lui-même. Mais il n'a rien compris. Il s'en est laissé imposer par l'assurance d'un ignorant. » Et il a terminé par cette formule saisissante : « Cela, il va le payer de sa vie. Mais ça ne fera jamais qu'un imbécile de moins sur la Terre. »

Le cancer de Jacques récidivera comme prévu, migrera jusqu'à ce que le malheureux doive être opéré d'une volumineuse tumeur cérébrale et il mourra trois mois plus tard.

« Un imbécile de moins sur la Terre » ? Je ne suis pas certain pour ma part qu'il s'agisse d'imbécillité. Je crois plutôt en l'occurrence à la faiblesse du caractère, induisant une soumission à l'idéologie dominante, une propension à se fondre dans la masse des moutons de Panurge, une tendance à suivre sans réfléchir les recommandations dogmatiques des « autorités reconnues ». Il s'agit en fait d'immaturation psychologique. L'individu en cause n'est jamais réellement parvenu à l'âge adulte. Il est demeuré dans la dépendance mentale du « patriarche de la tribu » et de tout ce qui le représente ou le symbolise : Dieu, l'État, l'Église, la Faculté, le prêtre, le professeur, le docteur... Dans son livre *Passeport pour la vie - Pour une médecine globale sans peurs et sans tabous* (Editions Pierre Horay), le Dr Claude Bergeret analyse parfaitement cette attitude, qu'il décrit en ces termes :

« Certains individus, pusillanimes et impressionnables, ne veulent pas entendre parler de leur maladie, même si celle-ci n'implique pas un pronostic sévère. Ils font toute confiance à leur médecin; du moment qu'ils se sont mis entre ses mains, leur maladie est devenue son affaire, sa responsabilité, et non la leur. La situation se présente comme une régression affective de type infantile, le médecin reprenant l'image du père tout-puissant. »

Or, force est de constater que ce comportement est celui de l'immense majorité des êtres humains et qu'il n'épargne nullement les intelligents. En fait, la plupart des dysfonctionnements des sociétés humaines s'expliquent par cette *infantilisation* de l'ensemble des citoyens, à laquelle très peu d'individus sont capables de résister, d'autant plus que les autres, obscurément honteux de leur propre faiblesse, se liguent contre eux et leur font payer cher leur volonté d'indépendance.

Contre cette immaturité innée ou provoquée, non seulement l'intelligence n'est d'aucun secours, mais elle devient au contraire un instrument d'ascension sociale ne pouvant aboutir qu'à la *domination des immatures*, laquelle, si rien ne parvient à la juguler, débouche inexorablement sur l'égarement des sciences et la décadence de la civilisation.

C'est évidemment ce phénomène qui explique l'ostracisme dont sont victimes les personnalités hors normes comme Arthur Vernes et les autres « savants maudits », dont j'ai voulu montrer dans ces volumes qu'ils formaient tous ensemble la preuve négative d'une société en perte de puissance. Car une société qui ne peut pas, qui ne *veut pas* reconnaître ses vraies élites est une société suicidaire.

Mais, me direz-vous, ces « chercheurs exclus » dont vous retracez les destinées, et qui disposent précisément de cette force de caractère et de cette maturité qui font défaut au plus grand nombre de leurs contemporains, ne disposent-ils pas de l'énergie nécessaire à leur victoire sur les médiocres ? Eh bien, c'est une affaire de proportions. Je considère arbitrairement qu'une nation doit comporter au moins 5 % de ce genre d'individus pour qu'elle progresse harmonieusement. Si elle n'en compte que 2 % — ce qui est malheureusement le cas, je le crains, de la plupart des nations modernes —, ils sont écrasés et, même s'ils peuvent parfois remporter certains succès, ils sont finalement submergés par la masse des « cloportes ». Et lorsque, par bonheur, ils ne le sont pas de leur vivant, ils le sont après leur mort, car leurs œuvres sont effacées et leur souvenir même. Leur postérité ne peut perdurer que si d'autres humains de la même trempe prennent le relais et combattent bec et ongles pour les arracher aux oubliettes, comme le fait magnifiquement Simonne Brousse, ou comme le fit Jean Palaiseul avec ses cinq formidables volumes de *Tous les moyens de vous guérir interdits aux médecins* (Editions Robert Laffont).

Encore sont-ce là deux journalistes d'investigation qui eurent la chance de pouvoir s'exprimer librement dans les colonnes des journaux qui les accueillèrent, avec des articles qui eurent la faveur du public et devinrent la base de leurs livres. Ce sont des « témoins » sur lesquels le monde médical n'avait pas de prise et il pouvait difficilement leur faire du tort. Mais si le défenseur des exclus est médecin lui-même, comme Philippe Lagarde, alors malheur à lui, car il se place d'emblée dans le collimateur du « tyranosaure ».

Arthur Vernes eut de nombreux défenseurs. Mais d'autres qui étaient convaincus de la valeur de ses méthodes hésitèrent à prendre publiquement son parti, de crainte d'être eux-mêmes victimes de la vindicte des « officiels ». Ainsi, par exemple, Simonne Brousse nous relate les réticences d'un grand professeur de médecine à la laisser publier son témoignage autrement que de façon anonyme. Elle avait réalisé une interview de ce médecin, mais, précise-t-elle :

« Lorsque mon reportage sur le cancer du sein parut, en avril 1972, le Club du sein n'existait pas encore, mais sans doute, son promoteur, le Pr X., l'avait-il en tête. »

Il est fort remarquable pour moi de constater que cet homme, qui a inclus — et pas à la légère — les examens au photomètre de Vernes dans les moyens de traitement et de surveillance de ses malades, et qui m'avait autorisée à citer le nom de ce dernier (mais pas le nom d'un seul des médecins de son équipe, à commencer par lui) n'en a soufflé mot dans la monographie du Club de sein. (...) Certains s'en étonnent ? C'est qu'ils ignorent l'atmosphère de la recherche médicale, parfois si déconcertante, voire démoralisante. Pour ma part, j'ai pu constater que le fait de ne citer aucun des noms des médecins interviewés a ôté beaucoup d'effet à l'article, qui semble avoir moins retenu l'attention de nos lectrices que les précédents. Donc, cette discrétion a contribué à une moindre information. Cela demande justification.

L'anonymat de cette interview nous a été imposé impérativement par le Pr X., sous peine de nous interdire de la publier. J'ai eu beau insister : « Je ne veux pas me faire casser les reins », me fut-il répondu. Je ne pouvais plus, dès lors, rien dire, bien que je sache de quel intérêt il eût été de citer les noms de ceux qui forment cette équipe exceptionnelle.

Mais je sais aussi que le « cassage de reins » n'est pas un vain mot à la Faculté, en dépit de ce que le public peut penser. »

Cette remarque est fort utile, car elle permet de comprendre comment il est possible d'étouffer une découverte en même temps que son inventeur, au moyen de ce « terrorisme intellectuel » qui sévit dans de nombreuses sphères, et particulièrement dans le monde scientifique et médical. Ainsi l'autocensure s'ajoute à la censure et une véritable paralysie de la communication se met en place. Au demeurant, les médecins ne sont pas seuls coupables de ce silence complice. Combien de malades ayant réussi à se guérir par eux-mêmes en ayant recours à des thérapies dites « alternatives » ont osé l'avouer à leur médecin

traitant ? Et on ne peut leur jeter la pierre, car s'ils révèlent leur « médecine buissonnière », le risque est grand qu'ils s'attirent l'animosité, si ce n'est l'abandon pur et simple du médecin. Mais s'ils ne disent rien, le résultat est consternant, car le médecin peut alors croire en toute bonne foi que c'est son traitement « classique » qui a été efficace, ce qui l'enfoncé dans son erreur et son aveuglement. Ainsi, on a connu des cancéreux à qui l'on avait affirmé d'un ton péremptoire : « Si vous ne suivez pas le traitement que je vous recommande, je ne vous donne pas six mois à vivre. » Terrifié, le malheureux se soumet le plus souvent. Mais il arrive qu'il régimbe, prenne la fuite et remette son sort entre les mains d'un « savant maudit » dont lui ont parlé des personnes de confiance. S'il se retrouve guéri, ou tout au moins prolongé, il ne donnera pas de ses nouvelles à celui qui l'avait condamné sans appel et celui-ci l'aura vite oublié, persuadé qu'il n'est plus de ce monde.

Or, il me semble important de semer au moins le doute dans l'esprit des mandarins trop sûrs d'eux. Et je me plais à imaginer un patient dans cette situation et qui, ayant été guéri par une thérapie méprisée de la Faculté, prendrait un malin plaisir à rendre ponctuellement visite tous les six mois, et pendant des années sans faiblir, à celui qui ne lui avait accordé que ce délai, pour lui dire : « Eh bien ! vous voyez, docteur, je suis toujours là et me porte à merveille, grâce au traitement de l'un de ceux que vous affublez du nom de charlatan. » Bien entendu, le cancérologue conformiste haussera les épaules en parlant de « guérison spontanée ». Mais si plusieurs « condamnés » prennent soin de se comporter de la sorte, on peut espérer que le mandarin perde un peu de sa superbe et se décide à y regarder de plus près, si sa probité intellectuelle n'a pas été complètement étouffée.

Il n'en reste pas moins que, trop souvent, les francs-tireurs de la médecine se heurtent à une véritable conspiration pour dissuader le public d'avoir recours à leurs soins. Arthur Vernes, qui n'a jamais baissé les bras devant l'adversité, publia dans les années 70 un pamphlet intitulé *Les saboteurs*, dans lequel il dénonce les faits suivants :

« ...C'est ainsi qu'espérant, sans doute, étouffer notre action sensationnelle contre le cancer, on vit s'édifier la succession de barrages que voici :

a) Notre réaction des « corps réducteurs dissimulés » ou C.R.D. fut longtemps exclue de la nomenclature de la Sécurité

sociale, puis, comme elle s'imposait, réintroduite sous un changement de nom : le « dosage des mucopolysaccharides », dénomination sous laquelle les médecins doivent la réclamer.

b) Pour empêcher les malades de trouver en pharmacie les agents thérapeutiques de notre cancérométrie, on imagina les contraintes suivantes :

- défense de les préparer par avance;

- obligation de les commander par cent ampoules à la fois, alors qu'il en faut moins de dix par malade — et cela uniquement par l'intermédiaire d'un établissement hospitalier ; en admettant que le malade puisse se procurer ces médicaments, il aurait fallu que ce fut sur le vu d'une ordonnance, et le fabricant n'ayant pas le droit d'en avoir en réserve, les préparait extemporanément, avec les pertes de temps qui s'ensuivent.

Ces deux entraves ont fini par être levées après appel aux Pouvoirs publics.

c) Mais enfin on a réussi à mystifier l'Administration au point de la dresser contre les intérêts de la société en privant l'Institut prophylactique de la subvention qui lui permettait de mettre à la disposition des malades le fruit de ses énormes progrès pour la détection précoce et la cure du cancer... »

Simonne Brousse, quant à elle, non contente d'informer avec persévérance les lectrices de *Vogue*, ne ménagea pas ses efforts pour aider Arthur Vernes. Elle nous conte ainsi l'action qu'elle avait tentée auprès du ministère :

«... Pour ma part, j'ai tenté, à ce sujet, certaines démarches. J'ai, notamment, essayé d'intéresser à la méthode Vernes le ministre de la Santé publique et de la Sécurité sociale de l'époque, à la suite d'un congrès auquel on m'avait invitée à participer. C'était à la fin de 1971, et je savais Arthur Vernes, malgré ses quatre-vingt onze ans, en pleine bagarre avec les services de l'Assistance publique de la Ville de Paris (...) due à une subvention qui lui était retirée. (...)

Le 3 décembre 1971, elle écrit au ministre :

« Monsieur le Ministre,

(...) Ayant eu l'occasion de noter votre phrase disant que vous ne demandiez qu'à aider de tout votre pouvoir les sciences médicales « pourvu que vous soyez informé », je me permets d'attirer votre attention sur deux articles sur un sujet en pleine actualité : la prophylaxie du cancer (...) »

Je joins à la lettre les deux articles et vais déposer le tout, moi-même, au ministère de la Santé, directement au cabinet du ministre. Aucune réponse, aucun accusé de réception ne me parviendront jamais. »

Mais un jour, en 1972, l'amie d'une amie de Simonne Brousse, qui est en poste au ministère de la Santé, apprenant sa démarche vaine, lui propose de lui obtenir un rendez-vous avec le directeur d'un des services du ministère qui a en charge les centres anticancéreux. Reçue par ce haut fonctionnaire, elle nous conte l'entrevue :

« (...) J'ai apporté la photocopie de l'article sur le cancer où sont exposées, de façon claire et simple, les techniques de Vernes, de Villequez et d'un homéopathe. Je n'ai pas terminé ma phrase qu'au seul nom de Vernes, je suis interrompue : « Mais cela est dépassé depuis longtemps, Madame ! Il s'agit là de choses anciennes que personne ne prend plus au sérieux ! » Et, très supérieur, sur le ton de la conversation de la plus élégante des sous-préfectures : « Je reviens justement de Lyon, où j'étais hier. Au nouveau Centre international de recherches sur le cancer, on est à la veille de découvertes étonnantes, qui vont révolutionner le monde médical ! Qui vont reléguer dans le passé tout ce qui a été fait jusqu'ici ! » (...) »

Trente-sept ans plus tard, la cancérologie n'a pas connu le moindre frémissement de cette révolution annoncée. Mais le plus important était de pouvoir se dire « à la veille de découvertes étonnantes », afin d'écarter d'un revers de main les découvertes vraiment révolutionnaires des Vernes, Villequez et autres Estripeaut. Car la tactique du « tyrannosaure » est parfaitement rôdée : Pendant trente, quarante ou cinquante ans, il dresse une multitude d'obstacles devant les trouvailles des vrais novateurs et les empêche d'émerger. Puis un beau jour il s'écrie : « Mais voyons, tout cela date d'un demi-siècle, alors vous pensez bien que c'est complètement dépassé ! »

Le cancer ? Il va très bien, merci...

On pourrait tenter de se consoler un peu en se disant que, malgré tout, les « savants maudits » parviennent à se faire connaître des citoyens les plus lucides, ceux qui ne s'en laissent pas conter et prennent soin de rechercher les informations pertinentes. Mais ils n'en rencontrent pas moins toutes sortes de difficultés d'approvisionnement en médicaments valables, et il arrive que les circonstances de la vie les privent de l'accès aux soins qu'ils avaient choisis. Simonne Brousse nous relate ainsi

la tragique mésaventure d'un patient qui avait choisi le traitement d'Arthur Vernes :

« En octobre 1937, le Dr Vernes est appelé par le Pr. Antonin G. à la clinique de la Rue Bizet, auprès d'un malade opéré par le chirurgien deux ans auparavant pour un cancer du rein. Il y a récurrence, avec une extension à l'aorte et au diaphragme qui laisse le praticien désarmé : « Je le sais perdu, dit-il, mais c'est un homme qui a beaucoup semé, je voudrais qu'il pût récolter, et j'ai suivi vos travaux. Je souhaite que vous puissiez lui assurer cinq ans de survie. » Étaient présents les médecins du malade, les Drs S. et N., ahuris de cette étonnante espérance devant cette « récurrence d'un épithélioma rénal », d'après le diagnostic porté par le laboratoire de la clinique chirurgicale de la Salpêtrière, et alors que tout semblait perdu. Eh bien, traité par Vernes, le malade condamné eut non pas cinq ans, mais sept années de survie ! Et, dit le médecin : « Si je ne pus lui en donner davantage, habitué comme je le suis aux malades que l'on m'a présentés comme perdus et qui se portent bien depuis vingt ans ou plus (selon le recul dont je dispose), c'est que cet industriel israélite, pour échapper aux nazis, avait dû quitter la France.

Alors que sa cure, comme il arrive, aurait dû nécessiter quelques retouches, il se trouva privé, aux États-Unis, d'une reprise du traitement, faute de photomètre et des médicaments, qui n'ont pourtant rien de secret, mais qui lui manquèrent lâbas, comme m'en informa son gendre, Jean-Paul, en m'écrivant, le 22 novembre 1944, que, faute de secours appropriés, son beau-père était mort le 5 octobre 1944. »

Cruelle ironie du destin, cet homme ne réussit à échapper aux nazis que pour tomber dans les griffes du « tyranosaurus », qui sévit avec la même virulence des deux côtés de l'Atlantique. Au moins les Français avaient-ils la ressource, lorsqu'ils étaient bien informés, de se rendre à l'Institut de la rue d'Assas, recours dont étaient privés les Américains. Simonne Brousse nous donne la confirmation de ce fait en revenant sur les propos du Pr X., qui tenait tant à garder l'anonymat. Et elle nous dit :

« Le 20 janvier 1972, je rencontre de nouveau le Pr X., chez lui, cette fois. D'emblée, il m'explique les résultats de sa longue étude avec les collaborateurs d'Arthur Vernes. Maintenant, sa conviction est faite, et il me l'a dit sans détour : « La méthode Vernes de dépistage et de contrôle de l'évolution d'un cancer par le photomètre, ce n'est pas la meilleure des méthodes

actuellement employées du point de vue des tests sanguins, c'est la seule. » J'insiste : « C'est la seule en France ? Mais ailleurs, aux États-Unis ? » - Non, dit-il. Je suis un habitué des colloques internationaux, et je peux vous assurer qu'actuellement, je n'ai rencontré dans aucun des examens classiques la sûreté que j'ai trouvée dans ceux-ci. Nous avons, dans mon service hospitalier, procédé par examens en double-aveugle, c'est-à-dire que nous avons présenté à l'examen du photomètre, et à l'interprétation des médecins spécialisés de l'Institut prophylactique, des séries de sangs différents, dans lesquels des tubes de sang de malades étaient mélangés à des tubes de sang de bien portants. Chaque tube portait seulement un numéro, et non pas le nom de celui à qui avait été faite la prise de sang, et le laboratoire ignorait le rapport existant entre les deux. Il n'y a pas eu une seule erreur. Et même, lorsque l'interpréteur m'a signalé qu'à son avis, pour l'un des sangs examinés, le patient était en train de mourir quand on avait fait le prélèvement, j'ai dû reconnaître que c'était vrai : la malade était mourante, et décédée entre-temps. »

Est-il besoin de produire d'autres preuves ? Mais pourquoi accumuler des preuves à l'intention de ceux qui ne veulent pas les regarder ? Ce serait peine perdue. On ne peut rien contre la sclérose semi-volontaire de l'esprit, et pas davantage contre les coalitions d'intérêts qui bâtissent des fortunes dans l'exploitation du cancer. Tout ce qu'il est possible de faire, c'est d'informer sans relâche le public, tout en sachant que la majeure partie de ce public n'aura jamais le courage de se dérober aux rituels de la religion médicaliste. Mais peu importe, la sélection naturelle fera son œuvre. Sauver malgré eux les couards et les idiots pourrait compromettre l'avenir de l'humanité déjà très fortement hypothéqué. En revanche, il faut tout faire pour maintenir vivace le souvenir des pionniers de la vraie médecine et transmettre le flambeau. C'est ainsi que le Dr Yves Augusti, biologiste, qui fut un des proches collaborateurs d'Arthur Vernes, a repris la cancérométrie de Vernes ainsi que les solutés, que l'on peut encore se procurer en Suisse (voir carnet d'adresses en fin de volume). Yves Augusti (85 ans) dirige le Centre d'études biologiques à Paris. Il est enseignant, chargé de cours de cancérologie et de biologie du terrain au Centre Européen de Naturopathie Traditionnelle Holistique fondé par Daniel Kieffer.

Notons enfin cette précieuse référence : L'Académie de médecine a déclaré que les tests de Vernes étaient largement

dépassés et périmés, que l'efficacité de la méthode Vernes n'était nullement prouvée et que son application risquait « d'abuser la crédulité des patients ». Mais puisque l'Académie de Médecine (ou du moins les quelques cloportes qui s'expriment toujours en son nom), a condamné l'homéopathie, thérapie bi-centenaire dont l'efficacité a fait cent mille fois ses preuves, on sait que les avis de ce cartel de mandarins rarement pris en compte et ne peuvent qu'abuser « la crédulité des patients ».

Certes, l'intelligence se révolte contre l'absurdité de ce gâchis de connaissances et de découvertes, alors qu'elles pourraient épargner aux humains tant de souffrances et de morts prématurées. Et chacun voudrait demander raison aux « comploteurs » de tout acabit qui entravent le progrès des sciences et celui de l'art médical. Mais sont-ce vraiment des comploteurs ? Ces croyants et ces vicaires du médicalisme ne sont-ils pas eux-mêmes victimes d'une spirale infernale qui a fait de l'industrie chimique cette « tunique de Nessus » qui est en train de ronger la biosphère ? Pour illustrer mon propos, je recopie ci-dessous un court article extrait du quotidien gratuit *Direct Nice* en date du 11 septembre 2009, rubrique « Nice actualité » :

« *Hôpital Pasteur*

- Un « spectromètre » pour lutter contre le cancer.

Voilà une arme supplémentaire pour lutter contre le cancer. Un nouveau matériel « d'imagerie moléculaire par spectrométrie de masse » a été dévoilé hier à l'hôpital Pasteur de Nice. Grâce à cette machine ultra sophistiquée, les services du centre universitaire hospitalier vont « performer la classification des cancers en étudiant leur empreinte protéique », explique le docteur Raymond Mengual. En clair, mieux identifier la maladie pour mieux la soigner.

« Un faisceau laser est dirigé sur une biopsie et disperse une partie des molécules qui la composent. Ces biomarqueurs sont récupérés et analysés automatiquement par le spectromètre. » Les 420 000 euros nécessaires à l'acquisition de cet engin unique dans toute la région Paca ont été déboursés par le Département. Voilà déjà six mois que le docteur Mengual l'utilise pour ses recherches. Son laboratoire du pôle biologie-pathologie de l'hôpital Pasteur, situé à proximité des centres de soins et du centre Antoine-Lacassagne, travaille tout particulièrement sur le cancer pulmonaire. »

Bien. Vous aurez noté que ce merveilleux appareil travaille sur une biopsie, examen agressif qu'il faut réaliser d'abord. Supposons maintenant que j'aille rendre visite au docteur Mengual, dans cet hôpital Pasteur qui n'est qu'à 35 kilomètres de chez moi, et que je lui dise : « Permettez-moi de vous signaler, cher docteur, que votre superbe machine est un gadget totalement inutile, car le docteur Arthur Vernes a inventé en 1921 le « photomètre » à usage médical, qui fait beaucoup mieux que votre « spectromètre » à partir d'une simple prise de sang, et sans avoir nécessité d'infliger aux contribuables une ponction de près de 300 millions de francs légers de son époque. »

Mettons-nous un instant à la place du docteur Mengual, qui est sans doute un consciencieux honnête homme, uniquement soucieux d'aider les cancéreux. Peut-être n'a-t-il jamais entendu parler de son éminent aîné le docteur Vernes, pas plus que de sa cancérométrie et de ses traitements, puisqu'ils ont été soigneusement étouffés. Supposons qu'il soit quelque peu ébranlé par mes déclarations. Que va-t-il faire ? Va-t-il se plonger dans les ouvrages d'Arthur Vernes et passer de longues heures à étudier ses travaux, alors qu'on peut sérieusement douter de leur valeur puisqu'ils n'ont pas été retenus par la Faculté ? Et va-t-il, en attendant, laisser dormir dans un placard ce fabuleux engin qu'on vient de lui acheter à prix d'or ? Impossible, voyons ! Tout au plus, s'il est très scrupuleux, va-t-il téléphoner à ses anciens maîtres de la Faculté pour leur demander ce qu'ils pensent de la *cancérométrie de Vernes*. L'un d'eux lui dira : « C'est de la fumisterie ! » et un autre ajoutera en ricanant : « Vous voulez parler des balivernes de Vernes ? »

Et le docteur Mengual, avec un gros soupir de soulagement, reviendra avec délices vers son rutilant spectromètre.

On n'arrête pas le progrès.

Et le faux progrès encore moins...

MATTHIAS RATH

(né en 1955)

Si la plupart de mes « savants maudits » ont quitté ce monde, je m'efforce toujours d'inclure dans ces volumes quelques chercheurs exclus encore bien vivants, qui ont repris le flambeau de la lutte sans cesse recommencée contre la sclérose scientifique. Il importe en effet de montrer cette continuité qui unit à travers les générations ces esprits indépendants dont rien ne peut décourager la soif de connaissance et le désir d'apporter à leurs contemporains de nouvelles sources d'authentique progrès. Toutefois, s'agissant de notices biographiques, on ne saurait affirmer que le « maudit » l'est pour toujours, et même l'on espère fortement qu'il n'en soit pas ainsi. On aimerait que l'exclusion dont on fait état ne soit que provisoire, et l'auteur souhaite ardemment que le sort viendra le démentir, bien que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, les chances soient bien minces de voir ces héros jamais fatigués échapper aux griffes du « tyrannosaure », fût-ce pour quelque temps seulement. Toujours est-il que lorsque je veux intégrer dans cet ouvrage un chercheur encore dans la force de l'âge, je ne puis échapper au doute et à l'hésitation. Est-il vraiment maudit ? Est-il tout à fait exclu ?

Le cas du docteur Matthias Rath est exemplaire à cet égard. Car il combat, notamment grâce à Internet, avec une redoutable efficacité, et il semble peu probable qu'on réussisse à le faire taire ou à le jeter dans quelque oubliette. Remarquable organisateur, il a créé à la fois une entreprise commerciale diffusant des suppléments vitaminiques et une Fondation d'utilité publique, la *Dr Rath Health Foundation*, la première reversant tous ses bénéfices à la seconde. Cependant, mes derniers doutes

sur la réalité de son exclusion furent levés par la lecture de ces quelques lignes :

« Matthias Rath suscite la controverse auprès de la communauté scientifique. Il affirme mener un combat contre « l'hégémonisme et l'obscurantisme des grands groupes pharmaceutiques » et remet fortement en question le traitement du cancer largement accepté aujourd'hui et qui, selon lui, est responsable de morts inutiles. »

Voilà qui mérite sans conteste de le voir figurer, malgré ses 54 ans, auprès des éminentes personnalités disparues dont je vous ai relaté les déboires, et qui n'eurent pas la chance de pouvoir disposer de cette formidable tribune internationale qui, sous le nom d'Internet, permet aux francs-tireurs de la science et de la médecine de s'adresser directement au grand public, en sautant par dessus la haute muraille du conformisme médiatique.

Né à Stuttgart en 1955, Matthias Rath a fait ses études de médecine en Allemagne, puis il a travaillé comme chercheur à l'hôpital universitaire de Hambourg et au Centre allemand de cardiologie à Berlin. C'est en 1987 qu'il découvre la relation entre la carence en vitamine C et un nouveau facteur de risque de maladie cardiaque, la lipoprotéine. Cette découverte ayant été publiée dans le journal de l'association cardiaque américaine *Arteriosclerosis*, le double prix Nobel Linus Pauling, promoteur résolu de la vitamine C à haute dose comme préventif et curatif anticancéreux, l'invite à le rejoindre. (J'ai relaté dans mon second tome les avanies infligées à ce grand savant, malgré sa célébrité mondiale, par le « tyrannosaure ».) En 1990, Matthias Rath part aux Etats-Unis, où il devient le premier directeur de la Recherche cardiovasculaire à l'*Institut Linus Pauling*, à Palo Alto, en Californie. Il y travaille auprès de Linus Pauling dans divers domaines de la recherche nutritionnelle. En 1994, peu avant sa mort, Linus Pauling déclarait solennellement : « Il n'y a aucun doute dans mon esprit pour dire que je pense au Dr Rath pour me succéder. » Illustre parainage d'un « maudit » par un autre, focalisant sur le disciple l'animadversion qui s'exerçait envers le maître. Nul doute que Matthias Rath entraît alors immédiatement dans le cercle très honorifique des hommes à abattre.

S'il fallait résumer la vocation du Dr Rath et la mission qu'il s'est donnée, je dirais qu'elle consiste à s'occuper de la santé bien plus que de la maladie, ce qui est déjà faire preuve d'une extraordinaire originalité au sein du monde médical.

Rechercher tout ce qui peut permettre à l'organisme humain de conserver et fortifier son équilibre biologique, en lui fournissant tous les apports nutritifs indispensables à cet effet, n'est-ce pas ce qui devrait être le souci primordial de quiconque veut se consacrer à sauvegarder la santé de l'homme moderne, victime d'une multitude d'agressions causées par la civilisation industrielle ? Car, ne l'oublions pas, nous sommes nés de l'humus terrestre accumulé par les plantes au fil des millénaires, et nous sommes constitués de tout ce que les végétaux ont su puiser dans les roches et les sols au profit de la matière vivante. « *L'homme est né de l'arbre* », disaient les Grecs. Et tout ce qui nous éloigne des sources naturelles de notre constitution biologique dégrade notre santé, inéluctablement.

Parfaitement conscient de cette vérité première, que tant de prétendus soigneurs ont passé à la trappe, utopistes forcenés s'imaginant pouvoir suppléer la nature par les artifices de la synthèse chimique, Matthias Rath dirige aujourd'hui un *Institut de recherche et développement en médecine nutritionnelle et cellulaire*, lequel conduit des études de recherche fondamentale et des études cliniques afin de réunir la plus vaste documentation scientifique accessible sur les apports bénéfiques des micronutriments dans la lutte contre la plupart des maladies.

Matthias Rath est le créateur du concept scientifique de *Médecine cellulaire*, et il promeut l'introduction systématique en médecine clinique de la connaissance biochimique du rôle des micronutriments en tant que biocatalyseurs, dans une multitude de réactions métaboliques au niveau cellulaire. En appliquant cette connaissance scientifique dans le combat contre les maladies, Rath et son équipe de chercheurs ont analysé les pathologies suivantes comme étant causées en premier lieu par des déficiences chroniques en micronutriments :

- * Artériosclérose (origine des maladies coronariennes),
- * Hypertension,
- * Insuffisance cardiaque,
- * Arythmie cardiaque,
- * Diabète,
- * Ostéoporose,
- * De nombreuses formes de cancer,
- * Déficiences immunitaires comme précurseurs, de maladies infectieuses, incluant le sida.

Selon ces authentiques « explorateurs du corps humain », la santé ou la maladie se déterminent au niveau des milliers de milliards de cellules qui composent notre organisme.

Des chiffres variables sont parfois avancés sur le nombre de cellules de notre corps. C'est qu'il varie tout simplement en fonction de notre poids. Un kilo de chair humaine compte environ mille milliards de cellules. Multipliez cela par le chiffre de votre poids et vous connaîtrez à peu près l'importance numérique de votre « population intérieure », dont votre « moi », votre « Je », est en quelque sorte le « Président ». Apprenez cela à vos enfants, afin qu'ils prennent la mesure de leur immense responsabilité envers leur propre corps et leur santé lorsqu'ils disent « JE veux faire ceci ou cela », « JE veux manger ou boire ceci ou cela ».

Dans chacune de nos cellules se produisent de très nombreux processus métaboliques biochimiques et ils nécessitent, pour s'effectuer dans des conditions optimales, des vitamines, des sels minéraux, divers oligoéléments et des acides aminés. Et, bien entendu, toutes nos cellules ont besoin d'énergie. Nous devons apporter cette énergie à notre organisme, afin que notre irrigation sanguine l'apporte à nos cellules, en même temps que l'oxygène et tous les matériaux dont elles ont besoin.

La plupart des minéraux, vitamines, oligoéléments et acides aminés indispensables à la vie et à l'utilisation efficace de l'énergie ne peuvent être élaborés par notre organisme, ou en quantité insuffisante. Ces substances doivent donc lui être apportées par notre alimentation, et lorsque celle-ci est carencée, ce qui est fréquemment le cas des aliments industriels, ou même des aliments apparemment « naturels » mais issus d'une agriculture intensive, donc appauvris en nutriments essentiels, il est nécessaire de les lui fournir sous forme de compléments alimentaires judicieusement choisis et dosés, ce qui exige évidemment des connaissances appropriées, mais également une bonne connaissance de la personne concernée, dont les besoins sont spécifiques.

Le Dr Matthias Rath et ses collaborateurs, les Dr Aleksandra Niedzwiecky et M. Waheed Roomi, ont beaucoup travaillé sur l'apparition des maladies, leur prévention et leur traitement. Et une évidence leur est apparue : la plupart des maladies trouvent leur origine dans une carence en cette « bio-énergie » indispensable au bon fonctionnement de nos cellules. Et lorsque cette déficience est associée à d'autres facteurs dommageables (mauvaise hygiène de vie, stress, pollution, surmenage, désordres affectifs, sédentarité excessive, etc.) elle entraîne à plus ou moins long terme de graves dysfonctionne-

ments, susceptibles d'aboutir à des dégénérescences cellulaires. Les formules de la médecine orthomoléculaire, ou médecine cellulaire, ont la capacité d'aider à prévenir ou à traiter la plupart de ces affections, y compris le cancer, qui n'est somme toute que le degré ultime d'une dégénérescence globale. Au sein de la vie moderne, nous sommes quasiment tous des pré-cancéreux, et seuls pourront échapper au fléau ceux qui auront su prendre en charge l'entière satisfaction des besoins biologiques de ces milliards d'êtres minuscules qui ont construit ce que nous sommes.

C'est à cette satisfaction aussi complète que possible de ces besoins cellulaires que, tout au long de leurs recherches, le Dr Rath et son équipe se sont attachés. Et ils peuvent désormais proposer au public des compléments alimentaires riches en nutriments cellulaires essentiels, permettant à tout un chacun de prévenir ou de traiter ces maladies dites « de civilisation », qui résultent en fait de cette insouciance coupable des humains séparés de la vraie nature et qui ont, depuis plus d'un siècle, cultivé l'illusion que l'on pouvait vivre en ignorant ses lois.

Toutefois, il n'existe pas de thérapie, ni de posologie standard, car chaque organisme réagit différemment selon les facteurs lui sont propres, en fonction de son hérédité, de son mode de vie, de son environnement, de ses activités, etc. Il appartient à chacun d'adapter le traitement à ses besoins personnels et à la sensibilité réactive de son organisme. C'est pourquoi le Dr Rath recommande d'obtenir dans cette démarche l'aide de son médecin. Encore faut-il que celui-ci dispose de l'ouverture d'esprit nécessaire pour comprendre la logique de cette thérapie et qu'il sache s'évader du conformisme « chimique » de la médecine ordinaire. Il faudra donc avant tout découvrir le médecin qui voudra bien ne pas considérer Matthias Rath comme un « charlatan ». Comme on n'en rencontre pas à chaque carrefour, autant s'instruire soi-même, à la fois sur l'apport des suppléments nutritionnels et sur les vrais besoins de notre corps.

On trouvera sur le site Internet <www.dr-rath.com> de Matthias Rath un grand nombre d'informations à ce sujet, et d'ailleurs on peut dire que le Dr Rath a basé toute son action sur l'utilisation intensive d'Internet, ce qui n'est pas son moindre mérite. Combien de « savants maudits » du xx^e siècle auraient pu surmonter leur « malédiction » s'ils avaient disposé d'un tel instrument de communication. Pour autant, il ne faut pas oublier que le « web » charrie également toutes sortes de chimères et que

l'on peut dire de lui ce que le fabuliste grec Esope disait de la langue : c'est à la fois la meilleure et la pire des choses. Car on trouvera sur la « toile » une masse d'informations inédites ou occultées d'une grande utilité, mais aussi un flot d'élucubrations émanant de mythomanes et d'illuminés qui ont trouvé là le moyen de répandre leurs divagations sur le monde.

Il s'y développe depuis quelque temps des thèses « conspirationnistes » proprement délirantes qui s'efforcent de nous convaincre que tous les dérèglements du monde moderne découlent d'un formidable complot de « maîtres du monde », ou qui se prennent pour tels, dans le but d'asservir toute l'humanité. Aussi est-il nécessaire, pour être un internaute bien cuirassé, de disposer d'une solide culture personnelle, et surtout d'un esprit profondément logique permettant de déceler, parmi des professions de foi apparemment crédibles, la faille de raisonnement ou d'analyse qui rend tout le discours contestable. Il est d'autant plus difficile de faire le tri que les « conspirationnistes » utilisent, et le plus souvent de bonne foi, les dérives réelles et inquiétantes de notre civilisation égarée pour nous les montrer comme découlant d'un plan machiavélique établi par une cohorte de tyrans camouflés.

Le domaine de la maladie n'échappe pas à cette interprétation tendancieuse et l'on a vu, par exemple, au cours de la vague d'inquiétude qui a submergé la planète lors de l'apparition de la grippe porcine, quelques paranoïaques déjantés nous affirmer qu'il s'agissait d'un complot ourdi par des malfaisants ayant pour but de faire disparaître une bonne partie de l'humanité, menacée par l'explosion démographique. Que le nombre des humains soit aujourd'hui excessif et qu'il menace la survie de notre planète est à mes yeux une évidence et je le dénonce depuis longtemps. (Ce n'est certes pas uniquement partagé par les démographes et économistes. NDE) Mais à supposer que des « illuminés » puissent concevoir un procédé génocidaire de grande ampleur au moyen d'un virus particulièrement envahissant, ils n'auraient eux-mêmes aucun moyen de s'en protéger ni d'en protéger leurs familles et leur communauté, ce qui suffit à révéler l'absurdité d'une telle hypothèse.

Une hypothèse parallèle, autre version du prétendu complot, déclare plus modestement qu'il s'agirait d'une campagne d'intoxication mentale orchestrée par les grands laboratoires de la pharmaco-chimie à seule fin de « faire des affaires ». Le plus amusant, si j'ose dire, dans cette hypothèse, c'est que les « conspirationnistes » dénoncent une campagne de « manipula-

tion par la peur », alors qu'eux-mêmes s'efforcent de flanquer la pétoche à tout le monde en décrivant une humanité à la merci de comploteurs diaboliques.

La vérité me paraît beaucoup plus simple, sans être toutefois suffisamment rassurante. Cette vérité, c'est que la conjonction tacite de la bêtise, de la vanité et de la cupidité suffit largement à rendre compte des turpitudes du monde moderne, sans qu'il soit besoin d'imaginer les sombres machinations de quelques apprentis démiurges. Cependant, je dois admettre que certains faits sont de nature à semer le doute dans l'esprit des plus circonspects. Et même lorsqu'on est assez droit dans ses bottes pour ne pas sombrer à tout bout de champ dans la « complotomania », force est de constater que, souvent, « tout se passe comme si... ». Et je dois dire que le Dr Rath lui-même, qui n'hésite pas, tout comme moi d'ailleurs, à dénoncer avec virulence les excès des grands labos, se laisse parfois glisser dans la thèse de leur complot. Mais comme ceux-ci, on le verra plus loin, ne ménagent pas leurs efforts pour le discréditer, il n'est pas interdit de penser que sa réaction est tout simplement « de bonne guerre ». Néanmoins, je persiste à croire qu'il est contre-productif de dénoncer des complots supposés pour expliquer les dérives medicalistes de notre société, dérives dont les causes psychologiques individuelles et collectives sont suffisamment évidentes pour que nous fassions l'économie de « contes de sorcières » qui ont une fâcheuse tendance à envahir Internet. Et comme je l'écrivais récemment par e-mail à une lectrice :

« Que l'industrie pharmaco-chimique participe depuis longtemps à la détérioration de la santé publique, avec la complicité d'un corps médical dramatiquement ignare, tous les gens bien informés le savent de longue date. Mais ce n'est là que la plus banale expression de la bêtise humaine lorsqu'elle est associée à la cupidité. Il est inutile de l'intégrer dans des complots imaginaires qui ne peuvent avoir pour seul effet que de noyer dans le discrédit les vrais lanceurs d'alerte. (...) La morale de cette triste histoire est celle-ci : Les accusations excessives discréditent les accusations légitimes et les entraînent avec elles dans le tout-à-l'égoût. On pourrait même se demander si de vrais coupables de fraudes statistiques, d'expériences truquées ou de corruptions (comme ce fut le cas pour imposer l'aspartame, par exemple) ne seraient pas à l'origine de cette campagne rocambolesque qui aboutirait à dissimuler les vraies fautes au milieu d'un capharnaüm de calomnies imbéciles. »

En tout cas, il est incontestable que Matthias Rath obtient un succès enviable et mondial grâce à son site Internet multilingues, dont les informations sont actuellement diffusées en neuf langues : allemand, anglais, français, espagnol, italien, néerlandais, grec, polonais et slovène. La présentation figurant sur la page d'accueil est la suivante :

« Ce site Internet comporte des informations relatives aux programmes de compléments alimentaires développés par le Dr Rath et son équipe de chercheurs.

Les législations américaine et européenne interdisent de prêter des vertus thérapeutiques en relation à une maladie expressément nommée à un produit de complémentation alimentaire quel qu'il soit. Seules sont autorisées les descriptions de la structure et des fonctions des éléments qui composent ces produits de micronutrition. Le présent site Internet respecte ces dispositions. »

Sage précaution dialectique ! Dans notre monde d'hypocrisie institutionnalisée, on comprend bien que personne n'a le droit de dire qu'il peut guérir le cancer, par exemple, et fut-il médecin, s'il ne fait pas partie de la caste féodale des cancérologues officiels n'utilisant que la panoplie barbare aux multiples échecs. Or, de nombreux produits, à commencer par la célèbre vitamine C ou le non moins célèbre chlorure de magnésium, peuvent parfaitement stopper l'évolution d'un cancer, mais celui qui les fabrique ou les commercialise n'a pas le droit de le dire, sous menace de s'exposer aux foudres de la loi.

Le Dr Rath propose une liste de 16 produits, compléments alimentaires dont chacun cible une déficience de notre organisme. À titre d'exemple, je vous cite le premier de la liste. Il s'agit d'un produit dénommé *Vitacor Plus*, dont la formule de base est ainsi décrite :

« *Vitacor Plus*TM est la formule de base pour compléter chaque jour l'alimentation des adolescents et des adultes. Elle contient une combinaison optimale de plus de 30 substances naturelles, parmi lesquelles se trouvent des vitamines, des acides aminés, des minéraux et des oligo-éléments qui forment ensemble une composition synergique. Cette formule de base favorise les principales fonctions du métabolisme de chacune des cellules de l'organisme humain et leur fournit un apport basique en bioénergie. *Vitacor Plus*TM est un supplément nutritionnel approprié pour tout le monde, pour les enfants en phase de croissance comme pour les adultes. *Vitacor Plus*TM est un supplément nutritionnel quotidien développé pour :

* Favoriser les processus du métabolisme de toutes les cellules de notre organisme

* Fournir de l'énergie nécessaire à une meilleure performance physique et intellectuelle

* Fabriquer des cellules

* Protéger les cellules

* Stabiliser les os et les dents

* Conserver la santé et la stabilité des vaisseaux sanguins. »

Les autres produits proposés par Matthias Rath sont tout aussi impressionnants quant à leurs effets bénéfiques sur le corps humain. Et je trouve en fin de compte assez amusant que l'on interdise au Dr Rath de prétendre que ses formules permettent de « soigner » telle ou telle maladie dégénérative, car le plus élémentaire bon sens permet de comprendre qu'un complément alimentaire, s'il vous apporte tout ce dont votre corps a été privé par le dérèglement de l'agriculture intensive bourrée de pesticides, est en mesure de vous protéger de n'importe quoi.

Je ferai toutefois un léger reproche à Matthias Rath, c'est d'oublier que, quelles que soient les nombreuses vertus de ses productions, que je n'ai aucune raison de mettre en doute, elles ne sauraient suffire à protéger de la maladie une personne dont l'hygiène de vie est totalement déficiente. Si vous ne pratiquez pas une activité physique suffisante à l'air pur et si vous ne veillez pas à vous alimenter aussi « biologiquement » que possible, il est exclu que des compléments alimentaires, si merveilleusement élaborés soient-ils, puissent vous épargner les conséquences de votre négligence et de votre paresse. Il serait évidemment illusoire de penser : « Du moment que j'avale les belles gélules du Dr Rath, je n'ai plus besoin de m'en faire, et je peux bien rester des heures avachi dans mon canapé à lorgner mon grand écran en me bourrant de chips et de cacahuètes, il ne m'arrivera rien de fâcheux. » Or, dans ce cas, il vous arrivera toutes les catastrophes de santé possibles et imaginables et Matthias Rath n'y pourra rien.

On me répondra que cela va sans dire, mais je rétorquerai que cela va mieux en le disant, et que j'eusse aimé trouver sur le site de Matthias Rath une page de mise en garde et de recommandations concernant l'hygiène de vie, afin précisément de tirer le meilleur profit des nutriments proposés. Il est vrai que les médecins « orthodoxes » ne font guère mieux que lui dans ce domaine et qu'à part le sempiternel « cessez de fumer » (que d'ailleurs le docteur fumeur n'ose prononcer), leurs conseils

d'hygiène de vie sont réduits à leur plus simple expression, par quelques paroles jetées négligemment, et en tout cas ne figurent jamais sur une ordonnance, ce qui leur donnerait pourtant l'importance qu'ils méritent.

Cependant, Matthias Rath ne se contente pas d'être sur la défensive, comme c'est souvent le cas des « chercheurs exclus ». Il n'hésite pas à prendre à partie le « tyranosaurus » et à lui décocher des flèches acérées. C'est ainsi qu'il écrit :

« L'argent versé à cette fondation contribue à faire avancer la recherche en matière de traitements naturels basés sur des connaissances scientifiques. Ces fonds permettent également de financer un travail d'information sur les pratiques commerciales de l'industrie pharmaceutique, c'est-à-dire sur son commerce avec la maladie. »

Etant donné que l'industrie pharmaceutique n'a rien à opposer à notre rigueur scientifique sur laquelle repose notre recherche indépendante et rien à reprocher à l'intégrité morale de notre activité d'utilité publique, elle met en place un nombre sans cesse croissant de représentants de ses intérêts dans la presse, le corps médical et la politique; son but est de mettre un frein à notre réussite au moyen d'artifices juridiques et d'une campagne diffamatoire publique bien orchestrée. Néanmoins, elle ne parviendra pas à ses fins par manque d'arguments scientifiques.

En soutenant notre objectif et notre travail, vous contribuez à mettre très rapidement un terme à cette bataille entre le commerce avec la maladie et la libération de la santé, et ce, dans l'intérêt de millions de personnes sur la Terre entière.

Faites-nous bénéficier de votre soutien actif en faisant, par exemple, connaître ce site Internet à d'autres personnes ! »

Bref, entre Matthias Rath et le complexe pharmaco-industriel, la guerre est ouverte. Et j'avoue que cela m'incline à la sympathie envers le Dr Rath, car il est un des rares médecins à défier ouvertement le mastodonte.

Dans un souci d'objectivité, j'ai consulté le site *Dictionnaire sceptique*, qui semble s'être donné pour mission de mettre en doute les réputations les mieux établies. C'est ainsi que l'on peut y lire, à propos de notre franc-tireur :

« Selon le site Web de la Dr. Rath Health Foundation (RHF), «médecin et scientifique à l'origine d'importantes percées dans le domaine de la lutte naturelle contre le cancer,

les maladies cardiovasculaires et d'autres maladies chroniques». Toujours selon le site, ces percées « se classent parmi les plus importantes découvertes médicales de tous les temps ». Malheureusement, les médecins et scientifiques au courant de l'œuvre de Rath sont quasi unanimes à rejeter cette affirmation. »

Quasi unanimes ? Diantre ! Ces sceptiques-là n'y vont pas de main morte et ne me semblent pas d'une impartialité exemplaire. Car la plupart de ces médecins et scientifiques (qui sans doute ressemblent comme des clones à ceux qui avaient rejeté les travaux de Linus Pauling) se sont-ils vraiment donné la peine d'étudier et d'expérimenter les effets des produits Rath ? On me permettra à ce sujet d'être sceptique à mon tour. Mais voyons la suite :

« Malgré tout ce que peut raconter Rath, plusieurs pays interdisent la vente de ses produits parce que les doses de vitamines qu'il préconise sont trop élevées pour être considérées comme des suppléments nutritifs, et qu'ils n'ont pas été soumis aux tests scientifiques requis pour qu'on puisse dire qu'il s'agit de médicaments. Comme on affirme qu'elles ont des propriétés curatives, on ne peut pas non plus les faire passer pour des aliments. »

Ce paragraphe me semble transpirer la mauvaise foi la plus cynique. Que certains pays (quels pays ?) interdisent la vente de ces produits est une référence dénuée de toute valeur, d'abord parce que cela signifie seulement que certains gouvernements se sont laissés bernier par le « tyranosaurus », ce qui est tout à fait banal. On sait que la France, notamment, est championne des interdictions de nombreux médicaments autorisés à l'étranger, chez nos voisins suisses entre autres, ce qui veut dire que son personnel politique, qui comporte une proportion extravagante de médecins, est particulièrement perméable aux influences de l'industrie chimique mondiale. De plus, on ne voit pas comment un produit pourrait être interdit uniquement parce que les « officiels » sont incapables de dire s'il s'agit d'un supplément nutritif, d'un aliment ou d'un médicament. Ajoutons que ces interdictions sont aussi ridicules qu'inopérantes, puisque la vente internationale par le truchement d'Internet échappe sans difficulté à toute tentative d'interdiction. La vérité est qu'il existe depuis longtemps une opposition médicale à la vitaminothérapie à haute dose, pour la simple raison que son efficacité n'est plus à démontrer et qu'elle est une redoutable concurrente de la pharmacopée chimique, son coût étant infiniment moindre.

Le corps médical allopathique a toujours tenté de rejeter la vitaminothérapie et n'a fini par la reconnaître du bout des lèvres que sous la seule forme de doses insignifiantes et sans véritable effet thérapeutique. Mais poursuivons notre lecture du *Dictionnaire sceptique* :

« *Rath est bien connu pour sa guerre contre les entreprises pharmaceutiques, qu'il accuse de perpétrer un génocide contre l'humanité par leur goût du lucre. Qui plus est, lorsqu'elles ne produisent pas des médicaments qui tuent ou rendent malade, elles mettent en marché des produits inutiles. « Quatre-vingts pour cent des médicaments actuellement prescrits n'ont aucune efficacité prouvée, dit Rath. Au mieux, ils ne font qu'atténuer les symptômes, sans s'attaquer à la cause profonde de la maladie. » Quand on y réfléchit bien, pourtant, ce n'est tout de même pas si mal ! Bien sûr, nous aimerions tous avoir le comprimé miracle qui éliminerait les allergies, le diabète, l'hypertension et la schizophrénie, mais en attendant, atténuer les symptômes reste un bon prix de consolation. »*

Ici, sans nul doute, le « sceptique » anonyme dévoile sa vraie nature, à défaut de son identité. Il avoue que l'atténuation des symptômes reste, selon lui, un « bon prix de consolation ». On se demande pour qui. Pour le patient ou pour le médecin ? Mais nul n'ignore qu'à partir du moment où les symptômes s'atténuent ou disparaissent (quittes à resurgir peu après sous une forme différente et aggravée), le malade aura tendance à se considérer comme guéri et ne cherchera pas plus loin. De sorte que cette médecine des symptômes se révèle être une tromperie absolue. Elle n'est qu'un masque provisoirement jeté sur la maladie dont les causes profondes sont négligées et laissées à l'abandon. Il n'y a vraiment pas de quoi se vanter et l'on ne peut, dans cette confrontation, que donner raison à Matthias Rath.

Certes, il peut advenir que le masque du médicament allopathique obtienne un résultat par effet placebo, effet complété par une réaction positive de l'organisme. Ce que les humains « civilisés » d'aujourd'hui ont complètement oublié, c'est que leur propre corps est capable de guérir à peu près tout, à la seule condition de ne pas être maintenu dans une constante intoxication causée par le tabac, l'alcool, les drogues, la pollution, le sédentarisme, le surmenage, l'alimentation défectueuse ou le stress permanent. La médecine officielle dissimule aux yeux des patients les effets destructeurs de leur mode de vie aberrant et les fait durer dans l'automensonge le plus longtemps possible.

L'épouvantable vérité, dont les humains les plus cultivés prennent peu à peu conscience, c'est que la médecine chimique moderne est la plus formidable escroquerie intellectuelle de tous les temps (si l'on excepte les religions auxquelles elle s'apparente désormais). Et cette escroquerie ne peut se maintenir que par le conditionnement médiatique, l'incompétence politique, mais aussi par la constante « chasse aux sorcières » qui calomnie et persécute les vrais découvreurs en médecine, relégués au rang de « savants maudits » par les charlatans de la Faculté. Pourtant, les « chercheurs exclus » ne se laissent pas abattre sans réagir, et nous avons vu les efforts qu'ils déploient pour ne pas se laisser étouffer. Grâce à Internet, Matthias Rath est de ceux qui résistent le mieux au « tyrannosaure ». Sur son site Internet, il affirme avoir découvert que :

« * *l'athérosclérose, les crises cardiaques et les accidents vasculaires cérébraux constituent une forme précoce de scorbut causé par une carence vitaminique de la paroi vasculaire;*

** les carences vitaminiques à long terme constituent la cause principale de l'hypertension artérielle, de l'insuffisance cardiaque, des problèmes circulatoires, du diabète et d'autres maladies cardiovasculaires apparentées;*

** les tumeurs cancéreuses et les métastases peuvent être évitées par une prise optimale de lysine et d'autres substances naturelles bloquant la digestion enzymatique des tissus conjonctifs par les cellules cancéreuses. »*

Tout cela semble très logique, et l'on se demande de quelles études se réclament ceux qui contestent ces faits, alors qu'ils n'ont pas tenté eux-mêmes la moindre recherche pour infirmer ou confirmer les déclarations du Dr Rath. Ils lui reprochent d'affirmer, mais affirment eux-mêmes sans avoir travaillé le moins du monde sur ces questions de carences vitaminiques.

Or, Matthias Rath a consacré d'immenses efforts à la mise au point d'une *médecine cellulaire*, qui étudie « *le rôle des micronutriments à titre de biocatalyseurs dans une multitude de réactions métaboliques au niveau cellulaire* ». La médecine cellulaire s'applique à définir « *la prise optimale de vitamines et d'autres molécules bio-énergétiques... qui permettront la prévention, le traitement et éventuellement l'éradication des maladies les plus répandues de nos jours* ».

Voici d'ailleurs un autre exemple des complexes vitaminiques qu'il propose :

« **Arteriforte™** est un supplément nutritionnel à prendre quotidiennement qui améliore le fonctionnement de la circulation et des vaisseaux sanguins.

Caractéristiques du produit :

Arteriforte™ contient des substances naturelles dans une composition synergique qui favorise la stabilité et l'élasticité des parois artérielles, qui sont améliorées par un apport optimal de collagène, d'élastine et d'autres substances qui composent les parois des vaisseaux sanguins. La vitamine C stimule la production de collagène. Tout comme le cuivre, un oligo-élément, la vitamine C est responsable de la réticulation et, par conséquent, de la fermeté des fibres de collagène. La lysine et la proline sont deux acides aminés qui font partie intégrante des molécules de collagène et constituent le quart des substances qui composent le collagène.

La lysine et la proline sont également des « substances Téflon » qui servent à désintégrer les plaques qui adhèrent à la paroi artérielle.

De plus, *Arteriforte™* contient du sulfate de chondroïtine et du N-acétyl-glucosamine, deux substances qui adhèrent aux fibres de collagène comme du ciment et augmentent la fermeté et la stabilité du tissu conjonctif.

La vitamine B6, l'acide folique et la bêtaïne sont des nutriments essentiels qui favorisent l'élimination de l'hémocystéine, un facteur de risque peu connu jusqu'à présent pour le cœur et les vaisseaux sanguins.

Le programme *Arteriforte™* tout comme la formule de base *Vitacor Plus™* ont été développés comme programme de complément alimentaire pour:

* *Alimenter le cœur et les vaisseaux sanguins (stabilité et élasticité).*

* *Reconstruire et protéger le tissu conjonctif (artères, veines, tissu osseux et cartilagineux).*

* *Améliorer le fonctionnement de nos vaisseaux sanguins.*

* *Protéger les cellules des « radicaux libres ». (...)*

Il faut rappeler ici le rôle essentiel du collagène, qui est le véritable « ciment » de notre organisme. C'est une protéine fibreuse qui compose les fibres blanches de la peau, des tendons, des os, des cartilages, des ligaments, des muscles et de tous les tissus conjonctifs. C'est lui qui assure la cohésion de notre corps et donne toute leur consistance, leur force, leur fermeté et leur souplesse à nos organes et à nos tissus corporels. Le collagène

compose 25 % des protéines du corps humain et 75 % de notre peau est faite de collagène.

La fatigue, la faiblesse, le manque d'énergie sont les principaux symptômes d'une carence en collagène, qui est un facteur de vieillissement. Le collagène est le catalyseur de notre croissance et le grand réparateur de nos tissus. C'est la véritable « colle du corps ». Il est produit naturellement par notre organisme, mais cette production diminue avec l'âge. C'est pourquoi il est nécessaire, à partir de la cinquantaine, de trouver un apport de collagène dans des compléments alimentaires comme ceux que produit l'équipe de Matthias Rath.

Celui-ci nous détaille volontiers les principes actifs contenus dans un comprimé de son *Arteriforte* :

Vitamine C 200 mg - Vitamine E 28,9 mg - Vitamine B6 1,5 mg - Vitamine D3 0,88 mcg - Acide folique 100 mcg - L-Proline 90 mg - L-Lysine 90 mg - Cuivre 175 mcg - Bêtaïne 35 mg - Sulfate de chondroïtine 80 mg - N-acétyl-glucosamine 90 mg - Picnogenol 1,5 mg.

On notera la part importante réservée à la vitamine C dans la composition du produit. Ce n'est pas en vain que Matthias Rath fut un disciple et collaborateur du prix Nobel Linus Pauling, l'un des grands « prophètes » de la vitamine C, qui s'attira pour cette raison les foudres du corps médical américain et du complexe industriel pharmaco-chimique, lesquels ont en horreur les apports vitaminiques qui peuvent aider nos corps à se réparer eux-mêmes sans avoir recours aux médicaments.

Toutefois, malgré son indéniable succès scientifique et commercial, Matthias Rath n'est pas complètement hors de portée du « tyrannosaure », car celui-ci le guette et ne le lâche pas du regard, prêt à le dévorer à la moindre imprudence. Et l'une des tactiques préférées du prédateur est de susciter des plaintes judiciaires contre le trouble-fête, comme il le fit contre Jean Solomidès, Mirko Beljanski, Loïc Le Ribault, Gaston Naessens, Royal Raymond Rife, Ryke Geerd Hamer, Philippe Lagarde, Raoul Estripeaut, et combien d'autres...

Ce n'est pas très facile, car aucun patient ne se plaint de ces « savants maudits » tandis que la plupart d'entre eux, au contraire, se félicitent de leurs interventions qui sauvent de nombreuses vies. Ce n'est que lorsqu'on réussit à circonvenir une famille influençable et peu informée des réalités médicales, quand, par malheur, un patient décède et que l'on tente de faire porter la responsabilité de ce décès au praticien « non conforme ».

Ce procédé hautement abusif, et pour deux raisons : D'abord parce que de nombreux malades, notamment des cancéreux, meurent dans les hôpitaux à la suite des traitements qu'on leur inflige, sans que les médecins « orthodoxes » soient le moins du monde inquiétés, puisqu'ils ont suivi le « protocole » officiel. Ensuite parce que, très souvent, les malades ne consultent des « francs-tireurs » qu'en dernier recours, après avoir été condamnés par les officiels et que, parfois, il est vraiment trop tard.

Le Dr Rath ne put échapper à ce piège judiciaire lorsqu'on découvrit qu'un jeune cancéreux était décédé alors qu'il avait abandonné les traitements classiques pour adopter la vitaminothérapie de Matthias Rath. Un tribunal de Berlin fut saisi de l'affaire et il interdit au Dr Rath de mentionner dans sa publicité que ses produits pouvaient guérir le cancer. Mais alors ne faudrait-il pas interdire à *tous les médecins* de prétendre qu'ils peuvent guérir le cancer, étant donné qu'une forte proportion des cancéreux qu'ils traitent passent de vie à trépas, et ce dans des conditions abominables de souffrance et de déchéance que ne connaissent pas les patients bénéficiant de la vitaminothérapie, qui, même lorsqu'ils meurent, meurent au moins paisiblement ?

Le tribunal berlinois a menacé Matthias Rath de devoir payer une amende de 250 000 euros s'il ne supprimait pas toute publicité anticancéreuse. Le jeune malade décédé, du nom de Dominik Feld, était âgé de neuf ans. Or, sa propre mère, non seulement soutenait Matthias Rath, mais elle affirmait que les premiers traitements conventionnels que son fils avait reçus étaient les vrais responsables de l'aggravation de son état. Mal lui en prit, car les services sociaux allemands obtinrent une ordonnance du tribunal afin qu'on retire le garçon à ses parents, sous prétexte qu'« *ils agissaient contrairement à son intérêt* ». Bien entendu, ni les services sociaux ni les tribunaux ne sont compétents en matière de médecine, et sont tout simplement soumis aux affirmations des « experts », eux-mêmes prisonniers des dogmes de la Faculté.

Pourtant, ce dont un enfant malade a le plus grand besoin, c'est de la présence et de l'affection de sa mère, ce qu'aucun médicament ne saurait remplacer. Et mis à part les cas de maltraitance volontaire avérée, personne ne devrait avoir le droit de retirer un enfant à sa mère, car les conséquences psychologiques peuvent être dramatiques, et les vrais médecins connaissent l'importance de la psychologie sur le plan de la santé.

La vérité est que tous les citoyens des pays développés sont victimes d'une véritable dictature médicale, à laquelle il est de plus en plus difficile de se soustraire. C'est pourquoi je publie périodiquement dans ma revue « *L'Ere nouvelle* », depuis bientôt trente ans, ce court manifeste :

« *L'Ere nouvelle* » associe des textes d'analyse sociologique et politique et des articles de recherche écologique et diététique ou de médecine douce.

Pourquoi ?

Parce que la médecine est la politique du corps, comme la politique est la médecine de la nation.

Du moins, c'est ce qu'elles devraient être.

La santé d'un individu n'est pas d'une nature différente de celle de la santé d'un peuple et chacune des deux retentit sur l'autre.

La démocratie réelle implique la liberté et la responsabilité de chaque citoyen en toutes choses.

La dictature médicale et la dictature politique résultent d'un même mépris de l'individu autonome et du peuple souverain.

« *L'Ere nouvelle* » se bat pour l'homme, sur tous les terrains. »

Si nous ne voulons pas que l'humanité s'autodétruisse par l'abus des drogues chimiques prétendues médicamenteuses, il est indispensable que s'établisse partout la **liberté thérapeutique**, garantissant à chaque citoyen la complète liberté du choix de ses thérapies et de ses praticiens, que ces derniers soient d'ailleurs médecins ou non.

Dans ce domaine, nous pouvons prendre exemple sur la démocratie helvétique, dont les procédures électorales sont très supérieures aux nôtres. C'est ainsi que le peuple suisse a remporté une grande victoire contre le « tyrannosaure » en adoptant à une large majorité, le 17 mai 2009, l'inscription dans sa Constitution fédérale de la libre pratique des médecines complémentaires et naturelles.

Francis Paroz, persévérant animateur du bulletin *Mednat Club* édité à Montreux (qui vient de célébrer son centième numéro et sa 18^e année d'existence), s'est vivement réjoui de cet événement, pour lequel il a milité de toute son énergie. C'est une « *exclusivité européenne et même de portée mondiale* », écrivait-il dans son N° 101 d'août 2009. Et il poursuivait : « *La prochaine étape se passera au Parlement fédéral où, dans un*

premier temps, il s'agira de réintroduire les cinq thérapies exclues du remboursement de l'assurance de base. »

Aussi est-ce peut-être en Suisse que Matthias Rath devra se réfugier un jour, s'il subit encore des tracasseries administratives ou judiciaires visant à discréditer sa vitaminothérapie.

FÉLIX d'HÉRELLE
(1873-1949)

Il est évident pour le commun des mortels (et pour le commun des médecins) que les parasites, les bactéries et les virus sont à l'origine de la plupart des maladies qui agressent les animaux et les humains. C'est pourquoi, particulièrement depuis Louis Pasteur, la médecine et la pharmacie « orthodoxes » se sont consacrées à la destruction systématique de ces ennemis déclarés, causes de tous les maux de l'angélique *homo sapiens*. Et au cours de cette guerre permanente et impitoyable contre les infiniment petits qui osent perpétrer quotidiennement le crime de lèse-humanité, on a fini par oublier quasi complètement ces vérités premières :

a) que la plupart des bactéries ne sont nullement pathogènes, mais sont au contraire indispensables à notre harmonie physiologique comme à l'équilibre de la nature,

b) que notre organisme, si nous savons pratiquer une bonne hygiène de vie, est parfaitement capable de résister victorieusement aux agressions microbiennes, d'ailleurs exceptionnelles ;

c) que l'artillerie chimique utilisée contre les agresseurs cause elle-même les plus grands dommages à notre terrain organique.

En analysant l'optique de cette médecine guerrière, je ne puis m'empêcher d'évoquer une analogie qui m'a été suggérée par l'émission de télévision intitulée *L'Apocalypse*, consacrée à la Deuxième Guerre mondiale et diffusée sur France 2 en septembre 2009. Il y fut notamment question du martyr de la ville de Lorient, dans le port de laquelle l'armée allemande avait établi la plus importante base de ses sous-marins d'attaque.

Dans le but de détruire cette base, l'aviation alliée (principalement américaine) déversa des tonnes de bombes sur le port et la ville de Lorient, qui fut détruite à près de 90 %... alors que la base des sous-marins nazis ne subissait pas le moindre dommage.

Eh bien ! je ne suis pas loin de penser que cette tactique militaire absolument débile ressemble furieusement à celle qu'emploie depuis des lustres notre médecine allopathique, qui nous bombarde à tort et à travers de substances chimiques afin de nous débarrasser de nos ennemis, mais qui souvent transforme nos organes en champs de ruines.

Cependant, depuis l'invention biblique du « bouc émissaire », les humains sont friands de responsables-coupables auxquels ils puissent faire endosser les conséquences de leurs erreurs ou de leurs fautes. Et que trouver de mieux pour remplir ce rôle que des êtres infinitésimaux invisibles à l'œil nu, qui n'ont aucun moyen de communiquer avec nous et sont donc bien en peine de nous persuader de leur innocence. Aujourd'hui, qu'il s'agisse du sida ou des gripes de toutes sortes, il est établi en tant que vérité révélée que chacune de ces pathologies a pour auteur un virus pervers. Et comme ces virus poussent la malignité jusqu'à être insensibles aux antibiotiques, comme on n'a réussi à en convaincre le public qu'à grand renfort de campagnes télévisuelles (*les antibiotiques, c'est pas automatique*), il est désormais enraciné dans les cervelles que les virus sont nos ennemis héréditaires à jamais irréconciliables.

Alors, imaginez que dans un tel contexte psychologique, un médecin vienne vous proposer, dans le cas où vous seriez victime d'une maladie infectieuse d'origine bactérienne, de vous inoculer une soupe de virus en guise de traitement, nul doute que vous vous enfuiriez à toutes jambes en criant « Au fou ! ». Car si l'on vous a bien expliqué que le mode d'action du virus consiste à pénétrer dans l'une de vos cellules pour vivre à ses dépens jusqu'à ce qu'elle-même soit détruite, personne ne vous a précisé qu'il pouvait faire la même chose avec une bactérie pathogène et ainsi... vous en débarrasser.

C'est pourtant ce que découvrit avant 1917 le docteur Félix d'Hérelle, médecin québécois qui allait accomplir toute sa carrière en France. C'est en menant une enquête sur une épidémie de dysenterie dans un cantonnement de soldats que d'Hérelle fit cette découverte, laquelle fut officialisée par une communication à l'Académie des sciences du 10 septembre 1917, par une note ayant pour titre : *Sur un microbe invisible, antagoniste des bacilles dysentériques*. C'était l'acte de naissance du **bactério-**

phage, virus filtrant capable de tuer les bactéries pathogènes et qui se révélait ainsi être le plus grand ami de l'homme. Encore fallait-il que les hommes l'admettent, et en premier lieu les médecins. Que croyez-vous qu'il arriva ?

En 1959, le Dr André Raiga, disciple de Félix d'Hérelle et persévérant défenseur de sa mémoire et de ses travaux, pouvait écrire, rappelant la découverte historique du bactériophage :

« Depuis, des milliers et des milliers de travaux publiés dans le monde entier ont établi ses titres de noblesse aussi bien sur le plan scientifique que sur le plan thérapeutique. En dépit de telles références, le nom et l'œuvre de d'Hérelle sont encore fort mal connus ; peut-être serait-il plus exact de dire que l'un et l'autre restent méconnus. »

Cinquante ans plus tard, me voici en situation de reprendre mot pour mot cette déclaration du Dr Raiga, en lui ajoutant cette note aggravante : En 2009, la formidable découverte de Félix d'Hérelle, qui aurait pu, qui aurait dû, transformer radicalement le traitement des maladies infectieuses et probablement parvenir à leur quasi complète éradication, est toujours complètement inconnue du corps médical et du public. Une fois de plus, le « tyranosaure » a sévi. Il a dévoré tout cru ce doux rêveur qui croyait s'attirer la reconnaissance de l'humanité pour avoir découvert le *virus guérisseur*, et qui avait oublié le principal défaut de son « poulain » : on n'a jamais vu un virus être coté en Bourse...

Un virus guérisseur ? Vous êtes en train de vous demander si je n'exagère pas un peu. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu ces deux mots ainsi associés. Et si vous en parlez à un médecin ordinaire, il y a gros à parier qu'il s'esclaffe en vous demandant si vous vous moquez de lui. Si c'est le cas, conseillez-lui de faire un tour sur Internet, où, par miracle, Félix d'Hérelle n'a pas été effacé, contrairement à la plupart des « savants maudits ». Vous trouverez même qu'une collection de 420 virus bactériophages a été réunie par un « hérelliste » convaincu, Hans Wolfgang Ackermann, professeur à l'université Laval, au Québec. En 2003, le Pr Ackermann prenant sa retraite, il a transmis cette inestimable collection à Sylvain Moineau, Ph.D, également professeur à l'université Laval <<http://www.phage.ulaval.ca/>>.

Vous trouverez également sur Internet plusieurs biographies relatant l'existence plutôt mouvementée de notre bactériologiste (ce fut un grand voyageur qui travailla dans de nombreux

pays), assorties parfois de quelques propos péjoratifs, tant il est vrai qu'on risque le discrédit dès que l'on s'éloigne des sentiers balisés par la nomenclature médicale.

Mais penchons-nous un peu sur la vie originale de l'inventeur de la *phagothérapie*, puisque tel est le nom qui fut donné à cette médecine, malheureusement négligée, utilisant des virus pour tuer des bactéries.

Félix d'Herelle naquit à Montréal, au Québec, de père inconnu, le 25 avril 1873, sous le nom de sa mère, Mme Haerens, qui vint avec lui s'installer à Paris, rue de Berri, dans le 8^e arrondissement. Son frère cadet, Daniel, naquit en 1875. Félix accomplit des études secondaires peu brillantes, ce qui ne saurait nous étonner, car il est rare que les esprits curieux et originaux s'adaptent aisément aux programmes scolaires, qui favorisent moins la sculpture que l'emboutissage.

De 1887 à 1892, Félix étudie à l'École Monge (lycée Condorcet), puis au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Il quitte l'école et s'engage dans l'armée en 1893, en même temps que son frère Daniel. On ignore quelles étaient leurs motivations. Peut-être une impulsion de jeunesse pour l'aventure et les voyages. À cette époque et à l'âge de vingt ans, beaucoup voyaient dans l'armée, sans la connaître, le moyen de colorer leur existence et d'échapper à la monotonie des vies ordinaires. En général, ils perdaient rapidement leurs illusions. C'est ce qui arriva sans doute à Félix, dont l'esprit d'indépendance était certainement peu compatible avec la vie militaire. Il déserta tout simplement. Il est vrai que la maladie d'amour joua sans doute un rôle dans cette décision risquée, car il venait de rencontrer Marie-Claire, qu'il épousa aussitôt et qui devait lui donner deux filles.

En 1897, il se rend au Canada où il crée une distillerie qui fabrique du whisky à partir du sirop d'érable. C'est alors qu'il adopte le nom « d'Hérelle », pour une raison inconnue, mais qui devait être forte, car il le conservera toute sa vie. (Aurait-il retrouvé son père ? On ne sait.) En 1899, il participe à une mission géologique qui se consacre à la recherche d'or dans le Labrador. Puis, avec son frère Daniel, il crée et dirige une chocolaterie. Mais celle-ci fera faillite en 1901, entraînant la ruine des deux frères. Ces quelques initiatives nous révèlent un homme audacieux et entreprenant, certains diront un "touche à tout", avec quelque condescendance, oubliant que c'est en touchant à tout qu'un homme intelligent et imaginatif apprend la vie et développe son esprit et son intuition, jusqu'à ce qu'il

découvre la vocation qui est la sienne et dans laquelle il donnera le meilleur de lui-même. C'est ce qu'il advint à Félix d'Hérelle après l'échec de sa chocolaterie.

En 1902, il apprend que l'Hôpital Général du Guatemala recherche un microbiologiste. Quoique connaissant fort peu cette discipline, il se porte candidat, se disant qu'il apprendra le métier... pendant le long voyage ! Ce qu'il fait.

Et aussitôt, il se passionne pour ce travail, qui, après le Guatemala, où il étudie la fièvre jaune, le conduit en Amérique centrale et au Mexique, et là, bactériologiste du gouvernement, il découvre en 1907 l'agent infectieux de l'entérite des sauterelles, un cocobacille qu'il trouve dans l'intestin de sauterelles mortes. Il propose alors de lutter contre les invasions de sauterelles par des moyens bactériologiques. Il semble qu'il aurait remporté des succès en ce domaine, tant en Argentine qu'en Afrique du Nord.

Félix d'Hérelle devient en 1911 assistant de recherche dans les laboratoires de l'Institut Pasteur et participe à de nombreuses missions pour l'Institut en Argentine, Algérie, Turquie, Tunisie et Mexique. C'est en 1915 qu'il mentionne pour la première fois les plages de lyse (espaces vierges) réalisées par des microphages sur des cultures bactériennes et il publie ses résultats en 1917, en indiquant le caractère filtrable et transférable de l'agent causal de la plage de lyse, qu'il décrit comme un organisme vivant et corpusculaire. C'est une géniale prémonition, car il s'agit d'un ultravirus qui s'attaque effectivement aux bactéries et qu'il est impossible d'observer à l'époque, car les microscopes électroniques n'existent pas encore. Il déduit de ses constatations la possibilité d'utiliser ce « microbe invisible » pour combattre toutes les infections contagieuses et stopper ainsi les épidémies.

Mais voici comment le Dr André Raiga nous décrit, dans un article de 1959, les observations de Félix d'Hérelle qui mirent celui-ci sur la piste du bactériophage :

« (...) C'est alors que, étudiant une épizootie nouvelle qui sévissait sur les sauterelles du Yucatan, il observa en 1909 pour la première fois certaines anomalies dans les cultures de la bactérie qu'il venait de découvrir et qui, d'ailleurs, porta désormais son nom (Cocobacillus acidiorum de d'Hérelle). Il s'agissait de taches vierges, bien circulaires, parsemant à un moment donné les cultures sur milieu solide de ce collibacille. Cette observation ne resta pas unique. Elle se renouvela au cours des cinq

années ultérieures au cours desquelles il étudia cette épizootie et où il la propagea dans le but de détruire ces insectes, dont les vols dévastaient des régions entières, tout aussi bien en Amérique du Sud qu'en Afrique du Nord. En mars 1915, étant alors chef de laboratoire à l'Institut Pasteur de Paris, d'Hérelle dut encore une fois retourner à ses sauterelles, appelé par le Gouvernement Général de Tunisie « car une grosse invasion de ces insectes était imminente et il fallait lutter contre le fléau pour sauver les récoltes, si nécessaires à ce moment critique de la guerre ». Au cours de cette campagne de Tunisie, d'Hérelle retrouva plusieurs fois ces "taches vierges" et, bientôt, il eut « l'impression qu'il devait s'agir d'un phénomène présentant une grande importance naturelle ».

Revenu à Paris, après une mission que lui avait confiée le Gouvernement de Turquie, il fut chargé de mener une enquête sur une épidémie de dysenterie qui sévissait à Maisons-Laffitte dans un cantonnement de dragons. À deux reprises, il observa cet étrange phénomène dans les cultures des bacilles isolés des selles de ces hommes, puis, en cet automne 1915, il les retrouva chez des civils admis à l'Hôpital Pasteur. Une idée lui vint, et cette idée s'avéra géniale dans sa réalisation : il filtra une émission de selles et fit tomber une goutte de ce filtrat dans une culture de bacilles dysentériques. Le lendemain matin, quand il ouvrit l'étuve dans laquelle il avait placé ses préparations et ses cultures, il constata que le liquide contenu dans le tube ayant reçu la goutte de filtrat était parfaitement limpide alors que les autres étaient restés aussi troubles : « les bacilles dysentériques s'étaient dissous comme du sucre dans l'eau ». Laissons la parole à d'Hérelle : « À cette vue, en un éclair je compris : le filtrat contenait un microbe infravisible, un virus parasite des bactéries, qui provoquait la disparition des cultures et devait aussi les faire disparaître de l'intestin des malades, d'où, nécessairement, guérison. »

En effet, pendant que, au laboratoire, ce phénomène bouleversant se produisait, l'état de la malade dont les selles avaient servi au prélèvement s'était totalement transformé au cours de la nuit : le sang avait disparu des selles et l'état général s'était grandement amélioré : « la malade était entrée en convalescence ». Le phénomène du bactériophage était découvert. (...)

Pendant les trois années qui suivirent la présentation à l'Académie des Sciences de sa première note, d'Hérelle continua à travailler la question « au milieu de l'indifférence géné-

rale ou plutôt sous la risée : le phénomène paraissait tellement extraordinaire que personne ne voulait croire à sa réalité ». Une bactériologiste américaine qui avait rendu visite à d'Hérelle et qui, à son retour, avait voulu reproduire, au Laboratoire de la ville de New York, une de ses expériences de lyse bactérienne par le bactériophage ne s'était-elle pas vu répondre qu'elle « avait appris en France de bien jolis tours de prestidigitation bactériologique. »

Pendant la Première Guerre mondiale, Félix d'Hérelle, aidé par son épouse et par ses filles, réussit à produire plus de 12 millions de doses de médicaments pour les armées alliées. Les techniques thérapeutiques étaient alors des plus simplistes et les traitements curatifs les plus courants utilisaient le mercure, la strychnine et la cocaïne base. La mortalité infantile était particulièrement élevée, ce qui abaissait l'espérance de vie à la naissance à 45 ans seulement, chiffre que la Grande Guerre fit encore baisser. Au début de 1919, Félix d'Hérelle isole des bactériophages chez le poulet, traitant avec succès par ce moyen un typhus du poulet. Le premier humain guéri de la dysenterie par phagothérapie le sera en août 1919.

Poursuivant ses recherches, il décrit, en 1919 et 1920, des plages de lyse observées en étudiant le typhus aviaire, la diarrhée infantile et la dysenterie humaine qui sévit en Indochine. Il comprend ainsi que le « virus guérisseur » peut avoir une efficacité quasi universelle et il publie en 1921 son livre essentiel *Le bactériophage : Son rôle dans l'immunité*, ouvrage dans lequel il relate les observations faites et les techniques utilisées au cours de l'étude des bactériophages et il développe la théorie de la multiplication intracellulaire des virus.

Le virus, on l'aura compris, est tantôt notre allié, tantôt notre ennemi, selon qu'il infecte une de nos cellules saines ou bien une bactérie nous portant préjudice. Il va sans dire que le virus ne se soucie pas de nous, à supposer même qu'il ait une connaissance quelconque de ce que notre entité, pour lui gigantesque, représente. Comme tout être vivant autonome, il ne se soucie que de survivre et de se reproduire, nécessairement aux dépens des autres vivants, et sans méchanceté aucune. Pas plus que nous ne sommes « méchants » lorsque nous menons une vache à l'abattoir pour en faire des biftecks. Nous sommes tous des prédateurs, y compris les végétariens, puisque les plantes sont elles-mêmes constituées de cellules vivantes. Le virus peut donc indifféremment parasiter une bactérie ou une cellule. On peut se demander ce qui va déterminer son choix. Peut-être simplement les circonstances, les occasions ou un milieu favorable.

Une hypothèse inquiétante me vient ici à l'esprit : Dans la mesure où les humains modernes ont adopté une phobie systématique des microbes et utilisent en toute occasion, dans leur environnement autant qu'en eux-mêmes, des antiseptiques, des antibactériens et des antibiotiques dans un permanent « safari » contre les microbes (dont la plupart sont inoffensifs), est-il interdit de penser qu'ils restreignent ainsi le nombre des « proies » disponibles pour les virus, et que ceux-ci soient conduits à se rabattre sur nos cellules, ce qui pourrait expliquer peut-être l'expansion des maladies d'origine virale ? Je ne dispose pas des compétences nécessaires pour trancher cette question, mais je la soumetts à tous les chercheurs, qu'ils soient exclus ou non.

De 1920 à 1925, la phagothérapie, autrement dit l'utilisation généralisée des bactériophages, devient à la mode un peu partout dans le monde et Félix d'Hérelle, qui commercialise activement sa découverte, acquiert une notoriété internationale. Comme par hasard, il est congédié de l'Institut Pasteur en 1925 pour des motifs peu clairs, mais que les lecteurs de mes premiers tomes n'auront pas de peine à deviner, sachant que Jean Solomidès et Mirko Beljanski furent également renvoyés de l'Institut, après des années de loyaux services, dès qu'ils se permirent de proposer des remèdes anticancéreux efficaces qui ne s'intégraient pas dans la « politique » du bastion pastorien. On trouvera sur ce point quelques éclaircissements dans le livre d'un disciple actuel de Félix d'Hérelle, le Dr Alain Dublanquet : *Des Virus pour combattre les Infections* (Editions Favre, 2009).

Le Dr André Raiga nous donne pour sa part les précisions biographiques suivantes :

« Dès 1918, Félix d'Hérelle expérimenta le Bactériophage sur lui-même. (...) Ayant ainsi vérifié l'innocuité absolue de ce virus, d'Hérelle l'utilisa dans le Service du Prof. Hunitel à l'Hôpital des Enfants-Malades, pour provoquer expérimentalement avec succès le phénomène de la guérison chez les malades atteints de dysenterie bacillaire.

À partir de 1920, il se mit à parcourir le monde pour étudier sur place, sur les animaux ou sur les hommes qui en étaient atteints, les épizooties et les épidémies partout où elles sévissaient. C'est ainsi que, chargé de mission en Indochine pour l'Institut Pasteur de Paris, il dompta la **septicémie hémorragique** qui décimait à près de 100 % les troupeaux de buffles. En 1925, il guérissait à Alexandrie les premiers cas de **peste bubonique**, puis retournant en Indochine, il découvrit la race de Bactériophage capable de guérir la **flacherie des vers à soie**. »

C'est en 1922 que Félix d'Hérelle, grâce aux bactériophages, sauve la jambe d'un ouvrier menacé d'amputation. Voici comment il relate lui-même l'exploit dans une conférence intitulée *Bactériophage et chirurgie* et donnée pour le 30^e anniversaire de la découverte du bactériophage, à la Société des Chirurgiens de Paris, séance du 4 juillet 1947 :

« La première fois que je suis intervenu dans un cas chirurgical, ce fut en 1922 dans le service du docteur Desmarets à l'Hôpital de Bicêtre. À la suite d'un accident du travail, une plaie à la cuisse, un ouvrier avait fait un œdème. L'amputation semblait urgente, mais Desmarets n'osait la tenter vu l'état du patient, dont la température dépassait 40 °. Il me fit appeler et me dit : « Voilà une occasion de montrer ce que peut faire votre bactériophage : si vous voulez, essayez, dans un tel cas on peut tout risquer. » J'avais apporté avec moi des ampoules contenant un mélange de diverses cultures de bactériophages, actifs sur les bactéries pyogènes : je fis, de ci de là, des injections intramusculaires dans les tissus œdématés. Dès le lendemain, la température était tombée et l'état général tellement amélioré que Desmarets décida d'attendre le lendemain pour faire l'amputation. Mais ce lendemain il n'en fut plus question, car l'œdème n'existait plus et la température était normale. Quelques jours plus tard, le patient sortait de l'hôpital sur ses deux jambes.

Depuis lors, le traitement par le bactériophage s'est étendu à l'ensemble des affections chirurgicales, tout au moins en certains pays. Mais énumérons d'abord les trois conditions essentielles de l'utilisation thérapeutique des bactériophages :

1°) Les bactériophages doivent être sélectionnés au maximum de puissance, condition sine qua non; on ne peut espérer obtenir le moindre résultat favorable si l'on met en œuvre des bactériophages de faible activité;

2°) L'administration doit être faite par une voie telle que le contact avec les bactéries qu'il s'agit de détruire soit aussi intime et aussi rapide que possible;

3°) L'intervention doit avoir lieu à un moment aussi rapproché que possible du début de l'infection. Plus l'intervention est hâtive, plus l'action est rapide et complète. (...) »

Au cours de cette même conférence, Félix d'Hérelle évoqua les succès remportés par ses disciples géorgiens contre l'une des plus graves infections qui soient :

« Septicémie causée par des streptocoques hémolytiques. Parmi ceux qui ont publié sur ce sujet, c'est certainement

Tsouloukidzé de Tiflis (Tbilissi) qui a appliqué le traitement sur le plus grand nombre de cas, en fait sur tous ceux qui se sont présentés dans son service depuis 1933. C'est une des maladies dont le traitement par le bactériophage donne les plus brillants résultats : succès constant quand il est appliqué dès le début des symptômes. Mais, même si la maladie (car dans la grande majorité des cas il s'agit de septicémie puerpérale) est vue tardivement et que le cas soit désespéré, Tsouloukidzé fait remarquer que l'intervention s'impose, et il cite des cas où des abcès multiples étaient présents et dont tous les symptômes avaient disparu quarante-huit heures après l'injection de bactériophages.

Il faut avoir recours à l'injection intra-veineuse et il ne faut pas hésiter à utiliser d'emblée une forte dose, soit 50 centimètres cubes de culture de streptophage, pour obtenir de suite une action massive. Comme pour toutes les injections intra-veineuses de bactériophages, je recommande d'utiliser la technique que j'ai préconisée en 1929 : mélanger le bactériophage thérapeutique avec 200 centimètres cubes d'eau salée physiologique portée préalablement à 37 ° et faire l'injection goutte à goutte, très lentement, en 20 à 30 minutes. (NDPL : Il serait sans doute judicieux d'utiliser le plasma de Quinton, eau de mer ramenée à l'isotonie, plutôt que du sérum physiologique.) Cette technique offre l'avantage de répartir les bactériophages dans toute la masse du sang circulant d'abord, et ensuite de donner la possibilité d'interrompre l'injection si cela est nécessaire. En effet, chez certains malades, rarement d'ailleurs, l'action dissolvante qu'exercent les bactériophages sur les bactéries est tellement rapide que les produits bactériens ainsi solubilisés provoquent une toxémie qui se manifeste par des sueurs, des frissons, une baisse de tension artérielle, une respiration difficile : il n'a en aucun cas été signalé que la réaction ait été assez prononcée pour mettre la vie du patient en danger. (...) »

Le risque évoqué ici par d'Hérelle est tout simplement celui qui accompagne toute destruction rapide des éléments pathogènes, et qui peut, si elle trop massive, déborder momentanément les possibilités d'évacuation des déchets par l'organisme.

De 1922 à 1923, Félix d'Hérelle est nommé professeur à l'Institut de médecine tropicale de l'université de Leyde (Hollande) et devient en 1925 et 1926 Chef du département de bactériologie au Conseil sanitaire et quarantenaire d'Égypte (financé par la Société des Nations), à Alexandrie. Puis, nous relate André Raiga :

« Chargé de mission par le Gouvernement britannique, il se rendit aux Indes où, en collaboration avec les médecins de L'Indian Medical Service, il étudia l'évolution naturelle, puis thérapeutique, du choléra pendant 5 années consécutives (1927-1932) sur les 5 à 600.000 habitants de chacun des districts de ce pays où le choléra sévit régulièrement tous les ans, lors de la fonte des neiges des grands sommets du monde. »

Il organise durant cette période, en compagnie des médecins indiens, la prophylaxie du choléra utilisant le traitement par les bactériophages. C'est en 1926 que le grand écrivain américain Sinclair Lewis, qui sera prix Nobel de littérature en 1930, s'inspire de la vie de Félix d'Hérelle pour camper le personnage de médecin idéaliste, héros de son roman *Arrowsmith*.

D'Hérelle participe alors à de nombreux congrès à Montréal, Paris, Baltimore, Rome, Marseille, etc. Sa notoriété ne cesse de s'étendre et la phagothérapie apparaît alors comme la grande médecine d'avenir, puisqu'elle est capable de mettre les virus au service de l'homme en le débarrassant des bactéries pathogènes. Aussi est-il, aujourd'hui encore, difficile de comprendre comment cette thérapie a pu être occultée au point que la plupart de nos médecins en ignorent tout. La seule explication généralement donnée pour expliquer cette défaveur est le succès phénoménal des antibiotiques survenu pendant la dernière guerre, et qui a remis au placard un grand nombre de traitements intéressants. C'est un grand travers de l'esprit humain que de vouloir tout faire dépendre d'une « panacée » qui se transforme en phénomène de mode et qui dispense les paresseux des études, critiques et recherches qui doivent toujours tempérer les engouements. Et l'on se demande si la victoire de l'antibiothérapie n'est pas une « victoire à la Pyrrhus », compte tenu des phénomènes de résistance aux antibiotiques que développent de plus en plus les bactéries.

Au cours des années 1930, la célébrité de Félix d'Hérelle et de ses bactériophages atteint la Russie et y suscite un vif intérêt du corps médical, qui utilise la phagothérapie avec succès. Dans un article intitulé *Le Bactériophage de d'Hérelle, agent naturel et thérapeutique de la guérison des infections*, paru dans la revue *L'Hôpital* de septembre 1952, André Raiga et Jacques Voitot écrivent à ce propos : « En 1932, c'est à Tiflis que le professeur Ch. Milkeldze et ses collaborateurs ont adopté, sous l'inspiration du professeur d'Hérelle, la technique d'injection « très lente de 3 à 5 centimètres cubes de bactériophages dilués dans 200 centimètres cubes de solution physiologique ». Ces

auteurs russes avaient également traité la typhoïde par simple ingestion et avaient, par cette voie d'introduction, obtenu des résultats nettement supérieurs à ceux que donnaient les méthodes usuelles. Vraisemblablement, soit dit en passant, les guérisons observées auraient été plus constantes et plus complètes encore si, comme notre propre expérience nous a permis de le vérifier, ils avaient eu recours à la prescription du bactériophage par doses fragmentées et absorbées en milieu alcalin et s'ils avaient tenu compte du milieu humoral de chacun de leurs malades. En effet, c'est en procédant ainsi que l'un de nous avait, dans sa propre famille, en 1935, assisté dans un cas à la guérison accélérée d'une para-typhoïde B traitée de cette façon au 9^e jour de son évolution, et, dans un autre, à l'avortement de la même maladie débutante. En outre, grâce au bactériophage ainsi absorbé par la voie digestive et assurant rapidement la stérilisation intestinale complète, tout risque de contagion de voisinage, donc de propagation de l'épidémie, se trouve écarté, car il y a suppression radicale des si dangereux "porteurs de germes". (...)

Du point de vue bactériologique, il n'est plus besoin d'attirer l'attention sur les "résistances" conférées aux microbes par les antibiotiques (l'article datant de 1952, il est, 57 ans plus tard, plus que jamais besoin, au contraire, d'attirer l'attention sur ces résistances) (après celles qui avaient été la conséquence regrettable des sulfamides), tellement elles sont fréquentes. Elles sont d'ailleurs à l'origine de la multiplication et de la succession rapide des diverses sortes d'antibiotiques qui sont lancés sur le marché pharmaceutique. Mais ces résistances ont d'autres conséquences, plus graves celles-là : elles font souvent perdre plus ou moins complètement et plus ou moins définitivement aux bactéries leur sensibilité à la lyse par le Bactériophage.

Pour ceux qui prennent le Bactériophage pour une banale "médication anti-infectieuse", le mal peut ne pas paraître bien grand, et il ne leur suffirait, pour pallier cet inconvénient, que de rechercher une autre médication de remplacement. Mais la vérité est tout autre pour ceux qui, plus familiarisés avec la découverte de d'Hérelle, n'oublent pas que le Bactériophage est l'agent de la guérison naturelle des infections. C'est alors que leur apparaît dans toute son ampleur le danger que représentent ces transformations grâce auxquelles ces bactéries perdent leur sensibilité première à l'égard du Bactériophage.

Dans ces conditions, l'infection déclenchée par des bactéries ainsi rendues phago-résistantes devient inguérissable,

puisque l'on ne peut même plus alors compter sur l'action salvatrice des forces naturelles de défense de l'organisme, ces forces qui, obligatoirement, interviennent après l'usage des médications bactériostatiques ou antibiotiques, comme après tout autre acte médical ou chirurgical, pour leur conférer, en dernière analyse, l'efficacité curative qu'on leur attribue.

Ce qui le prouve, c'est que, depuis l'usage généralisé et, pourrait-on dire, désordonné, des antibiotiques, on assiste à une modification progressive de la pathologie infectieuse, qui se caractérise par une aggravation inhabituelle de ses manifestations. En même temps — et cette constatation en est le corollaire —, on voit non seulement s'accroître le nombre des staphylocoques (germe le plus fréquemment rencontré en pathologie courante) dont la lyse est suivie de cultures secondaires, donc est devenue incomplète, mais encore apparaître des staphylocoques dorés qui sont rendus tout à la fois résistants aux sulfamides, à la pénicilline, à la streptomycine, à l'auréomycine et à la terramycine, et, en fin de compte, résistent au Bactériophage. »

De 1934 à 1936, le gouvernement soviétique invite Félix d'Hérelle à organiser les recherches russes sur le bactériophage qu'il développe à Tiflis, à Kiev et à Kharkov. Mais en 1936, son collaborateur et ami Georges Eliava est fusillé pour des raisons politiques, victime des grandes purges staliniennes qui déciment, entre autres, le milieu scientifique et médical. Eliava a été accusé d'avoir « tenté d'empoisonner un puits avec des bactériophages », ce qui est évidemment absurde. Aussi Félix d'Hérelle quitte-t-il précipitamment l'URSS, épouvanté par la folie meurtrière de Staline et de ses acolytes. Revenu à Paris, il crée, rue Olivier de Serres, en association avec Nicolas Boulgakov, le Laboratoire de production de bactériophages pour traitement thérapeutique, et en devient le directeur scientifique.

Mais au fait, comment s'y prenait le Dr d'Hérelle pour isoler des bactériophages spécifiques de telle ou telle pathologie ? La technique est la suivante :

1) Un substrat alimentaire est contaminé par des bactéries et ce milieu devient alors opaque.

2) Les bactéries sont atteintes par des bactériophages spécifiques et produisent de nouveaux bactériophages, si bien que le substrat s'éclaircit.

3) Il est alors filtré sur porcelaine, celle-ci retenant les bactéries et d'autres éléments de grande taille. Mais les virus bactériophages, étant plus petits, traversent le filtre et peuvent alors être recueillis. André Raiga et Jacques Voitot (opus cité) définissent ainsi le «virus guérisseur» :

« *Le Bactériophage* (Protobios bacteriophagus d'Hérelle) est un virus filtrant parasite des bactéries. Son appellation est particulièrement précise et expressive, car, s'il détruit par lyse la bactérie au contact de laquelle il se trouve, il se nourrit de la substance bactérienne et se reproduit à ses dépens. Phénomène général, son activité est utile dans tous les cas où une bactérie est nuisible aux êtres vivants, car il est l'agent de la guérison naturelle des maladies provoquées par ces microbes pathogènes, mais elle peut tout aussi bien être nuisible, quand le germe microbien est utile. (...) »

Notons que la paternité de la découverte des bactériophages est parfois disputée entre Frederick Twort, qui fit une première publication sur le sujet en 1915 dans *The Lancet*, et Félix d'Hérelle, qui publie la sienne deux ans plus tard. Toutefois, les deux publications sont très différentes, car Twort ne sait pas vraiment ce qu'il a trouvé. Il constate bien des effets de bactériophagie, mais s'interroge sur l'agent causal, ne pouvant déterminer s'il s'agit d'une bactérie minuscule, d'une enzyme ou même d'une amibe. Il constate que cet agent est inactivé à la température de 60 °C et qu'il ne se développe plus après la disparition de la bactérie tout en demeurant actif durant une période d'environ six mois. La communication de Félix d'Hérelle à l'Académie des sciences est beaucoup plus précise, et surtout directement orientée vers l'utilisation thérapeutique. D'ailleurs, les premières approches de d'Hérelle sur le sujet datent, nous l'avons vu, de 1909 et il est probable qu'il ignora la publication de Twort, car sa trouvaille découle directement de ses propres travaux de microbiologiste commencés au Guatemala en 1907. Même si le bactériophage a été découvert simultanément par Twort et d'Hérelle, c'est bien à ce dernier que l'on doit son utilisation pratique et le développement de la phagothérapie.

Quant à ceux qui nourriraient encore quelques doutes sur l'efficacité du bactériophage, il n'est pour les effacer que de consulter la liste des étonnants résultats obtenus par ce praticien expérimenté de la phagothérapie, le Dr André Raiga, ancien interne lauréat des hôpitaux, ex-chef de clinique chirurgicale à la Faculté, exposés dans un article de *La Vie médicale* et intitulé : *Réflexions sur la pathologie et la thérapeutique après 20 années de phagothérapie* :

« Depuis 1928, j'ai publié 51 mémoires sur les multiples applications thérapeutiques du bactériophage. Aujourd'hui, pour porter un jugement sur les immenses possibilités curatives de la phagothérapie en chirurgie et en médecine, je peux m'appuyer sur 7 215 observations personnelles réunies de mai 1928 à mai 1948. Cette statistique comprend :

4.297 furoncles, abcès tubéreux et anthrax au nombre desquels se trouvent 1 497 lésions staphylocoques de la face dont la guérison a été obtenue dans 99 % des cas, pourcentage qui atteint 100 % pour les 385 malades soignés de 1943 à 1948.

899 panaris dont 31 lésions osseuses ou ostéoarticulaires et 24 infections phlegmoneuses qui ont été guéries sans opération et sans propagation aux gaines séreuses, ni généralisation septicémique.

925 abcès et phlegmons dont 107 localisations aux mains et aux pieds, 127 infections odontopathiques, 107 mastites aigües de l'allaitement, 103 suppurations péri-ano-rectales, et 67 phlegmons consécutifs à des injections médicamenteuses dont 97 % ont été guéris sans la moindre intervention chirurgicale.

66 blessures de guerre ou accidents de la voie publique.

166 observations de soins pré- et post-opératoires en chirurgie générale (ulcères de l'estomac et du duodénum, appendicite, cholécystite, salpingite, fibrome, cancer du col).

185 syndromes septicémiques et septico-pyohémiques.

677 observations ayant trait à des infections variées appartenant à l'urologie (colibacillose, néphrectomie, prostatectomie), à l'oto-rhino-laryngologie (otites, mastoïdites, sinusites, phlegmons de l'amygdale, ozène), à la dermatologie (dermites infectieuses, acné) ou à la médecine générale (septicémies dites médicales, dilatation des bronches et suppurations pulmonaires, phlébites, asthme, fièvres typhoparathyroïdiques).»

De 1937 à 1940, Félix d'Hérelle accepte une collaboration scientifique avec l'Institut Pasteur et l'Institut du Radium, dans le but d'étudier plus profondément les propriétés des bactériophages. Les résultats obtenus confirmeront leur caractère viral. Et il publie en 1938 son livre *Le Phénomène de la guérison des maladies infectieuses*.

L'année suivante survient la Seconde Guerre mondiale, et, de 1940 à 1945, Félix d'Hérelle, étant de nationalité canadienne, est placé par les autorités françaises, avec sa famille, en résidence forcée à Vichy. Il y rédigera son autobiographie (inédite) : *Les pérégrinations d'un microbiologiste*.

C'est en 1947 que l'on célèbre, à l'Institut Pasteur, le trentième anniversaire de la première publication de Félix d'Herelle sur la découverte du bactériophage, au cours de laquelle il donne une conférence intitulée *Le Bactériophage dans la Nature*. Il reçoit en 1948 le prix Petit-d'Ormy de l'Académie des sciences et il s'éteint en 1949 à Paris à l'âge de 76 ans. Il sera inhumé dans le village de Saint-Mards-en-Othe, dans l'Aube, où il avait acquis une maison de campagne. Une avenue du 16^e arrondissement de Paris porte son nom, de même qu'une rue du quartier Saint-Michel à Montréal.

Peut-on dire que Félix d'Hérelle fut un « savant maudit » ? Car il est hors de doute qu'il rencontra de nombreux succès et atteignit une notoriété internationale dont peu de scientifiques ou de médecins peuvent se prévaloir. Mais, comme j'ai déjà eu l'occasion de le préciser à propos d'autres personnalités qui furent beaucoup plus célèbres que Félix d'Hérelle mais que j'ai cru néanmoins devoir faire figurer dans cette série d'ouvrages (comme par exemple René Quinton), force est de constater que la découverte capitale du bactériophage a été jetée aux oubliettes, et par conséquent son auteur avec elle.

Or, non seulement cette découverte n'est nullement dépassée, mais elle manque au contraire terriblement à nos « politiques de santé » et devrait être remise en honneur. Car ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le bactériophage n'est pas un médicament ; ce n'est pas une fabrication humaine, mais un être naturel dont l'homme peut faire son allié et qu'il recourt aux de la même manière qu'il utilise les coccinelles pour débarrasser des pucerons les plantes qui lui sont utiles. J'emprunte encore au Dr Raiga les explications qui clarifient le mode d'action de la phagothérapie :

« *Le Bactériophage est l'agent principal de la guérison naturelle des maladies microbiennes et le facteur qui provoque l'extinction des épidémies. L'utilisation du Bactériophage dans un but thérapeutique n'est donc que la reproduction volontaire et intelligente d'un phénomène naturel : la guérison spontanée. (...) Grâce à cette méthode expérimentale dont d'Hérelle sut respecter scrupuleusement et mettre génialement en pratique les lois établies par Francis Bacon, puis par Claude Bernard, il démontra que la guérison naturelle représente une véritable maladie contagieuse, la Bactériophagie, qui, sévissant sur les bactéries pathogènes, les détruit tout en mettant fin à la maladie que ces bactéries provoquaient.* » (Autrement dit, le méde-

cin phagothérapeute provoque une maladie bactérienne qui élimine l'agent causal de la maladie humaine qu'il veut guérir.)

« *Aussi Félix d'Hérelle pouvait-il, après une expérimentation jamais égalée jusqu'à l'heure présente, écrire avec sa simplicité coutumière : « Le Bactériophage, agent de la guérison, est contagieux et c'est la dissémination des bactériophages à partir des convalescents qui provoque la cessation des épidémies. » Ainsi était établi ce fait bouleversant, dont personne n'a depuis réussi à infirmer l'exactitude, que la guérison collective est elle-même, en réalité, une véritable maladie contagieuse qui se propage par les mêmes voies et de la même manière que l'épidémie elle-même.*

Si tous les chercheurs, à l'instar de d'Hérelle, étudiaient la pathologie et la thérapeutique, non pas sur des maladies artificielles inoculées à des animaux de laboratoire, méthode détestable, comme disait mon Maître, mais bien exclusivement sur l'animal ou l'homme qui en est victime, bien des erreurs seraient évitées, bien des médicaments n'auraient pas été lancés ou bien disparaîtraient, bien des malades ne seraient pas morts, les uns d'une maladie non guérie, les autres d'une médication aussi agressive qu'inefficace. (Et, ajouterai-je, le « trou de la Sécu » cesserait de s'agrandir inexorablement jusqu'à risquer d'entraîner dans ses abysses toute l'économie nationale. PL.)

(...) La découverte du phénomène de bactériophagie représente un des plus grands événements scientifiques du siècle et peut-être même le plus grand, car, en premier lieu, elle a révélé le mystère de la guérison naturelle sur lequel s'étaient penchés, depuis la plus haute antiquité, tous les hommes de science et tous les médecins, et, en second lieu, elle a ouvert une voie nouvelle et particulièrement féconde à la Thérapeutique. (...)

*Qui peut prétendre surpasser ou même seulement égaler un phénomène naturel ? Aussi personne ne s'est-il aventuré à attaquer de front le phénomène de bactériophagie; seul, le silence lui fut et lui est toujours opposé, car le silence, en dépit du peu d'élégance et du peu de courage qu'il dénote, est la seule arme qui permet d'esquiver le combat. En effet, comment empêcher qu'un fait existe et qu'il ait été secondairement matérialisé grâce au secours que le microscope électronique a apporté à la recherche expérimentale ? Il est loisible de ne pas en tenir compte, ou bien de négliger ou d'écarter les progrès qu'il a fait réaliser dans le domaine de la connaissance et spécialement dans celui de la pathologie et de la thérapeutique. **Mais peut-on faire qu'il ne soit pas ?** Si l'on songe que d'Hérelle a eu le méri-*

te de reconnaître le phénomène de Bactériophagie, de le définir, d'en mesurer tout aussi bien l'étendue que les possibilités, et surtout également de trouver le moyen de le reproduire à volonté grâce à l'isolement du facteur qui en détermine la production, on ne peut que saluer bien bas un tel savant et l'on s'honore soi-même en le faisant, car on lui prouve qu'on l'a compris.» (...)

Tant que les thérapeutes continueront à considérer que la guerre qu'ils déclarent contre l'affection ne met en présence que deux adversaires, le microbe d'une part et le médicament d'autre part, tout en oubliant que l'organisme du malade infecté joue un rôle considérable dans ce drame et dans son épilogue, l'avenir restera bien sombre et ce ne sera pas le lancement itératif de drogues-miracles qui atténuera la rigueur de ce pronostic. »

Ces dernières lignes du Dr André Raiga retracent avec une merveilleuse pertinence, et bien au-delà de la question du bactériophage, l'erreur fondamentale de la médecine occidentale moderne, qui s'est engagée dans une voie sans issue en oubliant totalement le **terrain** au sein duquel se déroule la bataille, pour ne prendre en considération que les deux « super-puissances » qui s'affrontent : la bactérie pathogène et la chimie allopathique.

Or, celles-ci sont en réalité **toutes les deux** des forces invasives destructrices qui écrasent sans vergogne les forces vives de l'organisme envahi, lequel sortira du conflit nécessairement affaibli, déstructuré, vulnérable devant les agressions futures, quel que soit le vainqueur.

Pour reprendre une image analogique politico-militaire, je dirai que le malade est dans cette affaire dans une situation semblable à celle du peuple polonais lorsqu'il fut écartelé entre les nazis et les communistes. Le nazi représentait le microbe agresseur et le soviétique tenait officiellement le rôle du médicament libérateur. On sait ce qu'il advint, après la guerre, de la Pologne et de toutes les nations de l'Europe de l'Est : Elles furent durant un demi-siècle anémiées, exsangues et emprisonnées dans un mal-être tragique, quoique théoriquement « guéries » du nazisme. Tel est exactement le cas du malade aujourd'hui confié à la médecine intolérante et despotique qui ne veut rien connaître des défenses naturelles de nos corps-esprits, car elle est complètement inféodée aux puissances financières de l'industrie pharmaco-chimique. Et le seul « thermomètre » que celle-ci examine est celui du CAC 40 ou du Dow Jones. Votre

santé ne l'intéresse que dans la mesure où elle peut en faire son esclave. Allumons la révolte !

Dans les années 1960, la Fondation Nobel a publié une liste de scientifiques qui eussent mérité le prix Nobel et Félix d'Hérelle figure dans cette liste. C'est dire l'importance que de nombreux scientifiques attachent à la découverte du bactériophage, même si le monde médical s'obstine à ne pas exploiter les avantages qu'il peut apporter dans la lutte contre les maladies infectieuses. Mais il n'est pas impossible que les choses changent et que le nom de Félix d'Hérelle retrouve un nouveau lustre. En effet, bien que le bactériophage ait été supplanté par les antibiotiques, il est toujours utilisé dans les laboratoires pour identifier les souches bactériennes. En outre, sa capacité de détourner l'ADN des bactéries qu'il attaque et de recombinaison les séquences d'ADN est considérée par les généticiens comme pouvant avoir une très grande utilité dans un futur proche. Et la médecine elle-même ne pourra certainement pas continuer très longtemps d'ignorer la phagothérapie, face au problème crucial que lui pose la résistance de plus en plus grande des bactéries aux antibiotiques.

HULDA CLARK
(1928-2009)

C'est dans le courant du mois de septembre 2009 que je pris la décision de terminer ce quatrième tome avec la biographie de la doctoresse canadienne Hulda Clark, sur laquelle mon lecteur Gilles Lerisson avait attiré mon attention en 2005, tandis que je terminais mon troisième tome, paru en janvier 2006. Et alors même que je m'apprêtais à prévenir Mme Clark qu'elle allait figurer dans ces pages et à lui demander si elle désirait me communiquer quelques informations de dernière heure sur ses activités, j'appris qu'elle venait de décéder quelques jours plus tôt, exactement le 3 septembre 2009. Je me fis reproche de ne pas avoir été plus rapide et de n'avoir pas su couper l'herbe sous le pied de la grande faucheuse, alors que j'étais peut-être en mesure d'offrir à Hulda Clark une de ses dernières joies terrestres. Mais ainsi marchent de concert la vie et la mort, bras dessus-bras dessous, si l'on peut dire.

Comme je l'ai toujours fait pour chacune des personnalités intégrées dans cette série d'ouvrages, je réunis le maximum d'informations sur l'intéressé et je m'interroge pour savoir s'il réunit les critères que je me suis imposés pour ma définition arbitraire de « savant maudit » et si, bien entendu, sa fiabilité présente suffisamment de garanties. Ce n'est pas une tâche facile, puisque, par définition, ces chercheurs indépendants, lorsqu'ils exercent leurs talents dans le domaine de la santé, sont « charlatanisés » par la nomenclature médicale, qui les a mis d'autorité au ban de la médecine et ne tarit pas de sarcasmes à leur endroit.

Il arrive, bien entendu, que ces exclus ne soient pas à l'abri de toute critique honnête et que parfois même ils lui prêtent le

flanc, par imprudence ou par agacement. Or, je ne dispose pas moi-même de toutes les compétences qui seraient nécessaires pour être à l'abri de toute erreur de jugement au sujet de ces « électrons libres ». Entre ceux qui les encensent et ceux qui les dénigrent, il est malaisé de trouver l'opinion objective, et quoique je puisse me prévaloir sans forfanterie d'une expérience de plusieurs décennies dans l'exploration des sentiers escarpés du savoir hétérodoxe, il serait présomptueux de ma part de décerner *ex cathedra*, aux novateurs de mon choix, des brevets d'« immaculée conception ». En dernier ressort, et à mes risques et périls, je dois me fier à mon intuition, à mon flair de limier dépourvu de patente, et décider sur un coup de cœur si untel ou unetelle a bien les qualifications requises pour figurer dans cette galerie de portraits.

En ce qui concerne Hulda Clark, de même qu'au sujet de Matthias Rath, je confesse avoir eu quelques hésitations, faute d'avoir pu réunir tous les éléments probants dont j'eusse aimé disposer. Et finalement, ce sont les excès mêmes de leurs adversaires qui me précipitèrent à leur secours. Voici un exemple de ce processus :

Au cours de mes démarches, il m'arrive assez fréquemment de consulter la fameuse encyclopédie *Wikipédia*, qui est sans conteste un fleuron du réseau Internet. Cette encyclopédie offre l'avantage considérable d'être, dans une large mesure, indépendante des clans universitaires et des chapelles scientifiques. Elle est en effet rédigée par les internautes eux-mêmes, personnes cultivées à même de fournir des informations pertinentes sur toutes sortes de sujets, mais qui ne sont pas, bien sûr, exempts de toute erreur et de tout parti pris. L'équipe dirigeante de *Wikipédia* s'applique de son mieux à vérifier le bien-fondé de ces communications, dont elle émaille les premières publications de mentions du genre à *vérifier*, *quelles références ?*, à *préciser*, etc. Mais elle se trouve alors souvent devant un cas de conscience assez analogue à celui qui est le mien et qu'on peut ainsi résumer : « À qui se fier ? » Car nombre d'affirmations peuvent être sujettes à caution, à critique, à contestation, et aucune discipline ne saurait échapper aux querelles d'experts. D'autant plus que le succès mondial de *Wikipédia* et le volume d'informations non conformistes qu'elle véhicule n'ont pas échappé aux orthodoxes, qui ne manquent pas de s'introduire à leur tour dans le réseau pour y affirmer les doctrines officielles. Aussi faut-il pouvoir associer la loupe de Sherlock Holmes aux petites cellules grises d'Hercule Poirot pour séparer le bon grain

de l'ivraie et se faire de la réalité la plus juste vision possible. Mais il arrive heureusement que le préjugé dogmatique se révèle de lui-même par une simple tournure de phrase qui démasque le manipulateur. C'est ainsi que mes derniers doutes concernant Hulda Clark ont été emportés par une remarque péjorative d'un commentateur qui croyait pourtant lui faire du tort. Il est question du « zapper », un appareil utilisé par Hulda Clark, dont on nous dit ceci :

« *Le zapper est un petit appareil qui envoie un faible courant électrique (continu et pulsé) par la peau. Selon sa conceptrice, la naturopathe Hulda Regehr Clark, il permettrait de tuer les microbes présents dans le corps. Aucune expérience n'a montré l'efficacité de l'appareil dont le fonctionnement ne repose sur aucune théorie scientifique. Cette naturopathe a été poursuivie par la justice mexicaine et américaine pour ces pratiques médicales.* »

Notons en premier lieu une énormité : il ne s'agit nullement de « tuer les microbes présents dans le corps », ce qui reviendrait à faire mourir le patient très rapidement, puisque la grande majorité de nos microbes internes sont d'indispensables collaborateurs de notre organisme. Il s'agit seulement de détruire les microbes **pathogènes**, que Hulda Clark repère par leur longueur d'onde spécifique.

À part cela, sous une apparence d'objectivité, on devine que la religion du rédacteur est faite. Car la théorie scientifique existe bel et bien, mais comme elle est énoncée par le Dr Clark elle-même, on la considère automatiquement comme nulle, de même que sont niées les multiples expériences probantes, puisque c'est la chercheuse qui les a effectuées.

En fait, le rédacteur tient ce raisonnement limpide et d'une logique imparable : Puisque Mme Hulda Clark ne vaut rien, tout ce qu'elle dit et fait ne vaut rien. D'ailleurs, elle a été poursuivie par la justice de deux pays (non condamnée, mais peu importe, « poursuivie » suffit à notre bonheur) et nous pouvons donc tirer l'échelle. La mauvaise foi est patente. Elle n'a d'ailleurs sans doute pas échappé aux responsables de *Wikipédia*, qui prennent soin de noter en tête de la notice : « *La forme ou le fond de cet article est à vérifier.* » C'est le moins qu'on puisse dire, car les deux sont à vérifier. Toutefois, il y a pire encore. En effet, si orienté soit-il, le texte ci-dessus reproduit peut passer pour un simple exposé des faits. Le rédacteur n'y dévoile pas complètement le fond de sa pensée. Mais, ne pouvant sans doute se contenir, il termine son texte par cette

phrase assassine : « *Les prétendus pouvoirs du zapper relèvent de la croyance et de la pensée magique et peuvent parfois avoir un effet placebo.* » Cette fois, nous savons à quoi nous en tenir et je parierais volontiers que l'auteur appartient au cercle de la Zététique, cette cohorte de bigots du rationalisme qui ont déclaré une guerre sans merci à tout... ce qu'ils ne comprennent pas. Ce qui fait beaucoup de choses !

En tout cas, c'est précisément cette phrase excessivement partielle qui m'a décidé à prendre fait et cause pour le Dr Clark (et, soit dit en passant, je comprends mal que *Wikipédia* diffuse une opinion personnelle péjorative fort éloignée d'un exposé objectif des faits, lequel doit être la règle dans la rédaction d'une encyclopédie). Mais il convient de relever la seconde partie de cette phrase, qui révèle la malhonnêteté foncière de son auteur. « *...et peuvent parfois avoir un effet placebo.* » Et voici de nouveau placebo qui vient devant nous faire le beau !

Car le mode de pensée des médicalistes orthodoxes a beaucoup évolué au cours du xx^e siècle. Tout d'abord, ils niaient l'existence de l'effet placebo (variante involontaire de la méthode Coué). Puis ils se sont aperçus du parti qu'ils pouvaient en tirer pour expliquer les guérisons réelles de thérapies dont ils niaient l'efficacité. « Bon, d'accord, il y a du mieux, mais c'est seulement le résultat de l'effet placebo » était leur leitmotiv. Ce disant, ils maniaient une arme à double tranchant, car il était facile de leur rétorquer que leurs propres méthodes bénéficiaient également de l'effet placebo. Cependant, quelle que soit la part qui puisse être attribuée à cet effet (elle peut varier de 10 à 40 % selon les personnes et les circonstances), l'effet placebo ne peut pas à lui seul aboutir à une guérison. Si le malade guérit complètement, c'est la preuve d'une réelle efficacité du traitement appliqué, même s'il est complété par un effet placebo. Or, il est avéré que le Dr Clark a guéri de nombreux malades. Mais voyons maintenant quel fut son parcours.

Hulda Clark naquit le 18 octobre 1928 à Rosthern, Saskatchewan, Canada. Elle fit des études de biologie à l'université de Saskatchewan, où elle fut promue avec des éloges en recevant le *Baccalauréat ès Arts Magna Cum Laude*. Après deux années d'études à l'université Mac Gill de Montréal au Québec, elle étudia la biophysique et la physiologie des cellules à l'université du Minnesota, où elle obtint en 1958 son doctorat en physiologie. Elle travailla ensuite pendant dix années à l'université de l'Indiana, dans des projets de recherches subven-

tionnés par le gouvernement américain. En 1979, elle abandonna le secteur officiel pour obtenir un diplôme de naturopathie au *Clayton College* de médecine alternative. Et c'est en 1988 qu'elle découvrit une nouvelle technique électronique pour scruter le corps humain. Cela consiste à induire une fréquence et à écouter « l'écho » qui en résulte. Elle nomme son appareil un *synchromètre*. L'appareil est tellement simple qu'un adolescent bricoleur peut le construire avec un kit d'expériences pour débutants. Toutefois, il faut un engagement sérieux et de nombreuses heures de travail pour construire et surtout maîtriser le *synchromètre*. Grâce à lui, Hulda Clark va relever les fréquences d'un très grand nombre de « présences » dans le corps humain : microbes, virus, bactéries, vers en tous genres et autres parasites et elle put ainsi trouver les causes du cancer, du sida et d'autres maladies encore mystérieuses. Elle fut bientôt convaincue que « *Les parasites et un environnement pollué sont la cause de tous nos maux* ». On notera que ceci rejoint la découverte d'Ernest Villequez sur le « parasitisme latent du sang » (voir mon tome III). Après de nombreuses expériences, et avec l'aide de son fils Geff Clark, elle met progressivement au point un autre appareil encore plus bénéfique et d'une utilisation beaucoup plus simple : Le *Zapper*.

Notons au passage qu'Hulda Clark n'a nullement cherché à tirer un profit abusif de ses découvertes. Les plans détaillés de son *synchromètre* et ceux de son *zapper* original (diverses améliorations lui furent apportées par d'autres chercheurs) sont du domaine public et disponibles pour tout bon bricoleur ayant des connaissances suffisantes en électronique et les moyens de se procurer les matériels nécessaires. Ce qui a pour effet collatéral de confirmer la méconnaissance du rédacteur de *Wikipédia* qui parle de « croyance » et de « pensée magique », mais à qui il était facile de vérifier par lui-même les possibilités de ces appareils, ce qu'il s'est évidemment gardé de faire. Ceci m'amène à penser que *Wikipédia* devrait bien demander à ses contributeurs bénévoles de signer leurs articles, car il n'est que trop facile de tenter de discréditer des chercheurs sous le couvert de l'anonymat. On me dira que les articles figurant dans les grandes encyclopédies imprimées ne sont pas toujours signés ou seulement des initiales, mais on trouve toujours en tête de ces ouvrages la liste nominative de leurs rédacteurs *ès qualité*.

C'est après quinze ans de recherche dans sa clinique privée, que le Dr Hulda Clark a découvert que chaque organisme vivant

possède sa propre fréquence. Et elle a testé une multitude de microbes afin de trouver leur fréquence. Par exemple, les levures révèlent 80 000 à 140 000 vibrations par seconde (80-140 kHz). On recense pour les bactéries, virus, vers et ascarides 300-430 kHz, pour les ténias et les organismes unicellulaires 350-475 kHz. Pour l'homme cette fréquence est de 1 520 à 9 460 kHz.

Lorsque les parasites sont traités avec un courant de basse fréquence, ils sont détruits sans dommages pour l'organisme humain. Pour ce faire, on utilise le *Zapper*, qui a été construit par une société danoise selon les indications du Dr Hulda Clark, et modernisé par des spécialistes de cette société. Une spécificité de ce zapper réside dans l'utilisation d'électrodes rondes, ce qui permet d'obtenir la pleine capacité de l'appareil sans aucune perte, comme c'est le cas avec des électrodes cylindriques. L'appareil met en résonance la membrane cellulaire des microbes pathogènes et les détruit, ce qui restaure l'équilibre des organes. Toutefois, le zapper ne peut pas agir à l'intérieur du tube digestif, et c'est pourquoi il est indispensable de coupler les séances avec des cures d'herbes. Lorsqu'une personne très malade vit au sein de sa famille, il est conseillé à tous les membres de la famille d'utiliser le zapper et de faire une cure anti-parasites.

Selon Hulda Clark, notre corps héberge de nombreux parasites qui ne sont pas dommageables tant que notre équilibre interne n'est pas compromis par une mauvaise nourriture ou une mauvaise hygiène de vie, mais qui peuvent compromettre notre santé dès que notre système immunitaire faiblit et que notre foie n'est plus en mesure de faire correctement son travail.

Le Dr Clark nous dit que de récentes statistiques américaines établissent que 85 % de la population héberge au moins un parasite dans son corps. De très nombreux microbes sont hébergés par les humains et les animaux. L'homme ne peut pas éviter d'être en contact avec les microbes. Les parasites peuvent se déplacer dans notre corps et atteindre différents organes : cerveau, poumon, reins, foie, cœur et ils sécrètent des toxines que notre système immunitaire doit éliminer. Mais il doit aussi éliminer toutes sortes de pollutions, notamment les conservateurs présents dans notre alimentation, les substances chimiques intégrées dans les produits de beauté et de toilette, les déodorants, les désinfectants, les antiseptiques, les métaux lourds des plombages dentaires, le chlore de l'eau du robinet et les gaz toxiques des pots d'échappement. Il va sans dire que toutes ces

agressions s'additionnent, s'accroissent et peuvent finir par déborder nos défenses naturelles. Si c'est le cas, les parasites installés dans notre corps peuvent alors se multiplier sans frein et aboutir à provoquer diverses maladies que notre organisme affaibli ne peut plus maîtriser.

Hulda Clark nous dit que les Amérindiens savaient que l'homme est attaqué continuellement par des parasites et qu'il les héberge comme les animaux. C'est pourquoi ils pratiquaient depuis toujours des cures de nettoyage intérieur en utilisant des plantes pour provoquer des vomissements, des diarrhées, pour détruire les ascarides et les vers. On pratiquait d'une façon analogue dans certaines tribus africaines, en nettoyant l'organisme par des lavements hebdomadaires. On considérait comme impure la personne qui n'accomplissait pas cette coutume.

Personnellement, je trouve ces pratiques systématiques absolument excessives et capables de détraquer l'organisme tout autant que les parasites. Il faut garder la mesure en toutes choses, et si Hulda Clark a certainement raison de recommander des cures de nettoyage interne aux citoyens modernes pollués de toutes parts, autant je trouve qu'il serait désastreux d'en faire une coutume permanente.

Le Dr Clark a pu observer que tous ses patients diabétiques avaient le parasite *Eurytrema* dans le pancréas, les patients migraineux le parasite *Strongyloides*, les cancéreux le parasite *Fasciolopsis buski* et l'alcool propylique, et on trouvait le parasite *Ascaris* dans les poumons des patients asthmatiques et de ceux qui étaient atteints du psoriasis. Ce même parasite se retrouve chez les personnes allergiques, les rhumatisants, les eczémateux, les dépressifs, les personnes atteintes de fatigue chronique et de problèmes du péristaltisme. Les détériorations peuvent être rapides, car une femelle *Ascaris* pond deux cent mille œufs par jour.

Hulda Clark a décrit ses recherches et ses expériences dans ses livres qui sont devenus des best-sellers mondiaux : *The Cure for all Diseases*, *The Cure for all Cancers*, *The Cure for HIV and AIDS* et le plus récent : *The Cure for all advanced Cancers*.

On peut diviser en 3 parties le traitement selon la méthode du Dr Hulda Clark :

1. Élimination des parasites avec le zapper et les cures d'herbes.
2. Cures d'herbes pour nettoyer les reins et le foie.
3. Changement de mode de vie et d'alimentation.

Tout ceci découlant à l'évidence du simple bon sens, il faut être complètement stupide ou de mauvaise foi pour prétendre qu'il s'agit là de « pensée magique ».

Est-il besoin de dire que le Dr Hulda Clark s'est attirée une foule d'ennemis virulents dans le « commerce » médical et ses industries chimiques annexes. Elle fut attaquée notamment par un groupe se faisant appeler *Quackbusters* (« Chasseurs de charlatans »), qu'elle parvint à mettre judiciairement en déroute.

Avant cela, le 20 septembre 1999, Hulda Clark fut arrêtée et transférée de San Diego en Indiana, où elle fut placée en détention. L'accusation concernait son travail de consultation dans l'Indiana au début de la décennie, un mandat d'arrêt ayant été délivré pour son arrestation en 1993. Mais le 17 avril 2000, le non-lieu lui fut accordé du fait de l'excessive longueur de temps de la procédure depuis le dépôt de plainte. Il faut croire que les faits qui lui étaient reprochés étaient difficiles à prouver. Mais en outre, au cours des six mois qui s'étaient écoulés entre son arrestation et sa libération, les autorités de l'Indiana furent submergées par les protestations et les lettres de soutien en provenance de pays du monde entier.

Hulda Clark a établi que le cancer est toujours accompagné de divers polluants qui créent des milieux favorables à la prolifération de parasites. Parmi ces polluants se distinguent les solvants qui sont, entre autres, l'alcool de bois (méthanol), l'alcool isopropylique, le benzène et nombre d'autres dérivés du pétrole. Ces derniers se retrouvent dans une foule de produits, notamment de ces cosmétiques qui nous paraissent très innocents et que beaucoup d'entre nous, surtout les femmes, utilisent quasi quotidiennement. Il faut toujours consulter la liste des ingrédients, et si vous y trouvez le préfixe ou le suffixe « propyl », vous saurez qu'il s'agit d'un dérivé de l'alcool isopropylique. Mais parfois, même si le produit en contient, il n'est pas mentionné.

Plus grave encore, on en trouve dans de nombreux produits alimentaires fabriqués en usine. Comment cela peut-il arriver ? Ce n'est pas difficile à deviner. Toutes ces machines et ces récipients utilisés pour la préparation des aliments industriels doivent évidemment être souvent et soigneusement nettoyés. Or, ils le sont avec des savons à base de benzène ou d'alcool isopropylique. Et si les rinçages ne sont pas effectués avec tout le soin nécessaire, des résidus des produits nettoyants se retrouveront dans la fabrication suivante, et peu après dans notre assiette. L'une des plus graves erreurs de notre civilisation moderne est

d'avoir confondu l'hygiène et la propreté. Sous prétexte d'hygiène, nous utilisons toutes sortes de produits nocifs qui détruisent les microbes, en oubliant que si ces tueurs de bactéries entrent si peu que ce soit dans notre organisme, ce sont nos propres cellules qu'ils vont tuer ou détériorer. Nous croyons trouver avantage à remplacer les microbes par des désinfectants, mais ces derniers sont souvent beaucoup plus dommageables à nos corps que les « ennemis » qu'ils éliminent. C'est un fait dont beaucoup de ménagères ou femmes de ménage attentives n'ont pas encore pris conscience. On leur vante chaque jour à la télévision des nettoyeurs miracles censés faire briller leur carrelage ou leur baignoire sans même avoir besoin de frotter. Elles devraient bien s'interroger sur la composition de ces produits si agressifs qu'aucune « saleté » ne leur résiste. Car si ça nettoie tout dans la maison, cela « nettoie » sans doute aussi leur foie, leurs reins et leurs poumons.

Je vais à ce propos vous conter une anecdote. Dans un article sur ce sujet, j'avais conclu en écrivant qu'on n'avait encore trouvé aucun nettoyeur meilleur que l'huile de coude. Une de mes lectrices d'origine étrangère, fervente écologiste mais ne maîtrisant pas encore parfaitement la langue française et ignorant cette formule bien de chez nous, se précipita chez son droguiste pour lui demander de lui vendre une bouteille... d'huile de coude. Elle eut beaucoup de succès dans la boutique.

Tant que les systèmes de filtration de notre organisme, notamment le foie et les reins, sont en mesure d'effectuer efficacement leur travail, le corps réussit à éliminer tous les intrus. Mais si nos organes sont engorgés ou saturés par une masse trop importante d'éléments inassimilables, et de surcroît fatigués par une nourriture trop riche en sucres et en graisses, nos défenses sont débordées et les parasites envahissent alors des territoires qui devraient normalement leur être interdits. Dans cette situation, notre corps, qui ne manque pas de ressources, essaie de se « débrouiller » et peut être ainsi amené à fabriquer des kystes et finalement des tumeurs cancéreuses.

Le Dr Clark ne s'est pas contentée d'établir les causes de l'apparition du cancer ; elle a mis au point des méthodes de soins et d'hygiène naturelle permettant d'éliminer pollutions et parasites, mais aussi de rétablir la capacité d'épuration de l'organisme. Elle utilise à cet effet des cures connues bien avant elle et qu'elle a contribué à rendre plus efficaces. Elle propose

deux cures anti-parasites, une pour les reins et une pour le foie, qui lui ont permis de guérir du cancer plus de 500 personnes et de les aider à retrouver toute leur vitalité. Elle relate dans ses livres le chemin parcouru par ces patients, dont beaucoup avaient été condamnés par la médecine officielle. Ce qui a fait dire à l'une de ses admiratrices enthousiastes, Christine Nelson :

« Si vous êtes atteint de cancer ou d'autres maladies que les méthodes traditionnelles ont du mal à soigner, ne désespérez pas. Les découvertes de cette femme indomptable vous permettront de reprendre confiance en la vie. »

C'est dans sa clinique de Tijuana, au Mexique, appelée *Century Nutrition*, que Hulda Clark soignait les cancéreux en phase terminale et aussi ceux du sida. Quant aux autres, elle estimait que ceux qui n'en sont encore qu'au début de leur maladie peuvent s'en sortir tout seuls, à condition d'appliquer rigoureusement la cure ! D'après la documentation officielle de son organisation, la clinique connaît de nombreux succès, quasiment « miraculeux » !

Mais revenons sur les travaux fondamentaux d'Hulda Clark, et notamment sur un parasite qu'elle considère comme le plus néfaste : la *douve*. Il s'agit principalement de la douve intestinale (*Fasciolopsis buski*) et de la douve du foie (*Fasciola hepatica*). Le Dr Clark affirme que dans tous les cas de cancer qu'elle a observés, la douve est présente en même temps que des solvants.

On peut se demander comment ce parasite assez commun, qui séjourne généralement dans les intestins, peut provoquer le cancer. Mais en fait, il ne le provoque pas **seul**. Il ne peut le provoquer que lorsque les organes sont chimiquement pollués, ou imprégnés de métaux lourds (mercure, plomb, aluminium...) et surtout par l'alcool isopropylique. La douve n'est pas très virulente dans les intestins, où elle peut être éventuellement la cause d'une colite. Le plus souvent, aucun symptôme ne révèle sa présence. Mais si elle parvient à se fixer dans d'autres organes comme le foie, les reins ou l'utérus, elle peut faire des dégâts considérables. En tout cas, Hulda Clark est formelle : « Pour contracter un cancer, il faut de l'alcool isopropylique et la douve *fasciolopsis buski* dans le corps. »

Bien entendu, cela ne signifie pas que le cancer n'est pas favorisé par de nombreux autres facteurs (stress, deuil, choc émotif, tabagisme, etc.). Mais ceux-ci ne font que s'ajouter aux effets de la douve et de l'alcool isopropylique ou les aggraver.

Selon Hulda Clark, pour comprendre le cancer, il faut connaître les habitudes et le mode de reproduction de la douve *Fasciolopsis buski*. En anglais, ces parasites sont nommés *flukes*, qui veut dire plat. Le *Fasciolopsis buski*, qui a été bien étudié depuis 1925, est plat comme une feuille. Le parasite adulte produit des oeufs par millions, mais dans un corps en bonne santé, ils sont éliminés dans le transit intestinal. Il peut arriver toutefois qu'il reste collé à l'intestin sans causer de dommages. Mais s'il parvient à voyager et à atteindre un organe aux défenses affaiblies, il pourra causer des ravages. Nous avons tous de temps en temps de minuscules lésions intestinales qui peuvent permettre aux œufs de douve de passer dans le flot sanguin. Leurs éclosions microscopiques sont appelées *miracidiae*, qui sont libres de leurs mouvements et se déplacent grâce à de petits cils. Chez un sujet sain, le foie dispose de toxines qui peuvent détruire ces œufs de douve. Mais si le foie est pollué par des solvants, son efficacité est diminuée et les parasites vont pouvoir se multiplier. Les *miracidiae* vont alors commencer à fabriquer à leur tour des sortes d'œufs appelés *rediae* qui seront éjectés des *miracidiae* et pourront aussi se reproduire. C'est une réaction en chaîne très curieuse d'une génération biologique s'effectuant en plusieurs étapes. Lorsque 40 *rediae* sortent d'un *miracidiae*, chacun peut en engendrer une quarantaine d'autres.

Une fois diffusés dans le sang, ils parviennent à se fixer partout où les organes détériorés par une mauvaise hygiène de vie n'ont plus les moyens de les éliminer, comme le poumon du gros fumeur, la prostate envahie de métaux lourds, le thymus saturé de benzène, le sein trop irradié par le soleil et/ou les radiographies, etc. La multiplication des descendants de la douve s'accélère et de nouvelles transformations ont lieu. Une queue leur pousse, leur permettant de nager et de s'orienter. On les désigne alors sous le nom de *cercariae*. Ils cherchent un endroit favorable pour se fixer, là où le système immunitaire est trop affaibli pour les rejeter. Dès qu'ils sont installés, ils perdent leur queue, commencent à fabriquer un « cocon » et deviennent des *metacercariae* qui aboutiront à la douve adulte.

Cette étrange évolution en six étapes représente le cycle générationnel complet de la douve intestinale ou *Fasciolopsis buski*. L'intestin animal ou humain devient en quelque sorte leur milieu naturel de substitution, car la douve se développe très bien dans la nature, où elle se construit alors une coque très épaisse pour résister au froid. Lorsque ces animalcules sont ins-

tallés dans notre corps, notre système immunitaire, s'il est en bon état, peut s'en défendre sans problème et ils sont dévorés par nos globules blancs comme tous les autres intrus. Mais dans un organisme pollué dont le système immunitaire est affaibli, la bataille des globules blancs est perdue d'avance et l'invasion se développe avec toutes les conséquences pathologiques qui en découlent.

Mais au fait, comment cette bestiole arrive-t-elle dans notre organisme ? Dans la nature, cet animal minuscule se développe dans les mares, les plans d'eau, les lacs, avec leurs innombrables mollusques et escargots. Sous la forme *méracidiae*, la douve cherche un hôte, généralement un escargot. Elle ne dispose que d'une heure ou deux pour le trouver, sinon elle meurt. Si elle le trouve, elle évolue à nouveau et devient *cercariae*. L'escargot est pour la douve un véhicule privilégié, car elle peut grâce à lui essaimer dans le monde végétal. Pendant que l'escargot s'alimente (par exemple sur une salade), la douve en profite pour s'accrocher à la plante par des ventouses. En quelques minutes commence une nouvelle mutation et la douve perd sa queue et crée un «cocon». Ce cocon est constitué de deux coquilles. La coquille extérieure, très collante, permet à la douve de rester fixée sur la feuille du végétal sur lequel elle s'est déposée. Si ce végétal est avalé par un mammifère quelconque, la douve se transforme à nouveau. La coquille extérieure éclate et la seconde coquille, extrêmement dure, est capable de résister à la mastication ainsi qu'aux acides gastriques. C'est seulement lorsqu'elle arrive dans les intestins que la douve perd cette seconde coquille et se fixe aux parois intestinales. La douve devenue adulte peut demeurer plusieurs années dans l'intestin de son hôte malgré lui et pondre jusqu'à 1000 œufs par jour.

Je conclus pour ma part de tout ceci que la douve est un être remarquablement intelligent et astucieux, un véritable petit génie stratégique, sachant parfaitement s'adapter à toutes les circonstances et tirer parti de toutes les situations. C'est tout de même formidable la vie, non ?

Il ne me semble pas assuré que la douve ait une vocation de parasite. Peut-être est-elle victime elle-même d'une erreur de destination, puisque notre corps, s'il est sain, la détruit, ce qui devrait la dissuader d'émigrer volontairement dans notre organisme. On peut supposer que la douve est ingérée accidentellement dans notre alimentation, par exemple dans des légumes peu cuits, puisque sa coque est très résistante, tant au froid qu'à la chaleur. Les salades mal lavées peuvent être aussi pour elle un bon véhicule.

Méditons la complexité du problème : Plus nous cuissons nos légumes et mieux nous éliminons les parasites éventuels, mais nous éliminons du même coup la majorité des vitamines et des antioxydants. Depuis quelque temps, on nous recommande à juste raison de manger beaucoup de crudités, donc des salades, mais si elles ne proviennent pas de l'agriculture biologique, elles sont bourrées de pesticides, lesquels rendent nos organes incapables de rejeter la douve. Quel joli cercle vicieux !

Nous voyons que la douve ne peut s'implanter que dans les organismes pollués par la chimie ou encombrés par une alimentation déséquilibrée. Ceci doit nous permettre de comprendre que la douve, comme d'ailleurs tous les animaux nommés « parasites », ne fait que jouer son rôle dans le processus universel de la sélection naturelle. La loi fondamentale de la nature est l'élimination des êtres malsains, seul moyen logique d'aboutir à des espèces de plus en plus puissantes et performantes, capables d'édifier des civilisations harmonieuses dont la santé et le bonheur individuels et collectifs seraient la règle d'or. Ai-je besoin de vous préciser que, dans cette optique, notre humanité est loin de compte ? Et le sera de moins en moins si nous persistons à encourager l'irresponsabilité des individus dans la gestion de leur santé. Car il ne faut pas perdre de vue que si les individus fuient leurs responsabilités et s'en déchargent sur la collectivité (ce qui est exactement le cas lorsqu'ils sont soumis à un système comme la Sécurité sociale), c'est alors la collectivité tout entière qui est menacée par les sanctions de la sélection naturelle. Faute de pouvoir sanctionner les individus, c'est la communauté elle-même que la loi naturelle sanctionne, car cette loi s'applique à tous les êtres vivants, à quelque niveau que ce soit, et une nation n'est autre chose qu'un être vivant de grande dimension.

Nous sommes tous des prédateurs, disais-je un peu plus haut. Nous sommes tous des parasites, puis-je même ajouter. Et l'on peut affirmer que l'homme moderne est le plus parasite de tous les parasites. Il a parasité toute la nature terrestre et depuis longtemps déjà se parasite lui-même. Si nous ne sommes pas capables de changer radicalement notre mode de vie et de réduire drastiquement notre surnatalité parfois démentielle, la sélection naturelle jettera cette planète et tous ceux qui l'infestent dans les poubelles du Cosmos.

Très certainement consciente de tout cela, le Dr Hulda Clark, comme d'ailleurs le Dr Matthias Rath, n'a cessé d'appeler chaque individu à prendre en charge sa propre santé, à fuir

les nombreuses agressions chimiques, y compris médicamenteuses, dont notre corps est victime et à replacer celui-ci dans les conditions nécessaires à son harmonieux épanouissement. C'est pourquoi elle a insisté dans tous ses ouvrages sur les deux actions complémentaires indispensables au rééquilibrage de notre organisme : dépolluer notre corps et en chasser les parasites, particulièrement la douve intestinale. Mais se contenter de chasser la douve ne servirait à rien, car elle se réimplanterait fatalement tôt ou tard si notre système immunitaire n'était pas restauré. Et si le corps est dépollué sans que la douve soit chassée, il faudra trop de temps au système immunitaire pour retrouver sa pleine capacité avant que le cancer apparaisse.

Hulda Clark a consacré beaucoup d'heures de recherches et d'études à tenter de comprendre comment la douve pouvait déclencher le cancer. Elle est arrivée à la conclusion que les divers descendants de la douve adulte étaient capables de sécréter, pour leur propre usage, un multiplicateur cellulaire du nom de *ortho-phospho-tyrosine*, très puissant facteur de croissance que l'on retrouve dans les tissus cancéreux. Il semblerait donc que la présence dans notre foie des diverses formes évolutives de la douve aboutit à diffuser dans nos tissus ce multiplicateur cellulaire qui dérèglerait complètement nos propres cellules et les conduirait à cette prolifération anarchique qui est la caractéristique même du cancer. C'est pourquoi il est nécessaire d'éliminer tout d'abord le parasite, car dès qu'il a disparu, l'*ortho-phospho-tyrosine* disparaît également en l'espace de 24 heures. Et à partir de ce moment, la progression du cancer est stoppée, bien que le malade soit encore loin d'être guéri. Une fois disparus la douve et le facteur de croissance qui l'accompagnait, il sera nécessaire, pour retrouver la pleine santé, d'éliminer tous les polluants, et notamment les métaux lourds que l'on retrouve dans les tissus cancéreux : mercure, baryum, yttrium, hafnium, sans parler de poisons comme le radon, l'arsenic ou le PCB. C'est à un nettoyage complet de l'organisme qu'il va falloir procéder. Il y a donc trois étapes à franchir sur cette route vers la santé retrouvée :

a) Éliminer le parasite et tous ses descendants en cours de développement.

b) Supprimer toutes les sources d'alcool isopropylique de l'organisme.

c) Évacuer tous les métaux, poisons et polluants qui encombreront le corps.

Nous avons vu que l'alcool isopropylique empêchait le foie de faire face aux agressions. Le foie ne peut pas le décomposer, mais parvient à en évacuer une partie par les canaux biliaires, qui le déverseront dans l'intestin, où il va rencontrer les descendants de la douve, dont il va favoriser l'éclosion.

Selon Hulda Clark, c'est la combinaison de la douve et de divers produits chimiques qui va engendrer dans les organes diverses pathologies graves. D'après les observations auxquelles elle se livra sur de nombreux patients, elle parvint à déterminer quelles sortes de combinaisons spécifiques aboutissaient précisément à telle ou telle maladie. Voici la liste qu'elle donne de ces pathologies qui peuvent presque toutes aboutir au cancer :

* *Les douves adultes et l'alcool isopropylique provoquent le cancer du foie.*

* *Les douves adultes et l'alcool méthylique dans le pancréas provoquent le diabète.*

* *Les douves adultes et le benzène dans le thymus provoquent le sida.*

* *Les douves adultes et un solvant quelconque dans les reins provoquent la maladie de Hodgkin.*

* *Les douves adultes et un solvant dans l'utérus provoquent l'endométriase.*

* *Les douves adultes et un solvant dans la prostate provoquent son inflammation.*

* *Les douves adultes et divers polluants présents dans la peau provoquent le sarcome de Kaposi.*

Concernant les additifs alimentaires pouvant être considérés comme des polluants figurent les arômes, qui sont extraits avec des solvants très agressifs : alcool isopropylique, benzène, méthanol, etc. Ils sont en principe éliminés après leur utilisation mais il est impossible qu'ils le soient complètement. Mieux vaut donc éviter les aliments contenant des arômes, qui ne présentent d'ailleurs aucun intérêt alimentaire et ne sont qu'une tricherie envers le consommateur.

Lorsqu'on sait tout cela, on comprend très bien la constante progression du cancer dans les sociétés modernes, puisque la plupart des individus ne se préservent pas des multiples agressions dont ils sont quotidiennement l'objet, soit parce qu'ils n'en sont pas conscients, soit parce qu'ils font trop confiance aux industriels de l'agro-alimentaire et aux pouvoirs publics

censés édicter des normes de sécurité suffisantes, soit tout simplement par fatalisme et paresse intellectuelle. Et le comble, c'est que la médecine allopathique elle-même contribue à la pollution des organismes de multiples façons : médicaments chimiques à effets secondaires, vaccinations trop nombreuses, radiographies, mammographies et scanners systématiques.

Sur ce dernier sujet, il faut savoir que les risques de cancer liés à ces pratiques radiologiques abusives inquiètent les responsables sanitaires américains et européens (cf. *Le Monde* - 2 avril 2009). Dans tous les pays, les doses de rayonnement ionisant infligées au cours d'examens médicaux sont en constante augmentation. Sous prétexte de « dépistage », nos corps sont de plus en plus agressés par une médecine sans âme qui a complètement oublié le premier principe hippocratique : ne pas nuire.

Aux Etats-Unis, dans cette nation spécialiste de la démesure et qui semble avoir choisi le rôle de cobaye privilégié d'une médecine paranoïaque (mais la France fait de son mieux pour ne pas être en reste), l'exposition de la population aux rayonnements ionisants dans le cadre médical a été, entre 1980 et 2006, **multipliée par 7**.

Concernant notre pays, l'article du journal *Le Monde* précise : « *La scanographie, qui représentait 7 % à 8 % des actes de radiologie en 2002, contribuait pour 36 % à 40 % à la dose reçue par la population française. Les raisons de l'escalade sont connues. Le rapport européen de 2008 indiquait que l'irradiation moyenne de la population est d'autant plus élevée que le pays compte beaucoup d'appareils de radiologie, que le nombre de praticiens habilités à s'en servir est important, que les examens sont bien rémunérés et que le contrôle gouvernemental est faible.* »

Seule petite erreur : le contrôle gouvernemental n'est pas « faible », il est pratiquement inexistant. Et il n'y a aucune raison que les examens ne soient pas « bien rémunérés » (pour ne pas dire « très bien rémunérés ») puisqu'ils le sont aux frais de la Sécurité sociale, c'est-à-dire, en fin de compte, aux frais de la communauté nationale, taillable et corvéable à merci.

Je me demande combien de temps les Français mettront à comprendre que la médecine est « un commerce » dont ils forment tous ensemble la clientèle captive. Plus il y a de médecins dans un pays et plus il y a de malades, inéluctablement. Car ceci est un phénomène purement économique, qui n'a strictement rien à voir avec la santé. Le commerce pharmaco-médical ne

cesse de prospérer et de dévorer peu à peu toutes les richesses des nations, car il a su mettre à sa disposition, quand on ne les lui a pas offerts sur un plateau, des privilèges exorbitants dont aucun autre commerce ne peut bénéficier.

Ces privilèges sont les suivants :

1) Les médecins ne sont pas considérés comme des commerçants, et ils bénéficient d'un prestige moral très largement usurpé (sauf rares exceptions individuelles méritoires) dont aucune autre sorte de commerçants ne peut se prévaloir, quels que soient les services rendus.

2) Les médecins et tous les personnels soignants ne sont pas rémunérés par leurs clients (ou pour une très faible part seulement) mais par une organisation collectiviste dictatoriale dont le fonctionnement échappe complètement aux cotisants prisonniers qui la financent par obligation, et qui donne au consommateur une impression fallacieuse de gratuité, du simple fait qu'il n'y a pas de rapport direct entre l'achat du service et son paiement.

3) La médecine, la chirurgie et la pharmacie bénéficient d'une propagande constante et tout à fait excessive dans tous les journaux et sur toutes les antennes, publicité dithyrambique et le plus souvent mensongère, qui s'apparente à la manipulation des esprits par une intoxication permanente de l'opinion publique.

Si l'on ajoute à cela que la plupart des organes de décision sont noyautés par des médecins qui sont actionnaires ou employés des grands laboratoires, on ne doit plus s'étonner que le commerce médical soit des plus florissants. Le législateur a d'ailleurs tenté, avec beaucoup de retard et très timidement, de freiner ce genre de conflits d'intérêts.

C'est ainsi que l'article L4113-13 du code de la Santé publique prévoit que : « *Les membres des professions médicales qui ont des liens avec des entreprises et établissements produisant ou exploitant des produits de santé ou des organismes de conseil intervenant sur ces produits sont tenus de les faire connaître au public lorsqu'ils s'expriment lors d'une manifestation publique ou dans la presse écrite ou audiovisuelle sur de tels produits. Les manquements aux règles sont punis de sanctions prononcées par l'ordre professionnel compétent.* »

Merveilleux ! « L'Ordre professionnel compétent » est en l'occurrence l'Ordre des médecins, qui devient ainsi, une fois de plus, juge et partie. Le collectif *Formindep* (Pour une formation et une information médicales indépendantes) a écrit aux conseils départementaux de l'Ordre des médecins, chargé du respect de

la loi et du contrôle des conventions passées entre les médecins et les laboratoires pharmaceutiques. La réponse obtenue vaut son pesant de tunnels à scanner : « *Nous n'avons pas à répondre à vos questions extrêmement pernicieuses* », a cru devoir préciser le Secrétaire général du Conseil de l'Ordre de Paris. Ces messieurs considèrent donc comme « pernicieuses » les questions destinées à savoir si la loi est respectée. Voilà qui en dit long sur le civisme des mandarins.

Ces questions aux instances ordinales étaient motivées par les résultats d'une enquête effectuée en avril 2008 par le Formindep. Durant ce mois d'avril, ce collectif de professionnels de santé avait observé les prises de position dans les médias et les congrès de plus de 150 médecins dont aucun n'avait déclaré de liens d'intérêts avec l'industrie pharmaceutique, alors qu'en réalité près de 60 d'entre eux, soit plus du tiers, en avaient. Et ils foulaient aux pieds allègrement la loi dans une totale impunité. Je ne doute pas qu'ils continuent.

C'est pourquoi nos distingués Présidents peuvent bien lancer l'un après l'autre tous les plans anticancers qu'ils voudront. Ces plans ne peuvent qu'échouer tous lamentablement, puisque leur réalisation est toujours confiée à la « nomenclatura » des mandarins, englués dans leurs routines thérapeutiques et complètement dépendants du complexe pharmaco-industriel international qui a confisqué la médecine et mis toute l'humanité en coupe réglée.

Le Dr Hulda Clark s'est appliquée durant la majeure partie de sa vie, et jusqu'à son dernier souffle, à offrir aux cancéreux ou pré-cancéreux les moyens de venir à bout de la maladie en se débarrassant des parasites et des polluants, soit par l'utilisation du courant électrique pulsé (zapper), soit par le recours aux plantes médicinales. La technique du zapper consiste à faire éclater les bactéries pathogènes, les parasites et les virus nocifs avec un très faible courant continu de fréquences déterminées. On peut construire soi-même le zapper de Hulda Clark, car son schéma a été mis à la disposition du public dans ses livres libres de droits. Ce qui prouve le désintéressement de la doctoresse, qui encourageait ainsi les patients à se prendre en charge et à se soigner eux-mêmes d'après les instructions qu'elle donnait dans ses ouvrages.

Il existe sur le marché des zappers en courant alternatif et en courant continu, mais Hulda Clark est formelle : il faut se servir seulement de l'appareil en courant continu. Le zapper

s'utilise une fois par jour. Il faut observer avec attention les réactions de son corps. Si, après le traitement par zapper, on se sent fatigué, il faut faire des pauses de un à trois jours. Il ne faut pas oublier qu'il est indispensable de boire beaucoup. Au fur et à mesure que la fatigue s'estompe, on peut utiliser l'appareil quotidiennement pendant trois mois. Ensuite, il est conseillé d'utiliser le zapper une fois par semaine. Chaque fois que l'on fait une cure de nettoyage, on doit utiliser le zapper quotidiennement.

Pendant les trois premières semaines d'application du zapper, il est conseillé de consommer une boisson au gingembre et au citron, qui aide au nettoyage des reins, du foie et du tube digestif. On peut enchaîner avec la cure d'herbes anti-parasites. On considère comme parasites tous les virus, bactéries, certains champignons comme le trop fameux *Candida albicans*, des parasites d'animaux comme le ténia (plus connu sous le nom de « ver solitaire »), les nématodes tels que ascaride, oxyure, trichine... La cure anti-parasites dure dix-sept jours. Il existe des cures en extraits de plantes ou en gélules. Cette cure élimine plus de cent parasites. Dans le cas des maladies chroniques, il est indispensable de continuer à prendre les herbes anti-parasites une fois par semaine pendant au moins un an.

Lorsque la cure anti-parasites est terminée, il est recommandé de faire une pause de quatre mois. On peut mettre cette pause à profit pour nettoyer les reins et le foie, et l'on peut reprendre ensuite la cure anti-parasites pour la deuxième fois. Après, on fait encore une pause de quatre mois et l'on peut répéter la cure pour la troisième fois. Les trois cures de dix-sept jours étant terminées, il est conseillé de refaire cette cure une ou deux fois par an.

Pendant la pause de quatre mois qui suit la première cure anti-parasites, on peut enchaîner avec le nettoyage des reins de six semaines, en ayant toutefois laissé reposer le corps pendant quelques jours avant de commencer.

Après avoir terminé le nettoyage des reins, on peut commencer le nettoyage du foie. Pourquoi doit-on faire ce nettoyage à la fin ? Dans son livre *The Cure for all Diseases* (« Le soin de toutes les maladies »), le Dr Hulda Clark écrit que le nettoyage du foie est très difficile à effectuer si les parasites vivent encore à l'intérieur du foie. De plus, en se nettoyant, le foie sécrète des toxines liquides et les reins peuvent les filtrer plus efficacement s'ils ont été eux-mêmes nettoyés auparavant.

Le foie est le grand filtre de notre corps et il est parcouru par cinquante mille canaux. Aussi est-il bon de le nettoyer

plusieurs fois, car pendant une cure, une partie du foie seulement est nettoyée. Hulda Clark conseille des pauses d'au moins deux semaines entre chaque cure.

On peut se demander pourquoi aucune université, américaine ou autre, n'a pas encore confirmé le travail du Dr Clark. La réponse à cette question est la même pour tous les « chercheurs exclus ». Personne chez les mandarins ne tient à analyser ces études, craignant par dessus tout de devoir leur reconnaître de la valeur. Les chercheurs indépendants qui ne suivent pas les filières habituelles sont systématiquement rejetés dans les « ténèbres extérieures » où les relègue le tout-puissant mandarinat. Mais j'estime quant à moi qu'il y a là une faute majeure des gouvernements. Lorsque la santé et la sécurité des citoyens est en jeu, les pouvoirs publics n'ont pas à s'en remettre aveuglément à des expertises privées. C'est à eux qu'il appartient de faire effectuer les vérifications nécessaires, dès lors qu'une thérapie obtient des résultats probants attestés par de nombreux patients et médecins. Et, bien entendu, ces vérifications doivent être confiées à des scientifiques totalement indépendants du complexe pharmaco-industriel. L'un des buts de *Docteur Clark Research Association* est de faire des tests cliniques et d'obtenir la confirmation officielle de leurs résultats. Ils ont déjà commencé avec des recherches concernant le *Zapper Clark*.

Dès le début de ses travaux, Hulda Clark s'est basée sur un test effectué à l'aide d'un circuit audio-oscillateur dont je vous ai déjà parlé et qu'elle appelle *Synchromètre* (marque déposée par elle), avec lequel elle s'efforce de déterminer les causes réelles des cancers, ainsi que d'autres altérations de la santé, ce qui permet aussi bien la prévention que le traitement. Cet appareil opère de la même manière qu'un tuner radio localise une station spécifique. Le *Synchromètre* peut scanner toute chose dans le corps — que ce soit un objet, un organe, un produit chimique ou un virus —, parce que toute chose a une fréquence caractéristique ou faisceau de fréquences. Avec l'utilisation de cet appareil, Hulda Clark rechercha les dénominateurs communs (par exemple, toxines ou éléments pathogènes) et dans chaque cas elle détermina ceux qui étaient présents chez les patients atteints de la même maladie (par exemple, le cancer). Dès qu'elle était certaine de son diagnostic, elle en recherchait la confirmation grâce à des analyses effectuées par des laboratoires indépendants conventionnels. Ce qui fut souvent malaisé, parce

que le *Synchromètre* détecte des spécificités allant bien au-delà des capacités de la plupart des analyses de laboratoire.

La plus importante découverte du Dr Clark fut le *Zapper*, dont le but est l'électrocution des agents pathogènes et, pendant des années, elle utilisa un générateur de fréquences spécifiques afin de "zapper" précisément tel ou tel pathogène l'un après l'autre. En 1994, son fils Geff Clark construisit un générateur de fréquences précis et de faible volume, équipé d'une batterie et pouvant tenir dans la main. Le but d'Hulda Clark était de tuer la douve (trématode) intestinale, mais elle remarqua alors que le *Zapper* équipé de sa batterie tuait tous les pathogènes, sans qu'il soit besoin de régler une fréquence spécifique, ce qui lui permit d'économiser beaucoup de temps et de soigner beaucoup plus de malades.

Hulda Clark a travaillé jusqu'au dernier jour de sa vie, ce qui est probablement la meilleure façon de quitter ce monde. De cette existence de labeur passionné et de générosité envers ses semblables, il demeure une masse de témoignages, de nombreuses personnes ayant survécu au cancer grâce à elle, et ce groupe, la *Docteur Clark Research Association*, dont il faut espérer qu'il poursuivra l'œuvre entreprise afin que les travaux de cette chercheuse émérite soient officiellement valorisés.

ÉPILOGUE

Au terme de ce quatrième tome, après avoir constaté à quels obstacles se sont heurtés ces quarante-huit novateurs qui, dans plusieurs disciplines, et plus particulièrement en matière de médecine, ont déployé d'incessants efforts dans le but d'apporter assistance à leurs semblables et de faire progresser la société, une évidence semble s'imposer : notre civilisation est entrée en décadence, pour la simple raison qu'en tous domaines, le pouvoir est aux cloportes. Non pas le pouvoir politique tel qu'on le conçoit généralement, mais un pouvoir occulte, anonyme et sournois, un crypto-pouvoir qui impose sa volonté à tous : élus, journalistes, citoyens.

Dans une telle situation, la question qui se pose à l'écrivain lanceur d'alerte est celle-ci : Ce pouvoir illégitime et destructeur peut-il être affaibli par le seul fait d'être dénoncé ? Hélas, certainement pas. Car il l'a déjà été maintes fois dans de nombreux ouvrages, le plus célèbre d'entre eux ayant été sans doute *Le Mal français*, de l'ancien ministre Alain Peyrefitte, qui n'en abordait d'ailleurs que certains aspects dans la sphère bureaucratique. Et malgré le grand succès de ce livre publié en 1976 et le prestige de son auteur, rien n'a changé, sinon dans le sens du pire. Est-ce à dire que publier des livres de révélations est un travail inutile et voué à l'échec ? Je ne puis le croire. Et d'ailleurs, serait-ce même le cas dans un premier temps, que cela ne saurait suffire à faire taire la soif de justice qui révolte tout homme digne de ce nom devant le spectacle de telles iniquités. En outre, s'il est vrai qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, il n'est pas non plus nécessaire de vaincre pour combattre. Et je m'en tiens pour ma part à notre antique proverbe : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Et puis, n'en doutons pas, tôt ou tard, la justice, c'est-à-dire la nature, reprend ses droits. Elle les reprend lentement mais sûrement si les hommes la soutiennent, ou bien elle les reprend brutalement et furieusement s'ils tardent trop à lui prêter main-forte.

Les dysfonctionnements qui se sont développés dans les milieux financier, scientifique et médical, notamment au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, et qui ont pris une dimension planétaire au début du XXI^e, découlent des injustices et des félonies dont les déboires de mes « savants maudits » sont à la fois la source et le reflet. Car nous distinguons, à travers ces destinées de lutteurs se heurtant aux murailles des féodalités, les preuves d'une sclérose générale qui nous conduit à des échéances fatales. Prenons la peine de récapituler toutes les conséquences positives qu'aurait eu sur notre vie quotidienne et notre économie nationale la reconnaissance officielle des découvertes de ces « chercheurs exclus » :

1 - Le cancer aurait pratiquement disparu. Le « trou » de la Sécurité sociale n'existerait pas et la dette publique serait moindre. Toute l'énergie humaine et financière gaspillée dans les hôpitaux pourrait être réintroduite dans la productivité générale.

2 - Le rôle essentiel des vitamines naturelles et des oligo-éléments étant reconnu, cela aurait conduit à une réforme complète de notre agriculture, enfin débarrassée des pesticides et respectueuse de la nature. La santé des populations serait infiniment meilleure qu'elle n'est, d'où une créativité et une productivité accrues sans dommages physiques ou psychiques.

3 - Il n'y aurait aucune crise de l'énergie. Le pétrole artificiel coulerait à flots et nous n'aurions rien à craindre de la raréfaction prochaine de l'or noir. L'électricité aérothermique rendrait inutiles les ruineuses et dangereuses centrales nucléaires.

Ces trois sortes de phénomènes se complétant, nous aurions pratiquement abouti à une civilisation rénovée, non point parfaite sans doute, mais capable d'apporter aux humains l'optimisme et la sérénité indispensables à la douceur de vivre, alors que l'actuelle engendre en nous tous le stress et l'anxiété.

De nombreux augures nous promettent de grands bouleversements pour l'année 2012, certains nous annonçant même une sorte d'apocalypse. Les prophètes de fin du monde m'ont toujours laissé de marbre. En revanche, il est rationnellement prévisible que des événements très concrets viendront, au cours des prochaines années, nous présenter la lourde facture de nos dérè-

glements collectifs, si nous ne savons pas reprendre très vite le contrôle d'une civilisation égarée.

Pour ne prendre qu'un seul exemple, celui d'un fait que nous savons, dans l'état actuel des choses, prochainement inéluctable, et qui est l'imminence du « pic pétrolier », c'est-à-dire le moment où la consommation mondiale de pétrole va dépasser sa production. Cet événement futur et toutes ses conséquences ont été magistralement décrites par Richard Heinberg dans son livre *Pétrole, la fête est finie !* (Editions Demi-Lune, collection « Résistances », 2008), auquel j'ai consacré une part importante du N°188 de *L'Ere nouvelle*. Cet événement doit survenir entre 2010 et 2015 et il engendrera une crise énergétique et économique dont la crise actuelle n'est qu'un tremblement précurseur. Or, ce « pic pétrolier » n'aurait pas lieu si nous avions adopté le carburant de Jean Makhonine ou les bactéries pétroli-gènes de Jean Laigret, sans parler de bien d'autres inventions de production d'énergie qui ont été négligées ou étouffées, comme celles de Nikola Tesla.

Cependant, il n'est pas trop tard. Une prise de conscience a eu lieu et les économies d'énergie ainsi que la mise en œuvre d'énergies renouvelables se développent partout dans le monde. Ce mouvement est-il assez rapide pour que nous puissions éloigner à temps le *pik oil* ? C'est toute la question.

En outre, si la crise de l'énergie est un problème capital, il en est d'autres dont la potentialité tragique est tout aussi inquiétante, sinon davantage : l'explosion démographique, la pollution généralisée, l'empoisonnement chimique et médicamenteux, tous excès de nature à compromettre l'avenir de l'humanité. Aussi devons-nous absolument adopter un nouveau paradigme qui fasse de l'être humain le centre de toutes choses, car la société doit être faite pour l'homme et non l'homme pour la société. Nous devons accoucher d'une civilisation nouvelle dans laquelle il n'y aura plus de « savants maudits ».

Pierre LANCE
Cannes, novembre 2009

Le premier tome de cet ouvrage présente les douze personnalités suivantes :

Paul Kammerer - Biologiste autrichien, qui, en 1924, prouva par des expériences sur les salamandres l'hérédité des caractères acquis. Accusé à tort par des savants américains d'avoir falsifié le résultat de ses expériences, il fut "suicidé" par les nazis, car sa découverte ruinait le dogme de l'immuabilité génétique. Les savants occidentaux maintinrent le dogme, refusant de réhabiliter Kammerer. Mais la génétique moderne s'apprête à lui donner raison, sans toutefois le dire.

Antoine Béchamp - Professeur de toxicologie et de chimie médicale à la Faculté de Montpellier, qui découvrit l'élément primordial de la cellule vivante qu'il dénomma "microzyma". Il démontra que celui-ci pouvait devenir bactérie ou virus et en déduisit le "polymorphisme bactérien". Il dénonça l'erreur du monomorphisme de Pasteur qui entraînait la médecine vers la phobie du microbe et la négligence du terrain.

Jules Tissot - Professeur de physiologie générale au Museum d'Histoire naturelle, qui confirma les thèses du précédent et en apporta les preuves par des photographies de haute précision de cellules végétales et animales. Il démontra que les organismes vivants, quand ils se dérèglent, produisent eux-mêmes bactéries pathogènes et virus. Il fut victime, comme Béchamp, de la conspiration du silence entretenue par les pasteuriers.

René Quinton - Scientifique autodidacte, qui découvrit la similitude de notre milieu intérieur et de l'eau de mer. Il acquit en 1906 une célébrité mondiale en sauvant, par l'injection d'eau de mer isotonique, des milliers d'enfants atteints du choléra et il démontra que la transfusion d'eau de mer pouvait remplacer la transfusion de sang. Salué au début du XXe siècle par la presse américaine comme le "Darwin Français", il a été totalement effacé de notre culture.

Marcel Ferru - Professeur de sciences fondamentales, titulaire de la chaire de clinique médicale infantile à l'École de médecine de Poitiers, qui démontra l'inefficacité et la nocivité du vaccin antituberculeux BCG. Il lutta énergiquement mais sans succès contre son obligation légale adoptée en 1958. (La France, seul pays d'Europe où ce vaccin nocif demeura obligatoire, ne l'abandonna qu'en 2008.)

Edgard Nazare - Ingénieur d'aéronautique, qui inventa la "centrale aérothermique" constituée d'une tour à vortex capable de créer un cyclone artificiel permanent et produisant une énergie gratuite et non polluante dérivant directement du rayonnement solaire. Il ne parvint jamais à faire expérimenter son invention "gênante" par l'EDF et les pouvoirs publics acquis au nucléaire. Toutes ses inventions furent occultées.

Marcel Macaire - Docteur ès-sciences, qui parvint à résoudre les équations posées par Einstein, mit en évidence l'autoconfinement de l'énergie (qui confirme l'identité de la matière et de l'énergie), expliqua la distribution ordonnée de tous les corps célestes et montra que l'effet Doppler ne s'applique pas au photon et que, par voie de conséquence, le dogme de l'expansion de l'univers est erroné. Ses thèses n'ont toujours pas été acceptées par le monde scientifique.

René Jacquier - Ingénieur chimiste, qui élucida, en 1947, le processus thérapeutique du "voyage en avion" contre la coqueluche, ce qui lui permit d'inventer un procédé catalytique d'oxygénothérapie efficace contre de nombreuses maladies, notamment cardio-vasculaires. Il établit également l'efficacité de l'oxygénation en traitement anti-cancéreux tant préventif que curatif. Sa thèse ne fut jamais reconnue, ni même examinée, par les Académies des sciences et de médecine, mais son appareil est commercialisé.

Antoine Priore - Ingénieur électronicien, qui construisit en 1950 une machine rayonnant des champs électriques et électromagnétiques détruisant les tumeurs et les cellules cancéreuses. Malgré les preuves incontestables de son efficacité et le soutien de professeurs d'université bordelais ainsi que de Jacques Chaban-Delmas, son appareil, avec lequel il guérit clandestinement de nombreux malades, ne fut jamais agréé par les cancérologues parisiens.

Jean Solomidès - Docteur en médecine, licencié ès-sciences, diplômé de bactériologie, chercheur à l'Institut Pasteur durant huit ans, qui inventa les "physiatrons synthétiques" destructeurs des cellules cancéreuses. Chassé de l'Institut, il ouvrit son propre laboratoire et guérit de nombreux cancéreux. L'Ordre des médecins le poursuivit pour "exercice illégal de la médecine" car il était médecin de l'Université (non de la Faculté), et ne pouvait donc être inscrit à l'Ordre pour exercer, bien qu'ayant toutes les compétences requises.

Mirko Beljanski - Docteur ès-sciences, chercheur en biologie moléculaire à l'Institut Pasteur pendant trente ans, puis en Faculté de pharmacie dix ans, qui inventa des produits efficaces contre le cancer (utilisés avec profit par François Mitterrand) ainsi que contre le sida. Il créa son propre laboratoire et put guérir de nombreux malades. Sur plainte de l'Ordre des pharmaciens, il fut arrêté, menottes aux mains, à l'âge de 73 ans, puis persécuté judiciairement jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Loïc Le Ribault - Docteur ès-sciences, inventeur de l'exoscopie (technique d'analyse au microscope électronique à balayage), ancien expert en microanalyse près la Cour d'Appel de Bordeaux, rénovateur de la police scientifique française et créateur du G5, efficace en thérapie contre de nombreuses maladies, qu'il ne put jamais faire agréer en France (mais qui l'est dans le Commonwealth). Poursuivi par l'Ordre des médecins, il fut emprisonné durant six mois. Il est décédé en juin 2007.

Le deuxième tome de cet ouvrage présente les douze personnalités suivantes :

Nikola Tesla - Ingénieur américain d'origine serbe, qui fut un des pionniers de l'électricité et le promoteur du courant alternatif aujourd'hui mondialement adopté. Il parvenait au cours de ses expériences à produire dans un bruit de tonnerre des éclairs de 40 mètres et il découvrit le moyen d'utiliser la Terre comme une prise électrique géante pour produire de l'énergie électrique en quantité illimitée. Après sa mort, cette invention fut occultée et jamais exploitée.

Linus Pauling - Biochimiste américain mondialement connu, prix Nobel de chimie 1954 et prix Nobel de la Paix 1963. Bien qu'unanimement célébré, il fut soudain violemment critiqué et mis à l'index lorsqu'il développa sa théorie selon laquelle le cancer peut être mis en échec par la simple prise de Vitamine C à hautes doses. Le corps médical fut contraint d'admettre la valeur de cette vitamine, mais déconseilla les fortes doses et n'admit que les doses minimales sans véritable effet thérapeutique.

André Gernez - Ancien médecin-chef à l'hôpital de Roubaix, qui découvrit dans les années soixante le moyen de stopper toute apparition du cancer par la prise périodique d'un sédatif léger couramment utilisé pour les nourrissons et ne présentant aucun effet secondaire. Bien qu'ayant retenu un moment l'attention du gouvernement américain du Président Nixon, cette découverte fut finalement étouffée en France comme aux Etats-Unis.

Gaston Naessens - Inventeur en 1945 d'un médicament anticancéreux très efficace, grâce à un microscope révolutionnaire mis au point par lui-même. Il fut poursuivi et condamné en France pour exercice illégal de la médecine et il dut, en 1964, s'exiler au Québec, d'où il continue de diffuser son produit vers 80 pays, malgré les ennuis que lui créent parfois les autorités médicales canadiennes.

David Rees-Evans - Guérisseur gallois héritier d'une longue tradition familiale en phytothérapie, qui parvenait à détruire les tumeurs cancéreuses avec des cataplasmes de plantes. Malgré divers procès, sa notoriété due à ses succès ne cessa de s'étendre en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. La pression de l'opinion publique obtint du gouvernement britannique la nomination d'une Commission d'enquête officielle, mais celle-ci contesta ses résultats et tenta de le discréditer.

Jean-Pierre Maschi - Médecin généraliste niçois qui découvrit dans les années 60 que la « pollution électrique » était la cause principale de la sclérose en plaques. Il put mettre au point un traitement efficace pour traiter celle-ci. Ses nombreux succès lui valurent les premières pages de la presse et une accusation de publicité par l'Ordre des médecins, qui le radia à vie. Sans se soucier de cette radiation, il continua de soigner de nombreux patients.

Paul Thépenier - Ingénieur des arts et métiers, spécialiste des exploitations pétrolières, qui découvrit avant la guerre de 1940 le moyen de soigner avec succès la tuberculose et le cancer grâce à des moisissures de pétrole. Encouragé par un professeur de médecine, il put effectuer en milieu hospitalier des essais réussis. Mais toutes ses communications à l'Académie de médecine furent ignorées et sa découverte fut négligée.

Pierre Delbet - Grand patron chirurgien, membre des Académies de médecine et de chirurgie, qui découvrit durant la guerre de 14-18 l'effet régénérateur et anticancéreux du chlorure de magnésium. Il prouva la validité de cette thérapie par de nombreuses expériences ainsi que par des cartes géographiques faisant apparaître la bien moindre fréquence du cancer dans les régions riches en magnésium, mais il ne parvint jamais à persuader ses confrères d'initier une politique préventive du cancer.

Auguste Lumière - Co-inventeur du cinéma, qui consacra la seconde partie de sa vie à des recherches médicales très poussées et couronnées de succès, notamment contre la tuberculose. Auteur de plus de 20 ouvrages médicaux, créateur de 150 spécialités pharmaceutiques et d'une clinique lyonnaise réputée employant 15 médecins et 30 collaborateurs, il ne put jamais faire reconnaître officiellement la valeur de ses travaux et son oeuvre tomba dans l'oubli.

Norbert Duffaut - Chimiste qui découvrit en 1957 le silicium organique et ses vertus thérapeutiques et régénératrices. Il put apporter, au cours d'essais hospitaliers, la preuve de son efficacité contre le cancer et les maladies cardio-vasculaires. Malgré des succès spectaculaires et des demandes réitérées, il ne réussit jamais à obtenir l'autorisation de mise sur le marché de son DNR comme médicament.

Jacques Benveniste - Interne des hôpitaux, directeur de recherche à l'Inserm, qui découvrit en 1984 le phénomène dit « de la mémoire de l'eau », lequel explique l'efficacité des hautes dilutions homéopathiques (volumes aqueux dans lesquels toute trace de la molécule initialement diffusée a disparu). Il expliqua leur effet par la transmission d'informations imprégnées, de surcroît enregistrables et transmissibles par Internet. Il subira toujours l'ostracisme des cénacles officiels jusqu'à son décès en 2004.

Louis Kervran - Biologiste qui découvrit dans les années 60 la réalité des transmutations biologiques, c'est-à-dire la transformation des atomes à l'intérieur des organismes vivants, analogue aux transmutations revendiquées par les alchimistes médiévaux. (C'est ainsi que les poules qui ne trouvent pas de calcaire dans leur environnement picorent les parcelles de mica que leur corps transforme en calcaire pour édifier les coquilles d'œufs). Malgré les nombreuses preuves qu'il apporta de ce que l'on appela après lui la «fusion froide», le monde scientifique refuse encore de croire à cette possibilité qui ouvrirait à la science de larges horizons énergétiques et biologiques.

Le troisième tome de cet ouvrage présente les douze personnalités suivantes :

Georges Lakhovsky - Ingénieur russe émigré en France, inventeur d'un tire-fond révolutionnaire (vis qui fixe les rails de chemin de fer) ayant amélioré la sécurité des trains. Il crée en 1923 son premier appareil émetteur à usage thérapeutique, l'oscillateur à ondes multiples, qui guérit de nombreux cancéreux. La médecine officielle refusera de reconnaître la valeur de l'appareil, malgré les multiples témoignages de praticiens de tous pays qui l'utilisèrent avec succès.

Royal Raymond Rife - Ingénieur américain, qui mènera aux E.U des travaux analogues à ceux de Lakhovsky et construira des appareils également efficaces. Il fut le premier chercheur à identifier et photographier au microscope le bacille de la tuberculose. Ayant refusé de se plier aux exigences du dirigeant corrompu d'une grande association médicale, il sera traîné en justice et complètement ruiné. Malgré une reconnaissance tardive, il terminera sa vie dans une misère totale.

Jean Bertin - Ingénieur français, inventeur de l'Aérotrain, le premier train à grande vitesse se déplaçant sur coussin d'air et qui atteignit la vitesse record de 430 km/heure. Bien que soutenu par de nombreux ministres, mais contré par les dirigeants de la SNCF, son train performant ne sera jamais agréé, malgré des coûts d'installation et d'exploitation très inférieurs à ceux du TGV lancé ensuite.

Alexandre Salmanoff - Prestigieux docteur russe (diplômé des Facultés de Moscou, de Berlin et de Pavie) qui fut chargé durant la révolution d'organiser la lutte contre la tuberculose et de réorganiser les stations thermales sur l'ensemble du territoire russe et devint le médecin particulier de Lénine. Non communiste, il émigra en France en 1922, où il élaborait une méthode complète de médecine naturelle que le corps médical refusa d'examiner.

Jean Makhonine - Ingénieur russe ayant réalisé le premier train électrique, qui fonctionna durant deux années entre Saint-Petersbourg et Moscou. Il émigra en France en 1922. Il avait inventé un carburant révolutionnaire ininflammable à froid et qui était extrait des charbons et huiles lourdes. Extrêmement économique et performant, ce carburant ne parvint jamais à être agréé et l'inventeur se heurta aux trusts pétroliers jusqu'à la fin de sa vie.

Ernest Villequez - Professeur de médecine français, il découvrit le parasitisme latent du sang et inventa un test de dépistage du cancer permettant de déceler des micro-tumeurs qu'aucune autre technique ne permet de découvrir. Malgré un taux de réussite de 95 %, les « grands patrons » cancérologues n'acceptèrent jamais de le pratiquer.

Michel Moiro - Médecin français qui découvrit l'importance des traumatismes psychologiques dans la genèse du cancer. Il se livra à de longues études sur des patients en milieu protégé, en l'occurrence les confréries religieuses. Malgré une démonstration rigoureuse et des confirmations multiples, il ne put faire admettre sa théorie par les mandarins, qui refusent d'abandonner à la psychologie une partie de leur « domaine réservé ».

Ryke Geerd Hamer - Médecin allemand qui fit la même découverte que Moiro, à la suite d'un drame familial (le meurtre de son fils) qui déclencha un cancer chez lui et chez son épouse. Il mit au point un traitement original appelé «médecine nouvelle» grâce auquel il put guérir de nombreux malades. Mais il a été radié du corps médical en Allemagne et en Autriche, puis poursuivi et condamné en France, où il fut emprisonné durant plusieurs mois.

Philippe Lagarde - Médecin français qui perfectionna une technique de dépistage du cancer élaborée par le chercheur allemand Henri Heitan. Il mit au point un traitement anticancéreux efficace à base de produits autorisés en Suisse. Poursuivi sur plainte de l'Ordre des médecins, il fut emprisonné à Nice. A sa sortie de prison, il s'exila vers l'Italie et il créa en République de San Marino le Centre Health Service, où il dirige une équipe médicale performante pratiquant toutes les thérapies efficaces.

Hans Nieper - Médecin allemand réputé, il combattit toute sa vie le conformisme médical et inventa des traitements originaux efficaces que le corps médical continue d'ignorer. Egalement physicien, il créa l'Association allemande pour l'énergie du champ du vide, qui encouragea de nombreuses expériences dans la recherche de nouvelles énergies, notamment sur « l'eau combustible », permettant de faire fonctionner un moteur « brûlant » 90 % d'eau.

Joël Sternheimer - Physicien français qui a inventé un procédé de régulation de la synthèse protéique exploitant l'influence de la musique sur les organismes vivants. Ses expériences ont démontré que la mélodie spécifique d'une protéine, si elle est amplifiée et diffusée à proximité immédiate d'un organisme, peut stimuler en lui la synthèse de cette protéine. C'est ainsi que la production d'un plant de tomate a pu être multipliée par vingt. Si cette technique était appliquée, le problème de la faim dans le monde serait résolu.

Jean-Pierre Petit - Physicien français marginalisé par la nomenclature scientifique pour son originalité, dérangeante dans de nombreux domaines, dont les futurs voyages spatiaux. Seul spécialiste français compétent en MHD (magnétohydrodynamisme), il s'est illustré en réalisant des systèmes de propulsion approchant les performances réalisées par les OVNI, dont la réalité comme la provenance extraterrestre ne font pour lui aucun doute. L'Etat a essayé d'exploiter ses travaux tout en l'écartant des expériences, ce qui a conduit à l'échec.

BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

Inévitable Révolution-Santé dans les comportements des malades, des médecins et des caisses

par le docteur Léon-Maurice Gillard de Saint-Gilles
(Editions François-Xavier de Guibert, 2005)

Mémoires d'un médecin aux pieds nus

par le docteur Jean-Pierre Willem
(Editions Albin Michel, 2009)

Pour une médecine écologique

par Jean-Claude Portal
(Editions Alphonse Jean-Paul Bertrand, 2009)

Le cancer : tout ce qu'il faut savoir

par le docteur Philippe Lagarde
(Editions Pierre-Marcel Favre, Lausanne, 1984)

Cancers - Questions et réponses en l'état actuel de la science

par le docteur Philippe Lagarde
(Guy Trédaniel Editeur, 2006)

Passeport pour la vie -

Pour une médecine globale sans peurs et sans tabous
par le docteur Claude Bergeret (Editions Pierre Horay)

Tous les moyens de vous guérir interdits aux médecins

par Jean Palaiseul
(5 volumes, Editions Robert Laffont, 1961)

II - OUVRAGES CONCERNANT LES « SAVANTS MAUDITS »

DVD Pierre Lance raconte les savants maudits et chercheurs exclus (Interview)

Un film de Jean-Yves Bilien et Pantxo Arretz
Durée 1 h 57

Sont évoquées cinq personnalités du tome I :

Mirko Beljanski, Paul Kammerer, Antoine Priore,
René Quinton et Jean Solomidès
(voir carnet d'adresses)

On peut vaincre le cancer, par Simonne Brousse
(Editions Tchou, 1977)

Cancer, enquête sur les découvertes en péril
par Simonne Brousse (Editions du Dauphin, 1992)

**Le dossier noir du cancer,
ces condamnés qui auraient pu être sauvés**
par Charles Garreau (Editions Alain Lefevre, 1980)

Le génie de Viktor Schauberger
par Alick Bartholomew
traduit de l'anglais par Jean Brunet
(Le Courrier du Livre, 2005)

Livres de Viktor Schauberger :

Température et mouvement de l'eau (1930)

**Notre travail insensé et stupide,
origine de la crise de la crise mondiale** (1933)

Livres d'Emilia Masson :

**Les douze dieux de l'immortalité,
croyances indo-européennes à Yazilikaya**
(Les Belles Lettres, 1989)

**Le combat pour l'immortalité, héritage indo-européen
dans la mythologie anatolienne** (PUF, 1991)

**Vallée des Merveilles, un berceau de la pensée religieuse
européenne** (Editions Faton, 1993)

Articles et livres d'André Berthier :

**Le Bellum Jugurthinum de Salluste
et le problème de Cirta**
(Revue de la Société archéologique de Constantine).

L'Algérie et son passé
préface de Jérôme Carcopino (Editions Picard).

Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine
préface d'Albert Grenier
(Editions du Gouvernement général de l'Algérie).

La Numidie, Rome et le Maghreb (Editions Picard).
Tiddis antique Castellum Tidditanorum

Alésia
en collaboration avec André Wartelle, doyen de la Faculté
des Lettres de l'Institut Catholique de Paris.

Concernant André Berthier :

La dernière bataille d'Alésia
DVD de Jean-Claude Picot, longue interview
d'André Berthier tourné sur le terrain des fouilles.

Livres de Jean Elmiger :

**La Médecine retrouvée
ou les ambitions nouvelles de l'homéopathie**
(1985, 1989, 1995)
Association Biosophie - C.P. 8 - CH 1094 Paudex

Maladies auto-immunes (2008)
Association Biosophie - www.jelmiger.com

Livres d'Yvette Parès :

La médecine africaine, une efficacité étonnante
(Editions Yves Michel)

Sida, de l'échec à l'espoir (Editions Yves Michel)

Livre de Marcel Violet :

Le Secret des patriarches -
L'énergie cosmique au service de la santé.
Du nouveau sur le cancer.

Livres de Raoul Estripeaut :

Considération sur la métamorphose morphologique et physiologique de la cellule humaine - De la réversibilité des phénomènes d'évolution et de dégénérescence. Préface du professeur A. Boutaric, avec figures dans le texte et sur planches (Editions Maloine, 1942)

Pathogénie du cancer et néoplasmodogénèse
Conférence du 12 décembre 1943 (Editions Maloine, 1944)

De l'emploi des oligo-éléments pancréatiques dans les déchéances organiques en général et dans le cancer en particulier (Editions Maloine, 1944)

Concernant Raoul Estripeaut :

Grandeur et misère d'une découverte
de Marc-George Mallet (Presses du temps présent, 1954)

Livres d'Arthur Vernes :

Etude des conditions expérimentales du traitement de la syphilis (Editions Baillière, 1913)

Conditions expérimentales de l'extension de la syphilis, Atlas de syphilimétrie (Editions Alcan, 1920)

Sérologie de la tuberculose (Editions Maloine, 1926)

Mesure et médecine (Editions Flammarion, 1943)

Avant qu'il ne soit trop tard (Editions Maloine)

Comment j'ai fait (Editions internationales)

Mesure et traitement (Editions internationales)

Livres de Félix d'Hérelle :

Le bactériophage et son comportement (Masson, 1926)

L'étude d'une maladie : le choléra, maladie à paradoxes
(Editions F. Rouge et Cie, Lausanne, 1946)

Concernant Félix d'Hérelle :

La vraie vie de Félix d'Hérelle avant la découverte du bactériophage par Alain Dublanche
Association des anciens élèves de l'Institut Pasteur,
n° 175, 2003, pp. 80-82

III - PÉRIODIQUES

Pratiques de santé - le journal de la médecine naturelle
Toutes les médecines alternatives - Conseiller de la rédaction
Dr Paul Dupont - 20 numéros par an + hors série
"carnet d'adresses" - DIP, 18-24 Quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19.

Plantes et Santé - Tous les apports de la phytothérapie -
Conseiller de la rédaction : Jean-François Astier
Rédactrice en chef : Isabelle Saget
11 numéros par an - DIP, 18-24 Quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19.

Quelle santé - mieux consommer bio
Rédactrice en chef Amel Bouvyer
11 numéros par an - DIP, 18-24 Quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19.

Principes de santé - Guérir avec toutes les médecines
Conseiller de la rédaction : Dr Luc Bodin
11 numéros par an - DIP, 18-24 Quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19.
Les quatre publications ci-dessus sont éditées par le groupe
de presse **Santé Port-Royal**
Siège social : 65 rue Claude-Bernard, 75005 PARIS
Fondateur : Alain Dumait - Directeur Alexandre Imbert

Bioinfo - magazine belge du mieux-vivre
Rédacteur en Chef : Yves Rasir
Abonnement annuel (10 numéros de 100 pages)
29 Avenue Brugmann - B 1060 Bruxelles (Belgique)

Mednat-Club - Ecologie et médecine naturelle
Rédacteur : Francis Paroz
Abonnement 6 numéros
Case postale 255 - CH 1820 Montreux 2 (Suisse)

L'Ere nouvelle, revue de prospective fondée en 1980
par Pierre Lance, Paul Ménard et Jean Brasier.
(alimentation, agriculture, santé, philosophie, psychologie,
sociologie, histoire des civilisations, politique exploratoire)
Directeur et rédacteur en chef : Pierre Lance
BP 171, 06407 Cannes cedex
Tél. : 04.93.99.30.13. (répondeur seulement)
6 numéros par an - (spécimen sur demande
accompagnée de 3 timbres-lettre)
DVD *Pierre Lance raconte les savants maudits*

e-mail : lerenouvelle@wanadoo.fr
site Internet : <http://assoc.wanadoo.fr/lerenouvelle/pub>

CARNET D'ADRESSES

Laboratoire Marcel Violet
82 rue Saint-Lazare, 75009 PARIS
Téléphone : 08.00.19.77.36

Les ConsomActeurs associés - Directeur Michel Bogé
41 rue Ducouëdic, 75014 Paris - Tél.et Fax : 01.43.22.08.67
«Faites rimer écologie avec économie»
Catalogue d'écoproduits sur demande contre 6 timbres
remboursables à la première commande
Site Internet : www.consomacteurs.com

Laboratoire Holiste
Fabricant et distributeur du « Bol d'Air Jacquier »
Le Port - 71110 Artaix - Tél. : 03.85.25.29.27
Courriel : contact@holiste.com
Site Internet : www.holiste.com

Centre de Formation Ferme de Sainte-Marthe
Directeur-Fondateur : Philippe Desbrosses
Tourisme Bio - Manger autrement
41200 Millançay - Tél. 02.54.36.13.91

Centro Salute SH (Dr Philippe Lagarde)
Poliambulatorio Medico Specialistico Privato
Via dei Paceri, 86 A - zona Rovereta - Falciano
Repubblica San Marino
Téléphone et Telefax à partir de l'Italie 05.49.90.92.99
Téléphone et Telefax de l'étranger 00.378.0549.909.299

Les œuvres de Viktor Schaubergger sont distribuées par
Comari Diffusion, 132 rue Michelet, 68220 Attenschwiller.
Tél. : 03.89.68.78.65
e-mail : comari.diffusion@libertysurf.fr

Films documentaires sur les « savants maudits »
Le cinéaste Jean-Yves Bilien a réalisé plusieurs interviews
filmées de personnalités citées dans cet ouvrage.
Consulter : www.filmsdocumentaires.com

**Collège Européen de Naturopathie Traditionnelle
Holistique (CENATHO)** Fondateur Daniel Kieffer
221 rue Lafayette, 75010 PARIS - Tél. : 01.42.92.09.78
<http://cenatho.free.fr>

Centre d'Etudes Biologiques
Dr Yves Augusti (disciple d'Arthur Vernes)
2 ter Avenue de Ségur, 75007 PARIS
Tél. : 01.45.51.05.25

Société Anapharma
commercialise les " Solutés de Vernes "
rue des français 220 - 44300 Ans (Belgique)
tél : 00 32 42 39 80 50
courriel : pharmacievalkenborgh@skynet.be

Achévé d'imprimer sur les presses de
l'Imprimerie Graphique de l'Ouest
au Poiré-sur-Vie - Vendée.

N° d'impression : 5955
Dépôt légal : Mai 2010